

R-13758

LECONS DE LITTÉRATURE ET DE MORALE

PREMIERE PARTIE. PROSE.

RÈGLES DE L'ART D'ÉCRIRE.

Biblioteca Univer
GRANAD
Sala
Estante
Tabla
Número

Il est trouvé, dans tous les temps, des hommes qui ont su commander aux autres par la puissance de la parole: ce n'est néanmoins que dans les siècles éclairés que l'on a bien écrit et bien parlé. La véritable éloquence suppose l'exercice du génie et la culture de l'esprit. Elle est bien différente de cette facilité naturelle de parler, qui n'est qu'un talent, une qualité accordée à tous ceux dont les passions sont fortes, les organes souples, et l'imagination prompte. Ces hommes sentent vivement, s'affectent de même, le marquent fortement au dehors; et, par une impression presque mécanique, ils transmettent aux autres leur enthousiasme et leurs affections. C'est le corps qui parle au corps; tous les mouvements, tous les signes concourent et servent également. Que faut-il pour émouvoir la multitude et l'entraîner? Que faut-il pour ébranler la plupart même des autres hommes? Et les persuader? un ton véhément et pathétique, des gestes expressifs et fréquents, des paroles rapides et sonnantes; mais pour le petit

R-13758 2

45-211  
216

LECONS DE LITTÉRATURE ET DE MORALE

PREMIERE PARTIE. PROSE.

REGLES DE L'ART D'ÉCRIRE.

Biblioteca Univers
GRANADA
Sa Ia 73
Estante 73
Tabla
Número 157

IL s'est trouvé, dans tous les temps, des hommes qui ont su commander aux autres par la puissance de la parole : ce n'est néanmoins que dans les siècles éclairés que l'on a bien écrit et bien parlé. La véritable éloquence suppose l'exercice du génie et la culture de l'esprit. Elle est bien différente de cette facilité naturelle de parler, qui n'est qu'un talent, une qualité accordée à tous ceux dont les passions sont fortes, les organes souples, et l'imagination prompte. Ces hommes sentent vivement, s'affectent de même, le marquent fortement au dehors; et, par une impression purement mécanique, ils transmettent aux autres leur enthousiasme et leurs affections. C'est le corps qui parle au corps; tous les mouvements, tous les signes concourent et servent également. Que faut-il pour ébranler la multitude et l'entraîner? Que faut-il pour ébranler la plupart même des autres hommes et les persuader? un ton véhément et pathétique, des gestes expressifs et fréquents, des paroles rapides et sonnantes; mais pour le petit

11  
33  
77

11  
33  
77

nombre de ceux dont la tête est ferme, le goût délicat et le sens exquis, et qui comptent pour peu le ton, les gestes et le vain son des mots, il faut des choses, des pensées, des raisons: il faut les présenter, les nuancer, les ordonner: il ne suffit pas de frapper l'oreille, d'occuper les yeux; il faut agir sur l'âme, et toucher le cœur en parlant à l'esprit.

Le style n'est que l'ordre et le mouvement qu'on met dans ses pensées: si on les enchaîne étroitement, si on les serre, le style devient ferme, nerveux et concis: si on les laisse se succéder lentement, et ne se joindre qu'à la faveur des mots quelque élégants qu'ils soient, le style sera diffus, lâche et traînant.

Mais, avant de chercher l'ordre dans le quel on présentera ses pensées, il faut s'en être fait un autre plus général et plus fixe, où ne doivent entrer que les premières vues et les principales idées; c'est en marquant leur place sur ce premier plan, qu'un sujet sera circonscrit, et que l'on en connaîtra l'étendue; c'est en se rappelant sans cesse ces premiers linéaments, qu'on déterminera les justes intervalles qui séparent les idées accessoires et moyennes qui serviront à les remplir. Par la force du génie, on se représentera toutes les idées générales et particulières sous leur véritable point de vue; par une grande finesse de discernement, on distinguera les pensées stériles des idées fécondes; par la sagacité que donne la grande habitude d'écrire, on sentira d'avance quel sera le produit de toutes ces opérations de l'esprit. Pour peu que le sujet soit vaste ou compliqué, il est bien rare qu'on puisse l'embrasser d'un coup d'œil ou le pénétrer en entier d'un seul et premier effort de génie; et il est rare encore qu'après bien des réflexions on

*que le point de vue est*

en saisisse tous les rapports. On ne peut donc trop s'en occuper; c'est même le seul moyen d'affermir, d'étendre et d'élever ses pensées: plus on leur donnera de substance et de force par la méditation, plus il sera facile ensuite de les réaliser par l'expression.

Ce plan n'est pas encore le style, mais il en est la base; il le soutient, il le dirige, il règle son mouvement, et le soumet à des lois: sans cela, le meilleur écrivain s'égare, sa plume marche sans guide, et jette à l'aventure des traits irréguliers et des figures discordantes. Quelque brillantes que soient les couleurs qu'il emploie, quelques beautés qu'il sème dans les détails, comme l'ensemble choquera ou ne se fera pas assez sentir, l'ouvrage ne sera point construit; et en admirant l'esprit de l'auteur, on pourra soupçonner qu'il manque de génie. C'est par cette raison que ceux qui écrivent comme ils parlent, quoiqu'ils parlent très-bien, écrivent mal; que ceux qui s'abandonnent au premier feu de leur imagination, prennent un ton qu'ils ne peuvent soutenir; que ceux qui craignent de perdre des pensées isolées, fugitives, et qui écrivent en différents temps des morceaux détachés, ne les réunissent jamais sans transitions forcées; qu'en un mot, il y a tant d'ouvrages faits de pièces de rapport, et si peu qui soient fondus d'un seul jet.

Cependant tout sujet est un; et, quelque vaste qu'il soit, il peut être renfermé dans un seul discours. Les interruptions, les repos, les sections, ne devraient être d'usage que quand on traite des sujets différents, ou lorsque ayant à parler de choses grandes, épineuses et disparates, la marche du génie se trouve interrompue par la multiplicité des obstacles, et contrainte par la nécessité des circonstances; autrement, le grand nombre de divi-

*serait difficile*

*obscure*  
*abandonné*

*parce*  
*qu'il y a*  
*commence*

*par*  
*flage*

*mission*

*extension*

*entièrement*

*parce*

*enchaînement*  
*si serré*

*discernement*

*discernement*

*comprend*  
*en saisisse*  
*parce qu'il y a*

*en réalisant*

sions, loin de rendre un ouvrage plus solide, en détruit l'assemblage; le livre paraît plus clair aux yeux, mais le dessein de l'auteur demeure obscur; il ne peut faire impression sur l'esprit du lecteur; il ne peut même se faire sentir que par la continuité du fil, par la dépendance harmonique des idées, par un développement successif, une gradation soutenue, un mouvement uniforme que toute interruption détruit ou fait languir.

Pourquoi les ouvrages de la nature sont-ils si parfaits? c'est que chaque ouvrage est un tout, et qu'elle travaille sur un plan éternel dont elle ne s'écarte jamais. Elle prépare en silence les germes de ses productions; elle ébauche, par un acte unique, la forme primitive de tout être vivant, elle la développe, elle la perfectionne par un mouvement continu et dans un temps prescrit. L'ouvrage étonne, mais c'est l'empreinte divine dont il porte les traits qui doit nous frapper. L'esprit humain ne peut rien créer: il ne produira qu'après avoir été fécondé par l'expérience et la méditation: ses connaissances sont les germes de ses productions. Mais s'il imite la nature dans sa marche et dans son travail, s'il s'élève par la contemplation aux vérités les plus sublimes, s'il les réunit, s'il en forme un tout, un système par la réflexion, il établira, sur des fondements inébranlables, des monuments immortels.

C'est faute de plan, c'est pour n'avoir pas assez réfléchi sur son objet qu'un homme d'esprit se trouve embarrassé, et ne sait par où commencer à écrire: il aperçoit à la fois un grand nombre d'idées; et, comme il ne les a ni comparées ni subordonnées, rien ne le détermine à préférer les unes aux autres, il demeure donc dans la perplexité. Mais lorsqu'il se sera fait un plan, lorsqu'une

fois il aura rassemblé et mis en ordre toutes les pensées essentielles à son sujet, il s'apercevra aisément de l'instant auquel il doit prendre la plume, il sentira le point de maturité de la production de l'esprit, il sera pressé de la faire éclore, il n'aura même que du plaisir à écrire; les idées se succéderont aisément, et le style sera naturel et facile, la chaleur naîtra de ce plaisir, se répandra partout, donnera de la vie à chaque expression: tout s'animera de plus en plus; le ton s'élèvera, les objets prendront de la couleur; et le sentiment, se joignant à la lumière, l'augmentera, la portera plus loin, la fera passer de ce que l'on a dit à ce qu'on va dire, et le style deviendra intéressant et lumineux.

Rien ne s'oppose plus à la chaleur que le désir de mettre partout des traits saillants; rien n'est plus contraire à la lumière, qui doit faire un corps et se répandre uniformément dans un écrit, que ces étincelles qu'on ne tire que par force en choquant les mots les uns contre les autres, et qui ne nous éblouissent pendant quelques instans que pour nous laisser ensuite dans les ténèbres. Ce sont des pensées qui ne brillent que par l'opposition; l'on ne présente qu'un côté de l'objet, on met dans l'ombre toutes les autres faces; et ordinairement, ce côté qu'on choisit est une pointe, un angle sur lequel on fait jouer l'esprit avec d'autant plus de facilité, qu'on s'éloigne davantage des grandes faces sous lesquelles le bon sens a coutume de considérer les choses.

Rien n'est encore plus opposé à la véritable éloquence que l'emploi de ces pensées fines, et la recherche de ces idées légères, déliées, sans consistance, et qui, comme la feuille du métal battu, ne prennent de l'éclat qu'en perdant de la solidité:

aussi; plus on mettra de cet esprit mince et brillant dans un écrit, moins il aura de nerf, de lumière, de chaleur et de style, à moins que cet esprit ne soit lui-même le fond du sujet, et que l'écrivain n'ait pas eu d'autre objet que la plaisanterie; alors l'art de dire de petites choses devient peut-être plus difficile que l'art d'en dire de grandes.

Rien n'est plus opposé au beau naturel que la peine qu'on se donne pour exprimer des choses ordinaires ou communes d'une manière singulière ou pompeuse: rien ne dégrade plus l'écrivain. Loin de l'admirer, on le plaint d'avoir passé tant de temps à faire de nouvelles combinaisons de syllabes, pour ne rien dire que ce que tout le monde dit. Ce défaut est celui des esprits cultivés, mais stériles; ils ont des mots en abondance, point d'idées: ils travaillent donc sur des mots, et s'imaginent avoir combiné des idées, parce qu'ils ont arrangé des phrases, et avoir épuré le langage, quand ils l'ont corrompu en détournant les acceptions. Ces écrivains n'ont point de style, ou, si l'on veut, ils n'en ont que l'ombre: le style doit graver des pensées; ils ne savent que tracer des paroles.

Pour bien écrire, il faut donc posséder pleinement son sujet; il faut y réfléchir assez pour voir clairement l'ordre de ses pensées, et en former une suite, une chaîne continue, dont chaque point représente une idée; et, lorsqu'on aura pris la plume, il faudra la conduire successivement sur ce premier trait, sans lui permettre de s'en écarter, sans l'appuyer trop inégalement, sans lui donner d'autre mouvement que celui qui sera déterminé par l'espace qu'elle doit parcourir. C'est en cela que consiste la sévérité du style; c'est aussi ce qui en fera l'unité et ce qui en réglera la rapidité, et cela seul aussi suffira pour le rendre

précis et simple, égal et clair, vif et suivi. A cette première règle, dictée par le génie, si l'on joint de la délicatesse et du goût, du scrupule sur le choix des expressions, de l'attention à ne nommer les choses que par les termes les plus généraux, le style aura de la noblesse; si l'on y joint encore de la défiance pour son premier mouvement, du mépris pour tout ce qui n'est que brillant, et une répugnance constante pour l'équivoque et la plaisanterie, le style aura de la gravité, il aura même de la majesté; enfin, si l'on écrit comme l'on pense, si l'on est convaincu de ce que l'on veut persuader, cette bonne foi avec soi-même, qui fait la bienséance pour les autres, et la vérité du style, lui fera produire tout son effet, pourvu que cette persuasion intérieure ne se marque pas par un enthousiasme trop fort, et qu'il ait partout plus de candeur que de confiance, plus de raison que de chaleur.

Les règles ne peuvent suppléer au génie: s'il manque, elles seront inutiles. Bien écrire, c'est tout à la fois bien penser, bien sentir et bien rendre; c'est avoir en même temps de l'esprit, de l'âme et du goût. Le style suppose la réunion de l'exercice de toutes les facultés intellectuelles; les idées seules forment le fond du style; l'harmonie des paroles n'en est que l'accessoire, et ne dépend que de la sensibilité des organes: il suffit d'avoir un peu d'oreille pour éviter les dissonances, et l'avoir exercée, perfectionnée par la lecture des poètes et des orateurs, pour que mécaniquement on soit porté à l'imitation de la cadence poétique et des tours oratoires. Or, jamais l'imitation n'a rien créé; aussi cette harmonie de mots ne fait ni le fond, ni le ton du style, et se trouve souvent dans des écrits vides d'idées.

Le ton n'est que la convenance du style à la nature du sujet. Il ne doit jamais être forcé; il naîtra naturellement du fond même de la chose et dépendra beaucoup du point de généralité auquel on aura porté ses pensées. Si l'on s'est élevé aux idées les plus générales, et si l'objet en lui-même est grand, le ton paraîtra s'élever à la même hauteur; et si, en le soutenant à cette élévation, le génie fournit assez pour donner à chaque objet une forte lumière, si l'on peut ajouter la beauté du coloris à l'énergie du dessin; si l'on peut, en un mot, représenter chaque idée par une image vive et bien terminée, et former de chaque suite d'idées un tableau harmonieux et mouvant, le ton sera non-seulement élevé, mais sublime.

Les ouvrages bien écrits seront les seuls qui passeront à la postérité: la quantité des connaissances, la singularité des faits, la nouveauté même des découvertes ne sont pas de sûrs garants de l'immortalité. Si les ouvrages qui les contiennent ne roulent que sur de petits objets, s'ils sont écrits sans goût, sans noblesse et sans génie, ils périront, parce que les connaissances, les faits et les découvertes s'enlèvent aisément, se transportent, et gagnent même à être mis en œuvre par des mains plus habiles. Ces choses sont hors de l'homme; le style est l'homme même. Le style ne peut donc ni s'enlever, ni se transporter, ni s'altérer. S'il est élevé, noble, sublime, l'auteur sera également admiré dans tous les temps; car il n'y a que la vérité qui soit durable, et même éternelle. Or, un beau style n'est tel en effet que par le nombre infini des vérités qu'il présente: toutes les beautés intellectuelles qui s'y trouvent, tous les rapports dont il est composé, sont autant de vérités aussi utiles, et peut-être plus précieuses pour l'esprit

humain que celles qui peuvent faire le fond du sujet.

Le sublime ne peut se trouver que dans les grands sujets. La poésie, l'histoire et la philosophie ont toutes le même objet, et un très grand objet: l'homme et la nature. La philosophie décrit et dépeint la nature, la poésie la peint et l'embellit; elle peint aussi les hommes; elle les agrandit; elle les exagère; elle crée les héros et les dieux. L'histoire ne peint que l'homme, et le peint tel qu'il est: ainsi le ton de l'historien ne deviendra sublime que quand il fera le portrait des plus grands hommes, quand il exposera les plus grandes actions, les plus grands mouvements, les plus grandes révolutions, et partout ailleurs, il suffira qu'il soit majestueux et grave. Le ton du philosophe pourra devenir sublime toutes les fois qu'il parlera des lois de la nature, de l'être en général, de l'espace, de la matière, du mouvement et du temps, de l'âme, de l'esprit humain, des sentiments, des passions; dans le reste, il suffira qu'il soit noble et élevé. Mais le ton de l'orateur et du poète, dès que le sujet est grand, doit toujours être sublime parce qu'ils sont les maîtres de joindre à la grandeur de leur sujet autant de couleur, autant de mouvement, autant d'illusion qu'il leur plaît; et que, devant toujours peindre et toujours agrandir les objets, ils doivent aussi partout employer toute la force, et déployer toute l'étendue de leur génie.

BUFFON, *Discours de réception à l'Académie française.*

---



---

## NARRATIONS.

---

### NARRATION ORATOIRE.

---

#### PRÉCEPTES DU GENRE.

---

Cicéron la définit l'exposition des faits, ou propres à la cause, ou étrangers, mais relatifs et adhérens à la cause même.

Trois qualités lui sont essentielles: la brièveté, la clarté et la vraisemblance.

La *narration* sera courte et précise, si elle ne remonte pas plus haut et ne s'étend pas plus loin que la cause ne l'exige, et si, lorsqu'on n'aura besoin que d'exposer les faits en masse, elle en néglige les détails; si elle ne se permet aucun écart; si elle fait entendre ce qu'elle ne dit pas; si elle omet non-seulement ce qui nuirait à la cause, mais ce qui n'y servirait point; si elle ne dit qu'une fois ce qu'il y a d'essentiel à dire, et si elle ne dit rien de plus.

---

\* On sent que les règles de la *narration historique* doivent être, en général, à très peu de chose près, les mêmes; et que, relativement à celle-ci, dans les trois qualités essentielles de la *narration oratoire*, la brièveté, la clarté, la *vraisemblance*, il n'y aurait qu'à substituer à ce dernier mot celui de *vérité*. Voyez de plus 2.<sup>e</sup> part., *Narration poétique*.

La *narration* sera claire, ajoute l'auteur, si les faits y sont à leur place et dans leur ordre naturel; s'il n'y a rien de louche et rien de contourné; point de digression, rien d'oublié que l'on désire, rien au delà de ce qu'on veut savoir: car les mêmes conditions qu'exige la brièveté, la clarté les demande: et si une chose n'est pas bien entendue, souvent c'est moins par l'obscurité que par la longueur de la *narration*. Il ne faut pas non plus y négliger la clarté des mots en eux-mêmes et la lucidité de l'expression en général: mais c'est une règle commune à tous les genres de discours.

Quant à la vraisemblance, elle consiste à présenter les choses comme on les voit dans la nature; à observer les convenances relatives au caractère, aux mœurs, à la qualité des personnes; à faire accorder le récit avec les circonstances du lieu, de l'heure où l'action s'est passée, et de l'espace de temps qu'il a fallu pour l'exécuter; à s'appuyer de la rumeur publique, et de l'opinion même des auditeurs.

Il faut de plus observer, dit-il, de ne jamais interposer la *narration* dans un endroit où elle nuise, ou ne serve pas à la cause, de ne l'employer qu'à propos, et pour en tirer avantage.

La *narration* nuit lorsqu'elle présente quelque tort grave, qu'on a soi-même, et qu'à force d'excuses et de raisonnements on est ensuite obligé d'adoucir. Si le cas arrive, il faut avoir l'adresse de disperser dans la plaidoirie les parties de l'action, et à chacune d'elles opposer sur le-champ une raison qui l'affaiblisse, afin que le remède soit incontinent appliqué sur la plaie, et que la défense tempère l'impression d'un fait odieux.

La *narration* ne sert de rien, lorsque, par l'adversaire, les faits viennent d'être exposés tels

que nous voulons qu'ils le soient, ou que l'auditeur en est déjà instruit, et que nous n'avons aucun intérêt de leur donner une autre face.

Enfin la *narration* n'est pas telle que la cause la demande, quand l'orateur expose clairement et avec des couleurs brillantes, ce qui ne lui est pas favorable, et qu'il néglige et laisse dans l'ombre ce qui lui est avantageux.

Le talent contraire à ce défaut est de dissimuler, autant qu'il est possible, tout ce qui nous accuse; de le passer légèrement, si on ne peut le dissimuler; de n'appuyer et de ne s'étendre que sur les circonstances qui peuvent nous favoriser.

C'est avec ces principes simples que Cicéron a été, je ne dis pas le plus ingénieux, car c'est un don de la nature, mais le plus délié, le plus adroit des orateurs.

Dans la *narration*, comme dans les autres parties du discours, le *pathétique* indirect, sans annoncer autant de force que le *pathétique* direct, en a bien davantage. Il s'insinue, il pénètre, il s'empare insensiblement des esprits et les maîtrise, sans qu'ils s'en aperçoivent, d'autant plus sûr de ses effets qu'il paraît agir sans effort. L'orateur parle en simple témoin; et, lorsque la chose est par elle-même ou terrible, ou touchante, ou digne d'exciter l'indignation et la révolte, il se garde bien de mêler au récit qu'il en fait, les mouvements qu'il veut produire. Il met sous les yeux le tableau de la force et de la faiblesse, de l'injure et de l'innocence; il dit comment le fort a écrasé le faible, et comment le faible, en gémissant, a succombé: c'en est assez; plus il expose simplement, plus il émeut.

En employant le *pathétique* indirect, l'orateur ne compromet jamais son ministère ni sa cause. Le

récit, l'exposé, la peinture qu'il fait, peut causer une émotion plus ou moins vive sans conséquence. Mais lorsqu'en se passionnant lui-même, il s'efforce en vain de nous émouvoir, et que, par malheur, tout ce qui l'environne est froid, tandis que lui seul il s'agite, ce contraste risible fait perdre à son sujet tout ce qu'il a de sérieux, à son éloquence toute sa dignité, à ses moyens toute leur force.

Le *pathétique* direct, pour frapper à coup sûr, doit donc se faire précéder par le *pathétique* indirect. C'est à celui-ci à mettre en mouvement les passions de l'auditeur, et lorsqu'il l'aura ébranlé, que le murmure de l'indignation se fera entendre, ou que les larmes de la compassion commenceront à couler, c'est à l'orateur à se jeter comme dans la foule, et à paraître alors le plus ému de ceux qu'il vient d'irriter ou d'attendrir. Alors ce n'est plus lui qui paraît vouloir donner l'impulsion, c'est lui qui la reçoit; ce n'est plus à sa passion qu'il s'abandonne, mais à celle du peuple; et, en se mêlant à lui, il achève de l'entraîner.

Le point critique et délicat du *pathétique* direct, c'est de tenir essentiellement à l'opinion personnelle, et d'avoir besoin d'être soutenu par le caractère de celui qui l'emploie. Une seule idée incidente, qui, dans l'esprit des auditeurs, vient le contrarier, le détruit.

MARMONTEL, *Éléments de Littérature.*

#### MORT DE TURENNE.

CETTE funeste nouvelle se répandit par toute la France, comme un brouillard épais qui couvrit la lumière du ciel, et remplit tous les esprits des té-



nèbres de la mort; la terreur et la consternation la suivaient. Personne n'apprit la mort de M. de Turenne, qu'il ne crût d'abord l'armée du roi taillée en pièces, nos frontières découvertes, et les ennemis prêts à pénétrer dans le cœur de l'Etat; ensuite, oubliant l'intérêt général, on n'était sensible qu'à la perte de ce grand homme: le récit de ce funeste accident tira des plaintes de toutes les bouches, et des larmes de tous les yeux. Chacun à l'envi faisait gloire de savoir et de dire quelque particularité de sa vie et de ses vertus: l'un disait qu'il était aimé de tout le monde sans intérêt; l'autre, qu'il était parvenu à être admiré sans envie; un troisième, qu'il était redouté de ses ennemis sans en être haï. Mais enfin ce que le roi sentit sur sa perte, et ce qu'il dit à la gloire de cet illustre mort, est le plus grand et le plus glorieux éloge de sa vertu. Les peuples répondirent à la douleur de leur prince; on vit, dans les villes par où son corps a passé, les mêmes sentiments que l'on avait vus autrefois dans l'empire romain, lorsque les cendres de Germanicus furent portées de la Syrie au tombeau des Césars. Les maisons étaient fermées; le triste et morne silence qui régnait dans les places publiques n'était interrompu que par les gémisséments des habitants; les magistrats en deuil eussent volontiers prêté leurs épaules pour le porter de ville en ville; les prêtres et les religieux, à l'envi, l'accompagnaient de leurs larmes et de leurs prières; les villes, pour lesquelles ce triste spectacle était tout nouveau, faisaient paraître une douleur encore plus véhémement que ceux qui l'accompagnaient; et, comme si, en voyant son cercueil, on l'eût perdu une seconde fois, les cris et les larmes recommençaient.

NASCARON, *Oraison funèbre de M. de Turenne.*

#### BATAILLE DE ROCROI.

**A** la nuit qu'il fallut passer en présence des ennemis, comme un vigilant capitaine, le duc d'Enghien reposa le dernier; mais jamais il ne reposa plus paisiblement. A la veille d'un si grand jour, et de la première bataille, il est tranquille, tant il se trouve dans son naturel; et on sait que le lendemain, à l'heure marquée, il fallut réveiller d'un profond sommeil cet autre Alexandre. Le voyez vous comme il vole ou à la victoire ou à la mort? Aussitôt qu'il eut porté de rang en rang l'ardeur dont il était animé, on le vit presque en même temps pousser l'aile droite des ennemis, soutenir la nôtre ébranlée, rallier les Français à demi vaincus, mettre en fuite l'Espagnol victorieux, porter partout la terreur, et étonner de ses regards étincelants ceux qui échappaient à ses coups.

Restait cette redoutable infanterie de l'armée d'Espagne, dont les gros bataillons serrés, semblables à autant de tours, mais à des tours qui sauraient réparer leurs brèches, demeuraient inébranlables au milieu de tout le reste en déroute, et lançaient des feux de toutes parts. Trois fois le jeune vainqueur s'efforça de rompre ces intrépides combattants; trois fois il fut repoussé par le vaillant comte de Fuentes, qu'on voyait porté dans sa chaise, et, malgré ses infirmités, montrer qu'une ame guerrière est maîtresse du corps qu'elle anime; mais enfin il faut céder. C'est en vain qu'à travers des bois, avec sa cavalerie toute fraîche, Beek précipite sa marche pour tomber sur nos soldats épuisés; le prince l'a prévenu, les bataillons

enfoncés demandent quartier; mais la victoire va devenir plus terrible pour le duc d'Enghien que le combat.

Pendant qu'avec un air assuré il s'avance pour recevoir la parole de ces braves gens, ceux-ci, toujours en garde, craignent la surprise de quelque nouvelle attaque; leur effroyable décharge met les nôtres en furie. On ne voit plus que carnage; le sang enivre le soldat, jusqu'à ce que ce grand prince, qui ne put voir égorger ces lions comme de timides brebis, calma les courages émus; et joignit au plaisir de vaincre celui de pardonner. Quel fut alors l'étonnement de ces vieilles troupes, et de leurs braves officiers, lorsqu'ils virent qu'il n'y avait plus de salut pour eux que dans les bras du vainqueur! De quels yeux regardèrent-ils le jeune prince, dont la victoire avait relevé la haute contenance, à qui la clémence ajoutait de nouvelles grâces! Qu'il eût encore volontiers sauvé la vie au brave comte de Fuentes! Mais il se trouva par terre parmi ces milliers de morts dont l'Espagne sent encore la perte. Elle ne savait pas que le prince qui lui fit perdre tant de ses vieux régiments à la journée de Rocroi, en devait achever les restes dans les plaines de Lens. Ainsi la première victoire fut le gage de beaucoup d'autres. Le prince fléchit le genou; et, dans le champ de bataille, il rend au Dieu des armées la gloire qu'il lui envoyait. Là, on célébra Rocroi délivré, les menaces d'un redoutable ennemi tournées à sa honte, la régence affermie, la France en repos, et un règne qui devait être si beau, commencé par un si heureux présage.

BOSSUET, *Oraisons funèbres.*

#### COMBAT NAVAL DE DUGUAY-THOUIN.

Duguay-Trouin s'avance, la victoire le suit. La ruse et l'audace, l'impétuosité de l'attaque et l'habileté de la manœuvre, l'ont rendu maître du vaisseau commandant. Cependant, l'on combat de tous côtés; sur une vaste étendue de mer règne le carnage. On se mêle: les proues heurtent contre les proues; les manœuvres sont entrelacées dans les manœuvres; les foudres se choquent et retentissent. Duguay-Trouin observe d'un œil tranquille la face du combat, pour porter des secours, réparer des défaites, ou achever des victoires. Il aperçoit un vaisseau armé de cent canons défendu par une armée entière. C'est là qu'il porte ses coups; il préfère à un triomphe facile l'honneur d'un combat dangereux. Deux fois il ose l'aborder, deux fois l'incendie qui s'allume dans le vaisseau ennemi l'oblige de s'écarter. Le *Devonshire*, semblable à un volcan allumé, tandis qu'il est consumé au dedans, vomit au dehors des feux encore plus terribles. Les Anglais, d'une main lancent des flammes, de l'autre tâchent d'éteindre celles qui les environnent. Duguay-Trouin n'eût désiré les vaincre que pour les sauver. Ce fut un terrible spectacle pour un cœur tel que le sien, de voir ce vaisseau immense brûlé en pleine mer, la lueur de l'embrasement réfléchi au loin sur les flots, tant d'infortunés errants en furieux, ou palpitants immobiles au milieu des flammes, s'embrassant les uns les autres, ou se déchirant eux-mêmes, levant vers le ciel des bras consumés, ou précipitant leurs corps fumants dans la mer; d'enten-

dre le bruit de l'incendie, les hurlements des mourants, les vœux de la religion mêlés aux cris du désespoir et aux imprécations de la rage, jusqu'au moment terrible où le vaisseau s'enfonça, l'abîme se referma, et tout disparaît. Puisse le génie de l'humanité mettre souvent de pareils tableaux devant les yeux des rois qui ordonnent les guerres! Cependant Duguay-Trouin poursuit la flotte épouvantée. Tout fuit, tout se disperse. La mer est couverte de débris; nos ports se remplissent de dépouilles; et tel fut l'événement de ce combat, qu'aucun des vaisseaux qui portaient du secours ne passa chez les ennemis. Les fruits de la bataille d'Almanza furent assurés; l'archiduc vit échouer ses espérances, et Philippe V put se flatter que son trône serait un jour affermi.

THOMAS, *Eloge de Duguay-Trouin.*

#### SYMPTÔMES ET RAVAGES D'UN OURAGAN A L'ILE-DE-FRANCE.

UN de ces étés qui désolent de temps à autre les terres situées entre les tropiques, vint étendre ici ses ravages. C'était vers la fin de décembre, lorsque le soleil au Capricorne échauffe, pendant trois semaines, l'île-de-France de ses feux verticaux. Le vent du sud-est, qui y règne presque toute l'année, n'y soufflait plus. De longs tourbillons de poussière s'élevaient sur les chemins et restaient suspendus en l'air. La terre se fendait de toutes parts; l'herbe était brûlée, des exhalaisons chaudes sortaient du flanc des montagnes, et la plupart de leurs ruisseaux étaient desséchés. Aucun nuage ne venait du côté de la mer. Seulement, pendant

le jour, des vapeurs rousses s'élevaient de dessus ses plaines, et paraissaient, au coucher du soleil, comme les flammes d'un incendie. La nuit même n'apportait aucun rafraîchissement à l'atmosphère embrasée. L'orbe de la lune tout rouge se levait dans un horizon embrumé, d'une grandeur démesurée. Les troupeaux abattus sur les flancs des collines, le cou tendu vers le ciel, aspirant l'air, faisaient retentir les vallons de tristes mugissements: le Caffre même qui les conduisait se couchait sur la terre pour y trouver de la fraîcheur. Partout le sol était brûlant; et l'air étouffant retentissait du bourdonnement des insectes qui cherchaient à se désaltérer dans le sang des hommes et des animaux.

Cependant ces chaleurs excessives élevèrent de l'Océan des vapeurs qui couvrirent l'île comme un vaste parasol. Les sommets des montagnes les rassemblaient autour d'eux, et de longs sillons de feu sortaient de temps en temps de leurs pitons embrumés. Bientôt des tonnerres affreux firent retentir de leurs éclats les bois, les plaines et les vallons: des pluies épouvantables, semblables à des cascades, tombèrent du ciel. Des torrents écumeux se précipitaient le long des flancs de cette montagne; le fond de ce bassin était devenu une mer: le plateau où sont assises les cabanes, une petite île; et l'entrée de ce vallon, une écluse par où sortaient pêle-mêle, avec les eaux mugissantes, les terres, les arbres et les rochers. Sur le soir, la pluie cessa, le vent alisé du sud-est reprit son cours ordinaire; les nuages orageux furent jetés vers le nord-ouest, et le soleil couchant parut à l'horizon.

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE, *Paul et Virginie.*

## LA PESTE D'ATHENES.

Jamais ce fléau terrible ne ravagea tant de climats. Sorti de l'Ethiopie, il avait parcouru l'Egypte, la Libye, une partie de la Perse, l'île de Lemnos, et d'autres lieux encore. Un vaisseau marchand l'introduisit sans doute au Pyrée, où il se manifesta d'abord ; de là il se répandit avec fureur dans la ville, et surtout dans ces demeures obscures et malsaines, où les habitants de la campagne se trouvaient entassés :

Le mal attaqua successivement toutes les parties du corps ; les symptômes en étaient effrayants, les progrès rapides, les suites presque toujours mortelles. Dès les premières atteintes, l'âme perdait ses forces, le corps semblait en acquérir de nouvelles, et c'était un cruel supplice de résister à la maladie, sans pouvoir résister à la douleur. Les insomnies, les terreurs, des sanglots redoublés, des convulsions effrayantes, n'étaient pas les seuls tourments réservés aux malades. Une chaleur brûlante les dévorait intérieurement. Couverts d'ulcères et de taches livides, les yeux enflammés, la poitrine oppressée, les entrailles déchirées, exhalant une odeur fétide de leur bouche souillée d'un sang impur, on les voyait se traîner dans les rues, pour respirer plus librement, et, ne pouvant éteindre la soif brûlante dont ils étaient consumés, se précipiter dans des puits ou dans des rivières couvertes de glaçons.

La plupart périssaient au septième ou au neuvième jour. S'ils prolongeaient leur vie au delà de ces termes, ce n'était que pour éprouver une mort plus douloureuse et plus lente.

Ceux qui ne succombaient pas à la maladie n'en étaient presque jamais atteints une seconde fois. Faible consolation ! car ils n'offraient plus aux yeux que les restes infortunés d'eux-mêmes. Les uns avaient perdu l'usage de plusieurs de leurs membres, les autres ne conservaient aucune idée du passé : heureux sans doute d'ignorer leur état ; mais ils ne pouvaient reconnaître leurs amis.

Le même traitement produisait des effets tour à tour salutaires et nuisibles : la maladie semblait braver les règles de l'expérience. Comme elle infestait aussi plusieurs provinces de la Perse, le roi Artaxerxès résolut d'appeler à leur secours le célèbre Hippocrate, qui était alors dans l'île de Cos : il fit briller à ses yeux de l'or et des dignités ; mais le grand homme répondit au grand roi qu'il n'avait ni besoins, ni désirs, et qu'il se devait aux Grecs plutôt qu'à leurs ennemis. Il vint ensuite offrir ses services aux Athéniens, qui le reçurent avec d'autant plus de reconnaissance, que la plupart de leurs médecins étaient morts victimes de leur zèle ; il épuisa les ressources de son art, et exposa plusieurs fois sa vie. S'il n'obtint pas tout le succès que méritaient de si beaux sacrifices et de si grands talents, il donna du moins des consolations et des espérances. On dit que, pour purifier l'air, il fit allumer des feux dans les rues d'Athènes ; d'autres prétendent que ce moyen fut employé, avec quelque succès, par un médecin d'Agrigente, nommé Acron.

On vit, dans les commencements, de grands exemples de piété filiale, d'amitié généreuse ; mais comme ils furent presque toujours funestes à leurs auteurs, ils ne se renouvelèrent que rarement dans la suite. Alors les liens les plus respectables furent brisés ; les yeux, près de se fermer, ne virent de

toutes parts qu'une solitude profonde, et la mort ne fit plus couler de larmes.

Cet endurcissement produisit une licence effrénée. La perte de tant de gens de bien, confondus dans un même tombeau avec les scélérats, le renversement de tant de fortunes, devenues tout à coup le partage ou la proie des citoyens les plus obscurs, frappèrent vivement ceux qui n'ont d'autre principe que la crainte. Persuadés que les Dieux ne prenaient plus d'intérêt à la vertu, et que la vengeance des lois ne serait pas aussi prompte que la mort dont ils étaient menacés, ils crurent que la fragilité des choses humaines leur indiquait l'usage qu'ils en devaient faire, et que, n'ayant plus que peu de moments à vivre, ils devaient du moins les passer dans le sein des plaisirs.

Au bout de deux ans, la peste parut se calmer. Pendant ce repos, on s'aperçut plus d'une fois que le germe de la contagion n'était pas détruit: il se développa dix-huit mois après; et, dans le cours d'une année entière, il reproduisit les mêmes scènes de deuil et d'horreur. Sous l'une et l'autre époque, il périt un très grand nombre de citoyens, parmi lesquels il faut compter près de cinq mille hommes en état de porter les armes. La perte la plus irréparable fut celle de Périclès, qui dans la troisième année de la guerre, mourut des suites de la maladie.

BARTHELEMY, *Voyage d'Anacharsis.*

#### PASSAGE DES ALPES PAR FRANÇOIS I.

On part; un détachement reste et se fait voir sur le Mont-Cenis et sur le Mont-Genèvre, pour inquiéter les Suisses, et leur faire craindre une attaque. Le reste de l'armée passe à gué la Durance

et s'engage dans les montagnes, du côté de Guillestre; trois mille pionniers la précèdent. Le fer et le feu lui ouvrent une route difficile et périlleuse à travers des rochers; on remplit des vides immenses avec des fascines et de gros arbres; on bâtit des ponts de communication; on traîne, à force d'épaules et de bras, l'artillerie dans quelques endroits inaccessibles aux bêtes de somme: les soldats aident les pionniers; les officiers aident les soldats; tous indistinctement manient la pioche et la cognée, poussent aux roues, tirent les cordages; on gravit sur les montagnes; on fait des efforts plus qu'humains; on brave la mort qui semble ouvrir mille tombeaux dans ces vallées profondes que l'Argentine arrose, et où des torrents de glaces et de neiges fondues par le soleil se précipitent avec un fracas épouvantable. On ose à peine les regarder de la cime des rochers sur lesquels on marche en tremblant par des sentiers étroits, glissants et raboteux, où chaque faux pas entraîne une chute, et d'où l'on voit souvent rouler au fond des abîmes et les hommes et les bêtes avec toute leur charge. Le bruit des torrents, les cris des mourants, les hennissements des chevaux fatigués et effrayés, étaient horriblement répétés par tous les échos des bois et des montagnes, et venaient redoubler la terreur et le tumulte.

On arriva enfin à une dernière montagne, où l'on vit avec douleur tant de travaux et tant d'efforts prêts à échouer. La sapé et la mine avaient renversé tous les rochers qu'on avait pu aborder et entamer; mais que pouvaient-elles contre une seule roche vive, escarpée de tous côtés, impénétrable au fer, presque inaccessible aux hommes? Navarre qui l'avait plusieurs fois sondée, commençait à désespérer du succès, lorsque des recherches plus

heureuses lui découvrirent une veine plus tendre qu'il suivit avec la dernière précision; le rocher fut entamé par le milieu, et l'armée, introduite au bout de huit jours dans le marquisat de Saluces, admira ce que peuvent l'industrie, l'audace et la persévérance.

GAILLARD, *Histoire de François I.*

#### PASSAGE DE LA BERESINA.

Tout alors se dirigea vers l'autre pont. Une multitude de gros caissons, de lourdes voitures et de pièces d'artillerie y affluèrent de toutes parts. Dirigées par leurs conducteurs et rapidement emportées sur une pente raide et inégale, au milieu de cet amas d'hommes, elles broyèrent les malheureux qui se trouvèrent surpris entre elles; puis s'entre-choquant, la plupart, violemment renversées, assommèrent dans leur chute ceux qui les entouraient. Alors des rangs entiers d'hommes éperdus poussés sur ces obstacles s'y embarrassent, culbutent et sont écrasés par des masses d'autres infortunés qui se succèdent sans interruption.

Ces flots de misérables roulaient ainsi les uns sur les autres; on n'entendait que des cris de douleur et de rage. Dans cette affreuse mêlée les hommes foulés et étouffés se débattaient sous les pieds de leurs compagnons, auxquels ils s'attachaient avec leurs ongles et leurs dents. Ceux-ci les repoussaient sans pitié, comme des ennemis.

Parmi eux, des femmes, des mères, appelèrent en vain d'une voix déchirante leurs maris, leurs enfants, dont un instant les avait séparées sans retour: elles leur tendirent les bras, elles supplièrent qu'on s'écartât pour qu'elles pussent s'en rapprocher; mais emportées çà et là par la foule, battues

par ces flots d'hommes, elles succombèrent sans avoir été seulement remarquées. Dans cet épouvantable fracas d'un ouragan furieux, de coups de canon, du sifflement de la tempête, de celui des boulets, des explosions des obus, de vociférations, de gémissements, de juréments effroyables, cette foule désordonnée n'entendait pas les plaintes des victimes qu'elle engloutissait.

Les plus heureux gagnèrent le pont, mais en surmontant des monceaux de blessés, de femmes, d'enfans renversés à demi étouffés, et que dans leurs efforts ils piétinaient encore. Arrivés enfin, sur l'étroit défilé, ils se crurent sauvés, mais à chaque moment, un cheval abattu, une planche brisée ou déplacée arrêtait tout.

Il y avait aussi, à l'issue du pont, sur l'autre rive, un marais où beaucoup de chevaux et de voitures s'étaient enfoncés, ce qui embarrassait encore et retardait l'écoulement. Alors dans cette colonne de désespérés, qui s'entassaient sur cette unique planche de salut, il s'élevait une lutte infernale où les plus faibles et les plus mal placés furent précipités dans le fleuve par les plus forts. Ceux-ci, sans détourner la tête, emportés par l'instinct de la conservation, poussaient vers leur but avec fureur, indifférents aux imprécations de rage et de désespoir de leurs compagnons ou de leurs chefs, qu'ils s'étaient sacrifiés.

Mais d'un autre côté que de nobles dévouements! et pourquoi la place et le temps manquent-ils pour les décrire! C'est là qu'on vit des soldats, des officiers même, s'atteler à des traîneaux, pour arracher à cette rive funeste leurs compagnons malades ou blessés.

Plus loin, hors de la foule, quelques soldats sont immobiles, ils veillent sur les corps mourants

de leurs officiers, qui se sont confiés à leurs soins; ceux-ci les conjurent en vain de ne plus songer qu'à leur propre salut; ils s'y refusent, et, plutôt que d'abandonner leurs chefs, ils attendent la mort ou l'esclavage.

La nuit du 28 au 29 vint augmenter toutes ces calamités. Son obscurité ne déroba pas aux canons des Russes leurs victimes. Sur cette neige qui couvrait tout le cours du fleuve, cette masse toute noire d'hommes, de chevaux, de voitures, et les clameurs qui en sortaient, servirent aux artilliers ennemis à diriger leurs coups.

Le désastre était arrivé à son dernier terme. Une multitude de voitures, trois canons, plusieurs milliers d'hommes, des femmes et quelques enfants furent abandonnés sur la rive ennemie. On les vit errer par troupes désolés sur les bords du fleuve. Les uns s'y jetèrent à la nage, d'autres se risquèrent sur les pièces de glace qu'il charriait; il y en eut qui s'élançèrent tête baissée au milieu des flammes du pont, qui croula sous eux; brûlés et gelés tout à la fois, ils périrent par deux supplices contraires. Bientôt on aperçut les corps des uns et des autres s'amonceler et battre avec les glaçons contre les chevalets; le reste attendit les Russes.

SEUR, *Napoléon et la Grande Armée.*

#### NAPOLÉON SORT DU KREMLIN AU MILIEU DE L'INCENDIE.

Cet incident avait décidé Napoléon. A chaque instant croissait autour de lui le mugissement des flammes. Une seule rue étroite, tortueuse et toute brûlante, s'offrait plutôt comme l'entrée que comme la sortie de cet enfer. L'Empereur s'élança à

pied et sans hésiter dans ce dangereux passage. Il s'avança au travers du pétilllement de ces brasiers, au bruit du craquement des voûtes et de la chute des poutres brûlantes et des toits de fer ardent qui croulaient autour de lui. Ces débris embarrassaient ses pas. Les flammes, qui dévoraient avec un bruissement impétueux les édifices entre lesquels il marchait, dépassant leur faite, fléchissaient alors sous le vent, et se recourbaient sur nos têtes. Nous marchions sur une terre de feu, sous un ciel de feu, entre deux murailles de feu. Une chaleur pénétrante brûlait nos yeux qu'il fallait cependant tenir ouverts sur le danger. Un air dévorant, des cendres élincelantes, des flammes détachées, embrassaient notre respiration courte, sèche, hale-tante, et déjà presque suffoquée par la fumée. Nos mains brûlaient en cherchant à garantir notre figure d'une chaleur insupportable, et en repoussant les flammèches qui couvraient à chaque instant et pénétraient nos vêtements.

Dans cette inexprimable détresse, et quand une course rapide paraissait notre seul moyen de salut, notre guide incertain et troublé s'arrêta. Là, se serait peut-être terminée notre vie aventureuse, si des pillards du premier corps n'avaient point reconnu l'Empereur au milieu de ces tourbillons de flammes; ils accoururent, et le guidèrent vers les décombres fumants d'un quartier réduit en cendres dès le matin.

Ce fut alors qu'il rencontra le prince d'Eckmühl, Ce maréchal, blessé à la Moskowa, se faisait rapporter dans les flammes pour en arracher Napoléon, ou y périr avec lui. Il se jeta dans ses bras avec transport: l'Empereur l'accueillit bien, mais avec ce calme qui, dans le péril, ne le quittait jamais.

Pour échapper à cette vaste région de maux,

il fallut encore qu'il dépassât un long convoi de poudre qui défilait au travers de ces feux. Ce ne fut pas son moindre danger, mais ce fut le dernier, et l'on arriva avec la nuit à Petrowsky.

SECUR, *Napoléon et la Grande Armée.*

#### MORT DE MIRABEAU.

La philosophie et la gaieté se partagèrent ses derniers instants. Pâle, et les yeux profondément creusés, il paraissait tout différent à la tribune, et souvent il était saisi de défaillances subites. Les excès de plaisir et de travail, les émotions de la tribune, avaient usé en peu de temps cette existence si forte.....

Une dernière fois, il prit la parole à cinq reprises différentes, sortit épuisé et ne reparut plus. Le lit de mort le reçut et ne le rendit qu'au Panthéon. Il avait exigé de Cabanis qu'on n'appelât pas de médecins, néanmoins on lui désobéit; ils trouvèrent la mort qui s'approchait, et qui déjà s'était emparée des pieds: la tête fut la dernière atteinte, comme si la nature avait voulu laisser briller son génie jusqu'au dernier instant. Un peuple immense se pressait autour de sa demeure, et encombraient toutes les issues dans le plus profond silence.

Mirabeau fit ouvrir ses fenêtres; « Mon ami, dit-il à Cabanis, je mourrai aujourd'hui: il ne reste plus qu'à s'envelopper de parfums, qu'à se couvrir de fleurs, qu'à s'environner de musique, afin d'entrer paisiblement dans le sommeil éternel. » Des douleurs poignantes interrompaient de temps en temps ces discours si nobles et si calmes. Vous

aviez promis, dit-il à ses amis, de m'épargner des souffrances inutiles. En disant cela, il demanda de l'opium avec instance. Comme on le lui refusait, il l'exigea avec sa violence accoutumée. Pour le satisfaire, on le trompa, et on lui présente une coupe, en lui persuadant qu'elle contenait de l'opium. Il la saisit, avale le breuvage qu'il croyait mortel, et paraît satisfait. Un instant après il expire. C'était le 2 avril 1791..... L'assemblée interrompt ses travaux, un deuil général est ordonné, des funérailles magnifiques sont préparées. On demande quelques députés. Nous irons tous, s'écrièrent-ils. L'église de Sainte-Geneviève est érigée en Panthéon, avec cette inscription qui n'est plus à l'instant où je raconte ces faits:

*Aux grands Hommes la Patrie reconnaissante.*

TIERS, *Histoire de la Révolution française.*

#### TABLEAUX.

##### ORIGINE ET MOBILES DE L'INDUSTRIE HUMAINE.

Toute activité, soit de corps, soit d'esprit, prend sa source dans les besoins; c'est en raison de leur étendue, de leurs développements, qu'elle même s'étend et se développe; l'on en suit la gradation depuis les éléments les plus simples, jusqu'à l'état le plus composé. C'est la faim, c'est la soif, qui, dans l'homme encore sauvage, éveillent les premiers mouvements de l'âme et du corps; ce sont ces besoins qui le font courir, chercher, épier,



user d'astuce ou de violence; toute son activité se mesure sur les moyens de pourvoir à sa subsistance. Sont-ils faciles, a-t-il sous sa main les fruits, le gibier, le poisson, il est moins actif, parce qu'en étendant le bras il se rassasié, et que, rassasié, rien ne l'invite à se mouvoir, jusqu'à ce que l'expérience de diverses jouissances ait éveillé en lui des désirs qui deviennent des besoins nouveaux, de nouveaux mobiles d'activité. Les moyens sont-ils difficiles, le gibier est-il rare et agile, le poisson rusé, les fruits passagers, alors l'homme est forcé d'être plus actif; il faut que son corps et son esprit s'exercent à vaincre les difficultés qu'il rencontre à vivre; il faut qu'il devienne agile comme le gibier, rusé comme le poisson, et prévoyant pour conserver les fruits. Alors, pour étendre ses facultés naturelles il s'agite, il pense, il médite; alors il imagine de courber un rameau d'arbre pour en faire un arc, d'aiguiser un roseau pour en faire une flèche, d'emmancher un bâton à une pierre tranchante pour en faire une hache; alors il travaille à faire des filets, à abattre des arbres, à en creuser le tronc pour en faire des pirogues. Déjà il a franchi les bornes des besoins; déjà l'expérience d'une foule de sensations lui a fait connaître des jouissances et des peines; et il prend un surcroît d'activité pour écarter les unes et multiplier les autres. Il a goûté le plaisir d'un ombrage contre les feux du soleil; il se fait une cabane. Il a éprouvé qu'une peau le garantit du froid; il se fait un vêtement. Il a bu l'eau-de-vie et fumé le tabac; il les a aimés. Il veut en avoir encore: il ne le peut qu'avec des peaux de castor, des dents d'éléphant, de la poudre d'or, etc., il redouble d'activité, et il parvient, à force d'industrie, jusqu'à vendre son semblable.

VOLNEY, *Voyage en Syrie.*

REGNE DE LOUIS XIV.

Un roi plein d'ardeur et d'espérance saisit lui-même ce sceptre qui, depuis Henri-le-Grand, n'avait été soutenu que par des favoris et des ministres. Son âme, que l'on croyait subjuguée par la mollesse et les plaisirs, se déploie, s'affermi et s'éclaire, à mesure qu'il a besoin de régner. Il se montre vaillant, laborieux, ami de la justice et de la gloire. Quelque chose de généreux se mêle aux premiers calculs de sa politique. Il envoie des Français défendre la chrétienté contre les Turcs en Allemagne et dans l'île de Crète: il est protecteur, ayant d'être conquérant; et, lorsque l'ambition l'entraîne à la guerre, ses armes heureuses et rapides paraissent justes à la France éblouie. La pompe des fêtes se mêle aux travaux de la guerre; les jeux du Carrousel aux assauts de Valenciennes et de Lille. Cette altière noblesse, qui fournissait des chefs aux factions, et que Richelieu ne savait dompter que par les échafauds, est séduite par les paroles de Louis, et récompensée par les périls qu'il lui accorde à ses côtés. La Flandre est conquise: l'Océan et la Méditerranée sont réunis: de vastes ports sont creusés; une enceinte de fortresses environne la France; les colonnades du Louvre s'élèvent; les jardins de Versailles se dessinent; l'industrie des Pays-Bas et de la Hollande se voit surpassée par les ateliers nouveaux de la France; une émulation de travail, d'éclat, de grandeur est partout répandue, un langage sublime et nouveau célèbre toutes ces merveilles et les agrandit pour l'avenir. Les épîtres de Boileau sont datées des conquêtes de Louis XIV; Racine porte sur la scène les faiblesses et l'élégance de la cour; Mo-

lière doit à la puissance du trône la liberté de son génie; La Fontaine lui-même s'aperçoit des grandes actions du jeune roi, et devient flatteur. Voilà le brillant tableau qu'offrent les vingt premières années de ce règne mémorable.

VILLEMAIN, *Discours d'ouverture*, novembre 1824.

#### LES PRISONS.

Jetez les yeux sur ces tristes murailles où la liberté humaine est renfermée et chargée de fers, où quelquefois l'innocence est confondue avec le crime, et où l'on fait l'essai de tous les supplices avant le dernier: approchez et si le bruit horrible des fers, si des ténèbres effrayantes, des gémissements sourds et lointains, en vous glaçant le cœur, ne vous font reculer d'effroi, entrez dans ce séjour de la douleur, osez descendre un moment dans ces noirs cachots où la lumière du jour ne pénètre jamais, et sous des traits défigurés contemplez vos semblables, meurtris de leurs fers, à demi couverts de quelques lambeaux, infectés d'un air qui ne se renouvelle jamais, et semble s'imbiber du venin du crime; rongés vivants des mêmes insectes qui dévorent les cadavres dans leurs tombeaux, nourris à peine de quelques substances grossières distribuées avec épargne, sans cesse consternés des maux de leurs malheureux compagnons, et des menaces d'un impitoyable gardien; moins effrayés du supplice que tourmentés de son attente; dans ce long martyre de tous leurs sens, ils appellent à leur secours une mort plus douce que leur vie infortunée.

Si ces hommes sont coupables, ils sont encore dignes de pitié, et le magistrat qui diffère leur jugement est manifestement injuste à leur égard. La loi a prononcé un châtement public qui doit suf-

fire à la réparation de leur crime, et à la satisfaction de la société; ce long tourment d'une prison cruelle est une peine nouvelle dont il surcharge le coupable, et c'est violer la loi que d'en excéder la mesure: excès d'autant plus funeste, qu'il nuit à la fois au coupable et au public, et que tous les moments consumés dans une prison sont perdus pour l'exemple des mœurs.

Mais si ces hommes sont innocents, ô douleur, ô pitié! à cette idée l'humanité pousse du fond du cœur un cri terrible et tendre. Quoi! cet homme né libre gémit sous le joug des fers! Cet homme, à qui la lumière et l'air du ciel étaient destinés, respire à peine dans un cachot; ce père de famille est arraché avec violence des bras de son épouse et de ses enfants! Le deuil, le désespoir et la faim se sont emparés de sa tranquille habitation: ces bras qui tenaient embrassées une épouse tendre, une progéniture naissante; ces bras qui leur donnaient la subsistance, qui recueillaient; ces bras si nécessaires à l'Etat, sont indignement liés; un cœur pur et sans reproche est dans des lieux souillés de remords; l'innocence, en un mot, est dans le séjour du crime: c'est là qu'on ne peut s'empêcher de gémir profondément sur les malheurs de l'humaine condition; c'est là, qu'en jetant les yeux vers la providence, on dit avec autant d'amertume que d'étonnement: O homme! quelle est ta destinée! souffrir et mourir, voilà donc les deux grands termes de ta carrière!

SERVANT, *Discours sur l'administration de la justice criminelle.*

## LES MONTAGNES DE LA SUISSE.

Tantôt d'immenses roches pendaient en ruines au-dessus de ma tête; tantôt de hautes et bruyantes cascades m'inondaient de leurs épais brouillards; tantôt un torrent éternel ouvrait à mes côtés un abîme dont les yeux n'osaient sonder la profondeur. Quelquefois je me perdais dans l'obscurité d'un bois touffu; quelquefois, en sortant d'un gouffre, une agréable prairie réjouissait tout à coup mes regards. Un mélange étonnant de la nature sauvage et de la nature cultivée montrait partout la main des hommes, où l'on eût cru qu'ils n'avaient jamais pénétré. A côté d'une caverne, on trouvait des maisons; on voyait des pampres secs, où l'on n'eût cherché que des ronces, des vignes dans des terres éboulées, d'excellents fruits sur des rochers, et des champs dans des précipices.

Ce n'est pas seulement le travail des hommes qui rendait ces pays étranges si bizarrement contrastés; la nature semblait encore prendre plaisir à s'y mettre en opposition avec elle-même, tant on la trouvait différente en un même lieu sous divers aspects! Au levant, les fleurs du printemps; au midi, les fruits de l'automne; au nord, les glaces de l'hiver. Elle réunissait toutes les saisons dans le même instant, tous les climats dans le même lieu, des terrains contraires sur le même sol, et formait l'accord, inconnu partout ailleurs, des productions des plaines, et de celles des Alpes.

J. J. ROUSSEAU.

## BIENFAITS DES VENTS.

Ici, comme dans toutes ses œuvres, le Créateur manifeste sa sagesse et sa bonté. Il règle le mouvement, la force et la durée des vents, et il leur prescrit la carrière qu'ils doivent parcourir. Lorsqu'une longue sécheresse fait languir les animaux et dessécher les plantes, un vent qui vient du côté de la mer, où il s'est chargé de vapeurs bienfaisantes, abreuve les prairies et ranime toute la nature. Cet objet est-il rempli, un vent sec accourt de l'orient, rend à l'air sa sérénité, et ramène le beau temps. Le vent du nord emporte et précipite toutes les vapeurs nuisibles de l'air d'automne. A l'âpre vent du septentrion succède le vent du sud, qui, naissant des contrées méridionales, remplit tout de sa chaleur vivifiante. Ainsi, par ces variations continues, la fertilité et la santé sont maintenues sur la terre.

Du sein de l'Océan s'élèvent dans l'atmosphère des fleuves qui vont couler dans les deux mondes. Dieu ordonne aux vents de les distribuer et sur les îles et sur les continents: ces invisibles enfants de l'air les transportent sous mille formes diverses: tantôt ils les étendent dans le ciel comme des voiles d'or et des pavillons de soie; tantôt ils les roulent en forme d'horribles dragons et de lions rugissants qui vomissent les feux du tonnerre; ils les versent sur les montagnes, en rosées, en pluies, en grêle, en neige, en torrents impétueux. Quelque bizarres que paraissent leurs services, chaque partie de la terre en reçoit tous les ans sa portion d'eau, et en éprouve l'influence. Chemin faisant, ils déploient sur les plaines liquides de la mer la variété de leurs caractères: les uns rident à peine la surface de ses

flots; les autres les roulent en ondes d'azur : ceux-ci les bouleversent en mugissant, et couvrent d'écume les plus hauts promontoires.

COUSIN-DESPRÉAUX, *Leçons de la nature.*

LE GRAND GÉNÉRAL ET SON ARMÉE, AU MOMENT  
D'UNE BATAILLE.

Quel moment qu'une bataille, pour un homme tel que Catinat, déjà familiarisé avec l'art de vaincre, et capable de la considérer en philosophe, en même temps qu'il la dirigeait en guerrier! Quel spectacle, que cette foule d'hommes rassemblés de toutes parts, qui tous semblent n'avoir alors d'autre âme que celle que leur donne le général; qui, agrandis les uns par les autres, élevés au-dessus d'eux-mêmes, vont exécuter des prodiges dont peut-être chacun d'eux, abandonné à ses propres forces, n'eût jamais conçu l'idée! Ah! la multitude est dans la main du grand homme; on n'en fait rien qu'en la transformant, pour ainsi dire, qu'en faisant passer en elle un instinct qui la domine, et qu'elle n'est pas maîtresse de repousser. Alors le péril, la mort, la crainte, les petits intérêts, les passions viles s'éloignent et disparaissent; le cri de l'honneur, plus fort, plus imposant, plus retentissant que le bruit des instruments militaires, et que le fracas des foudres, fait naître dans tous les esprits un même enthousiasme; le général le meut, le dirige, l'anime, et ne le ressent pas; seul, il n'en a pas besoin. La pensée du salut de tous le remplit sans l'agiter: elle occupe toutes les forces de sa raison recueillies. Tout ce qui se fait de grand lui appartient, et lui-même est au-dessus de cette gran-

deur. Son œil, toujours attaché sur la victoire, la suit dans tous les mouvements qui semblent l'éloigner ou la rapprocher; il la fixe, l'enchaîne enfin, et voyant alors tout le sang qu'elle a coûté, il se détourne du carnage, et se console en regardant la patrie.

LA HARPE, *Éloge de Catinat.*

MÊME SUJET SOUS UN AUTRE POINT DE VUE.

S'il y a une occasion au monde où l'âme pleine d'elle-même soit en danger d'oublier son Dieu, c'est dans ces postes éclatants où un homme, par la sagesse de sa conduite, par la grandeur de son courage, par la force de son bras, et par le nombre de ses soldats, devient comme le Dieu des autres hommes, et, rempli de gloire en lui-même, remplit tout le reste du monde, d'amour, d'admiration ou de frayeur. Les dehors mêmes de la guerre, le son des instruments, l'éclat des armes, l'ordre des troupes, le silence des soldats, l'ardeur de la mêlée, le commencement, le progrès et la consommation de la victoire, les cris différents des vaincus et des vainqueurs, attaquent l'âme par tant d'endroits, qu'enlevée à tout ce qu'elle a de sagesse et de modération, elle ne connaît ni Dieu, ni elle-même. C'est alors que les impies Salmonées osent imiter le tonnerre de Dieu, et répondre par les foudres de la terre aux foudres du ciel: c'est alors que les sacrilèges Antiochus n'adorent que leurs bras et leur cœur, et que les insolents Pharaons, enflés de leur puissance, s'écrient: «C'est moi qui me suis fait moi-même!» Mais aussi la religion et l'humanité ne paraissent-elles jamais plus majestueuses que

lorsque, dans ce point de gloire et de grandeur, elles retiennent le cœur de l'homme dans la soumission et la dépendance où la créature doit être à l'égard de son Dieu.

MASCARON, *Oraison funèbre de M. de Turenne.*

PRIERE DU SOIR A BORD D'UN VAISSEAU.

Le globe du soleil, dont nos yeux pouvaient alors soutenir l'éclat, prêt à se plonger dans les vagues étincelantes, apparaissait entre les cordages du vaisseau, et versait encore le jour dans des espaces sans bornes. On eût dit, par le balancement de la poupe, que l'astre radieux changeait à chaque instant d'horizon. Les mâts, les haubans, les vergues du navire étaient couverts d'une teinte de rose. Quelques nuages erraient sans ordre dans l'orient, où la lune montait avec lenteur. Le reste du ciel était pur; et, à l'horizon du nord, formant un glorieux triangle avec l'astre du jour et celui de la nuit, une trombe chargée des couleurs du prisme s'élevait de la mer comme une colonne de cristal supportant la voûte du ciel.

Il eût été bien à plaindre celui qui, dans ce beau spectacle, n'eût pas reconnu la beauté de Dieu! Des larmes coulèrent malgré moi de mes paupières lorsque tous mes compagnons, ôtant leurs chapeaux goudronnés, vinrent à entonner, d'une voix rauque, leur simple cantique à *Notre-Dame-de-Bon-Secours*, patronne des marinières. Qu'elle était touchante la prière de ces hommes qui, sur une planche fragile, au milieu de l'Océan, contemplaient un soleil couchant sur les flots! Comme elle allait à l'âme cette invocation du pauvre matelot à

la mère de douleur! Cette humiliation devant celui qui envoie les orages et le calme; cette conscience de notre petitesse à la vue de l'infini; ces chants s'étendant au loin sur les vagues; les monstres marins étonnés de ces accents inconnus, se précipitant au fond de leurs gouffres; la nuit s'approchant avec ses embûches; la merveille de notre vaisseau au milieu de tant de merveilles; un équipage religieux, saisi d'admiration et de crainte; un prêtre auguste en prière; Dieu penché sur l'abîme, d'une main retenant le soleil aux portes de l'occident, de l'autre élevant la lune à l'horizon opposé, et prêtant, à travers l'immensité, une oreille attentive à la faible voix de sa créature; voilà ce que l'on ne saurait peindre et ce que tout le cœur de l'homme suffit à peine pour sentir.

CHATEAUBRIAND, *Génie du Christianisme.*

LES INVALIDES AU PIED DES AUTELS.

Qui de nous n'a pas vu quelquefois ces vieux soldats qui, à toutes les heures du jour, sont prosternés çà et là sur les marbres du temple élevé au milieu de leur auguste retraite? Leurs cheveux, que le temps a blanchis, leur front que la guerre a cicatrisé, ce tremblement, que l'âge seul a pu leur imprimer, tout en eux inspire d'abord le respect: mais de quel sentiment n'est-on pas ému lorsqu'on les voit soulever et joindre avec effort leurs mains défaillantes pour invoquer le Dieu de l'univers et celui de leur cœur et de leur pensée; lorsqu'on leur voit oublier, dans cette touchante dévotion et leurs douleurs présentes et leurs peines passées; lorsqu'on les voit se lever avec un visage

serein, et emporter dans leur âme un sentiment de tranquillité et d'espérance. Ah! ne les plaignez point dans cet instant, vous qui ne jugez du bonheur que par les joies du monde! Leurs traits sont abattus, leur corps chancelle, et la mort observe leurs pas; mais cette fin inévitable, dont la seule image vous effraie, ils la voient venir sans alarmes: ils se sont approchés par le sentiment de celui qui est bon, de celui qui peut tout, de celui qu'on n'a jamais aimé sans consolation. Venez contempler ce spectacle, vous qui méprisez les opinions religieuses et qui vous dites supérieurs en lumières; venez, et voyez vous-mêmes ce que peut valoir, pour le bonheur, votre prétendue science. Ah! changez donc le sort des hommes, et donnez-leur à tous, si vous le pouvez, quelque part aux délices de la terre, ou respectez un sentiment qui leur sert à repousser les injures de la fortune; et, puisque la politique des tyrans n'a jamais essayé de le détruire, puisque leur pouvoir ne serait pas assez grand pour réussir dans cette farouche entreprise, vous, que la nature a mieux doués, ne soyez ni plus durs, ni plus terribles qu'eux; ou si, par une impitoyable doctrine, vous vouliez enlever aux vieillards, aux malades et aux indigents la seule idée de bonheur à la quelle ils peuvent se prendre, parcourez aussi ces prisons et ces souterrains, où des malheureux se débattent dans leurs fers, et fermez de vos propres mains la seule ouverture qui laisse arriver jusqu'à eux quelques rayons de lumière.

NEKER, *Importance des opinions religieuses.*

L'ÉRUPTION D'UN VOLCAN, ET SES RAVAGES.

Tout à coup, au milieu du silence de la nuit, un bruit affreux retentit à leurs oreilles; ils entendent de loin la mer mugir, et rouler vers le rivage ses ondes amoncelées; les souterrains profonds sont frappés à coups redoublés; la terre tremble sous leurs pas; ils courent pleins d'effroi au milieu des ténèbres épaisses. Une montagne voisine s'entr'ouvrant avec effort, lance au plus haut des airs une colonne ardente qui répand, au milieu de l'obscurité, une lumière rougeâtre et lugubre; des rochers énormes volent de tous côtés; la foudre éclate et tombe; une mer de feu, s'avancant avec rapidité, inonde les campagnes; à son approche, les forêts s'embrasent, la terre n'offre plus que l'image d'un vaste incendie qu'entretiennent des amas énormes de matières enflammées, et qu'animent des vents impétueux. Où fuyez-vous, mortels infortunés? de quelque côté que vous cherchiez un asile, comment éviterez-vous la mort qui vous menace? De nouveaux gouffres s'ouvrent sous vos pas, de nouveaux tourbillons de flammes, de pierres, de cendres et de fumée, volent vers vous du sommet des montagnes, et la mer écumeuse, rougie par l'éclat des foudres, surmonte son rivage, et s'avance pour vous engloutir.

Cependant ces phénomènes terribles s'apaisent peu à peu; les feux s'amortissent: la mer, à demi calmée, retire en murmurant ses ondes bouillonnantes, la terre se raffermi, le bruit cesse, et le jour paraît. Quel triste et lugubre tableau présente la campagne ravagée! Elle n'offre plus que des monceaux de cendres, que des rochers énormes entassés sans ordre, que des torrents de lave ar-

dente, que des bois qui brûlent encore, que de tristes restes des infortunés qui ont péri au milieu de ces désastres. Un ciel couvert de nuages n'en-voie sur tous ces objets lugubres qu'une clarté pâle et terne: un calme sinistre règne dans l'air; des bruits lointains annoncent de nouveaux malheurs; et la mer répond par de sourds gémissements au bruit lugubre que font entendre les profondes cavernes de la terre. Consternés, saisis d'effroi, pressés dans le seul espace où les flammes ne sont pas parvenues, les mains élevés vers le ciel qui seul peut les secourir, les hommes adressent alors leurs ardentes prières à celui qui commande à la mer et à la foudre. Leur prière est courte, mais touchante; ils la recommencent souvent, et chaque fois avec un ton plus pénétré, ils cherchent en quelque sorte à faire parvenir leurs voix jusqu'à l'être dont ils implorent la clémence: tous les signes des passions qui les agitent, de l'effroi, de la vive inquiétude, de la désolation, se mêlent aux sons qu'ils profèrent, et qu'ils soutiennent avec effort.

LACÉPEDE, *Poétique de la musique.*

#### L'AMOUR MATERNEL.

Tout Paris se souvient de cette nuit désastreuse qui fut si funeste à l'amour maternel. Un ambassadeur d'Allemagne faisait célébrer le mariage d'un illustre conquérant; mille flambeaux éclairaient un palais magique élevé avec autant de célérité que d'imprévoyance. Tous les arts avaient uni leurs merveilles pour enchanter ce beau lieu, les colonnes étaient couvertes de festons, de guirlandes, de chiffres enlacés, et autres ornements symboliques,

auxquels un vernis combustible avait imprimé les plus fraîches couleurs. Qui eût cru que les larmes étaient si près de la joie? Un torrent de feu naquit d'une simple étincelle, et enveloppa en un instant cette belle enceinte où tant de familles réunies se livraient à l'innocent plaisir de la danse. Des cris sinistres, les gémissements prolongés de la douleur succédèrent tout à coup au son des instruments qui avaient donné le signal de la fête; les voûtes de l'édifice tremblaient, et déjà plusieurs victimes étaient écrasées. Le peu d'eau que l'on jetait à la hâte ne faisait que nourrir ce vaste embrasement; tout s'engloutissait dans ce gouffre dévorateur. On s'embarraissait dans la fuite; mais ce qu'il y avait de plus touchant au milieu de ces scènes d'horreur et de désespoir, c'est le courage sublime d'une multitude de femmes, pâles, échevelées, s'élançant au milieu des flammes et disputant leurs filles à l'horrible incendie. Toutes les craintes personnelles s'évanouissaient devant les intérêts sacrés de la maternité malheureuse. En quelques minutes, ce théâtre d'allégresse fut converti en un monceau de cendres. Une princesse adorée y perdit la vie; et le lendemain, quand on fouilla les décombres, on trouva le cadavre d'une autre mère, qui tenait le corps de son enfant étroitement embrassé; non loin d'elle, on apercevait les fragments d'un collier, des bracelets, des pierreries, quelques diamants épargnés par le feu, et autres ornements, tristes restes de la vanité humaine, dont la vue affligeait les regards, en rappelant à l'âme contristée la futilité de nos biens et la fragilité de notre nature.

ALIBERT, *Physiologie des Passions*, t. II.

## LA MER MORTE.

L'aspect de la mer Morte n'est ni triste, ni funèbre, excepté à la pensée. A l'œil c'est un lac éblouissant, dont la nappe immense et argentée répercute la lumière et le ciel comme une glace de Venise; des montagnes, aux belles coupes, jettent leur ombre jusque sur ses bords. On dit qu'il n'y a ni poissons dans son sein, ni oiseaux sur ses rives. Je n'en sais rien; je n'y vis ni procellaires, ni mouettes, ni ces beaux oiseaux blancs, semblables à des colombes marines qui nagent tous les jours sur les vagues de la mer de Syrie, et accompagnent les caïques sur le Bosphore; mais à quelques centaines de pas de la mer Morte, je tirai, et tuai des oiseaux semblables à des canards sauvages, qui se levaient de bords marécageux du Jourdain. Si l'air de la mer était mortel pour eux, ils ne viendraient pas de si près affronter ses vapeurs méphitiques. Je n'aperçus pas non plus ces ruines de villes englouties que l'on voit, dit-on, à peu de profondeur sous les vagues. Les Arabes qui m'accompagnaient prétendent qu'on les découvre quelquefois. Je suivis long-temps les bords de cette mer, tantôt du côté de l'Arabie où est l'embouchure du Jourdain (ce fleuve est là véritablement comme les voyageurs le décrivent, une mare d'eau sale dans un lit de boue), tantôt du côté des montagnes de Judée, où les rivages s'élèvent et prennent quelquefois la forme des légères dunes de l'Océan. La nappe d'eau nous offrit partout le même aspect: éclat, azur et immobilité. Les hommes ont bien conservé la faculté que Dieu leur donna dans la Genèse, d'appeler les choses par leurs

noms. Cette mer est belle; elle étincelle, elle inonde, de la réflexion de ses eaux, l'immense désert qu'elle couvre; elle attire l'œil, émeut la pensée; mais elle est morte; le mouvement et le bruit n'y sont plus: ses ondes, trop lourdes pour le vent, ne se déroulent pas en vagues senores, et jamais la blanche ceinture de son écnme ne joue sur les cailloux de ses bords: c'est une mer pétrifiée.

LAMARTINE, *Voyage en Orient.*

## DESCRIPTIONS.



### DESCRIPTION ORATOIRE ET HISTORIQUE.



#### PRÉCEPTES DU GENRE.

En poésie et en éloquence la *description* ne se borne pas à caractériser son objet; elle en présente le tableau dans ses détails les plus intéressants et avec les couleurs les plus vives. Si la *description* ne met pas son objet comme sous les yeux, elle n'est ni oratoire ni poétique: les bons historiens eux-mêmes, comme Tite-Live et Tacite, en ont fait des tableaux vivants; et, soit qu'on parle du combat des Horaces, ou du convoi de Germanicus, on dira qu'il est peint, comme on dira qu'il est décrit.

Autant le poète est prodigue de *descriptions*, autant l'orateur doit en être sobre. Sa règle à lui est que non-seulement la description soit un moyen de sa cause, mais que chaque trait qu'il emploie serve à fortifier ce moyen. Tout ce qui, dans la *description* oratoire, n'intéresse que l'imagination,



est superflu et vicieux. Un modèle de ce genre est la *description* du supplice de Gavius dans la cinquième des *Verrines*.

MARMOUTEL, *Eléments de Littérature*.

#### THÉORIE DE L'AURORE.

Les rayons qui se plient pour s'approcher de nous passent au-dessus de nos têtes avant de nous atteindre; ils se réfléchissent sur les particules grossières de l'air pour former d'abord une faible lueur, incessamment augmentée, qui annonce et devient bientôt le jour. Cette lueur est l'aurore. La lumière décomposée peint les nuages, et forme ces couleurs brillantes qui précèdent le lever du soleil: c'est dans ce phénomène coloré de la réfraction que les poètes ont vu la déesse du matin; elle ouvre les portes du jour avec ses doigts de rose, et la fille de l'air et du soleil a son trône dans l'atmosphère. Si cette atmosphère n'existait pas, si les rayons nous parvenaient en ligne droite, l'apparition et la disparition du soleil seraient instantanées; le grand éclat du jour succéderait à la profonde nuit, et des ténèbres épaisses prendraient tout à coup la place du plus beau jour. La réfraction est donc utile à la terre, non-seulement parce qu'elle nous fait jouir quelques moments de plus de la présence du soleil, mais parce qu'en nous donnant les crépuscules, elle prolonge la durée de la lumière; et la nature a établi des gradations pour préparer nos plaisirs, pour diminuer nos regrets. Nous voyons poindre le jour comme une faible espérance; il s'échappe sans qu'on y songe, et la lumière se perd comme nos forces, comme la

santé, les plaisirs, la vie même, sans que nous nous en apercevions.

BAILLY, *Astronomie moderne*.

#### LEVER DU SOLEIL.

On le voit s'annoncer de loin par les traits de feu qu'il lance au-devant de lui. L'incendie augmente, l'orient paraît tout en flammes: à leur éclat on attend l'astre long-temps avant qu'il se montre; à chaque instant on croit le voir paraître: on le voit enfin. Un point brillant part comme un éclair, et remplit aussitôt tout l'espace; le voile des ténèbres s'efface et tombe: l'homme reconnaît son séjour, et le trouve embelli. La verdure a pris, durant la nuit, une vigueur nouvelle; le jour naissant qui l'éclaire, les premiers rayons qui la dorment, la montrent couverte d'un brillant réseau de rosée, qui réfléchit à l'œil la lumière et les couleurs. Les oiseaux en chœur se réunissent et saluent de concert le père de la vie: en ce moment pas un seul ne se tait. Leur gazouillement, faible encore, est plus lent et plus doux que dans le reste de la journée: il se sent de la langueur d'un paisible réveil. Le concours de tous ces objets porte aux sens une impression de fraîcheur qui semble pénétrer jusqu'à l'âme. Il y a là une demi-heure d'enchantement auquel nul homme ne résiste: un spectacle si grand, si beau, si délicieux, n'en laisse aucun de sang-froid.

J.-J. ROUSSEAU, *Emile*, liv. III.

## L'AUBORE ET LE LEVER DU SOLEIL.

Quel spectacle pour un amant de la simple nature! Assis sur la pointe des rochers, je vois sous mes pieds une infinité de petites îles qui se forment au gré du caprice des ruisseaux; je vois tomber avec bruit leurs ondes du haut de la montagne; et, se brisant dans leur chute, ils vont promener sur la plaine leurs erreurs et leur inconstance. Je crois être le dieu de la source qui bouillonne à mes côtés: ce siège, revêtu de mousse, semble être le trône où la nature m'a permis de monter: elle veut sans doute que je règne sur ces lieux où elle triomphe elle-même. Quelle fraîcheur dans l'air! quelle odeur charmante dans les herbes qui s'élèvent autour de moi, et qui semblent percer le sein aride des rochers, pour les couronner ensuite de leurs feuilles! Le jour commence à se mêler avec les ombres de la nuit; mais l'ombre s'élève insensiblement: on dirait que le voile qui couvrait la nature commence à se replier. Déjà toute une partie du ciel s'éclaire: les astres qui y sont attachés pâlissent et semblent se reculer à l'approche du jour, tandis que, du côté du couchant, la nuit étend encore sous les voûtes des cieux un voile semé de saphirs; les étoiles brillantes qui l'éclairaient semblent ranimer tout leur feu pour s'opposer au lever de l'aurore; mais leurs efforts sont vains: tout l'orient se pare des plus riches couleurs: la nature annonce son réveil à la terre par la voix de tous les animaux: un vent paisible frémit doucement entre les feuilles des arbres; et déjà, des cabanes voisines, je vois sortir des torrens de fumée, qui annoncent la fuite du repos et le règne du travail. L'étoile de Venus dispute seule encore

à l'aurore l'empire du matin; mais, contente d'avoir combattu un moment, elle prévient sa défaite par une fuite lente, qui laisse la victoire indécise. Le triomphe de l'aurore est rapide. Image naturelle du plaisir, rien n'est si brillant que son approche, rien n'est si court que sa durée! Un feu plus vif efface les couleurs tendres dont elle s'était parée: le roi des astres semble s'élever en ligne droite du sein de la terre, et ses premiers rayons montent en colonne vers le ciel: la tête des montagnes les plus reculées laisse déjà voir la moitié de son globe, qui paraît être composé d'une lumière tremblante et bleuâtre dans sa circonférence, mais d'un rouge pâle dans son centre. L'astre monte et commence à former dans sa marche une ligne courbe: son globe se rétrécit, sa lumière s'épure, et ses rayons, plus prompts et plus ardents, vont bientôt sécher, par une chaleur modérée, et l'humidité de la terre et les présents de l'aurore: les vapeurs douces qu'ils enlèvent forment en l'air les nuages légers qui, portés sur l'aile de l'inconstance et des zéphirs, ne laissent pas de former des contrastes réguliers dans le vaste tableau des cieux. Quels objets! Est-il possible que je sois peut-être le seul en ce moment qui s'en occupe! Que faut-il donc pour piquer la curiosité des hommes?

BERNIS.

## L'ORAGE.

L'horizon se chargeait au loin de vapeurs ar dentes et sombres: le soleil commençait à pâlir: la surface des eaux, unie et sans mouvement, se couvrait de couleurs lugubres, dont les teintes variaient sans cesse. Déjà le ciel, tendu et fermé de

toutes parts, n'offrait à nos yeux qu'une voûte ténébreuse que la flamme pénétrait, et qui s'appesantissait sur la terre. Toute la nature était dans le silence, dans l'attente, dans un état d'inquiétude qui se communiquait jusqu'au fond de nos âmes. Nous cherchâmes un asile dans le vestibule du temple, et bientôt nous vîmes la foudre briser à coups redoublés cette barrière de ténèbres et de feu suspendue sur nos têtes; des nuages épais rouler par masses dans les airs, et tomber en torrents sur la terre; les vents déchainés fondre sur la mer, et la bouleverser dans ses abîmes. Tout grondait, le tonnerre, les vents, les flots, les antres, les montagnes; et, de tous ces bruits réunis, il se formait un bruit épouvantable qui semblait annoncer la dissolution de l'univers. L'aquilon ayant redoublé ses efforts, l'orage alla porter ses fureurs dans les climats brûlants de l'Afrique. Nous le suivîmes des yeux, nous l'entendîmes mugir dans le lointain; le soleil brilla d'une clarté plus pure; et cette mer, dont les vagues écumantes s'étaient élevées jusqu'aux cieux, traîna à peine ses flots jusque sur le rivage.

BARTHÉLÉMY, *Voyage d'Anacharsis.*

#### L'ASPECT DES PYRAMIDES D'ÉGYPTE.

La main du temps, et plus encore celle des hommes qui ont ravagé tous les monuments de l'antiquité, n'ont rien pu jusqu'ici contre les pyramides. La solidité de leur construction, et l'énormité de leur masse, les ont garanties de toute atteinte, et semblent leur assurer une durée éternelle. Les voyageurs en parlent tous avec enthousiasme,

et cet enthousiasme n'est point exagéré. L'on commence à voir ces montagnes factices, dix-huit lieues avant d'y arriver. Elles semblent s'éloigner à mesure qu'on s'en approche; on en est encore à une lieue, et déjà elles dominent tellement sur la tête, qu'on croit être à leur pied; enfin, l'on y touche, et rien ne peut exprimer la variété de sensations qu'on y éprouve; la hauteur de leur sommet, la rapidité de leur pente, l'ampleur de leur surface, le poids de leur assiette, la mémoire des temps qu'elles rappellent, le calcul du travail qu'elles ont coûté, l'idée que ces immenses rochers sont l'ouvrage de l'homme, si petit et si faible, qui rampe à leur pied, tout saisit à la fois le cœur et l'esprit d'étonnement, de terreur, d'humiliation, d'admiration, de respect. Mais, il faut l'avouer, un autre sentiment succède à ce premier transport; après avoir pris une si grande opinion de la puissance de l'homme, quand on vient à méditer l'objet de son emploi, on ne jette plus qu'un œil de regret sur son ouvrage; on s'afflige de penser que pour construire un vain tombeau, il a fallu tourmenter vingt ans une nation entière; on gémit sur la foule d'injustices et de vexations qu'ont dû coûter les corvées onéreuses et du transport, et de la coupe, et de l'entassement de tant de matériaux.

On s'indigne contre l'extravagance des despotes qui ont commandé ces barbares ouvrages; ce sentiment revient plus d'une fois en parcourant les monuments de l'Égypte: ces labyrinthes, ces temples, ces pyramides, dans leur massive structure, attestent bien moins le génie d'un peuple opulent et ami des arts, que la servitude d'une nation tourmentée par le caprice de ses maîtres. Alors on pardonne à l'avarice qui, violant leurs tombeaux, a frustré leur espoir: on accorde moins de pitié à

ces ruines ; et , tandis que l'amateur des arts s'indigne , dans Alexandrie , de voir scier les colonnes des palais pour en faire des meules de moulin , le philosophe , après cette première émotion que cause la perte de toute belle chose , ne peut s'empêcher de sourire à la justice secrète du sort , qui rend au peuple ce qui lui coûta tant de peines , et qui soumet aux plus humbles de ses besoins l'orgueil d'un luxe inutile.

*VOLNEY, Voyage en Égypte.*

#### LA VILLE DE TYR.

J'admiraïs l'heureuse situation de cette grande ville , qui est au milieu de la mer , dans une île : la côte voisine est délicieuse par sa fertilité , par les fruits exquis qu'elle porte , par le nombre de villes et de villages qui se touchent presque , enfin par la douceur de son climat ; car les montagnes mettent cette côte à l'abri des vents brûlants du midi. Elle est rafraîchie par le vent du nord qui souffle du côté de la mer. Ce pays est au pied du Liban , dont le sommet fend les nues et va toucher les astres ; une glace éternelle couvre son front , des fleuves pleins de neiges tombent , comme des torrens , des rochers qui environnent sa tête. Au-dessus , on voit une vaste forêt de cèdres antiques , qui paraissent aussi vieux que la terre où ils sont plantés , et qui portent leurs branches épaisses jusque vers les nues. Cette forêt a sous ses pieds de gras pâturages dans la pente de la montagne ; c'est là qu'on voit errer les taureaux qui mugissent. Les brebis qui bêlent , avec leurs tendres agneaux , bondissent sur l'herbe. Là coulent mille ruisseaux d'

une eau claire. Enfin on voit au-dessous de ces pâturages le pied de la montagne , qui est comme un jardin ; le printemps et l'automne y règnent ensemble , pour y joindre les fleurs et les fruits. Jamais , ni le souffle empesté du midi qui sèche et qui brûle tout , ni le rigoureux aquilon , n'ont osé effacer les vives couleurs qui ornent ce jardin.

C'est auprès de cette belle côte que s'élève , dans la mer , l'île où est bâtie la ville de Tyr. Cette grande ville semble nager au-dessus des eaux , et être la reine de toutes les mers. Les marchands y abordent de toutes les parties du monde , et ses habitants sont eux-mêmes les plus fameux marchands qu'il y ait dans l'univers. Quand on entre dans cette ville , on croit d'abord que ce n'est point une ville qui appartienne à un peuple particulier , mais qu'elle est la ville commune de tous les peuples et le centre de leur commerce. Elle a deux grands môles semblables à deux bras qui s'avancent dans la mer , et qui embrassent un vaste port. On voit comme une forêt de mâts de navires , et ces navires sont si nombreux , qu'à peine peut-on découvrir la mer qui les porte. Tous les citoyens s'appliquent au commerce , et leurs grandes richesses ne les dégoûtent jamais du travail nécessaire pour les augmenter. On y voit de tous côtés le fin lin d'Égypte , et la pourpre tyrienne deux fois teinte d'un éclat merveilleux. Cette double teinture est si vive , que le temps ne peut l'effacer. On s'en sert pour des laines fines , qu'on rehausse d'une broderie d'or et d'argent.

Les Phéniciens ont le commerce de tous les peuples , jusqu'au détroit de Gades , et ils ont même pénétré dans le vaste Océan qui environne toute la terre. Ils ont fait aussi de longues navigations sur la mer Rouge ; et c'est par ce chemin qu'ils

vont chercher, dans des îles inconnues, de l'or, des parfums, et divers animaux qu'on ne voit point ailleurs. Je ne pouvais rassasier mes yeux du spectacle magnifique de cette grande ville où tout était en mouvement. Je n'y voyais point comme dans les villes de la Grèce, des hommes oisifs et curieux qui vont chercher des nouvelles dans la place publique, ou regarder les étrangers qui arrivent sur le port. Les hommes sont occupés à décharger leurs vaisseaux, à transporter leurs marchandises, ou à les vendre, ou à ranger leurs magasins, et à tenir un compte exact de ce qui leur est dû par les négociants étrangers; les femmes ne cessent jamais de filer les laines, ou de faire des dessins de broderies, ou de ployer les riches étoffes.

FÉNÉLON, *Télémaque*, liv. III.

#### L'ÉCUREUIL.

L'écureuil est un joli petit animal qui n'est qu'à demi sauvage, et qui, par sa gentillesse, par sa docilité, par l'innocence de ses mœurs, mériterait d'être épargné; il n'est ni carnassier, ni nuisible, quoiqu'il saisisse quelquefois des oiseaux; sa nourriture ordinaire sont des fruits, des amandes, des noix, de la faine et du gland; il est propre, lesté, vif, très-alerte, très-éveillé, très-industrieux; il a les yeux pleins de feu, la physionomie fine, le corps nerveux, les membres très-dispos; sa jolie figure est encore rehaussée, parée par une belle queue en forme de panache, qu'il relève jusque dessus sa tête, et sous laquelle il se met à l'ombre. Il est, pour ainsi dire, moins quadrupède que les autres; il se tient ordinairement assis presque de-

bout, et se sert de ses pieds de devant, comme d'une main, pour porter à sa bouche; au lieu de se cacher sous terre, il est toujours en l'air; il approche des oiseaux par sa légèreté; il demeure comme eux sur la cime des arbres, parcourt les forêts en sautant de l'un à l'autre, y fait son nid, cueille les graines, boit la rosée, et ne descend à terre que quand les arbres sont agités par la violence des vents. On ne le trouve point dans les champs, dans les lieux découverts, dans les pays de plaine; il n'approche jamais des habitations; il ne reste point dans les taillis, mais dans les bois de hauteur, sur les vieux arbres des plus belles futaies. Il craint l'eau plus encore que la terre, et l'on assure que, lorsqu'il faut la passer, il se sert d'une écorce pour vaisseau, et de sa queue pour voile et pour gouvernail. Il ne s'engourdit pas, comme le loir, pendant l'hiver; il est en tout temps très-éveillé; et, pour peu qu'on touche au pied de l'arbre, sur lequel il repose, il sort de sa petite bauge, fuit sur un autre arbre, ou se cache à l'abri d'une branche. Il ramasse des noix pendant l'été, en remplit les trous, les fentes d'un vieux arbre, et a recours en hiver à sa provision; il les cherche aussi sous la neige qu'il détourne en grattant. Il a la voix éclatante et plus perçante encore que celle de la fouine; il a de plus un murmure à bouche fermée, un petit grognement de mécontentement qu'il fait entendre toutes les fois qu'on l'irrite. Il est trop léger pour marcher, il va ordinairement par petits sauts, et quelquefois par bonds; il a les ongles si pointus et les mouvements si prompts, qu'il grimpe en un instant sur un hêtre dont l'écorce est fort lisse.

BUFFON.

## LE CHEVREUIL.

Le cerf, comme le plus noble des habitants des bois, occupe dans les forêts les lieux ombragés par les cimes élevées des plus hautes futaies. Le chevreuil, comme étant d'une espèce plus inférieure, se contente d'habiter sous des lambris plus bas, et se tient ordinairement dans le feuillage épais des plus jeunes taillis; mais, s'il a moins de noblesse, moins de force, et beaucoup moins de hauteur de taille, il a plus de grâce, plus de vivacité et même plus de courage que le cerf; il est plus gai, plus lesté, plus éveillé; sa forme est plus arrondie, plus élégante, et sa figure plus agréable; ses yeux surtout sont plus beaux, plus brillants, et paraissent animés d'un sentiment plus vif; ses membres sont plus souples, ses mouvements plus prestes, et il bondit sans effort, avec autant de force que de légèreté.

Il est encore plus rusé, plus adroit à se dérober, plus difficile à suivre; il a plus de finesse, plus de ressources d'instinct: car, quoiqu'il ait le désavantage mortel de laisser après lui des impressions plus fortes, et qui donnent aux chiens plus d'ardeur et de véhémence d'appétit que l'odeur du cerf, il ne laisse pas que de savoir se soustraire à leur poursuite par la rapidité de sa première course et par ses détours multipliés. Il n'attend pas, pour employer la ruse, que la force lui manque: dès qu'il sent, au contraire, que les premiers efforts d'une fuite rapide ont été sans succès, il revient sur ses pas, retourne, revient encore; et lorsqu'il a confondu, par des mouvements opposés, la direction de l'aller avec celle du retour; lorsqu'il a mêlé les émanations présentes avec les émanations passées,

il se sépare de la terre par un bond, et, se jetant à côté, il se met ventre à terre, et laisse, sans bouger, passer près de lui la troupe entière de ses ennemis ameutés.

LE MÊME.

## LE CHIEN.

Le chien est le modèle, le vrai prototype de l'amitié. Chaque espèce se distingue par un attribut particulier qui est, pour ainsi dire, un hommage rendu à ce noble et généreux sentiment: l'une est spécialement vouée à la garde des troupeaux, et le berger solitaire lui confie sans crainte ses plus chères espérances; l'autre veille autour de notre demeure, et nous donne la sécurité au milieu de nos immenses possessions. Nous dormons sur la foi de son instinct vigilant et protecteur. Le chien fait tourner tous les jours au profit de l'homme les dons les plus rares dont la nature l'a comblé. Il cherche, il interroge, il suit prudemment les traces de la proie que poursuit l'avidé chasseur. On dirait que l'attachement qu'il porte à son maître aiguise, en quelque sorte toutes les finesesses de son odorat. Il s'expose pour lui, quand il s'agit de combattre les plus terribles habitants des forêts, et lui dévoue à chaque instant son infatigable intrépidité.

Mais considérons plutôt ces courageux animaux au milieu des glaciers du mont Saint-Bernard, prêtant assistance aux voyageurs qui s'égarèrent, les guidant au sein des ténèbres, leur créant des routes au milieu des torrents, à travers mille abîmes, et partageant avec les hommes les plus vénérés les soins périlleux d'une bienfaisance hospitalière.

Voyez les chiens de Terre Neuve s'élançant dans les flots, affronter le courroux des vagues, braver

le déchaînement des vents et de la tempête, se réunir pour mieux résister au courant des fleuves, plonger dans les gouffres de la mer, et ramener vers le rivage les malheureux naufragés.

Qui n'a pas entendu parler des chiens de la Sibérie? Il semble néanmoins qu'on n'ait pas assez célébré leur intelligence, leur dévouement, leurs services, leur générosité. Ces animaux servent à la fois pour les Samoïèdes de bêtes de somme et de bêtes de trait. Ils manifestent une étonnante vigueur, et transportent des fardeaux à des distances prodigieuses. On les attelle à des traîneaux. Plus lestes que nos coursiers, ils savent se frayer des issues au travers des routes les plus escarpées. Ils ne font qu'effleurer le sol, et passent rapidement sur la neige sans jamais l'enfoncer. Aussi sobres que laborieux, il leur suffit, pour se nourrir, de quelques poissons qu'on fait mariner, et qu'on met ensuite en réserve. Mais, ce qu'il y a de merveilleux dans les habitudes de ces bons chiens, c'est qu'ils restent libres et livrés à eux-mêmes tout le cours de leur été. Tant qu'on n'a pas besoin de leur assistance, ils vivent de leur seule industrie. Ce n'est qu'à un signal qu'on leur donne, après l'apparition des premiers froids, qu'ils accourent affectueusement auprès de leurs maîtres, pour leur rendre tous les services dont ceux-ci ont besoin. Ils les dirigent pendant les ténèbres de la nuit, et au milieu des plus terribles orages. Quand les Samoïèdes tombent engourdis sur la terre couverte de frimas, leurs chiens viennent les couvrir de leurs corps, et leur communiquer leur chaleur naturelle. Mais que fait l'homme, partout si ingrat, pour tant de bons offices? Il attend que ces animaux deviennent vieux pour exiger leur peau, et pour s'en revêtir.

ALIBERT, *Physiologie des passions.*

### LE CHEVAL DOMPTÉ.

Voyez ce cheval ardent et impétueux; pendant que son écuyer le conduit et le dompte, que de mouvements irréguliers! C'est un effet de son ardeur, et son ardeur vient de sa force, mais d'une force mal réglée. Il se compose, il devient plus obéissant sous l'éperon, sous le frein, sous la main qui le manie à droite et à gauche, le pousse, le retient comme elle veut. A la fin il est dompté: il ne fait que ce qu'on lui demande: il sait aller le pas, il sait courir, non plus avec cette activité qui l'épuisait, par laquelle son obéissance était encore désobéissante. Son ardeur s'est changée en force, ou plutôt, puisque cette force était en quelque façon dans cette ardeur, elle s'est réglée. Remarquez: elle n'est pas détruite, elle se règle; il ne faut plus d'éperon, presque plus de bride; car la bride ne fait plus l'effet de dompter l'animal fougueux: par un petit mouvement, qui n'est que l'indication de la volonté de l'écuyer, elle l'avertit plutôt qu'elle ne le force, et le paisible animal ne fait plus, pour ainsi dire, qu'écouter: son action est tellement unie à celle de celui qui le mène, qu'il ne s'ensuit plus qu'une seule et même action.

BOSSUET, *Méditations sur l'Évangile.*

### L'HIRONDELLE.

Le vol est l'état naturel, je dirais presque l'état nécessaire de l'hirondelle. Elle mange en volant, elle boit en volant, se baigne en volant, et quelquefois donne à manger à ses petits en volant.....

Elle sent que l'air est son domaine, elle en parcourt toutes les dimensions et dans tous les sens, comme pour en jouir dans tous les détails, et le plaisir de cette jouissance se marque par de petits cris de gaieté. Tantôt elle donne la chasse aux insectes volatigeants, et suit avec une agilité souple leur trace oblique et tortueuse; tantôt elle rase légèrement la surface de la terre, pour saisir ceux que la pluie ou la fraîcheur y rassemble: tantôt elle échappe elle-même à l'impétuosité de l'oiseau de proie par la flexibilité preste de ses mouvements; toujours maîtresse de son vol dans sa plus grande vitesse, elle en change à tout instant la direction; elle semble décrire au milieu des airs un dédale mobile et fugitif, dont les routes se croissent, s'entrelacent, se fuient, se rapprochent, se heurtent, se roulent, montent, descendent, se perdent et reparaisent pour se croiser, se rebrouiller encore en mille manières, et dont le plan, trop compliqué pour être représenté aux yeux par l'art du dessin, peut à peine être indiqué à l'imagination par le pinceau de la parole.

GUÉNEAU DE MONTBELLARD.

#### LE DRAGON.

A ce nom de dragon, l'on conçoit toujours une idée extraordinaire. La mémoire rappelle, avec promptitude, tout ce qu'on a lu, tout ce qu'on a ouï dire sur ce monstre fameux; l'imagination s'enflamme par le souvenir des grandes images qu'il a présentées au génie poétique: une sorte de frayeur saisit les cœurs timides, et la curiosité s'empare de tous les esprits. Les anciens, les modernes ont

tous parler du dragon: consacré par la religion des premiers peuples, devenu l'objet de leur mythologie, ministre des volontés des dieux, gardien de leurs trésors, servant leur amour et leur haine, soumis au pouvoir des enchanteurs, vaincu par les demi-dieux du temps antique, entrant même dans les allégories sacrées du plus saint des recueils, il a été chanté par les premiers poètes, et représenté avec toutes les couleurs qui pouvaient en embellir l'image: principal ornement des fables pieuses, imaginées dans des temps plus récents; dompté par les héros et même par les jeunes héroïnes qui combattaient pour une loi divine; adopté par une seconde mythologie qui plaça les fées sur le trône des anciennes enchanteresses; devenu l'emblème des actions éclatantes des vaillants chevaliers, il a vivifié la poésie moderne, ainsi qu'il avait animé l'ancienne.

Proclamé par la voix sévère de l'histoire, partout décrit, partout célébré, partout redouté, montré sous toutes les formes, toujours revêtu de la plus grande puissance, immolant ses victimes par son regard, se transportant au milieu des nuées avec la rapidité de l'éclair, frappant comme la foudre, dissipant l'obscurité des nuits par l'éclat de ses yeux étincelants, réunissant l'agilité de l'aigle, la force du lion, la grandeur du serpent, présentant même quelquefois une figure humaine, doué d'une intelligence presque divine, et adoré de nos jours dans de grands empires de l'Orient, le dragon a été tout, il s'est trouvé partout, hors dans la nature.

Il vivra cependant toujours, cet être fabuleux, dans les heureux produits d'une imagination féconde. Il embellira long-temps les images hardies d'une poésie enchanteresse; le récit de sa puissance merveilleuse charmera les loisirs de ceux qui ont



besoin d'être quelquefois transportés au milieu des chimères, et qui désirent de voir la vérité parée des ornements d'une fiction agréable. Mais, à la place de cet être fantastique, que trouvons-nous dans la réalité? Un animal aussi petit que faible, un lézard innocent et tranquille, un des moins armés de tous les quadrupèdes ovipares, et qui, par une conformation particulière, a la facilité de se transporter avec agilité, et de voltiger de branche en branche dans les forêts qu'il habite. Les espèces d'ailes dont il a été pourvu, son corps de lézard et tous ses rapports avec les serpents, ont fait trouver quelque sorte de ressemblance éloignée entre ce petit animal et le monstre imaginaire dont nous avons parlé, et lui ont fait donner le nom de dragon par les naturalistes.

LACÉPÈDE.

JESUS CHRIST PEINT PAR RAPHAËL.

La tête du Sauveur des hommes paraissait sortir des ténèbres que figurait un fond noir... Une auréole de rayons étincelait vivement autour de sa chevelure d'où cette lumière voulait sortir. Sous le front, sous les chairs, il y avait une éloquente conviction qui s'échappait de chaque trait par de pénétrantes effluves.... Ses lèvres vermeilles venaient de faire entendre la parole de vie, et le spectateur en cherchait le retentissement sacré dans les airs, il en demandait les ravissantes paraboles au silence, il l'écoutait dans l'avenir, la retrouvait dans les enseignements du passé.... En fin l'Évangile était tout entier traduit par la simplicité calme de ces adorables yeux où l'âme troublée se réfugiait, où toute la religion se lisait en une seule

expression magnifique et suave qui semblait répéter: aimez-vous les uns les autres! Cette peinture inspirait une prière, commandait le pardon, tuait l'égoïsme, réveillait la charité.... Le triomphe de Raphaël était complet, car on oubliait le peintre; et partageant le privilège des enchantements de la musique, son œuvre vous jetait sous le charme puissant des souvenirs.... Le prestige de la lumière agissait encore sur cette merveille; et par moments il semblait que la tête s'élevait dans un lointain magique, au sein de quelque nuage.

BALZAC, *La Peau de chagrin*.

POMPÉI.

Une illusion qu'on apporte ordinairement à Pompéi, et qu'on y perd dès le premier coup-d'œil, c'est l'idée exagérée qu'on est naturellement disposé à se faire d'une ville antique. Habités que nous sommes à n'étudier les anciens que dans leurs livres, et à ne connaître d'eux que leur histoire, nous nous figurons que tout dans leurs habitations, dans leurs meubles, dans leurs habitudes privées, devait être au niveau de leur caractère, et répondre à l'importance de leurs entreprises; en un mot, que tout ce qui était à leur usage devait être grand comme eux-mêmes. C'est une erreur que l'on perd en mettant le pied sur le seuil même de la porte de Pompéi. De là, en effet, la vue pénètre assez avant dans une rue principale, étroite, tortueuse, et flanquée des deux côtés de petites boutiques qui forment presque partout le devant des habitations. On entre dans une de ces maisons qui se ressemblent toutes, dans la variété même de leurs

dispositions, par l'extrême petitesse de leurs localités. Ce n'est certainement pas sans peine, qu'à ce premier aspect d'une ville antique, on est obligé de se représenter ces Grecs si polis, ou ces Romains si puissants, circulant dans ces rues si étroites, et vivant dans ces maisons si resserrées, qui semblent si peu faites à leur taille, et qui répugnent tant à notre manière d'être. Il est vrai que les habitants de Pompéi n'étaient proprement ni des Grecs, ni des Romains, mais un peu l'un et l'autre; et que Pompéi n'étant qu'une petite ville de province, on ne doit s'attendre qu'à y trouver une image extrêmement réduite de la grande cité; mais à Rome même, autant qu'on en peut juger d'après les fragments du plan antique conservés au Capitole, et qui présentent beaucoup d'analogie avec les dispositions trouvées à Pompéi, il ne paraît pas que les maisons ou les meubles de la plupart des citoyens fussent en rapport avec les idées qu'impriment ces grands noms de Rome et Romains. C'est ici surtout que l'histoire, mise en présence des monuments, semble offrir une contradiction qui embarrasse ou du moins un contraste qui étonne. Ainsi même à Pompéi, du haut de ses murs qui subsistent encore en entier, on se rappelle avec intérêt que ces mêmes murs ont repoussé les assauts de Sylla, du temps de la guerre Sociale; mais, c'est avec peine qu'en se promenant dans leur enceinte; on se voit obligé de loger, sous des maisons si humbles, si étroites, les guerriers qui résistaient aux armes romaines, les citoyens qui luttaient contre la puissance et le génie de Sylla.

RAOUL ROCHETTE, *De l'état actuel des fouilles de Pompéi.*

PIERRE L'ERMITE.

La gloire de délivrer Jérusalem appartenait à un simple pèlerin, qui ne tenait sa mission que de son zèle, et n'avait d'autre puissance que la force de son caractère et de son génie. Quelques-uns donnent à Pierre l'Ermite une origine obscure, d'autres le font descendre d'une famille noble de Picardie; tous s'accordent à dire qu'il avait un extérieur ignoble et grossier. Né avec un esprit actif et inquiet, il chercha dans toutes les conditions de la vie un bonheur qu'il ne put trouver. L'étude des lettres, le métier des armes, le célibat, le mariage, l'état ecclésiastique, ne lui avaient rien offert qui pût remplir son cœur et satisfaire son âme ardente. Dégouté du monde et des hommes, il se retira parmi les cénobites les plus austères. Le jeûne, la prière, la méditation, le silence de la solitude exaltèrent son imagination. Dans ses visions il entretenait un commerce habituel avec le ciel, et se croyait l'instrument de ses desseins, le dépositaire de ses volontés. Il avait la ferveur d'un apôtre, le courage d'un martyr. Son zèle ne connaissait point d'obstacles, et tout ce qu'il désirait lui semblait facile; lorsqu'il parlait, les passions dont il était agité, animaient ses gestes et ses paroles, et se communiquaient à ses auditeurs; rien ne résistait ni à la force de son éloquence, ni à la puissance de sa volonté. Tel fut l'homme extraordinaire qui donna le signal des Croisades, et qui, sans fortune et sans renommée, par le seul ascendant des larmes et des prières, parvint à ébranler l'Occident pour le précipiter tout entier sur l'Asie.

MICHAUD, *Histoire des Croisades.*

## DÉFINITIONS.

### DÉFINITION ORATOIRE ET PHILOSOPHIQUE.

#### PRÉCEPTES DU GENRE.

La *définition* oratoire est un vaste champ pour l'éloquence. C'est par elle que se discutent toutes les questions de droit; car lorsqu'on est d'accord sur l'existence du fait et sur sa cause, il ne s'agit plus que d'examiner quelle en est la nature, et d'en déterminer la qualité relativement à la loi.

*Clodius* a été tué par les esclaves de *Milon*; mais est-ce là un meurtre prémédité et volontaire, ou seulement le cas de la défense personnelle? Le fait est convenu. La qualité du fait est la question qui s'agit.

*Muréna* s'est rendu agréable au peuple; mais ce qu'il a fait pour lui plaire, est-ce le crime de corruption? Est-ce là *briguer les suffrages*? C'est ce qui reste à décider.

Ce fut à Rome une cause célèbre que celle que plaïda *Carbon* pour la défense de *L. Opimius*, accusé, après son consulat, du meurtre de *C. Gracchus*. L'action était notoire; mais lorsqu'il s'agissait du salut de la république, le consul, en vertu d'un décret du sénat, n'avait-il pas eu droit d'ordonner qu'on fît main basse sur un séditieux? Ou dans ce péril même, devait-il respecter la loi qui proté-

geait tout citoyen qu'elle n'avait pas condamné? *Licueritne, ex senatûsconsulto, servandæ reipublicæ causâ?* C'était là le point contesté. Il s'agissait de *définir* le droit de la sûreté de l'état, et ce que le consul appelait le danger, le salut de la république; de savoir jusqu'où s'étendait l'autorité du sénat, et le devoir du consul lui-même entre un décret du sénat et la loi.

En éloquence, *définir* c'est donc amplifier, accumuler les traits, les exemples, les circonstances qui caractérisent la chose, la présenter du côté favorable à l'opinion qu'on en veut donner, et animer le tableau qu'on en fait non-seulement des couleurs les plus vives, mais de tout ce que le mélange des ombres et de la lumière peut ajouter à leur éclat.

Je ne dis pas qu'une *définition* rigoureuse ne soit quelquefois un moyen tranchant, mais il faut pour cela qu'elle soit évidemment juste et inattaquable dans tous les points; encore a-t-elle, par sa brièveté même, l'inconvénient d'échapper aux juges, si on ne prend pas soin de l'appuyer, au moins pour lui donner le temps de se graver dans les esprits. *In sensum et in mentem judicis intrare non potest: ante enim præterlabitur quam percepta est.* (De Orat.)

Au reste, tous les genres d'éloquence n'exigent pas les mêmes précautions que le plaidoyer, où l'agresseur et le défenseur doivent être sans cesse en garde, et frapper et parer presque d'un même temps. Ainsi la *définition*, qui dans le genre judiciaire, est le centre de l'action, et qu'il faut munir de tous côtés de toutes les forces de l'éloquence, est moins critique et moins périlleuse dans le genre de l'éloge ou de la délibération; mais lors même qu'elle n'est pas le centre d'une place forte, elle est

au moins le frontispice ou le vestibule d'un palais ou d'un temple; et l'éloquence y doit réunir la pompe et la solidité.

Dans l'oraison pour Marcellus, Cicéron, en parlant à César de ses devoirs, après avoir défini la gloire: *Gloria est illustris ac pervagata multorum et magnorum, vel in suos, vel in patriam, vel in omne genus hominum fama meritorum*, développe ainsi sa définition, en l'appliquant à César lui-même: *Non verò hæc tua vita ducenda est, quæ corpore et spiritu continetur. Illa, inquam, illa vita est tua, quæ vigebit memoriâ sæculorum omnium, quam posteritas alet, quam ipsa æternitas semper tuebitur*. Voilà pour l'étendue et la perpétuité; voici pour la solidité et la pureté de la gloire: *Obstupescant posteri certè imperia, provincias, Rhenum, Oceanum, Nilum, pugnas innumerabiles, incredibiles victorias, monumenta, munera, triumphos audientes et legentes tuos. Sed nisi hæc urbs stabilita tuis consiliis et institutis erit, vagabitur modo nomen tuum longè atque latè; sedem quidem stabilem et domicilium certum non habebit*. Voilà ce qui s'appelle définir magnifiquement.

Nos orateurs modernes ont connu l'art de rendre les définitions éloqu岸tes. Je vais en citer deux exemples, pris tous les deux de cette oraison funèbre de Turenne, qui fait la gloire de Fléchier. Voici comment il définit la valeur véritable, celle de son héros.

«N'entendez pas par ce mot (*de valeur*) une hardiesse vaine, indiscrete, etc.»

L'autre définition est celle d'une armée:

«Qu'est-ce qu'une armée, etc.»

A l'égard des définitions philosophiques, elles sont d'un usage d'autant plus fréquent dans les choses même les plus familières, que les hommes

ne sont jamais en contradiction que pour n'avoir pas défini, ou pour avoir mal défini. L'erreur n'est guère que dans les termes. Ce que j'assure d'un objet, je l'assure de l'idée que j'y attache; ce que vous niez de ce même objet, vous le niez de l'idée, que vous y appliquez. Nous ne sommes donc opposés de sentiments qu'en apparence, puisque nous parlons de deux choses différentes sous un même nom. Quand vous lirez clairement dans mon idée, quand je lirai clairement dans la vôtre, vous affirmerez ce que j'affirme, je nierai ce que vous niez; et cette conciliation des idées ne s'opère qu'au moyen des définitions.

Il y en a qui donnent à penser; il y en a d'autres qui en épargnent la peine. Du nombre des premières sont celles-ci qu'Aristote nous a données: *Le juste est l'utile en commun. La prudence est la vertu de la raison dirigée au bonheur. La volupté est le seul bien que l'on désire pour lui même. Un bien d'opinion est celui dont on ne ferait aucun cas, s'il fallait l'avoir en secret*.

Du nombre des dernières sont celles-ci, du même philosophe: *La tyrannie est une monarchie sans limites. La magnanimité est une bienfaisance qui veut agir en grand. La mélancolie est à la fois douleur et volupté; douleur dans le regret, volupté dans le souvenir*.

Or, on sent bien que celles qui demandent de la méditation ne sont pas du genre oratoire. Tout y doit être facile à saisir et à pénétrer d'un coup-d'œil. L'auditeur n'a le temps ni d'hésiter ni de réfléchir. La pensée, en volant comme la parole, doit jeter sa lumière, et laisser son impression. Ceci peut distinguer l'éloquence parlée de l'éloquence écrite.

IDÉE D'UNE PROVIDENCE UNIVERSELLE ET  
SPÉCIALE.

Que je méprise ces philosophes qui, mesurant les conseils de Dieu à leurs pensées, ne le font auteur que d'un certain ordre général, d'où le reste se développe comme il peut! comme s'il avait, à notre manière, des vues générales et confuses, et comme si la souveraine intelligence pouvait ne pas comprendre dans ses desseins les choses particulières qui seules subsistent véritablement! N'en doutons pas, Dieu a préparé dans son conseil éternel les premières familles qui sont la source des nations, et, dans toutes les nations; les qualités dominantes qui devaient en faire la fortune. Il a aussi ordonné dans les nations les familles particulières dont elles sont composées, mais principalement celles qui devaient gouverner ces nations, et en particulier dans ces familles, tous les hommes par lesquels elles devaient ou s'élever, ou se soutenir, ou s'abattre : jusqu'à quel degré, et jusqu'à quel temps? il le sait, et nous l'ignorons.

Ce long enchaînement des causes particulières qui font et défont les empires, dépend des ordres secrets de la divine providence. Dieu tient, du plus haut des cieux, les rênes de tous les royaumes; il a tous cœurs en sa main : tantôt il retient les passions, tantôt il leur lâche la bride, et par là il remue tout le genre humain. Veut-il faire des conquérants, il fait marcher l'épouvante devant eux, et il inspire à eux et à leurs soldats une hardiesse invincible. Veut-il faire des législateurs, il leur envoie son esprit de sagesse et de prévoyance; il leur fait prévenir les maux qui menacent les états, et

poser les fondements de la tranquillité publique. Il connaît la sagesse humaine, toujours courte par quelque endroit : il l'éclaire, il étend ses vues, et puis l'abandonne à ses ignorances : il l'aveugle, il la précipite, il la confond par elle-même : elle s'enveloppe, et se embarrassé dans ses propres subtilités, et ses précautions lui sont un piège. Dieu exerce par ce moyen ses redoutables jugements, selon les règles de sa justice toujours infallible. C'est lui qui prépare les effets dans les causes les plus éloignées, et qui frappe ces grands coups dont le contre-coup porte si loin.

BOSSUET.

LA RELIGION.

Qu'est-ce que la religion? Une philosophie sublime qui démontre l'ordre, l'unité de la nature, et explique l'énigme du cœur humain; le plus puissant mobile pour porter l'homme au bien, puisque la foi le met sans cesse sous l'œil de la Divinité, et qu'elle agit sur la volonté avec autant d'empire que sur la pensée; un supplément de la conscience, qui commande, affermit et perfectionne toutes les vertus, établit de nouveaux rapports de bienfaisance sur de nouveaux liens d'humanité; nous montre dans les pauvres des créanciers et des juges, des frères dans nos ennemis, dans l'être-suprême un père, la religion du cœur; la vertu en action, le plus beau de tous les codes de morale, et dont tous les préceptes sont autant de bienfaits du ciel.

Le Cardinal MAURY.

## L'ORATEUR CHRÉTIEN.

Le christianisme élevait une tribune où les plus sublimes vérités étaient annoncées hautement pour tout le monde, où les plus pures leçons de la morale étaient rendues familières à la multitude ignorante; tribune formidable, devant laquelle s'étaient humiliés les empereurs souillés du sang des peuples; tribune pacifique et tutélaire qui, plus d'une fois, donna refuge à ses mortels ennemis; tribune où furent long-temps défendus des intérêts partout abandonnés, et qui, seule, plaidait éternellement la cause du pauvre contre le riche, du faible contre l'oppresser, et de l'homme contre lui-même.

Là, tout s'ennoblit et se divinise; l'orateur, maître des esprits, qu'il élève et qu'il consterne tour à tour, peut leur montrer quelque chose de plus grand que la gloire et de plus effrayant que la mort; il peut faire descendre du haut des cieux une éternelle espérance sur ces tombeaux où Périclès n'apportait que des regrets et des larmes. Si, comme l'orateur romain, il célèbre les guerriers de la légion de Mars, tombés au champ de bataille, il donne à leurs âmes cette immortalité que Cicéron n'osait promettre qu'à leur souvenir; il charge Dieu lui-même d'acquitter la reconnaissance de la patrie. Veut-il se renfermer dans la prédication évangélique, cette science de la morale, cette expérience de l'homme, ces secrets des passions, étude éternelle des philosophes et des orateurs anciens, doivent être dans sa main. C'est lui, plus encore que l'orateur de l'antiquité, qui doit connaître tous les détours du cœur humain, toutes

les vicissitudes des émotions, toutes les parties sensibles de l'âme, non pour exciter ces affections violentes, ces animosités populaires, ces grands incendies des passions, ces feux de vengeance et de haine où triomphait l'antique éloquence, mais pour apaiser, pour adoucir, pour purifier les âmes. Armé contre toutes les passions, sans avoir le droit d'en appeler aucune à son secours, il est obligé de créer une passion nouvelle, s'il est permis de profaner, par ce nom, le sentiment profond et sublime qui, seul, peut tout vaincre et tout remplacer dans les cœurs, l'enthousiasme religieux qui doit donner à son accent, à ses pensées, à ses paroles, plutôt l'inspiration d'un prophète que le mouvement d'un orateur.

VILLEMAIN, *Discours d'ouverture*, décembre 1822.

## CE QUE C'EST QU'UN ROI.

Je n'appelle pas roi celui que le bonheur de la naissance a placé sur le trône, et qui, n'ayant de roi que le nom, esclave en effet des vices les plus honteux, sans talents, sans vertu, n'offre aux yeux de l'univers qu'un vain fantôme de la royauté. J'appelle roi celui qui, étant l'image de Dieu sur la terre par la participation de sa puissance, lui ressemble encore plus par la participation de ses vertus; qui, maître de ses passions, ne règne pas moins sur son cœur que sur les peuples qui lui sont soumis; qui, au-dessus des autres hommes par la hauteur de sa dignité, est au-dessus de sa dignité par la supériorité de ses talents; qui, versé dans la science profonde du gouvernement, suffit à tout par ses lumières, et qui, jaloux de ses devoirs, ne

se repose que sur lui-même du pénible soin de les remplir ; qui, redoutable à la guerre, facile à la paix, réunit en soi les qualités rarement compatibles de guerrier et de pacifique ; qui dans un juste milieu de clémence et de fermeté, sait temperer la rigueur des lois sans affaiblir l'obéissance ; pour tout dire, en un mot, qui, faisant de la justice le principe de ses délibérations et de ses conseils, la fait régner avec lui sur le même trône.

MARBOUL, *Oraison funèbre de Louis XIII.*

LE RICHE ET LE PAUVRE DANS L'ESPRIT DU MONDE  
ET DANS L'ORDRE DE LA PROVIDENCE.

Qu'est-ce qu'un riche dans l'esprit du monde ? C'est un homme de jeux, de fêtes, de spectacles, d'amusemens, dont toute la gloire consiste à être orgueilleusement frivole, tout le mérite à ne rien refuser à ses passions, et qui, ne mettant de bornes à ses désirs que celles de sa fortune, n'est grand le plus souvent qu'à force de crimes et de scandales.

Dans l'ordre de la providence, c'est un ange de paix et de consolation placé entre Dieu et les hommes, pour achever la distribution des biens de la terre : c'est l'ambassadeur du ciel et comme l'apôtre de la providence, obligé de la faire connaître à ceux qui l'ignorent, de la disculper auprès de ceux qui l'accusent. Et tel que l'astre du jour, dont la marche éclatante parle à tous les yeux de la gloire de son auteur, le riche, par ses bienfaits, parle au cœur de tous les hommes de la sagesse et de la bonté divine ; et, selon qu'il est avare ou généreux, sensible ou inexorable, il devient pour les peuples un objet, ou de terreur, ou de consolation : un

dieu, s'il est bienfaisant ; un monstre, s'il est barbare.

De même, qu'est-ce qu'un pauvre selon le monde ? Hélas ! quelles couleurs pourraient nous le dépeindre ? C'est un être isolé, proscrit, triste rebut de la nature entière ; qui semble, dit le Sage, comme échappé à la providence ; qui rampe avec dédain sur la surface de la terre ; à qui la misère a comme imprimé sur le front un caractère de honte et d'ignominie : errant, fugitif, comme retranché du reste des humains, semblable à ces lieux que la foudre a frappés, et dont on n'approche qu'en tremblant, on ne le rencontre qu'avec peine, on ne l'approche qu'avec horreur ; c'est, ce semble, lui faire grâce que de lui parler ; l'humanité en lui n'a plus de droits, le malheur plus de dignité ; on ne le plaint même pas, on ne le secourt qu'avec dégoût, et, réduit à rougir de son existence, il semble qu'en devenant malheureux, il a cessé d'être homme.

Dans l'ordre de la providence, au contraire, un pauvre, c'est en quelque sorte le plus intéressant de ses ouvrages, et comme le secret de sa sagesse, qui a rendu le pauvre précieux et nécessaire au riche, qui a voulu que le riche fût le protecteur du pauvre, et le pauvre le sauveur des riches qu'il délivre du danger des richesses sur la terre, en leur offrant les moyens de les convertir en charités qui leur servent à acheter le ciel ; en sorte que le pauvre, dans l'ordre de la providence, est tout à la fois un juge qui tient dans sa main le sort des grands et des riches, qui entasse sur leur tête ou des bénédictions ou des anathèmes.

C'est-à-dire, en un mot, que le riche et le pauvre, dans l'ordre de la providence, sont le contraire de nos idées : le riche en est le ministre, le pauvre en est le bien-aimé ; le riche a ses ordres, et le

pauvre a ses droits, l'un pour donner, l'autre pour recevoir. Et de même que cette providence s'est reposée sur les parents de l'éducation des familles, sur les législateurs du gouvernement de la société, sur les rois de la conduite des empires, elle a fait les riches pour se reposer sur eux du soin des pauvres, et elle ne leur a donné plus de biens que pour les distribuer à ceux qui en manquent, pour remplir par leurs largesses l'intervalle que la misère a mis entre eux et leurs frères.

CAMPAGÈRES.

## LA VÉRITÉ.

La vérité, cette lumière du ciel, est la seule chose ici-bas qui soit digne des soins et des recherches de l'homme. Elle seule est la lumière de notre esprit, la règle de notre cœur, la source des vrais plaisirs, le fondement de nos espérances, la consolation de nos craintes, l'adoucissement de nos maux, le remède de toutes nos peines; elle seule est la source de la bonne conscience, la terreur de la mauvaise, la peine secrète du vice, la récompense intérieure de la vertu; elle seule immortalise ceux qui l'ont aimée, illustre les chaînes de ceux qui souffrent pour elle, attire des honneurs publics aux cendres de ses martyrs et de ses défenseurs, et rend respectables l'abjection et la paubreté de ceux qui ont tout quitté pour la suivre; enfin elle seule inspire des pensées magnanimes, forme des âmes héroïques; des âmes dont le monde n'est pas digne, des sages seuls dignes de ce nom. Tous nos soins devraient donc se borner à la connaître, tous nos talents à la manifester, tout notre zèle à la défendre; nous ne devrions donc chercher dans

les hommes que la vérité, et ne souffrir qu'ils voulussent nous plaire que par elle: en un mot, il semble qu'il devrait suffire qu'elle se montrât à nous pour se faire aimer, et qu'elle nous montrât à nous-mêmes pour nous apprendre à nous connaître.

MASSILLON.

## L'AMOUR-PROPRE.

Notre amour-propre nous fait tout rapporter à nous-mêmes; nous faisons servir tout ce qui nous environne à nous seuls, comme si tout était fait pour nous: nous ne comptons tout ce qui se passe dans le monde que par rapport à nous; en un mot, nous vivons comme si nous étions seuls dans l'univers, et que l'univers entier ne fût fait que pour nous seuls. Ainsi, nous qui ne sommes qu'un atome imperceptible au milieu de ce vaste univers, nous voudrions en faire mouvoir toute la machine au gré de nos seuls désirs; que tous les événements s'accommodassent à nos vues; que le soleil ne se levât et ne se couchât que pour nous seuls. Nous voudrions être la fin de tous les desseins de Dieu, comme nous établissons nous-mêmes la fin unique de tous nos projets sur la terre. Ainsi nous ne jugeons que par rapport à nous-mêmes de tous les événements qui nous environnent; et tout ce qui trouble un instant nos plaisirs, tout ce qui dérange l'orgueil et l'ambition de nos projets et de nos espérances, nous aigrit et nous révolte.

Comme notre amour-propre nous fait croire que nous avons seuls la sagesse en partage, tout ce qui ne s'ajuste pas à nos vues et à nos lumières, dans l'arrangement des choses d'ici-bas, trouve au-



près de nous sa condamnation et sa censure. Nous voudrions que les places et les dignités fussent disposées à notre gré : que nos vœux et nos conseils réglassent la fortune publique ; que les faveurs ne tombassent que sur ceux à qui notre suffrage les avait déjà destinées ; que les événemens publics ne fussent conduits que par les mesures que nous aurions nous-mêmes choisies : nous blâmons tous les jours le choix de nos maîtres, et nous ne trouvons personne digne des places qu'il occupe.

Notre amour-propre s'est emparé de tout l'univers, et nous regardons tout ce que nous désirons comme notre partage. Les places et les honneurs qui échappent à notre cupidité, et qui se répandent sur les autres, nous les regardons comme les biens qui nous appartiennent, et qu'on nous ravit injustement ; tout ce qui brille au-dessus et à côté de nous, nous éblouit et nous blesse. Nous voyons avec des yeux d'envie l'élévation des autres hommes : leur prospérité nous inquiète, leur fortune fait notre malheur, leur succès forme un poison secret dans notre vie. Les applaudissemens qu'ils reçoivent sont comme des opprobres qui nous humilient ; nous tournons contre nous ce qui leur est favorable ; et, peu contents des malheurs qui nous regardent, nous nous faisons encore une infortune du bonheur d'autrui.

MASSILLON.

#### LE FLATTEUR.

Qu'est-ce que le flatteur ? c'est un esprit souple et commode, qui vient servilement sourire à tous vos regards, se récrier à toutes vos paroles, applaudir à toutes vos actions ; c'est un esprit adroit

et insinuant, qui étudie vos penchans pour les suivre, vos liaisons pour les cultiver, vos défauts même pour les encenser ; c'est un esprit fourbe et dissimulé, qui vous loue et qui vous trompe ; qui vous approuve en public, et qui vous condamne en secret, et qui ne donne extérieurement dans votre faible, que pour vous attirer plus sûrement dans le sien ; c'est quelquefois un esprit jaloux et envieux qui paraît se faire un plaisir de votre élévation, et qui au fond se fait un tourment de votre prospérité ; c'est souvent un esprit aigri, un ennemi couvert, mais qui ne cache sa haine sous les plus grands éloges, que parce qu'il craint tout de votre autorité ; c'est toujours un esprit vil et rampant, qui attend tout de sa propre dépendance, et qui, pour colorer encore la honte de sa servitude, appelle talent et habileté la malheureuse habitude qu'il a de faire des bassesses.

LAFFITEAU.

#### LES COMBATS DE MER, PLUS TERRIBLES QUE CEUX DE TERRE.

Si jamais l'homme eut occasion de développer cet instinct de courage que lui donna la nature, c'est dans les combats qui se livrent sur mer. Les batailles de terre présentent, à la vérité, un spectacle terrible ; mais du moins le sol qui porte les combattans ne menace point de s'entr'ouvrir sous leurs pas ; l'air qui les environne n'est pas leur ennemi, et les laisse diriger leurs mouvemens à leur gré ; la terre entière leur est ouverte pour échapper au danger. Dans les combats de mer, tout conspire à augmenter les périls, à diminuer les ressources. L'eau n'offre que des abîmes, dont la surface, ba-

lancée par d'éternelles secousses, est toujours prête à s'ouvrir. L'air, agité par les vents, produit des orages, trompe les efforts de l'homme, et le précipite au-devant de la mort qu'il veut éviter. Le feu déploie sur les eaux son activité terrible, entr'ouvre les vaisseaux, et réunit la double horreur d'un naufrage et d'un embrasement. La terre, ou reculée à une grande distance, refuse son asile; si elle est près, sa proximité même est dangereuse, et le refuge est souvent un écueil. L'homme, isolé et séparé du monde entier, est resserré dans une prison étroite d'où il ne peut sortir, tandis que la mort y entre de toutes parts. Mais, parmi ces horreurs, il trouve quelque chose de plus terrible pour lui: c'est l'homme son semblable, qui, armé de fer, et mêlant l'art à la fureur, l'approche, le joint, le combat, lutte contre lui sur ce vaste tombeau, et unit les efforts de sa rage à celle de l'eau, des vents et du feu.

THOMAS, *Éloge de Duguay-Trouin.*

#### L'AMBITIEUX.

Quelle idée vous formez-vous d'un ambitieux préoccupé du désir de se faire grand? Si je vous disais que c'est un homme ennemi par profession de tous les autres hommes (j'entends de tous ceux avec qui il peut avoir quelque rapport d'intérêt), un homme à qui la prospérité d'autrui est un supplice; qui ne peut voir le mérite, en quelque sujet qu'il se rencontre, sans le haïr et sans le combattre; qui n'a ni foi, ni sincérité, toujours prêt, dans la concurrence, à trahir l'un, à supplanter l'autre, à décrier celui-ci, à perdre celui-là, pour peu qu'il espère d'en profiter; qui, de sa grandeur préten-

due et sa fortune, se fait une divinité à laquelle il n'y a ni amitié, ni reconnaissance, ni considération, ni devoir qu'il ne sacrifie, ne manquant pas de tours et de déguisements spécieux pour le faire même honnêtement selon le monde; en un mot, qui n'aime personne, et que personne ne peut aimer. Si je vous le figurais de la sorte, ne diriez-vous pas que c'est un monstre dans la société, dont je vous aurais fait la peinture? et cependant, pour peu que vous fassiez de réflexions sur ce qui se passe tous les jours au milieu de vous, n'avouerez-vous pas que ce sont là les véritables traits de l'ambition, tandis qu'elle est encore aspirante, et dans la poursuite d'une fin qu'elle se propose?

BOURDALOUE.

#### LA COUR ET LES POSTES ÉMINENTS.

Un homme sage envisagera toujours la cour et les postes éminents comme dangereux pour le salut; c'est à la cour, c'est dans les postes éminents que sont tendus, pour l'ordinaire, les plus grands pièges à la vertu; c'est là que l'on s'abandonne, pour l'ordinaire, à ses passions, par la facilité que l'on trouve à les satisfaire; c'est là qu'on est tenté de se regarder comme un être d'une espèce particulière, et infiniment supérieur au vulgaire; c'est là du moins que chacun devient tyran à son tour; et que le courtisan, pour se dédommager de l'esclavage où le prince le réduit, rend esclave l'homme qui lui est soumis; c'est là que se forment ces intrigues secrètes, ces menées clandestines, ces trames sanguinaires, ces complots criminels dont l'innocence est si souvent la victime; c'est là que

chacun souffle le venin de la flatterie, et que chacun aime à le recevoir; c'est là que l'imagination se prosterne devant de frivoles divinités, et que d'indignes idoles reçoivent ces hommages suprêmes qui ne sont dûs qu'au Dieu souverain; c'est là que l'âme, frappée d'images séduisantes, se trouve livrée, comme malgré elle, à d'importuns souvenirs lorsqu'elle veut se nourrir de ces méditations, seules dignes d'une intelligence immortelle; c'est là, enfin, que l'on se sent entraîné par le torrent, et que des exemples que l'on croit illustres autorisent les démarches les plus criminelles, et font perdre insensiblement cette délicatesse de conscience, et cette horreur pour le crime qui étaient de si puissantes barrières pour nous retenir dans les bornes de la vertu.

SAURIN.

## LE MONDE.

Rien n'est constant dans le monde, ni les fortunes les plus florissantes, ni les amitiés les plus vives, ni les faveurs les plus enviées. On y voit une sagesse souveraine qui se plaît, ce me semble, à se jouer des hommes en les élevant les uns sur les ruines des autres, en dégradant ceux qui étaient au haut de la roue, pour y faire monter ceux qui rampaient il n'y a qu'un moment devant eux; en produisant tous les jours de nouveaux héros sur le théâtre, et faisant éclipser ceux qui auparavant y jouaient un rôle si brillant; en donnant sans cesse de nouvelles scènes à l'univers. Les hommes passent toute leur vie dans des agitations, des projets et des mesures: toujours attentifs à se surprendre, ou à éviter d'être surpris; tou-

jours empressés et habiles à profiter de la retraite, de la disgrâce ou de la mort de leurs concurrents, et à se faire de ces grandes leçons de mépris du monde, de nouveaux motifs d'ambition et de cupidité; toujours occupés ou de leurs craintes ou de leurs espérances; toujours inquiets ou sur le présent ou sur l'avenir; jamais tranquilles; travaillant tous pour le repos, et s'en éloignant toujours plus.

La vanité, l'ambition, la vengeance, le luxe, la volupté, le désir insatiable d'accumuler, voilà les vertus que le monde connaît et estime; voilà les vertus auxquelles il porte ses partisans! La droiture y passe pour simplicité: être double et dissimulé est un mérite qui honore. Toutes ses sociétés sont empoisonnées par le défaut de sincérité; la parole n'y est plus l'interprète du cœur, elle n'en est que le masque qui le cache et qui le déguise; les entretiens n'y sont que des mensonges affectés, sous les dehors de l'amitié et de la politesse. On se prodigue à l'envi les louanges et les adulations, et on porte dans le cœur la haine, la jalousie et le mépris de ceux qu'on loue. Loin de se regarder tous comme ne faisant entre eux qu'une même famille dont les intérêts doivent être communs, il semble que les hommes ne se lient ensemble que pour se tromper mutuellement et se donner le change. L'intérêt le plus vil arme le frère contre le frère, l'ami contre l'ami, rompt tous les liens du sang et de l'amitié; et c'est un motif si bas qui décide de nos haines et de nos amours. Les besoins et les malheurs du prochain ne trouvent que de l'indifférence et de la dureté même dans les cœurs, lorsqu'on peut le négliger sans rien perdre, ou qu'on ne gagne rien à le secourir.

Si nous connaissions le fond et l'intérieur du monde; si nous pouvions entrer dans le détail secret de ses soucis et de ses noires inquiétudes; si nous pouvions percer cette première écorce qui n'offre aux yeux que joie, que plaisirs, que pompe et magnificence, que nous le trouverions différent de ce qu'il paraît! nous n'y verrions que des malheureux: le père divisé d'avec l'enfant, l'époux d'avec l'épouse; le secret des familles ne cache aux yeux du public que des antipathies, des jalousies, des murmures, des dissensions éternelles. Les amitiés y sont troublées par les soupçons, par les intérêts, par les caprices; les liaisons les plus étroites y sont refroidies par l'inconstance; les engagements les plus tendres y finissent par la haine et la perfidie; les fortunes les plus brillantes y perdent tout leur agrément par les assujettissements qu'elles exigent; les places les plus honorables n'y font sentir que le chagrin de ne pouvoir monter plus haut; chacun s'y plaint de sa destinée; les plus élevés n'y sont pas les plus heureux; ils montent par leur rang et par leur fortune jusqu'au-dessus des nuées; on les perd de vue, si haut ils sont placés; ils paraissent au-dessus du reste des hommes par les hommages qu'on leur rend, par l'éclat qui les environne, par les grâces qu'ils distribuent, par les adulations éternelles dont la prospérité et la puissance sont toujours accompagnées; et, par la satiété même des plaisirs, et par la gêne des assujettissements et des bienséances, et par la bizarrerie de leurs désirs, et par l'amertume de leurs jalousies, et par la bassesse qu'ils emploient pour plaire au maître, et par les dégoûts qu'ils essuient, ils sont plus bas que le peuple, et plus malheureux que lui.

MASSILLON.

LA FAUSSE ET LA VÉRITABLE ÉRUDITION.

Nous savons qu'il est une science peu digne des efforts de l'esprit humain; ou plutôt il est des savants peu estimables, de qui le bon sens paraît comme accablé sous le poids d'une fatigante érudition. L'art, qui ne doit qu'aider la nature, l'étouffe chez eux, et la rend impuissante. On dirait qu'en apprenant les pensées des autres, ils se soient condamnés eux-mêmes à ne plus penser, et que la science leur ait fait perdre l'usage de la raison. Chargés de richesses superflues, souvent le nécessaire leur manque; ils savent tout ce qu'il faut ignorer, et ils n'ignorent que ce qu'ils devraient savoir.

A Dieu ne plaise qu'une telle science devienne jamais l'objet de nos veilles! Mais ne cherchons point aussi à faire, des défauts de quelques savants, le crime de la science même.

Il est une culture savante, il est un art ingénieux qui, loin d'étouffer la nature et de la rendre stérile, augmente ses forces et lui donne une heureuse fécondité; une doctrine judicieuse, moins attentive, à nous tracer l'histoire des pensées d'autrui qu'à nous apprendre à bien penser, qui nous met, pour ainsi dire, dans la pleine possession de notre raison, et qui semble nous la donner une seconde fois, en nous apprenant à nous en servir; enfin, une science d'usage et de société, qui n'amasse que pour répandre, et qui n'acquiert que pour donner. Profonde sans obscurité, riche sans confusion, vaste sans incertitude, elle éclaire les intelligences, elle étend les bornes de notre esprit, elle fixe et assure nos jugements.

D'AGUESSEAU, *Nécessité de la science.*

## LÈS FEMMES.

La nature et la société donnent aux femmes une grande habitude de souffrir, et l'on ne saurait nier, ce me semble, que de nos jours elles ne vaillent, en général, mieux que les hommes. Dans une époque où le mal universel est l'égoïsme, les hommes, auxquels tous les intérêts positifs se rapportent, doivent avoir moins de générosité, moins de sensibilité que les femmes; elles ne tiennent à la vie que par les liens du cœur, et lorsqu'elles s'égarrent, c'est encore par un sentiment qu'elles sont entraînées; leur personnalité est toujours à deux, tandis que celle des hommes n'a que lui-même pour but. On leur rend hommage par les affections qu'elles inspirent, mais celles qu'elles accordent sont presque toujours des sacrifices. La plus belle des vertus, le dévouement, est leur jouissance et leur destinée; nul bonheur ne peut exister pour elles que par le reflet de la gloire et des prospérités d'un autre; enfin, vivre hors de soi-même, soit par les idées, soit par les sentiments, soit surtout par les vertus, donne à l'âme un sentiment habituel d'élévation.

Dans les pays où les hommes sont appelés par les institutions politiques à exercer toutes les vertus militaires et civiles qu'inspire l'amour de la patrie, ils reprennent la supériorité qui leur appartient; ils rentrent avec éclat dans leurs droits de maîtres du monde: mais lorsqu'ils sont condamnés de quelque manière à l'oisiveté, ou à la servitude, ils tombent d'autant plus bas qu'ils devaient s'élever plus haut. La destinée des femmes reste toujours la même, c'est leur âme seule qui la fait, les circonstances politiques n'y influent en rien. Lorsque

les hommes ne savent pas, ou ne peuvent pas employer dignement leur vie, la nature se venge sur eux des dons mêmes qu'ils en ont reçus; l'activité du corps ne sert plus qu'à la paresse de l'esprit, la force de l'âme devient de la rudesse; et le jour se passe dans des exercices et des amusements vulgaires, les chevaux, la chasse, les festins, qui conviendraient comme délassement, mais qui abrutissent comme occupations. Pendant ce temps, les femmes cultivent leur esprit, et le sentiment et la rêverie conservent dans leur âme l'image de tout ce qui est noble et beau.

MME. DE STAËL, *De l'Allemagne.*

## LA GLOIRE ET LA RÉPUTATION.

Qu'est-ce que la gloire? le jugement de l'humanité sur un de ses membres; et l'humanité a toujours raison. On n'a de gloire qu'à la condition d'avoir beaucoup fait, d'avoir laissé de grands résultats. Distinguez bien la gloire de la réputation. Pour la réputation, qui en veut en a. Voulez-vous de la réputation, priez tel ou tel de vos amis de vous en faire; associez-vous à tel ou tel parti; donnez-vous à une coterie, servez-la; elle vous louera. Enfin, il y a cent mille manières d'acquérir de la réputation: c'est une entreprise tout comme une autre; elle ne suppose pas même une grande ambition. Ce qui distingue la réputation de la gloire, c'est que la réputation est le jugement de quelques-uns, et que la gloire est le jugement du plus grand nombre, de la majorité dans l'espèce humaine. Or, pour plaire au petit nombre, il suffit de pe-

tites choses: pour plaire aux masses, il en faut de grandes.

.....  
 La gloire est le cri de la sympathie et de la reconnaissance, c'est la dette de l'humanité envers le génie; c'est le prix des services qu'elle reconnaît en avoir reçus, et qu'elle lui paie avec ce qu'elle a de plus précieux, son estime. Il faut donc aimer la gloire, parce que c'est aimer les grandes choses, les longs travaux, les services effectifs rendus à la patrie et à l'humanité en tout genre, et il faut dédaigner la réputation, les succès d'un jour, et les petits moyens qui y conduisent; il faut songer à faire, à beaucoup faire, à bien faire; à être, et non à paraître: car, règle infaillible, tout ce qui est, par la vertu de sa nature, paraît tôt ou tard. La gloire est presque toujours contemporaine, mais il n'y a jamais un grand intervalle entre le tombeau d'un grand homme et la gloire.

.....  
 Cousin, *Cours d'Histoire de la Philosophie.*

---

## FABLES ET ALLÉGORIES.

---

### OBJET ET CARACTÈRE DE LA FABLE.

---

#### PRÉCEPTES DU GENRE.

L'homme a un penchant naturel à entendre raconter. La fable pique sa curiosité et amuse son imagination. Elle est de la plus haute antiquité; on trouve des paraboles dans les plus anciens monuments de tous les peuples. Il semble que de tout temps la vérité ait eu peur des hommes, et que les hommes aient eu peur de la vérité. Quel que soit l'inventeur de l'apologue, soit que la raison, timide dans la bouche d'un esclave, ait emprunté ce langage détourné pour se faire entendre d'un maître; soit qu'un sage, voulant le réconcilier avec l'amour propre, le plus superbe de tous les maîtres, ait imaginé de lui prêter cette forme agréable et riante; cette invention est du nombre de celles qui font le plus d'honneur à l'esprit humain. Par cet heureux artifice, la vérité, avant de se présenter aux hommes, compose avec leur orgueil et s'empare de leur imagination. Elle leur offre le plaisir d'une découverte, leur épargne l'affront d'un reproche et l'ennui d'une leçon. Occupé à démêler le sens de la fable, l'esprit n'a pas le temps de se révolter contre le précepte; et, quand la raison se montre à la fin, elle nous trouve désarmés. Nous.

avons déjà prononcé contre nous-mêmes l'arrêt que nous ne voudrions pas entendre d'un autre; car nous voulons bien quelquefois nous corriger, mais nous ne voulons jamais qu'on nous condamne.

LA HARPE, *Éloge de La Fontaine.*

#### LA FABLE.

La fable est sans doute aussi vieille que le monde; elle conserve et conservera toujours son empire; nous l'aimons, nous sommes nés pour elle. C'est une immortelle dont la voix mensongère en tout temps nous charme et nous amuse; c'est une enchantresse qui nous entoure de prestiges; qui, à ses réalités, substitue, ou du moins ajoute des chimères agréables et riantes; et qui cependant, soumise à l'histoire et à la philosophie, ne nous trompe jamais que pour mieux nous instruire. Fidèle à conserver les réalités qui lui sont confiées, elle couvre de son enveloppe séduisante, et les leçons de l'une, et les vérités de l'autre.

Son sceptre enchanteur ne fait que des miracles et ne produit que des métamorphoses. Elle nous transporte d'un monde où nous sommes toujours mal, dans un autre monde qui, créé par l'imagination, a tout ce qu'il faut pour nous plaire. Elle embellit tout ce qu'elle touche: si elle raconte, elle sème les merveilles, les prodiges, pour attacher la curiosité, pour graver dans la mémoire; si elle trace des leçons, c'est d'une main si légère, que l'orgueil n'en est pas atteint. Elle se joue autour de la vérité, pour ne la laisser voir qu'à la dérobee, et, soit qu'elle ait voulu ou nous agrandir, ou nous consoler, elle prend ses exemples dans des es-

pèces privilégiées, dans une race divine qu'elle élève exprès au dessus de la faible humanité; tantôt nous conduisant à la vertu par ses exemples illustres, tantôt caressant notre faiblesse, orgueilleuse de retrouver nos passions et nos fautes dans la perfection même.

BAILLY, *Essai sur les fables et leur histoire.*

#### LA FABLE ET L'ALLEGORIE.

Tous les matins une jeune déesse ouvre les portes de l'orient, et répand la fraîcheur dans les airs, les fleurs dans la campagne, et les rubis sur la route du Soleil. A cette annonce, la Terre se réveille, et s'apprête à recevoir le dieu qui lui donne tous les jours une nouvelle vie; il paraît, il se montre avec la magnificence qui convient au souverain des cieux. Son char, conduit par les Heures, vole et s'enfonce dans l'espace immense qu'il remplit de flammes et de lumière. Dès qu'il parvient au palais de la souveraine des mers, la Nuit, qui marche éternellement sur ses traces, étend ses voiles sombres, et attache des feux sans nombre à la voûte céleste.

Alors s'élève un autre char dont la clarté douce et consolante porte les cœurs sensibles à la rêverie, une déesse le conduit. Elle vient en silence recevoir les tendres hommages d'Endymion. Cet arc qui brille de si riches couleurs, et qui se courbe d'un bout de l'horizon à l'autre, ce sont les traces lumineuses du passage d'Iris, qui porte à la terre les ordres de Junon. Ces vents agréables, ces tempêtes horribles, ce sont des génies qui, tantôt se

jouent dans les airs, tantôt luttent les uns contre les autres pour soulever les flots.

Au pied de ce coteau est une grotte, asile de la fraîcheur et de la paix. C'est là qu'une nymphe bienfaisante verse de son urne intarissable le ruisseau qui fertilise la plaine voisine; c'est de là qu'elle écoute les vœux de la jeune beauté qui vient contempler ses attraits dans l'onde fugitive. Entrez dans ce bois sombre, ce n'est ni le silence, ni la solitude qui occupe votre esprit: vous êtes dans la demeure des dryades et des sylvains, et le secret effroi que vous éprouvez est l'effet de la majesté divine.

BARTHÉLÉMY, *Voyage d'Anacharsis.*

#### LE BERGER ET LE TROUPEAU.

Quand vous voyez quelquefois un nombreux troupeau qui répandu sur une colline vers le déclin d'un beau jour, pâit tranquillement le thym et le serpolet, ou qui broute dans une prairie une herbe menue et tendre qui a échappé à la faux du moissonneur, le berger, soigneux et attentif, est debout auprès de ses brebis; il ne les perd pas de vue, il les suit, il les conduit, il les change de pâturage; si elles se dispersent, il les rassemble; si un loup avide paraît, il lâche son chien qui le met en fuite; il les nourrit, il les défend; l'aurore le trouve déjà en pleine campagne, d'où il ne se retire qu'avec le soleil. Quels soins! quelle vigilance! quelle servitude! Quelle condition vous paraît la plus délicieuse et la plus libre, ou du berger, ou des brebis? Le troupeau est-il fait pour le berger,

ou le berger pour le troupeau? Image naïve des peuples, et du prince qui les gouverne, s'il est bon prince!

LA BRUYÈRE.

#### LA JALOUSIE.

Nous fûmes conduits, par un chemin de fleurs, au pied d'un rocher affreux; nous vîmes un antre obscur; nous y entrâmes, croyant que c'était la demeure de quelque mortel. Oh, dieux! qui aurait pensé que ce lieu eût été si funeste? A peine y eus-je mis le pied que tout mon corps frémit; mes cheveux se dressèrent sur ma tête: une main invisible m'entraînait dans ce fatal séjour; à mesure que mon cœur s'agitait, il cherchait à s'agiter encore. Ami, m'écriai-je, entrons plus avant, dissions-nous voir augmenter nos peines. J'avance dans ce lieu, où jamais le soleil n'entra, et que les vents n'agitèrent jamais: j'y vis la Jalousie; son aspect était plus sombre que terrible; la Pâleur, la Tristesse, le Silence, l'entouraient, et les Ennuis volaient autour d'elle. Elle souffla sur nous, elle nous mit la main sur le cœur, elle nous frappa sur la tête, et nous ne vîmes, nous n'imaginâmes plus que des monstres. Entrez plus avant, nous dit-elle, malheureux mortels; allez trouver une déesse plus puissante que moi. Nous vîmes une affreuse divinité à la lueur des langues enflammées, des serpents qui sifflaient sur sa tête, c'était la Fureur. Elle détacha un de ces serpents et le jeta sur moi; je voulus le prendre: déjà, sans que je l'eusse senti, il s'était glissé dans mon cœur. Je restai un



moment comme stupide; mais dès que le poison se fut répandu dans mes veines, je crus être au milieu des enfers, mon âme fut embrasée, et dans sa violence tout mon corps la contenait à peine; j'étais si agité qu'il me semblait que je tournais le fouet des furies.

MONTESQUIEU.

LA MORT ET SON CORTÈGE AU PIED DU TRÔNE  
DE PLUTON.

Au pied du trône était la Mort pâle et dévorante avec sa faux tranchante, qu'elle aiguisait sans cesse. Autour d'elle volaient les noirs Soucis, les cruelles Défiances, les Vengeances toutes dégouttantes de sang et couvertes de plaies; les Haines injustes; l'Avarice, qui se ronge elle-même; le Désespoir, qui se déchire de ses propres mains; l'Ambition forcenée qui renverse tout; la Trahison qui veut se repaître de sang, et qui ne peut jouir des maux qu'elle a faits; l'Envie, qui verse son venin mortel autour d'elle, et qui se tourne en rage, dans l'impuissance où elle est de nuire; l'Impiété, qui se creuse elle-même un abîme sans fond, où elle se précipite sans espérance; les spectres hideux, les fantômes qui représentent les morts pour épouvanter les vivants; les songes affreux, les insomnies aussi cruelles que les tristes songes; toutes ces images funestes environnaient le fier Pluton, et remplissaient le palais où il habite.

FÉNÉLON, *Télémaque*.

LA MORT.

Un fantôme s'élançe sur le seuil des portes inexorables: c'est la Mort. Elle se montre comme une tache obscure sur les flammes des cachots qui brûlent derrière elle; son squelette laisse passer les rayons livides de la lumière infernale entre les creux de ses ossements. Sa tête est ornée d'une couronne changeante, dont elle dérobe les joyaux aux peuples et aux rois de la terre. Quelquefois elle se pare des lambeaux de la pourpre et de la bure dont elle a dépouillé le riche et l'indigent. Tantôt elle vole, tantôt elle se traîne; elle prend toutes les formes, même celles de la beauté. On la croirait sourde, et toutefois elle entend le plus petit bruit qui décele la vie; elle paraît aveugle, et pourtant elle découvre le moindre insecte rampant sous l'herbe. D'une main, elle tient une faux comme un moissonneur, de l'autre elle cache la seule blessure qu'elle ait jamais reçue, et que le Christ vainqueur lui porta dans le sein, au sommet du Golgotha. C'est le Crime qui ouvre les portes de l'enfer, et c'est la Mort qui les referme.

CHATEAUBRIAND, *Les Martyrs*, liv. VI.

LE PALAIS DE LA RENOMMÉE.

Aux extrémités du monde, sous le pôle, dont l'intrépide Cook mesura la circonférence à travers les vents et les tempêtes; au milieu des terres australes qu'une barrière de glaces dérobe à la curiosité des hommes, s'élève une montagne qui surpasse en hauteur les sommets les plus élevés des

Andes dans le Nouveau-Monde, ou du Thibet dans l'antique Asie.

Sur cette montagne est bâti un palais, ouvrage des puissances infernales. Ce palais a mille portiques d'airain; les moindres bruits viennent frapper les dômes de cet édifice, dont le silence n'a jamais franchi le seuil.

Au centre du monument est une voûte tournée en spirale comme une conque, et faite de sorte que tous les sons qui pénètrent dans le palais, y aboutissent; mais, par un effet du génie de l'architecte des mensonges, la plupart de ces sons se trouvent faussement reproduits; souvent une légère rumeur s'enfle et gronde en entrant par la voie préparée aux éclats du tonnerre, tandis que les roulements de la foudre expirent en passant par les routes sinueuses destinées aux faibles bruits.

C'est là que, l'oreille placée à l'ouverture de cet immense écho, est assis, sur un trône retentissant, un démon, la Renommée. Cette puissance, fille de Satan et de l'Orgueil, naquit autrefois pour annoncer le mal. Avant le jour où Lucifer leva l'étendard contre le Tout-Puissant, la Renommée était inconnue. Si un monde venait à s'animer ou à s'éteindre; si l'Éternel avait tiré un univers du néant ou replongé un de ses ouvrages dans le chaos; s'il avait jeté un soleil dans l'espace, créé un nouvel ordre de séraphins, essayé la bonté d'une lumière, toutes ces choses étaient aussitôt connues dans le ciel par un sentiment intime d'admiration et d'amour, par le chant mystérieux de la céleste Jerusalem. Mais, après la rébellion des mauvais anges, la Renommée usurpa la place de cette invention divine. Bientôt précipitée aux enfers, ce fut elle qui publia dans l'abîme la naissance de notre globe, et qui porta l'ennemi de Dieu

à tenter la chute de l'homme. Elle vint sur la terre avec la Mort, et dès ce moment elle établit sa demeure sur la montagne, où elle entend et répète confusément ce qui se passe sur la terre, aux enfers et dans les cieux.

CHATEAUBRIAND, *Les Natchez*, liv. II.

#### LES DIEUX D'HOMÈRE.

La haine contre les Barbares était venue aux Grecs dès les premiers temps, et leur était devenue comme naturelle. Une des choses qui faisaient aimer la poésie d'Homère, est qu'il chantait les victoires et les avantages de la Grèce sur l'Asie. Du côté de l'Asie était Vénus, c'est-à-dire, les plaisirs, les folles amours et la mollesse; du côté de la Grèce était Junon, c'est-à-dire, la gravité avec l'amour conjugal, Mercure avec l'éloquence, Jupiter et la sagesse politique; du côté de la Grèce était Pallas, c'est-à-dire, l'art militaire et la valeur conduits par l'esprit. Depuis ce temps la Grèce avait toujours cru que l'intelligence et le vrai courage étaient son partage naturel. Elle ne pouvait souffrir que l'Asie pensât à la subjuguier; et, en subissant ce joug, elle eût cru assujettir la vertu à la volupté, l'esprit au corps, et le véritable courage à une force insensée, qui consistait seulement dans la multitude.

BOSSUET, *Disc. sur l'hist. univ.*

---



---

## MORALE RELIGIEUSE,

OU

## PHILOSOPHIE PRATIQUE.

---

### PRÉCEPTES DU GENRE.

EXCELLENCE DE LA MORALE, SEULE ÉTUDE DIGNE DU  
SAGE, OU DIFFÉRENCE DE LA MORALE PHILOSOPHIQUE ET  
DE LA PHILOSOPHIE RELIGIEUSE.

La morale est la partie essentielle de la philosophie, la seule même qui soit digne de ce beau nom d'*amour de la sagesse*; car le sage n'est pas celui qui cherche à pénétrer les mystères de la nature, à remonter des effets aux causes et à soumettre à ses calculs l'ordre et le cours de l'univers. Le bon Socrate déclarait qu'il ne savait rien de tout cela. C'était lui cependant que l'oracle proclamait sage, parce qu'il bornait son étude à ce que l'oracle lui-même recommandait à l'homme de connaître avant tout: *Nosce te ipsum*.

C'est dans cette étude de soi-même, dans cette science de l'homme, négligée jusqu'à Socrate, et depuis cultivée avec beaucoup de soin, que se renferme la morale. Mais cette science, comme bien d'autres, a été oiseuse et frivole, tant qu'elle ne s'est occupée que de vaines spéculations. Une science

peut-être curieuse, sans être utile; mais elle n'a d'utilité réelle, qu'autant que de sa théorie résultent les moyens et les règles d'un art dont elle éclaire la pratique; c'est l'usage qui en fait le prix.

Ainsi, l'astronomie est utile à l'agriculture et à la navigation; la géométrie, aux mécaniques; la chimie, à l'art de guérir et à celui de fondre les métaux, etc.

La morale n'est donc une science utile qu'autant qu'elle est réduite en art. Cet art, qui est celui de bien vivre avec soi et avec ses semblables, et d'être bon pour être heureux, cet art, borné aux seuls intérêts de la vie, fait la morale philosophique. Les épicuriens n'en connaissaient point d'autres. Les matérialistes modernes la terminent au même but. Mais non-seulement elle est étroite et futile dans son objet, elle est encore incertaine et variable dans ses principes: car, en faisant dépendre le devoir d'être bon du désir d'être heureux durant le court espace de la vie, ils rendent cette règle variable et flexible au gré des affections, des inclinations, des passions, des humeurs et des fantaisies, qui changent et déplacent l'objet du bonheur. L'homme, qui ne se croit obligé d'être bon que pour être heureux dans ce monde, selon ses goûts et ses caprices, changera de moyens, s'il croit aller plus sûrement à son but par une autre route, et sera vicieux et méchant par principe, s'il croit ou le vice, ou le crime plus convenable à son bonheur. C'est ce qui rend si dangereuse la morale philosophique.

La morale religieuse a infiniment plus d'élevation, d'étendue et de consistance. On la définit la science de vivre pour l'éternité. Or, vivre pour l'éternité, c'est bien aussi vivre pour soi; c'est bien, par excellence, l'art d'être bon pour être heureux;

mais ce n'est là ni une bonté de convenance, ni un bonheur de fantaisie. La volonté divine devient la règle unique des volontés humaines, et les petits intérêts du présent disparaissent devant l'invariable intérêt du grand avenir.

Ainsi, dans la morale religieuse, le principe, la fin, le moyen, tout est fixe, tout est constant; le but en est marqué, la route en est tracée: il ne s'agit pour l'homme que de bien savoir à quelles conditions le bonheur lui est promis, et quelle est la bonté dont il sera la récompense.

Je sais qu'on donne à la morale un objet plus sublime encore, celui de conformer l'existence de l'homme à la volonté de son Dieu, dans l'intention unique et pure de lui plaire en lui obéissant et de lui faire de la vie, et de tous les dons qu'il a reçus de lui, un hommage perpétuel de reconnaissance et d'amour.

Rien de plus louable, sans doute, et la morale des stoïciens s'attribuait aussi la pureté de cette morale *ascétique*, en ne laissant au cœur humain, dans la vertu, d'autre intérêt que la vertu même. Mais, comme on risque de faire évanouir ce qu'on veut trop subtiliser, je crois ce désintéressement absolu trop exalté pour une morale usuelle. Puisque Dieu a donné à l'homme le soin de son salut, il veut donc bien que son salut le touche; puisqu'il lui a donné l'espérance, et lui en a fait une vertu, il veut donc bien qu'elle l'anime, et que ses promesses tempèrent ce qu'il peut y avoir de pénible et de rigoureux dans sa loi.

«Il est indubitable, dit Pascal, que l'âme est mortelle ou immortelle; cela doit mettre une différence entière dans la morale; et cependant les philosophes ont conduit la morale indépendamment de cela. Quel aveuglement!»

Pascal fait donc lui-même de la morale un calcul d'intérêt, dont l'alternative est pour l'homme l'anéantissement ou une éternelle existence.

Je m'en tiens là, et je définis la morale *la science de la vie*, en vue de l'éternité.

Cette science, mise en pratique, sera donc l'art de s'assurer le bonheur pur et plein qui attend l'homme au-delà de la vie, sans toutefois renoncer au soin de se procurer dans la vie les lucres de cette félicité, qui, sur ce passage rapide, sont comme des pâles éclairs échappés du sein des nuages.

MARMOUTEL, *Morale.*

#### LA CRÉATION.

Qui a formé tant de genres d'animaux, et tant d'espèces subordonnées à ces genres, toutes ces propriétés, tous ces mouvements, toutes ces adresses, tous ces aliments, toutes ces forces diverses, toutes ces images de vertu, de pénétration, de sagacité et de violence? Qui a fait marcher, ramper, glisser les animaux? Qui a donné aux oiseaux et aux poissons ces rames naturelles qui leur font fendre les eaux et l'air? Ce qui peut être a donné lieu à leur Créateur de les produire ensemble, comme animaux d'un dessin à peu près semblable; le vol des oiseaux paraissant être une espèce de faculté de nager dans une matière plus subtile, comme la faculté de nager dans les poissons est une espèce de vol dans une liqueur plus épaisse. Le même auteur a fait ces convenances et ces différences; celui qui a donné aux poissons leur tristesse, et pour ainsi dire, leur morne silence, a donné aux oiseaux leurs chants si divers, et leur a mis dans

l'estomac et dans le gosier une espèce de lyre et de guitare, pour annoncer, chacun à leur mode, les beautés de leur Créateur. Qui n'admirerait les richesses de la Providence, qui fait trouver à chaque animal, jusqu'à une mouche, jusqu'à un ver, sa nourriture convenable? En sorte que la disette ne se trouve dans aucune partie de sa famille, mais au contraire, que l'abondance y règne partout, excepté maintenant parmi les hommes, depuis que le péché a introduit la cupidité et l'avarice.

BOSSUET, *Élévations.*

#### L'ÊTRE SUPRÊME.

L'être divin est réellement le seul être positif qui mérite cette dénomination. Il est seul, et seul il vit, parce que son existence et sa vie ne sont point des accidents. Il est l'être unique, il est l'être des êtres. Il n'y a point, il ne saurait y avoir d'être hors de lui, parce que les seules qualités positives qu'il nous soit donné de connaître, prennent leur source en lui. Le bon, le beau, le juste, l'honnête émanent de son sein, et font partie de son essence; le mauvais, le difforme, l'injuste, le déshonnête sont ses négations. Il est l'être nécessaire; car sans lui les mondes eussent éternellement dormi dans le néant. Ce globe qui me porte me montre mille formes changeantes; l'organisation des végétaux, le mouvement des fluides, les diverses configurations des solides, et le mélange des uns et des autres, lui prêtent une apparence de féerie. Les animaux le parcourent en tous sens comme des ombres fugitives; l'homme

lui-même vient en tremblant hasarder quelques pas sur ce théâtre d'illusions. Il y commence un rôle qu'il doit continuer ailleurs. Comme je l'ai déjà dit, partout l'être m'échappe, et je ne vois que Dieu qui en mérite le titre, parce que seul il en possède les attributs. Je ne saurais rien expliquer sans lui. La gravitation des solides, la végétation de la plante, l'assimilation des sucs dans les corps animés, la sensibilité qui naît du jeu de leurs organes, les perceptions qu'elles laissent dans le cerveau, les relations qui en résultent, la moralité qui s'attache à celles-ci, tous ces phénomènes, dis je, me confondent, me tourmentent, me désolent où il n'est pas; tout se développe, s'explique et marche avec ordre dès que l'on fait intervenir sa présence. Je dirai donc de lui, et je dirai de lui seul, qu'il est.

KÉRATRY, *Inductions morales et physiologiques.*

#### L'ATHÉISME.

Otez aux hommes l'opinion d'un dieu rémunérateur et vengeur, Sylla et Marius se baignent alors avec délices dans le sang de leurs concitoyens: Auguste, Antoine et Lépide surpassent les fureurs de Sylla; Néron ordonne de sang-froid le meurtre de sa mère: il est certain que la doctrine d'un dieu vengeur était alors éteinte chez les Romains. Lathée fourbe, ingrat, calomniateur, brigand, sanguinaire, raisonne et agit conséquemment, s'il est sûr de l'impunité de la part des hommes; car s'il n'y a pas de dieu, ce monstre est son dieu à lui-même; il s'immole tout ce qu'il désire, ou tout ce qui lui fait obstacle; les prières les plus

tendres, les meilleurs raisonnements ne peuvent pas plus sur lui que sur un loup affamé.

Une société particulière d'athées qui ne se disputent rien, et qui perdent doucement leurs jours dans les amusements de la volupté, peut durer quelque temps sans trouble; mais, si le monde était gouverné par des athées, il vaudrait autant être sous le joug immédiat de ces êtres informes qu'on nous peint acharnés contre leurs victimes.

VOLTAIRE.

#### LA LOI DES SOUVERAINS, OU LE ROI L'HOMME DES PEUPLES.

L'amour du peuple, le bien public, l'intérêt général de la société est la loi immuable et universelle des souverains. Cette loi est antérieure à tout contrat: elle est fondée sur la nature même; elle est la source et la règle sûre de toutes les autres lois. Celui qui gouverne doit être le premier et le plus obéissant à cette loi primitive; il peut tout sur les peuples, mais cette loi doit pouvoir tout sur lui: le père commun de la grande famille ne lui a confié ses enfants que pour les rendre heureux. Il veut qu'un seul homme serve par sa sagesse à la félicité de tant d'hommes, et non que tant d'hommes servent par leur misère à flatter l'orgueil d'un seul. Ce n'est point pour lui-même que Dieu l'a fait roi: il ne l'est que pour être l'homme des peuples..... Le despotisme tyrannique des souverains est un attentat sur les droits de la fraternité humaine; c'est renverser la grande et sage loi de la nature, loi dont ils ne doivent être que les conservateurs..... Le pouvoir sans bornes est une fréné-

sie qui ruine leur propre autorité..... On peut, en conservant la subordination des rangs, concilier la liberté du peuple avec l'obéissance due aux souverains et rendre les hommes tout ensemble bons citoyens et fidèles sujets, soumis sans être esclaves, et libres sans être effrénés. L'amour de l'ordre est la source de toutes les vertus politiques, aussi bien que de toutes les vertus divines.

FÉNÉLON, *La direction pour la conscience d'un roi.*

#### L'IMMATERIALITÉ DE L'ÂME.

Plus je rentre en moi, plus je me consulte et plus je lis ces mots écrits dans mon âme: *Sois juste, et tu seras heureux!* Il n'en est rien pourtant, à considérer l'état présent des choses: le méchant prospère, et le juste reste opprimé. Voyez aussi quelle indignation s'allume en nous quand cette attente est frustrée! la conscience s'élève et murmure contre son auteur; elle lui crie en gémissant: "Tu m'as trompé!"

"Je t'ai trompé, téméraire! qui te l'a dit? Ton âme est-elle anéantie? as-tu cessé d'exister? ô Brutus! ô mon fils! ne souille point ta noble vie en la finissant: ne laisse point ton espoir et ta gloire avec ton corps aux champs de Philippes. Pourquoi dis-tu *la vertu n'est rien*, quand tu vas jouir du prix de la lienne? Tu vas mourir, penses-tu; non, tu vas vivre, et c'est alors que je tiendrai tout ce que je t'ai promis."

On dirait, aux murmures des impatients mortels, que Dieu leur doit la récompense avant le mérite, et qu'il est obligé de payer leur vertu d'avance. Oh! soyons bons premièrement, et puis

nous serons heureux. N'exigeons pas le prix avant la victoire, ni le salaire avant le travail. Ce n'est point dans la lice, disait Plutarque, que les vainqueurs de nos jeux sacrés sont couronnés, c'est après qu'ils l'ont parcourue.

Si l'âme est immatérielle, elle peut survivre au corps; et, si elle lui survit, la providence est justifiée. Quand je n'aurais d'autre preuve de l'immatérialité de l'âme, que le triomphe du méchant et l'oppression du juste en ce monde, cela seul m'empêcherait d'en douter. Une si choquante dissonance dans l'harmonie universelle me ferait chercher à la résoudre. Je me dirais: "Tout ne finit pas pour moi avec la vie; tout rentre dans l'ordre à la mort."

J.-J. ROUSSEAU, *Emile*.

#### L'ÉLOQUENCE CHRÉTIENNE.

Les anciens n'ont connu que l'éloquence judiciaire et politique: l'éloquence morale, c'est à-dire l'éloquence de tout temps, de tout gouvernement, de tout pays, n'a paru sur la terre qu'avec la loi évangélique. Cicéron défend un client; Démosthène combat un adversaire, ou tâche de rallumer l'amour de la patrie chez un peuple dégénéré; l'un et l'autre ne savent que rallumer les passions, et fondent toutes leurs espérances de succès sur le trouble qu'ils jettent dans les cœurs. L'éloquence de la chaire a cherché les siens dans une région plus élevée. C'est en combattant les mouvements de l'âme qu'elle prétend séduire; c'est en apaisant toutes les passions, qu'elle s'en veut faire écouter.

Dieu et la charité, voilà son texte, toujours le même, toujours inépuisable. Il ne lui faut ni les cabales d'un parti, ni des émotions populaires, ni de grandes circonstances pour briller. Dans la paix la plus profonde, sur le cercueil du citoyen le plus obscur, elle trouvera ses mouvements les plus sublimes; elle saura intéresser pour une vertu ignorée; elle fera couler des larmes pour un homme dont on n'a jamais entendu parler. Incapable de crainte et d'injustice, elle donne des leçons aux rois, mais sans les insulter; elle console le pauvre, mais sans flatter ses vices. La politique et toutes les choses de la terre ne lui sont point inconnues; mais ces choses, qui faisaient les premiers motifs de l'éloquence antique, ne sont pour elle que des raisons secondaires; elle les voit des hauteurs où elle domine, comme un aigle aperçoit, du sommet de la montagne, les objets abaissés de la plaine.

CHATEAUBRIAND, *Génie du Christianisme*.

#### SERVIR SA PATRIE.

Tout homme en naissant contracte l'obligation d'aimer sa patrie, et en se nourrissant dans son sein, il ratifie l'engagement de vivre et de mourir pour elle. Mais la patrie, ayant divers besoins, n'exige pas de tous ses enfants les mêmes sacrifices: les uns versent leur sang dans les combats, les autres arrosent nos campagnes de leurs sueurs, d'autres, levant les mains au ciel, prient pour notre prospérité, ou pleurent sur nos crimes, tandis que d'autres, veillant sur le dépôt des lois, maintiennent parmi les citoyens les droits de l'équité et de la justice. Mais si tout à coup, fondant sur

nous, un ennemi cruel ravageait nos possessions, enlevait ou égorgait nos frères, renversait nos temples, nos lois, nos autels, et menaçait l'état d'une subversion entière, au premier cri d'affroi et de douleur de la patrie éplorée, descendant de leurs tribunaux, suspendant leurs sacrifices, s'arrachant de leurs cloîtres, accourant de leurs déserts, juges, prélats, cénobites, solitaires, viendraient grossir la troupe des guerriers, donner l'exemple du zèle et du courage, et s'ils ne savaient combattre, du moins ils sauraient mourir.

Tout homme naît donc soldat, quoique tout soldat ne porte point les armes. Mais le jour que la patrie, croyant avoir besoin de son bras, appelle un citoyen à son secours, ou que, ce citoyen venant s'offrir de lui-même, elle veut bien agréer ses services, il reçoit le caractère de ministre armé pour sa défense, il devient une victime honorable dévouée à la sûreté publique, et par un engagement solennel, il resserre ses premiers nœuds, il retourne à sa destination originare. C'est donc le jour que, succédant au trône de leurs pères, nos rois viennent prendre sur l'autel le glaive pour nous protéger et le sceptre pour nous conduire; le jour que, marchant sur les traces de leurs ancêtres, notre jeune noblesse fait les premiers pas dans la carrière où ils se sont illustrés; le jour que la patrie, sonnant l'alarme, invite le citoyen qui n'a pas fait choix d'une profession, à prendre parti sous ses enseignes, ou qu'arrachant le pâtre à ses troupeaux, le cultivateur à sa charue, elle lui dit: "Cesse de me nourrir, et viens me défendre;" c'est en ce jour que tous ces enfants de l'état passent dans la classe honorable de ses défenseurs. Là, sous les yeux du Dieu des armées qui fait la revue de ses nouveaux soldats,

chacun d'eux, en se revêtant de ses armes, reçoit comme en dépôt la sûreté de nos campagnes, le repos de nos villes, la vie, la liberté de ses frères; il devient l'épée et le bouclier de celui qui n'en a point, ou dont le bras, trop faible pour les porter, ne saurait en faire usage; et Dieu lui dit, comme à Josué, comme à Gédéon, comme à tous les chefs de son peuple: «Allez, voici mes ordres; soyez vaillants!...»

DE NOÉ, *Discours pour une bénédiction de drapeaux.*

#### L'AMITIÉ.

Passion sublime, sentiment des grandes âmes, bonheur du monde, devant lequel tous les maux disparaissent ou s'affaiblissent, et tous les biens s'embellissent et s'accroissent, ô divine amitié! ton nom seul me rappelle tous les charmes de ma vie. Passion héroïque dont le feu toujours pur est allumé par le sentiment, et animé par l'intelligence; vertu consolatrice que le souverain être a accordée à l'homme pour le dédommager des suites funestes d'une raison égarée; sentiment bienfaisant, sans lequel il ne peut exister aucun bien pour nous; car, qu'est-ce qu'un bien dont on ne peut parler à son ami? Vertu céleste dont le nom a été si souvent prostitué, dont l'image a été si souvent altérée, que les mortels adorent même lorsqu'ils l'ignorent; passion généreuse et sublime qui ennoblit tout notre être, et qui ne nous fait vivre que pour l'ami que notre cœur a choisi! c'est toi que nous avons maintenant à peindre.

Jamais celui dont le cœur est brûlé par les douces flammes de la sainte amitié n'éprouva un



sentiment si vif, que lorsque l'ami qu'il chérit a le plus besoin de son secours; il le suit au milieu de l'infortune la plus cruelle: il s'attache à lui pour ne jamais s'en séparer; les froideurs mêmes de celui qu'il a choisi ne peuvent éteindre le feu céleste dont il est embrasé; il l'aime même ingrat, même infidèle aux saintes lois de l'amitié; il le plaint, il lui pardonne tous les maux qu'il en reçoit, il en est désolé, mais il ne l'en chérit pas moins, il immole tout son bonheur au sien: il veut mourir pour son Oreste, et consent qu'il l'ignore. Son âme se confond avec celle de son ami, elle n'a plus que les mêmes désirs, les mêmes mouvements, les mêmes affections; et lorsque la mort, qui vient tout désunir, lui enlève l'objet de ses tendres et immortels sentiments, il l'accompagne avec courage jusqu'au bord de sa tombe; il lui dérobe ses pleurs, il sème de quelques charmes ces instants funestes; il le console au moment où tout va lui être ravi sans retour; et lorsque la porte fatale du tombeau est fermée, désolé et sans espoir, il ne retient plus ses larmes; mais seul au milieu du silence des bois les plus épais et les plus solitaires, il va pleurer celui qu'il a perdu, se nourrir de ses regrets et de l'image de son ami, et consumer dans la douleur un cœur dont les sentiments ne peuvent plus s'épancher, une vie qui n'était pas pour lui, et qui lui est devenue inutile.

Quelquefois, lorsque les ombres règnent sur la terre, il croit distinguer son ami au milieu d'une faible lumière; il lui parle; hélas! comme s'il pouvait l'entendre; il charme sa douleur par cette douce et cruelle illusion; il court embrasser cette ombre si chérie, il ne rencontre que des ténèbres insensibles, et ne retrouve dans son cœur que les regrets les plus cuisants: il le redemande à la nuit,

il le redemande au jour; et, ne pouvant plus supporter le faix de ses amertumes, de ses chagrins et de sa perte, il succombe enfin à sa douleur, et meurt en prononçant le nom de son ami. O céleste amitié! pourquoi tes flammes pures ne consomment-elles pas toutes les âmes! Pourquoi si peu de mortels t'ont-ils dans le cœur, lorsque tous t'ont sur les lèvres! Et pourquoi ton nom, que la vertu seule devrait prononcer, a-t-il si souvent servi à voiler de noires trahisons et des complots sinistres!

LACÉPÈDE, *Poétique de la musique.*

#### L'EMPLOI DES RICHESSES.

Comme riches, la religion vous apprend à craindre et à respecter les richesses: elles sont en effet, ou les plus grands de tous les maux, ou les plus grands de tous les biens. Quand la cupidité cherche à se les procurer, il n'y a plus de sûreté parmi les hommes; l'amitié est indignement trahie; la droiture et la bonne foi disparaissent; le sang coule de toutes parts; les poisons se préparent; la nature devient féroce. Quand l'avarice les entasse et les resserre, l'industrie utile est découragée; les arts nécessaires languissent; les maisons de miséricorde tombent; les pauvres meurent. Quand la volupté ou le luxe les dissipe, les mœurs ne sont plus, le mariage n'est que l'annonce du divorce; les différentes conditions se confondent; le superflu absorbe le nécessaire; une fausse magnificence couvre une misère générale; les grands se ruinent et cessent d'être grands; la nation baisse; on cherche en vain l'ancienne dignité et l'âme des aïeux, on

ne trouve dans leurs descendants que leurs noms et leurs titres.

Mais quand la charité distribue des richesses, elles sont alors la toute-puissance de l'homme; elles créent, pour ainsi dire, un monde nouveau dans l'ordre physique; elles font circuler en tous lieux l'abondance et la vie; elles sont l'aiguillon et la récompense du travail; elles cherchent le mérite; elles préviennent l'indigence; elles essuient les larmes des malheureux; elles brisent les chaînes des captifs; elles raffermissent la pudeur chancelante; elles font rentrer sans crainte le mariage dans ses légitimes droits; elles peuplent les déserts; elles redonnent la fertilité aux campagnes abandonnées; elles ne rappellent pas du tombeau les Lazares ensevelis depuis quatre jours, mais elles empêchent les Lazares mourants d'y descendre.

Ainsi le riche miséricordieux n'est pas simplement un homme, c'est la Providence elle-même rendue visible, et appliquée d'une manière sensible au bonheur du monde.

L'ABBÉ POUILLÉ, *Exhortations sur l'aumône.*

#### AUX ÉCRIVAINS: RESPECT DE LA VÉRITÉ.

Il est temps de respecter la vérité. Il y a deux mille ans que l'on écrit, et deux mille ans que l'on flatte. Poètes, orateurs, historiens, tout a été complice de ce crime. Il y a peu d'écrivains pour qui l'on n'ait à rougir; il n'y a presque pas un livre où il n'y ait des mensonges à effacer. *Les quatre Siècles des Arts*, monuments de génie, sont aussi des monuments de bassesse. Qu'il en naisse un cinquième, et qu'il soit celui de la vérité. La flat-

terie, dans tous les siècles, l'a bannie des cours; la mollesse de nos mœurs la bannit de nos sociétés; l'effroi la repousse de nos cœurs, quand elle y veut descendre.

O écrivains! qu'elle ait un asile dans vos ouvrages; que chacun de vous fasse le serment de ne jamais flatter, de ne jamais tromper.

Avant de louer un homme, interrogez sa vie; avant de louer la puissance, interrogez votre cœur. Si vous espérez, si vous craignez, vous serez vils. Etes-vous destinés par vos talents à la renommée, songez que chaque ligne que vous écrivez ne s'effacera plus; montrez-la donc d'avance à la postérité qui vous lira, et tremblez qu'après avoir lu, elle ne détourne son regard avec mépris. Non, le génie n'est pas fait pour trafiquer du mensonge avec la fortune; il a dans son cœur je ne sais quoi qui s'indigne d'une faiblesse, et sa grandeur ne peut s'avilir sans remords.

Juger de tout, apprécier la vie, peser la crainte et l'espérance, voir et l'intérêt des hommes, et l'intérêt des sociétés, s'instruire par les siècles et instruire le sien, distribuer sur la terre et la gloire et la bonté, et faire ce partage comme Dieu et la conscience le feraient, voilà sa fonction; que chacune de ses paroles soit sacrée, que son silence même inspire le respect et ressemble quelquefois à la justice. Un conquérant qui aimait la gloire, mais plus avide de renommée que juste, s'étonnait de ce qu'un homme vertueux, et que tout le peuple respectait, ne parlait jamais de lui. Il le manda. "Pourquoi, dit-il, les hommes les plus sages de mon empire se taisent-ils sur mes conquêtes? Prince, dit le vieillard, les sages des siècles suivants le diront à la postérité;" et il se retira.

THOMAS, *Essai sur les éloges.*

LE VÉRITABLE HOMME DE LETTRES, L'HOMME DE LETTRES CITOYEN.

Quel état que celui où, par devoir, on doit être toujours l'interprète de la morale et de la vertu! Mais, pour être digne de la peindre, il faut la sentir. Le véritable homme de lettres ne se bornera donc point à enseigner la vertu dans ses écrits; on ne verra point ses mœurs contredire ses ouvrages, et lorsqu'un sentiment honnête viendra s'offrir sous sa plume; il ne le repoussera point comme un accusateur. Heureux si, dans la douceur de la vie domestique, il peut épurer son âme! Heureux si sa maison est le sanctuaire de la nature! si, tous les jours, il peut aimer ce qu'il honore! si, tous les jours, il peut serrer dans ses bras un père, une mère, qui répondent à ses caresses, et dont la vieillisse adorée n'offre, aux yeux du fils qui la contemple, que l'image des vertus et le souvenir attendrissant des bienfaits.

Dans le monde, simple et sans faste, aussi éloigné de la fausseté que de la rudesse, il parlera aux hommes sans les flatter, comme sans les craindre. Il ne séparera point le respect qu'il doit aux titres, du respect que tout homme se doit. Il sait que la dignité des rangs est à un petit nombre de citoyens, mais que la dignité de l'âme est à tout le monde; que la première dégrade l'homme qui n'a qu'elle; que la seconde élève l'homme à qui tout le reste manque. Si la fortune lui donne un bienfaiteur, il remerciera le ciel d'avoir un devoir de plus à remplir. A ses ennemis, il opposera le courage et la douceur; à l'envie, le développement de ses talents; à la satire, le silence; aux calomniateurs,

sa vertu. La vertu, dans un cœur noble, se nourrit par la liberté. Il sera donc libre, et sa liberté sera de n'obéir qu'à l'honneur, de ne craindre que les lois.

Jouirait-il de cette indépendance, s'il pouvait ouvrir son âme au désir de la fortune et au vil intérêt? Non: l'intérêt et la liberté se combattent. Homme de lettres, si tu as de l'ambition, ta pensée devient esclave, et ton âme n'est plus à toi. Va, la richesse ne cherche pas les hommes libres, elle ne pénètre pas dans les solitudes; elle ne court pas après la vertu, elle fuit surtout la vérité. Si tu t'occupes de fortune, tu te mets toi-même à l'enchère; crains de calculer bientôt le prix d'une bassesse, et le salaire d'un mensonge. Si ton âme est noble, ta fortune est l'honneur; ta fortune est l'estime de ta patrie, l'amour de tes concitoyens, le bien que tu peux faire. Si elle ne te suffit pas, renonce à un état que tu déshonores. Tu serais à la fois vil et malheureux, tourmenté et coupable, tu serais trop à plaindre.

Que le véritable homme de lettres est différent! Tout ce qui trouble et agite les autres hommes n'a point d'empire sur lui. Il ne court point après les récompenses; la sienne est dans son cœur. Si les richesses s'offrent à lui, il s'honore par leur usage; si elles s'éloignent, il s'honore par sa pauvreté. Ainsi les jours se succèdent, ainsi les années s'écoulent entre le bonheur et la paix. Enfin la tranquille vieillesse vient couronner ses travaux. Il voit le dernier terme sans remords et sans trouble. Il tourne les yeux vers la patrie dont il se sépare. Elle l'a honoré, elle le regrette. Il voit la postérité qui s'avance pour recevoir son nom. Si, en ramenant ses regards sur lui-même, il parcourt toutes les pensées de sa vie, il n'en trouve aucune qu'il dési-

rât pouvoir effacer ; toutes ont été utiles ; toutes consacrées au bonheur des hommes. La douce idée de l'avenir se joint à celle du passé, et répand la sérénité sur ses derniers moments. Il meurt, mais ses pensées vivent, et feront encore quelque bien à la terre, lorsque ses cendres mêmes ne seront plus. Telle est la carrière de l'homme de lettres citoyen : en est-il une où la gloire soit plus douce, et laisse au fond d'un cœur honnête une satisfaction plus touchante et plus pure ?

THOMAS, *Disc. de récept. à l'Acad. franc.*

LA SOLITUDE POUR L'HOMME DE GÉNIE, POUR  
LE SAGE.

Hommes du monde si fiers de votre politesse et de vos avantages, souffrez que je vous dise la vérité : ce n'est jamais parmi vous que l'on fera ni que l'on pensera de grandes choses. Vous polissez l'esprit, mais vous énervez le génie : qu'a-t-il besoin de vos vains ornements ? sa grandeur fait sa beauté. C'est dans la solitude que l'homme de génie est ce qu'il doit être ; c'est là qu'il rassemble toutes les forces de son âme. Aurait-il besoin des hommes ? n'a-t-il pas avec lui la nature ? et il ne la voit point à travers les petites formes de la société, mais dans sa grandeur primitive, dans sa beauté originelle et pure. C'est dans la solitude que toutes les heures laissent une trace, que tous les instants sont représentés par une pensée, que le temps est au sage, et le sage à lui-même. C'est dans la solitude surtout que l'âme a toute la vigueur de l'indépendance. Là elle n'entend point le bruit des chaînes que le despotisme et la superstition secouent sur leurs esclaves ; elle

est libre comme la pensée de l'homme qui existerait seul.

THOMAS, *Éloge de Descartes.*

LA MORT D'ALEXANDRE.

Alexandre fit son entrée dans Babylone, avec un éclat qui surpassait tout ce que l'univers avait jamais vu... Pour rendre son nom plus fameux que celui de Bacchus, il entra dans les Indes, où il poussa ses conquêtes plus loin que ce célèbre vainqueur ; mais celui que les déserts, les fleuves et les montagnes n'étaient pas capables d'arrêter, fut contraint de céder à ses soldats rebutés qui lui demandaient du repos : réduit à se contenter des superbes monuments qu'il laissa sur les bords de l'Araspe, il ramena son armée par une autre route que celle qu'il avait tenue, et dompta tous les pays qu'il trouva sur son passage.

Il revint à Babylone craint et respecté, non pas comme un conquérant, mais comme un dieu ; mais cet empire formidable qu'il avait conquis ne dura pas plus long-temps que sa vie, qui fut courte ; à l'âge de trente-trois ans, au milieu des plus vastes desseins qu'un homme eût jamais conçus, et avec les plus justes espérances d'un heureux succès, il mourut sans avoir eu le loisir d'établir ses affaires, laissant un frère imbécile, et des enfants en bas âge incapables de soutenir un si grand poids.

Mais ce qu'il y avait de plus funeste pour sa maison et pour son empire, est qu'il laissait des capitaines à qui il avait appris à ne respirer que l'ambition et la guerre. Il prévint à quels excès ils

se porteraient quand il n'en serait plus au monde; pour les retenir, ou de peur d'en être dédit, il n'ose nommer ni son successeur ni le tuteur de ses enfants. Il prédit seulement que ses amis célébreraient ses funérailles par des batailles sanglantes, et il expira à la fleur de son âge, plein des tristes images de la confusion qui devait suivre sa mort. Son empire fut partagé, toute sa maison fut exterminée, et la Macédoine, l'ancien royaume de ses ancêtres, passa à une autre famille. Ainsi ce conquérant, le plus renommé et le plus illustre qui fut jamais, a été le dernier roi de sa race. S'il fût demeuré paisible dans la Macédoine, la grandeur de son empire n'aurait pas tenté ses capitaines, et il aurait pu laisser à ses enfants le royaume de ses pères; mais, parce qu'il avait été trop puissant, il fut la cause de la perte des siens. **ET VOILA LE FRUIT GLOIREUX DE TANT DE CONQUÊTES!**

BOSSUET.

## LA GLOIRE.

On a beaucoup déclamé contre la gloire, cela est naturel; il est beaucoup plus aisé d'en dire du mal que de la mériter. Tacite était plus ingénu; il convenait que c'était la dernière passion du sage et apparemment la sienne. Il y a des hommes qui se vantent de la mépriser, et, pour qu'on n'en doute pas, ils le répètent: c'est une raison de plus pour ne les point croire. Chacun en secret y prétend; mais l'un s'affiche, et l'autre se cache. L'un a la vanité des petites choses, et l'autre l'orgueil des grandes. Corneille mettait sa gloire à faire *Cinna*;

un courtisan de son siècle, à paraître avec grâce dans un ballet.

Voulez-vous savoir ce que peut le sentiment de la gloire? Otez-le de dessus la terre, tout change; le regard de l'homme n'anime plus l'homme; il est seul dans la foule; le passé n'est rien; le présent se resserre; l'avenir disparaît; l'instant qui s'écoule périt éternellement, sans être d'aucune utilité pour l'instant qui doit suivre.

En parcourant l'histoire des empires et des arts, je vois partout quelques hommes sur des hauteurs, et en bas le troupeau du genre humain qui suit de loin et à pas lents. Je vois la gloire qui guide les premiers, et ils guident l'univers.

THOMAS, *Essai sur les éloges.*

## LE DUEL.

Gardez-vous de confondre le nom sacré de l'honneur avec ce préjugé féroce qui met toutes les vertus à la pointe d'une épée, et n'est propre qu'à faire de braves scélérats.

En quoi consiste ce préjugé? Dans l'opinion la plus extravagante et la plus barbare qui entra jamais dans l'esprit humain, savoir, que tous les devoirs de la société sont suppléés par la bravoure; qu'un homme n'est plus fourbe, fripon, calomniateur; qu'il est civil, humain, poli, quand il se bat; que le mensonge se change en vérité, que le vol devient légitime, la perfidie honnête, l'infidélité louable, sitôt qu'on soutient tout cela le fer à la main; qu'un affront est toujours bien réparé par un coup d'épée, et qu'on n'a jamais tort avec un homme, pourvu qu'on le tue. Il y a, je l'avoue,

une autre sorte d'affaire où la gentillesse se mêle à la cruauté, et où l'on ne tue les gens que par hasard; c'est celle où l'on se bat au premier sang. Au premier sang! grand Dieu! Et qu'en veux-tu faire de ce sang, bête féroce! le veux-tu boire?

Les plus vaillants hommes de l'antiquité songèrent-ils jamais à venger leurs injures personnelles par des combats particuliers! César envoya-t-il un cartel à Caton, ou Pompée à César, pour tant d'affronts réciproques? Et le plus grand capitaine de la Grèce fut-il déshonoré pour s'être laissé menacer d'un bâton? D'autres temps, d'autres mœurs, je le sais; mais n'y en a-t-il que de bonnes, et n'oserait-on s'enquérir si les mœurs d'un temps sont celles qu'exige le solide honneur? Non, cet honneur n'est point variable, il ne dépend ni des temps, ni des lieux, ni des préjugés, il ne peut ni passer, ni renaître; il a sa source éternelle dans le cœur de l'homme juste et dans la règle inaltérable de ses devoirs. Si les peuples les plus éclairés, les plus braves, les plus vertueux de la terre, n'ont point connu le duel, je dis qu'il n'est point une institution de l'honneur, mais une mode affreuse et barbare, digne de sa féroce origine. Reste à savoir si, quand il s'agit de sa vie ou de celle d'autrui, l'honnête homme se règle sur la mode, et s'il n'y a pas alors plus de vrai courage à la braver qu'à la suivre. Que ferait celui qui s'y veut asservir, dans les lieux où règne un usage contraire? A Messine ou à Naples, il irait attendre son homme au coin d'une rue, et le poigner par derrière. Cela s'appelle être brave en ce pays-là, et l'honneur ne consiste pas à se faire tuer par son ennemi, mais à le tuer lui-même.

L'homme droit, dont toute la vie est sans tache, et qui ne donna jamais aucun signe de lâcheté, refusera de souiller sa main d'un homicide, et n'en se-

ra que plus honoré. Toujours prêt à servir la patrie, à protéger le faible, à remplir les devoirs les plus dangereux, et à défendre, en toute rencontre juste et honnête, ce qui lui est cher, au prix de son sang, il met dans ses démarches cette inébranlable fermeté qu'on n'a point sans le vrai courage. Dans la sécurité de sa conscience, il marche la tête levée, il ne fuit ni ne cherche son ennemi. On voit aisément qu'il craint moins de mourir que de mal faire, et qu'il redoute le crime et non le péril. Si les vils préjugés s'élèvent un instant contre lui, tous les jours de son honorable vie sont autant de témoins qui le récuse; et dans une conduite si bien liée, on juge d'une action sur toutes les autres.

Les hommes si ombrageux et si prompts à provoquer les autres, sont pour la plupart de malhonnêtes gens, qui, de peur qu'on ose leur montrer ouvertement le mépris qu'on a pour eux, s'efforcent de couvrir de quelques affaires d'honneur l'infamie de leur vie entière.

Tel fait un effort et se présente une fois, pour avoir le droit de se cacher le reste de sa vie. Le vrai courage a plus de constance et moins d'empressement; il est toujours ce qu'il doit être, il ne faut ni l'exciter ni le retenir: l'homme de bien le porte partout avec lui; au combat, contre l'ennemi; dans un cercle, en faveur des absents et de la vérité; dans son lit, contre les attaques de la douleur et de la mort. La force de l'âme qui l'inspire est d'usage dans tous les temps: elle met toujours la vertu au-dessus des événements, et ne consiste pas à se battre, mais à ne rien craindre.

## LE SUICIDE.

Tu veux cesser de vivre: mais je voudrais bien savoir si tu as commencé. Quoi! fus-tu placé sur la terre pour n'y rien faire? Le ciel ne t'imposait-il point avec la vie une tâche pour la remplir? Si tu as fait ta journée avant le soir, repose-toi le reste du jour, tu le peux; mais voyons ton ouvrage. Quelle réponse tiens-tu prête au juge suprême qui te demandera compte de ton temps? Malheureux! trouve-moi ce juste qui se vante d'avoir assez vécu: que j'apprenne de lui comment il faut avoir porté la vie pour être en droit de la quitter.

Tu comptes les maux de l'humanité, et tu dis: La vie est un mal. Mais regarde, cherche dans l'ordre des choses si tu y trouves quelques biens qui ne soient point mêlés de maux. Est-ce donc à dire qu'il n'y ait aucun bien dans l'univers, et peux-tu confondre ce qui est mal par sa nature, avec ce qui ne souffre le mal que par accident? La vie passive de l'homme n'est rien, et ne regarde qu'un corps dont il sera bientôt délivré; mais sa vie active et morale, qui doit influencer sur tout son être, consiste dans l'exercice de sa volonté. La vie est un mal pour le méchant qui prospère, et un bien pour l'honnête homme infortuné; car ce n'est pas une modification passagère, mais son rapport avec son objet, qui la rend ou bonne ou mauvaise.

Tu t'ennuies de vivre, et tu dis: La vie est un mal. Tôt ou tard tu seras consolé, et tu diras: La vie est un bien. Tu diras plus vrai sans mieux raisonner; car rien n'aura changé que toi. Change donc dès aujourd'hui, et puisque c'est dans la mauvaise disposition de ton âme qu'est le mal, corrige

tes affections dérégées, et ne brûle pas la maison pour n'avoir pas la peine de la ranger.

Que sont dix, vingt, trente ans pour un être immortel? La peine et le plaisir passent comme une ombre: la vie s'écoule en un instant; elle n'est rien par elle-même; son prix dépend de son emploi. Le bien seul qu'on a fait demeure, et c'est par lui qu'elle est quelque chose. Ne dis donc plus que c'est un mal pour toi de vivre, puisqu'il dépend de toi seul que ce soit un bien; et si c'est un mal d'avoir vécu, ne dis pas non plus qu'il t'est permis de mourir: car autant vaudrait dire qu'il t'est permis de n'être pas homme, qu'il t'est permis de te révolter contre l'auteur de ton être, et de tromper ta destination.

Le suicide est une mort furtive et honteuse, c'est un vol fait au genre humain. Avant de le quitter, rends-lui ce qu'il a fait pour toi. Mais je ne tiens à rien, je suis inutile au monde. Philosophe d'un jour! ignores-tu que tu ne saurais faire un pas sur la terre sans trouver quelque devoir à remplir, et que tout homme est utile à l'humanité, par cela seul qu'il existe?

Jeune insensé! s'il te reste au fond du cœur le moindre sentiment de vertu, viens que je t'apprenne à aimer la vie. Chaque fois que tu seras tenté d'en sortir, dis en toi-même: *Que je fasse encore une bonne action avant que de mourir*; puis, va chercher quelque indigent à secourir, quelque infortuné à consoler, quelque opprimé à défendre. Si cette considération te retient aujourd'hui, elle te retiendra demain, après demain, toute la vie. Si elle ne te retient pas, meurs, tu n'es qu'un méchant.

LE MÊME.

## LE RESPECT DES CHINOIS POUR LES TOMBEAUX.

Paris, où l'on vient apprendre la décence et l'urbanité, est le lieu du monde où l'on a le moins de respect pour les restes des objets qui nous ont été chers. L'homme, livré dans cette vaste capitale à une infinité de goûts frivoles, ne conserve aucun souvenir de ses semblables, dès qu'ils sont morts. Ils n'ont d'autres lieux de sépulture que des fosses profondes où l'on précipite chaque jour, sans aucune distinction de sexe, ni d'âge, les femmes, les enfants, les vieillards, jusqu'à ce qu'elles soient remplies. L'ami ne peut plus reconnaître les cendres de son ami dans ces voiries humaines; il craint même de s'approcher de ces gouffres de la mort d'où s'exhalent sans cesse des vapeurs funestes aux vivants.

Il n'en est pas ainsi chez les Chinois; ce peuple le plus ancien de la terre, parce que son gouvernement est fondé sur les lois de la nature. Leurs tombeaux sont un des principaux ornements des environs de leurs villes. Chaque famille a en propriété une petite portion de terre dans les collines du voisinage. Elle y fait creuser une grotte, où elle dépose avec un respect religieux les corps de ses parents: l'entrée de la grotte est décorée de quelques arbres, à l'ombre desquels se reposent souvent les voyageurs. Lorsqu'un corps est consommé par le temps et par la chaux, on l'ensevelit. Le plus proche parent, vêtu d'une grosse étoffe de chanvre, et ceint d'une corde, vient, à la tête de la famille, en recueillir les ossements; il les dépose dans une urne de porcelaine, qu'il place, avec celles de ses ancêtres, dans une chambre particulière de sa maison. C'est là qu'il retrouve des ur-

nes pleines de pleurs, suivant l'expression de Juvénal. Il y voit ainsi d'un coup-d'œil ses nombreux aïeux, qui se sont succédé pendant plusieurs siècles. Le sentiment d'une longue antiquité est dans sa famille, comme il est dans l'empire. Elle voit, à la suite les uns des autres, les auteurs auxquels elle doit le jour; et, plusieurs fois par an, elle invoque, par des sacrifices et des libations, leurs esprits qu'elle croit retournés dans les cioux; elle les prie de lui inspirer de bons conseils; et de présider à ses destinées. C'est sans doute à des rites aussi touchants, et à ces sentiments religieux envers leurs parents morts, que les Chinois doivent l'amour qu'ils portent à leurs parents vivants et à leur patrie. Leurs tombeaux sont les fondements de leur empire, qui dure depuis plus de quatre mille ans.

BERNARDIN DE SAINT PIERRE, *Harmonies de la Nature*, t. II.

## LA PRIÈRE A BORD D'UN VAISSEAU.

Cependant le capitaine du navire, sa montre marine à la main, et épiant en silence à l'occident la seconde précise où le disque du soleil, réfracté de la moitié de son disque, semble toucher la vague et y flotter un moment, avant d'y être submergé tout entier, élève la voix et dit: "Messieurs, la prière!" Toutes les conversations cessent, les jeux finissent, les matelots jettent à la mer leur cigare encore enflammé, ils ôtent leur bonnet grec de laine rouge, le tiennent à la main, et viennent s'agenouiller entre les deux mâts. Le plus jeune d'entre eux ouvre un livre de prières et chante l'*Ave maris stella*, et les litanies sur un mode tendre,



plaintif et grave, qui semble avoir été inspiré au milieu de la mer et de cette mélancolie inquiète des dernières heures du jour, où tous les souvenirs de la terre, de la chaumière, du foyer, remontent du cœur dans la pensée de ces hommes simples. Les ténèbres vont redescendre sur les flots et engloutir jusqu'au matin, dans leur obscurité dangereuse, la route des navigateurs et les vies de tant d'êtres qui n'ont plus pour phare que la providence, pour asile que la main invisible qui les soutient sur les flots. Si la prière n'était pas née avec l'homme même, c'est là qu'elle eût été inventée par des hommes seuls avec leurs pensées et leur faiblesse en présence de l'abîme du ciel où se perdent leurs regards, de l'abîme des mers dont une planche fragile les sépare; au mugissement de l'Océan qui gronde, siffle, hurle, mugit comme les voix de mille bêtes féroces; aux coups du vent qui fait rendre un son aigu à chaque cordage; aux approches de la nuit qui grossit tous les périls et multiplie toutes les terreurs. Mais la prière ne fut jamais inventée; elle naquit du premier soupir, de la première joie, de la première peine du cœur humain, ou plutôt l'homme ne naquit que pour la prière; glorifier Dieu ou l'implorer, fut sa seule mission ici-bas; tout le reste périt avant lui ou avec lui; mais le cri de gloire, d'admiration ou d'amour, qu'il élève vers son Créateur, en passant sur la terre, ne périt pas; il remonte, il retentit d'âge en âge à l'oreille de Dieu, comme l'écho de sa propre voix, comme un reflet de sa magnificence; il est la seule chose qui soit complètement divine en l'homme, et qu'il puisse exaler avec joie et orgueil; car cet orgueil est un hommage à celui-là seul qui peut en avoir, à l'Être infini.

LAMARTINE, *Voyage en Orient.*

## UTILITÉ DU MALHEUR.

C'est dans une âme froissée par la douleur que naissent les grandes pensées. Les hommes qui ne connaissent que la prospérité et les plaisirs ne sont pas plus capables de hautes idées que de sentiments élevés. De la contradiction naît l'énergie de l'âme; elle a des forces en réserve pour le malheur. Le génie, sans l'aide des peines, est un roi sans sujets; le même feu qui le consume le fait briller. L'âme entraînée hors d'elle-même est esclave des amusements dont elle jouit. Le ciel, avare de ses dons, a réservé la force pour ceux qui combattent. De quelle utilité serait-elle à ceux qui vivent asservis? L'adversité concentre l'âme au milieu de ses facultés, rallie ses puissances, et à chaque instant augmente leur ressort. Les génies qui ont fait le plus de bruit dans le monde ont marché au milieu des contradictions. Homère vécut malheureux; Lucrèce mit au jour ses pensées entre les accès les plus violents de ses maux; Démosthène lança des foudres, parce qu'il entendit gronder autour de lui; l'éloquence de Cicéron s'alluma au flambeau de la discorde; Tacite sentit réveiller son génie au bruit des chaînes dans lesquelles l'univers gémissait depuis que Rome connut des tyrans; celui du Tasse s'aiguïsa dans les chagrins; Milton, engagé dans les factions, transporta au haut des cieux les combats qui désolaient sa patrie: le citoyen factieux enfanta le poète sublime. La religion offre un plus beau spectacle: Saint Chrysostôme revient de ses exils avec de nouvelles armes pour l'éloquence. Bossuet, excité par la contradiction, communique l'agitation de son gé-

nie à ses écrits. Young, accablé sous le poids de la douleur, forme de tout l'univers un monceau de ruines, et fait éclipser l'auguste lumière de la nature devant le sombre flambeau de la mort. Les philosophes instruisent la terre au milieu des adversités. C'est dans la persécution que Descartes brise l'ancienne machine du monde, et qu'il en reconstruit une nouvelle. Galilée pèse les éléments du fond des cachots, et la nature étonnée reçoit ses lois. Le génie seul est libre au milieu des fers. La paix corrompt les peuples et les précipite dans le sommeil. L'agitation renouvelle la jeunesse des empires et les ramène vers leur grandeur. La majesté de la vertu apparaît alors aux yeux des peuples. Respectons le malheur, il possède la plus belle domination, la seule qui dure autant que l'univers.

L'ARRÉ DE DESPLAS, *Essai sur l'éloquence de la chaire.*

---

## LETTRES.

---

### PRÉCEPTES DU GENRE ET MODELE D'EXERCICE.

Le genre épistolaire eut dans le siècle de Louis XIV une assez grande importance: il avait fait la réputation de Balzac et de Voiture, suivis par cette foule d'imitateurs qui marche toujours à la suite des succès. Si les modèles ne sont plus guère lus, les copistes sont entièrement oubliés. Les gens plus curieux que difficiles vont encore chercher des anecdotes dans les lettres de Guy-Patin, dans celles de madame Dunois, dans celles de Marana, connues sous le nom d'*espion turc*, etc. Tous ces livres, décriés auprès des gens instruits, ne sont guère que des recueils de satires grossières, ou d'histoires romanesques et de contes populaires, aliments passagers de la malignité d'une génération, rebutés par la suivante. Un seul recueil de lettres a mérité de passer jusqu'à nous, et de vivre dans la postérité, et c'est celui dont l'auteur ne songeait à faire ni un roman, ni une satire, ni un ouvrage quelconque. Tout le monde me prévient, et nomme madame de Sévigné.

C'est avec justice qu'on lui a dit dans un poème dont le sujet, ébauché dans un temps plus heu-

reux, n'est guère de nature à être achevé dans le nôtre :

Charmante Sévigné, quels honneurs te sont dûs !  
 Tu les as mérités, et non pas attendus.  
 Tu ne te flattais pas d'avoir pour confidente  
 Cette postérité pour qui l'on se tourmente.  
 Dans le cœur de Grignan tu répandais le tien :  
 Tes lettres font ta gloire et sont notre entretien.  
 Ce qu'on cherche sans fruit, tu le trouves sans peine,  
 Que tu m'as fait pleurer le trépas de Turenne !  
 Qui te surpassera dans l'art de raconter ?  
 Ces portraits d'une cour qu'on se plaît à citer  
 Se retracent chez toi bien mieux que dans l'histoire ;  
 Ces héros, dont ailleurs je n'appris que la gloire,  
 Je les vois, les entends, et converse avec eux.

Si le plus grand éloge d'un livre est d'être beaucoup relu, qui a été plus loué que ces *lettres* ? Elles sont de toutes les heures : à la ville, à la campagne, en voyage, ou lit madame de Sévigné. N'est-ce pas un livre précieux, que celui qui vous amuse ; vous intéresse et vous instruit presque sans vous demander d'attention ? C'est l'entretien d'une femme très-aimable, dans lequel on n'est point obligé de mettre du sien : ce qui est un grand attrait pour les esprits paresseux, et presque tous les hommes le sont, au moins la moitié de la journée.

Je sais bien que les détails historiques d'un siècle et d'une cour qui ont laissé une grande renommée, font une partie de l'intérêt qu'on prend à cette lecture. Mais la cour d'Anne d'Autriche et la Fronde sont aussi des objets piquants pour la curiosité, et madame de Motteville est un peu moins lue que madame de Sévigné. Il y a donc ici un avantage personnel ; et qui pourrait l'ignorer ou le méconnaître ? C'est le mélange heureux du naturel, de la sensibilité et du goût ; c'est une manière de narrer qui lui est propre. Rien n'est égal à la vivacité de ses tournures et au bonheur de

ses expressions. Elle est toujours affectée de ce qu'elle dit et de ce qu'elle raconte ; elle peint comme si elle voyait, et l'on croit voir ce qu'elle peint. Une imagination active et mobile, comme l'est ordinairement celle des femmes, l'attache successivement à tous les objets : dès qu'elle s'en occupe, ils prennent un grand pouvoir sur elle. Voyez dans ses *lettres* la mort de Turenne ; personne ne l'a pleuré de si bonne foi ; mais personne ne l'a tant fait pleurer. C'est la plus attendrissante des oraisons funèbres de ce grand homme ; mais ce n'est pas seulement, il faut l'avouer, parce que tout est vrai et senti ; c'est qu'on ne se méfie pas d'une lettre comme d'un panégyrique. C'est une terrible tâche, que de dire : Écoutez-moi, je vais louer : écoutez-moi, et vous allez pleurer. Alors précisément on pleure et on admire le moins qu'on peut ; et lorsque l'orateur nous y a forcés, il a fait son métier, et l'on peut mettre sur le compte de son art une partie de la gloire de son héros. Madame de Sévigné probablement n'aurait pas fait le beau discours de Fléchier ; et si elle produit plus d'impression, c'est qu'elle s'entretient plus familièrement avec nous, qu'elle n'a point de mission à remplir, que son âme parle à la nôtre, sans annoncer le dessin de parler, et qu'elle nous communique tout ce qu'elle sent.

Ceux qui aiment à réfléchir et à tirer une instruction de leur plaisir même, peuvent trouver dans ses *lettres* un autre avantage ; c'est d'y voir sans nuage l'esprit de son temps, les opinions qui régnaient, ce qu'était le nom de Louis XIV, ce qu'était la cour, ce qu'était la dévotion, ce qu'était un prédicateur de Versailles, ce qu'était le confesseur du roi, le jésuite Lachaise, chez qui Luxembourg accusé allait faire une retraite, cet assemblage de faiblesses, de religion et d'agrément, qui

caractérisait les femmes les plus célèbres; cette délicatesse d'esprit qui, dans les courtisans, se mêlait à l'adulation; ce ton qui était encore un peu celui de la chevalerie et de l'héroïsme, et qui n'excluait pas le talent de l'intrigue. Il est peu de lettres qui donnent plus à penser à ceux qui lisent pour réfléchir, et non pas seulement pour s'amuser.

Une autre remarque à faire sur madame de Sévigné, c'est qu'on peut montrer beaucoup de goût dans son style et fort peu dans ses jugements, parce que notre style est notre esprit, et que nos jugements sont souvent l'esprit des autres, surtout dans ce qu'on appelle le monde. Les gens de lettres sont sujets à mal juger, par un intérêt qui va jusqu'à la passion: les gens du monde, d'abord par une indifférence qui leur fait adopter légèrement l'avis qu'on leur donne, ensuite par un entêtement qui leur fait soutenir le parti qu'ils ont embrassé. Voilà ce qui fait durer plus ou moins les préventions de société, source de tant d'injustices: de là celles de madame de Sévigné envers Racine, dont elle a dit qu'il *passera comme le café*. Elle se défendait de l'admirer, pour ne pas avoir l'air de revenir sur Corneille. On croirait pourtant qu'il n'y a rien de plus simple et de plus aisé que d'admirer à la fois deux grands écrivains; mais il n'en est pas ainsi de la plupart des hommes. Il semble qu'ils n'aient tout au plus que ce qu'il faut pour en goûter un, qu'ils soient jaloux dans leur opinion, comme on l'est dans l'amour, et qu'ils ne puissent pas souffrir que l'on compare rien à l'objet de leur choix; et puis ne faut-il pas se dédommager sur l'un de la justice que l'on rend à l'autre, et faire la part de la malignité? On ne loue presque que pour rabaisser; et, sans sortir de notre temps, j'ai vu depuis vingt années sept ou huit écrivains, dont chacun a été à son

tour le seul poète, le seul génie, le seul talent que nous eussions. Il est vrai que le temps a mis tout le monde d'accord en les faisant tous oublier, et il est bien juste de faire place à d'autres.

On a fait à madame de Sévigné un reproche plus grave, mais qui n'est nullement fondé: on a prétendu qu'elle faisait parade, dans ses lettres, d'un sentiment qui n'était point dans son âme; qu'en un mot, elle n'aimait point sa fille. Cette accusation est non-seulement dénuée de preuve, mais de probabilité: on n'affecte pas ce ton-là; et si madame de Sévigné ne sentait rien, qui donc l'obligeait à cette effusion de tendresse? A quoi bon cette pénible hypocrisie? Heureusement elle est impossible. On contreferaient plutôt le ton d'un amant que le cœur d'une mère; et madame de Sévigné ne pouvait puiser que dans le sien cette prodigieuse abondance d'expressions qui ne pouvait se sauver d'une ennuyeuse monotonie qu'à force de vérité.

Le faux est toujours fade, ennuyeux, languissant,  
Mais la nature est vraie, et d'abord on la sent.

C'est Boileau qui l'a dit; et si ce n'était pas lui, ce serait la raison.

LA HARPE, *Cours de littérature*, t. VII.

ANNE DE BOULEN AU ROI HENRI VIII, SON MARI.

Sire,

Le mécontentement de Votre Grandeur et mon emprisonnement me paraissent des choses si étranges, que je ne sais ce que je dois écrire, ni sur

quoï je dois m'excuser. Vous m'avez envoyé dire par un homme que vous savez être moi ennemi déclaré depuis long-temps, que, pour obtenir votre faveur, je dois reconnaître une certaine vérité. Il n'eût pas plus tôt fait son message, que je m'aperçus de votre dessein. Mais si comme vous le dites, l'aveu d'une vérité peut me procurer ma délivrance, j'obéirai à vos ordres de tout mon cœur, et avec une entière soumission. Que Votre Grandeur ne s'imagine pas que votre pauvre femme puisse jamais être amenée à reconnaître une faute dont la seule pensée ne lui est pas venue dans l'esprit. Jamais prince n'a eu une femme plus fidèle à tous ses devoirs, plus remplie d'une tendresse sincère, que celle que vous avez trouvée en la personne d'Anne de Boulen, qui aurait pu se contenter de ce nom et de son état, s'il avait plu à Dieu et à Votre Grandeur de l'y laisser. Mais, au milieu de mon élévation et de la royauté où vous m'avez admise, je ne me suis jamais oubliée au point de ne pas craindre quelque réveil pareil à celui qui m'arrive aujourd'hui. Comme cette élévation n'avait pas un fondement plus solide que le goût passager que vous avez eu pour moi, je ne doutais pas que la moindre allération dans les traits qui l'ont fait naître ne fût capable de vous faire tourner vers quelque autre objet.

Vous m'avez tirée d'un rang inférieur pour m'élever à la royauté, et à l'auguste rang de votre compagne; cette grandeur était fort au-dessus de mon mérite, ainsi que de mes droits. Cependant, si vous m'avez crue digne de cet honneur, ne souffrez pas, grand prince, qu'une inconstance injuste, ou que les mauvais conseils de mes ennemis me privent de votre faveur royale. Ne permettez pas qu'une tache aussi noire et aussi indigne que celle de vous

avoir été infidèle, ternisse la réputation de votre femme, et celle de la jeune princesse votre fille.

Ordonnez donc, ô mon roi, que l'on instruisse mon procès, mais que l'on y observe les lois de la justice, et ne permettez pas que mes ennemis jurés soient mes accusateurs et mes juges. Ordonnez même que mon procès me soit fait en public: ma fidélité ne craint point d'être flétrie par la honte. Vous verrez mon innocence justifiée, vos soupçons levés, votre esprit satisfait, et la calomnie réduite au silence; ou mon crime paraîtra aux yeux de tout le monde. Ainsi, quoi qu'il plaise à Dieu ou à vous d'ordonner de moi, Votre Grandeur peut se garantir de la censure publique; et mon crime étant prouvé en justice, vous serez en liberté, devant Dieu et devant les hommes, non-seulement de me punir comme une épouse infidèle, mais encore de suivre l'inclination que vous avez fixée sur cette personne qui est la cause du malheureux état où je me vois réduite, et que j'aurais pu vous nommer il y a long-temps, puisque Votre Grandeur n'ignorait pas jusqu'où allaient mes soupçons à cet égard.

Enfin, si vous avez résolu de me perdre, et que ma mort, fondée sur une infame calomnie, vous doive mettre en possession du bonheur que vous souhaitez, je prie Dieu qu'il veuille vous pardonner ce grand crime, aussi bien qu'à mes ennemis qui en sont les instruments, et qu'assis au dernier jour sur son trône devant lequel vous et moi comparâtrons bientôt, et où mon innocence, quoi qu'on puisse dire, sera ouvertement reconnue, je le prie, dis-je, qu'alors il ne vous fasse pas rendre un compte rigoureux du traitement cruel et indigne que vous m'aurez fait.

La dernière et la seule chose que je vous demande, est que je sois seule à porter tout le poids

de votre indignation, que ces pauvres innocents gentilshommes qui, m'a-t-on dit, sont retenus à cause de moi dans une étroite prison, n'en reçoivent aucun mal. Si jamais j'ai trouvé grâce devant vous, si jamais le nom d'Anne de Boulen a été agréable à vos oreilles, ne me refusez pas cette demande, et je ne vous importunerai plus sur quoi que ce soit: au contraire, j'adresserai toujours mes arden-tes prières à Dieu, afin qu'il lui plaise vous main-tenir en sa bonne garde, et vous diriger en toutes vos actions.

De ma triste prison à la Tour, le 16 mai.

Votre très-fidèle et très-obéissante femme,

ANNE DE BOULEN.

RÉPONSE DU VICOMTE D'ORTE, COMMANDANT DE BAYONNE,  
A CHARLES IX, QUI LUI AVAIT ORDONNÉ DE FAIRE MAS-  
SACRER LES PROTESTANS.

*Sire,*

J'ai communiqué le commandement de Votre Majesté à ses fidèles habitants et gens de guerre de la garnison: je n'y ai trouvé que de bons citoyens et braves soldats, mais pas un bourreau. C'est pourquoi eux et moi supplions très-humblement Votre Ma-jesté de vouloir bien employer nos bras et nos vies en choses possibles; quelque hasardeuses qu'elles soient, nous y mettrons jusqu'à la dernière goutte de notre sang.

BALZAC AU CARDINAL DE LA VALETTE.

*Monseigneur,*

L'espérance qu'on me donne depuis trois mois que vous devez passer tous les jours en ce pays, m'a empêché jusqu'ici de vous écrire, et de me ser- vir de ce seul moyen qui me reste de m'approcher de votre personne.

A Rome, vous marcherez sur des pierres qui ont été les dieux de César et de Pompée; vous con- sidérerez les ruines de ces grands ouvrages, dont la vieillesse est encore belle, et vous vous promè- nerez tous les jours parmi les histoires et les fables; mais ce sont des amusements d'un esprit qui se contente de peu, et non pas les occupations d'un homme qui prend plaisir de naviguer dans l'orage. Quand vous aurez vu le Tibre, au bord duquel les Romains ont fait l'apprentissage de leurs victoires, et commencé le long dessein qu'ils n'achevèrent qu'aux extrémités de la terre; quand vous serez monté au Capitole, où ils croyaient que Dieu était aussi présent que dans le ciel, et qu'il avait en- fermé le destin de la monarchie universelle, après que vous aurez passé au travers de ce grand espace qui était dédié aux plaisirs du peuple, je ne doute point qu'après avoir regardé encore beaucoup d'au- tres choses, vous ne vous lassiez à la fin du repos et de la tranquillité de Rome.

Il est besoin, pour une infinité de considéra- tions importantes, que vous soyez au premier con- clave, et que vous vous trouviez à cette guerre qui ne laisse pas d'être grande, pour être composée de personnes désarmées. Quelque grand objet que se

propose votre ambition, elle ne saurait rien concevoir de si haut, que de donner en même temps un successeur aux consuls, aux empereurs et aux apôtres, et d'aller faire de votre bouche celui qui marche sur la tête des rois, et qui a la conduite de toutes les âmes.

PASCAL A LA REINE CHRISTINE.

*Madame,*

Je sais que Votre Majesté est aussi éclairée et savante que puissante et magnanime. Voilà la raison qui m'a déterminé à m'adresser plutôt à Votre Majesté qu'à tout autre prince. J'ai une vénération bien plus grande pour les personnes d'un mérite sublime, que pour celles qui n'ont que des titres pompeux, un nom célèbre, des aïeux illustres, et une fortune brillante. Les premiers sont les vrais souverains de la terre. Il me semble que le pouvoir des rois sur leurs sujets n'est qu'une image imparfaite et grossière du pouvoir de l'esprit fort sur les esprits faibles. Le droit de persuader et d'instruire est, parmi les philosophes, ce que le droit de commander est dans le gouvernement politique. Quelque puissant, quelque redoutable que soit un monarque, tout manque à sa gloire, s'il n'a pas l'esprit éminent. Un citoyen obscur, sans biens, qui fait de sa vertu tout son appui, est au dessus du conquérant du monde.

Régnez donc, incomparable princesse, puisque votre génie est supérieur à votre rang, régnez sur l'univers, il est votre domaine; les savants et les gens de bien sont vos sujets. Que les souverains

apprennent avec admiration que la fille de Gustave est l'âme des savants et le modèle des rois.

MADAME DE MAINTENON A MADAME DE MONTESPAN.

*Madame,*

Voici le plus jeune des auteurs qui vient vous demander votre protection pour ses ouvrages. Il aurait bien voulu, pour les mettre au jour, attendre qu'il eût huit ans accomplis: mais il a eu peur qu'on ne le soupçonnât d'ingratitude, s'il eût été plus de sept ans au monde sans vous donner des marques publiques de sa reconnaissance.

En effet, madame, il vous doit une bonne partie de tout ce qu'il est. Quoiqu'il ait eu une naissance assez heureuse, et qu'il y ait peu d'auteurs que le ciel ait regardés aussi favorablement que lui, il avoue que votre conversation a beaucoup aidé à perfectionner en sa personne ce que la nature avait commencé. S'il pense avec quelque justesse, s'il s'exprime avec quelque grâce, et s'il sait faire déjà un assez juste discernement des hommes, ce sont autant de qualités qu'il a tâché de vous dérober. Pour moi, madame, qui connais ses plus secrètes pensées, je sais avec quelle admiration il vous écoute, et je puis vous assurer avec vérité qu'il vous étudie beaucoup plus volontiers que tous ses livres.

Vous trouverez dans l'ouvrage que je vous présente quelques traits assez beaux de l'histoire ancienne: mais il craint que, dans la foule des événements merveilleux qui sont arrivés de nos jours,

nous ne soyons guère touchés de tout ce qu'il pourra vous apprendre des siècles passés: il craint cela avec d'autant plus de raison, qu'il a éprouvé la même chose en lisant les livres. Il trouve quelquefois étrange que les hommes se soient fait une nécessité d'apprendre par cœur des auteurs qui nous disent des merveilles si fort au-dessous de celles que nous voyons. Comment pourrait-il être frappé des victoires des Grecs et des Romains, et de tout ce que *Florus* et *Justin* lui racontent? Ses nourrices, dès le berceau, ont accoutumé ses oreilles à de plus grandes choses. On lui parle, comme d'un prodige, d'une ville que les Grecs prirent en dix ans; il n'a que sept ans, et il a déjà vu chanter en France des *Te Deum* pour la prise de plus de cent villes.

Tout cela, madame, le dégoûte un peu de l'antiquité: il est fier naturellement: je vois bien qu'il se croit de bonne maison; et, avec quelque éloge qu'on lui parle d'*Alexandre* et de *César*, je ne sais s'il voudrait faire quelque comparaison avec les enfants de ces grands hommes. Je m'assure que vous ne desapprouverez pas en lui cette petite fierté, et que vous conviendrez qu'il ne se connaît pas mal en héros; mais vous avouerez aussi que je ne me connais pas mal à faire des présents, et que, dans le dessein que j'avais de vous dédier un livre, je ne pouvais choisir un auteur à qui vous prissiez plus d'intérêt qu'à celui-ci.

Je suis, madame, etc.

LE DUC DE MONTAUSIER AU DAUPHIN, SUR LA PRISE  
DE PHILIPPSBOURG.

*Monseigneur,*

Je ne vous fais pas de compliment sur la prise de Philipsbourg; vous aviez une bonne armée, une excellente artillerie, et Vauban. Je ne vous en fais pas non plus sur les preuves que vous avez données de bravoure et d'intrépidité: ce sont des vertus héréditaires dans votre maison; mais je me réjouis avec vous de ce que vous êtes libéral, généreux, humain, faisant valoir les services d'autrui et oubliant les vôtres: c'est sur quoi je vous fais mon compliment.

LE MARQUIS DE FEUQUIERES A LOUIS XIV, EN FAVEUR  
DE SON FILS.

Après avoir mis devant les yeux de Dieu toute ma vie, que je vais lui rendre, il ne me reste plus rien à faire avant de la quitter, que de me jeter aux pieds de Votre Majesté. Si je croyais avoir plus de vingt-quatre heures à passer encore en ce monde, je n'oserais prendre la liberté que je prends. Je sais que j'ai déplu à Votre Majesté: et, quoique je ne sache pas précisément en quoi, je ne m'en crois pas moins coupable.

J'espère, sire, que Dieu me pardonnera mes péchés, parce que j'en ressens en moi un repentir bien sincère. Vous êtes l'image de Dieu, et j'ose vous supplier de pardonner au moins à mon fils des



fautes que je voudrais avoir expiées de mon sang. Ce sont celles, sire, qui ont donné à Votre Majesté de l'éloignement pour moi, et qui sont cause que je meurs dans mon lit au lieu d'employer à votre service les derniers moments de ma vie et la dernière goutte de mon sang, comme je l'ai toujours souhaité.

Sire, au nom de ce roi des rois devant qui je vais paraître, daignez jeter des yeux de compassion sur un fils unique que je laisse dans ce monde sans appui, sans bien: il est innocent de mes malheurs, il est d'un sang qui a toujours bien servi Votre Majesté. Je prends confiance en la bonté de votre cœur; et, après vous avoir encore une fois demandé pardon, je vais me remettre entre les mains de Dieu, à qui je demande pour Votre Majesté toutes les prospérités que méritent vos vertus.

LA BEAUMELLE A VOLTAIRE, APRES UNE COMMUNE  
DISGRACE.

Nous voilà libres, monsieur; vengeons-nous des disgrâces en nous les rendant utiles. Laissons toutes ces petites littéraires, qui ont répandu tant de nuages sur le cours de votre vie, tant d'amertume sur ma jeunesse. Un peu plus de gloire, un peu plus d'opulence: qu'est-ce que tout cela? cherchons le bonheur, et non les dehors du bonheur. La plus brillante réputation ne vaut jamais ce qu'elle coûte. *Charles-Quint* soupire après la retraite; *Ovide* souhaite d'être un sot.

Nous voilà libres. Je suis hors de la Bastille, vous n'êtes plus à la cour de Berlin. Profitons d'un bien qu'on peut nous ravir à tout moment. Respec-

tons cette grandeur dangereuse à ceux qui l'approchent, et cette autorité terrible à ceux mêmes qui l'exercent; et s'il est vrai qu'on ne peut penser sans risque, ne pensons plus. Tous les plaisirs de la réflexion valent-ils ceux de la sûreté? Croyons-en, vous soixante ans d'expérience, moi six mois d'anéantissement. Soyons plus sages, ou du moins plus prudents; et les rides de la vieillesse, et le souvenir des verroux, ces outrages du temps et du pouvoir, deviendront pour nous de vrais biens.

MADAME DE MAINTENON A SA NIECE.

Je vous aime trop, ma chère nièce, pour ne pas vous dire vos vérités; je le dis bien aux demoiselles de Saint-Cyr, et comment vous négligerais-je, vous que je regarde comme ma propre fille? Je ne sais si c'est vous qui leur inspirez la fierté qu'elles ont, ou si ce sont elles qui vous donnent celle qu'on admire en vous. Quoi qu'il en soit, vous serez insupportable si vous ne devenez humble. Le ton d'autorité que vous prenez ne convient point.

Vous croyez-vous un personnage important, parce que vous êtes nourrie dans une maison où le roi va tous les jours? Le lendemain de sa mort, ni son successeur, ni tout ce qui vous caresse, ne vous regardera, ni vous, ni Saint-Cyr. Si le roi meurt avant que vous soyez mariée, vous épouserez un gentilhomme de province avec peu de bien et beaucoup d'orgueil. Si, pendant ma vie, vous épousez un seigneur, il ne vous estimera quand je ne serai plus, qu'autant que vous lui plairez; et vous ne lui plairez que par la douceur, et vous n'en

avez point. Je ne suis pas prévenue contre vous; mais je vois en vous un orgueil effroyable. Vous savez l'évangile par cœur: et qu'importe, si vous ne vous conduisez point par ses maximes!

Songez que c'est uniquement la fortune de votre tante qui a fait celle de votre père, et qui fera la vôtre, et moquez-vous des respects qu'on vous rend. Vous voudriez vous élever même au-dessus de moi: ne vous flattez point; je suis très-peu de chose, et vous n'êtes rien.

Je vous parle comme à une grande fille; parce que vous en avez l'esprit. Je consentirais de bon cœur que vous en eussiez moins, pourvu que vous perdissiez cette présomption ridicule devant les hommes, et criminelle devant Dieu. Que je vous retrouve, à mon retour, modeste, douce, timide, docile, je vous en aimerai davantage. Vous savez quelle peine j'ai à vous gronder, et quel plaisir j'ai à vous en faire.

J.-J. ROUSSEAU A UN JEUNE HOMME QUI DEMANDAIT A S'ÉTABLIR A MONTMORENCY POUR Y PROFITER DE SES LEÇONS.

Vous ignorez, monsieur, que vous écrivez à un pauvre homme accablé de maux, et de plus fort occupé, qui n'est guère en état de vous répondre, et qui le serait encore moins d'établir avec vous la société que vous lui proposez. Vous m'honorez, en pensant que je pourrais vous y être utile, et vous êtes louable du motif qui vous le fait désirer; mais sur le motif même, je ne vois rien de moins nécessaire que de vous établir à Montmorency: vous n'avez pas besoin d'aller chercher si loin les principes de la morale.

Revenez dans votre cœur; et vous les y trouverez: et je ne pourrai rien vous dire à ce sujet, que ne vous dise encore mieux votre conscience, quand vous la voudrez consulter. La vertu, monsieur, n'est pas une science qui s'apprend avec tant d'appareil: pour être vertueux, il suffit de vouloir l'être; et si vous avez bien cette volonté, tout est fait: votre bonheur est décidé.

S'il m'appartenait de vous donner des conseils, le premier que je voudrais vous donner serait de ne point vous livrer à ce goût que vous dites avoir pour la vie contemplative, et qui n'est qu'une paresse de l'âme, condamnable à tout âge, et surtout au vôtre. L'homme n'est point fait pour méditer, mais pour agir; la vie laborieuse que Dieu nous impose n'a rien que de doux au cœur de l'homme de bien qui s'y livre en vue de remplir son devoir, et la vigueur de la jeunesse ne vous a pas été donnée pour la perdre à d'oisives contemplations.

Travaillez donc, monsieur, dans l'état où vous ont placé vos parents et la Providence: voilà le premier précepte de la vertu que vous voulez suivre; et si le séjour de Paris, joint à l'emploi que vous remplissez, vous paraît d'un trop difficile alliage avec elle, faites mieux, monsieur; retournez dans votre province; allez vivre dans le sein de votre famille; servez, soignez vos vertueux parents: c'est là que vous remplirez véritablement les soins que la vertu vous impose.

Une vie dure est plus facile à supporter en province que la fortune à poursuivre à Paris, surtout quand on sait, comme vous ne l'ignorez pas, que les plus indignes manéges y font plus de fripons gueux que de parvenus. Vous ne devez point vous estimer malheureux de vivre comme fait monsieur

vosre père; et il n'y a point de sort que le travail, la vigilance, l'innocence et le contentement de soi ne rendent supportable, quand on s'y soumet en vue de remplir son devoir.

Voilà, monsieur, des conseils qui valent tous ceux que vous pourriez venir prendre à Montmorency: peut-être ne seront-ils pas de votre goût, et je crains que vous ne preniez pas le parti de les suivre: mais je suis sûr que vous vous en repentirez un jour. Je vous souhaite un sort qui ne vous force jamais à vous en souvenir.

---

VOLTAIRE A MADEMOISELLE \*\*\* (M.<sup>me</sup> DUPUY).

Je ne suis, mademoiselle, qu'un vieux malade, et il faut que mon état soit bien douloureux, puisque je n'ai pu répondre plus tôt à la lettre dont vous m'honorez, et que je ne vous envoie que de la prose pour vos jolis vers. Vous me demandez des conseils, il ne vous en faut point d'autres que votre goût. L'étude que vous avez faite de la langue italienne doit encore fortifier ce goût avec lequel vous êtes née, et que personne ne peut donner. Le Tasse et l'Arioste vous rendront plus de services que moi, et la lecture de nos meilleurs poètes vaut mieux que toutes les leçons; mais puisque vous daignez de si loin me consulter, je vous invite à ne lire que les ouvrages qui sont depuis long-temps en possession des suffrages du public, et dont la réputation n'est point équivoque: il y en a peu, mais on profite bien davantage en les lisant, qu'avec tous les mauvais petits livres dont nous sommes inondés. Les bons auteurs n'ont de l'esprit qu'autant qu'il en faut, ne le recherchent jamais, pensent avec bon sens, et s'expriment avec clarté.

Il semble qu'on n'écrive plus qu'en énigmes. Rien n'est simple, tout est affecté; on s'éloigne en tout de la nature: on a le malheur de vouloir mieux faire que nos maîtres.

Tenez-vous en, mademoiselle, à tout ce qui vous plaît en eux. La moindre affection est un vice. Les Italiens n'ont dégénéré, après le Tasse et l'Arioste, que parce qu'ils ont voulu avoir trop d'esprit; et les Français sont dans le même cas. Voyez avec quel naturel madame de Sévigné et d'autres dames écrivent: comparez ce style avec les phrases entortillées de nos petits romans. Je vous cite les héroïnes de votre sexe, parce que vous me paraissez faite pour leur ressembler. Il y a des pièces de madame Deshoulières qu'aucun auteur de nos jours ne pourrait égaler. Si vous voulez que je vous cite des hommes, voyez avec quelle simplicité notre Racine s'exprime toujours. Chacun croit, en le lisant, qu'il dirait en prose tout ce que Racine a dit en vers: croyez que tout ce qui ne sera pas aussi clair, aussi simple, aussi élégant, ne vaudra rien du tout.

Vos réflexions, mademoiselle, vous en apprendront cent fois plus que je ne pourrais vous en dire. Vous verrez que nos bons écrivains, Fénelon, Bossuet, Racine, Despréaux, employaient toujours le mot propre. On s'accoutume à bien parler, en lisant souvent ceux qui ont bien écrit: on se fait une habitude d'exprimer simplement et noblement sa pensée sans effort. Ce n'est point une étude; il n'en coûte aucune peine de lire ce qui est bon, et de ne lire que cela. On n'a de maître que son plaisir et son goût.

Pardonnez, mademoiselle, à ces longues réflexions; ne les attribuez qu'à mon obéissance à vos ordres. J'ai l'honneur, etc. — 20 juin 1756.

## A LA FEMME DE L'AMIRAL BRUEYS.

Au Caire, le 2 fructidor an vi (19 août 1798).

Votre mari a été tué d'un coup de canon en combattant à son bord. Il est mort sans souffrir, et de la mort la plus douce, la plus enviée des braves.

Je sens vivement votre douleur. Le moment qui nous sépare de l'objet que nous aimons est terrible; il nous isole de la terre; il fait éprouver au corps les convulsions de l'agonie. Les facultés de l'âme sont anéanties; elle ne conserve de relation avec l'univers, qu'au travers d'un cauchemar qui altère tout. Les hommes paraissent plus froids, plus égoïstes qu'ils ne le sont réellement. L'on sent, dans cette situation, que si rien ne nous obligeait à la vie, il vaudrait beaucoup mieux mourir; mais, lorsqu'après cette première pensée, on presse ses enfants sur son cœur, des larmes, des sentiments tendres raniment la nature, et l'on vit pour ses enfants. Oui, madame, voyez-les dès ce premier moment, qu'ils ouvrent votre cœur à la mélancolie: vous pleurerez avec eux, vous élèverez leur enfance, cultiverez leur jeunesse; vous leur parlerez de leur père, de votre douleur, de la perte qu'eux et la République ont faite. Après avoir rattaché votre âme au monde par l'amour filial et l'amour maternel, appréciez pour quelque chose l'amitié et le vif intérêt que je prendrai toujours à la femme de mon ami. Persuadez-vous qu'il est des hommes, en petit nombre, qui méritent d'être l'espoir de la douleur, parce qu'ils sentent avec chaleur les peines de l'âme.

BONAPARTE.

## DISCOURS

ET

## FORGEAGE ORATOIRES.

## UNION DE LA PHILOSOPHIE ET DE L'ÉLOQUENCE.

C'est en vain que l'orateur se flatte d'avoir le talent de persuader les hommes, s'il n'a acquis celui de les connaître.

L'étude de la morale et celle de l'éloquence sont nées en même temps, et leur union est aussi ancienne dans le monde que celle de la pensée et de la parole.

On ne séparait point autrefois deux sciences qui, par leur nature, sont inséparables: le philosophe et l'orateur possédaient en commun l'empire de la sagesse; ils entretenaient un heureux commerce, une parfaite intelligence entre l'art de bien penser et celui de bien parler; et l'on n'avait pas encore imaginé cette distinction injurieuse aux orateurs, ce divorce funeste à l'éloquence, de l'esprit et de la raison, des expressions et des sentiments, de l'orateur et du philosophe.

S'il y avait quelque différence entre eux, elle était toute à l'avantage de l'éloquence: le philosophe se contentait de convaincre, l'orateur s'appliquait à persuader.

L'un supposait ses auditeurs attentifs, dociles, favorables; l'autre savait leur inspirer l'attention, la docilité, la bienveillance.

L'austérité des mœurs, la sévérité du discours, l'exacte rigueur du raisonnement, faisaient admirer la philosophie; la douceur d'esprit, ou naturelle, ou étudiée, les charmes de la parole, le talent de l'imagination, faisaient aimer l'orateur.

L'esprit était pour l'un, et le cœur était pour l'autre. Mais le cœur se révoltait souvent entre les vérités dont l'esprit était convaincu; l'esprit, au contraire, ne refusait jamais de se soumettre aux sentiments du cœur; et le philosophe, roi légitime, se faisait souvent craindre comme un tyran; au lieu que l'orateur exerçait une tyrannie si douce et si agréable, qu'on la prenait pour la domination légitime.

Ce fut dans ce premier âge de l'éloquence, que la Grèce vit autrefois le plus grand de ses orateurs jeter les fondements de l'empire de la parole sur la connaissance de l'homme et sur les principes de la morale.

En vain la nature, jalouse de sa gloire, lui refuse ces talents extérieurs, cette éloquence muette, cette autorité visible qui surprend l'âme des auditeurs, et qui attire leurs vœux avant que l'orateur ait mérité leurs suffrages. La sublimité de son discours ne laissera pas à l'auditeur, transporté hors de lui-même, le temps et la liberté de remarquer ses défauts; ils seront cachés dans l'éclat de ses vertus: on sentira son impétuosité; mais on ne verra point ses démarches; on le suivra comme un aigle dans les airs, sans savoir comment il a quitté la terre.

Censeur sévère de la conduite de son peuple, il paraîtra plus populaire que ceux qui le flattent;

il osera présenter à ses yeux la triste image de la vertu pénible et laborieuse; et il le portera à préférer l'honnête difficile, et souvent même malheureux, à l'utile agréable et aux douceurs d'une indigne prospérité.

La puissance du roi de Macédoine redoutera l'éloquence de l'orateur athénien; le destin de la Grèce demeurera suspendu entre Philippe et Démosthène; et, comme il ne peut survivre à la liberté de sa patrie, elle ne pourra respirer qu'avec lui.

D'où sont sortis ces effets surprenants d'une éloquence plus qu'humaine? Quelle est la source de tant de prodiges, dont le simple récit fait encore, après tant de siècles, l'objet de notre admiration?

Ce ne sont point des armes préparées dans l'école d'un déclamateur; ces foudres, ces éclairs qui font trembler les rois sur leurs trônes, sont formés dans une région supérieure. C'est dans le sein de la sagesse qu'il avait puisé cette politique hardie et généreuse, cette liberté constante et intrépide, cet amour invincible de la patrie; c'est dans l'étude de la morale qu'il avait reçu des mains de la raison même cet empire absolu, cette puissance souveraine sur l'âme de ses auditeurs. Il a fallu un Platon pour former un Démosthène, afin que le plus grand des orateurs fit hommage de toute sa réputation au plus grand des philosophes.

LE MÊME.

UN VIEILLARD DE SYRACUSE AU PEUPLE ASSEMBLÉ POUR DÉLIBÉRER SUR LE SORT DES PRISONNIERS ATHÉNIENS.

Vous voyez un père infortuné, qui a senti plus qu'aucun autre Syracusain les funestes effets de

cette guerre, qui lui a ravi deux fils, la consolation et l'espoir de sa vieillesse. Je ne puis point, à la vérité, ne point admirer leur courage et leur bonheur d'avoir sacrifié au salut de la république une vie que la loi commune de la nature leur aurait tôt ou tard enlevée; mais je ne puis aussi ne pas sentir la plaie cruelle que leur mort a faite à mon cœur, et ne point haïr et détester les Athéniens, auteurs de cette malheureuse guerre, comme les homicides et les meurtriers de mes enfants!

Cependant, je ne puis le dissimuler, je suis moins sensible à ma douleur qu'à l'honneur de ma patrie; et je la vois prête à se déshonorer pour toujours, par le cruel avis qu'on vous propose. Les Athéniens, il est vrai, méritent toutes sortes de mauvais traitements et de supplices pour l'injuste guerre qu'ils nous ont déclarée; mais les Dieux, justes vengeurs du crime, ne les ont-ils pas assez punis, et ne nous ont-ils pas assez vengés? Quand leurs chefs ont déposé leurs armes et se sont rendus à nous, n'était-ce pas dans l'espérance de conserver leur vie? Et pouvons-nous la leur ôter, sans encourir le juste reproche d'avoir violé le droit des gens, et d'avoir déshonoré notre victoire par une barbare cruauté? Quoi! vous souffrirez que votre gloire soit ainsi flétrie dans tout l'univers, et qu'on dise qu'un peuple qui, le premier, a dans sa ville érigé un temple à la *Miséricorde*, n'en a point trouvé dans la vôtre! Sont-ce donc les victoires et les triomphes seuls qui rendent une ville à jamais illustre? Non, non, c'est la clémence pour des ennemis vaincus; c'est la modération dans la plus grande prospérité; c'est enfin la crainte d'irriter les dieux par un orgueil fier et insolent. Vous n'avez point sans doute oublié que ce même Nicias, sur le sort duquel vous allez prononcer, est celui qui plai-

da votre cause dans l'assemblée des Athéniens, et qui employa tout son crédit et toute son éloquence pour les détourner de vous faire la guerre! Une sentence de mort, prononcée contre ce digne chef, est-elle donc une juste récompense du zèle qu'il a témoigné pour vos intérêts? Pour moi la mort me sera moins triste que la vue d'une telle injustice commise par ma patrie et par mes concitoyens.

ROLLIN, *Hist. anc.*, liv. VIII.

#### L'OMBRE DE FABRICIUS AUX ROMAINS.

O Fabricius! qu'eût pensé votre grande âme, si, pour votre malheur, rappelé à la vie, vous eussiez vu la face pompeuse de cette Rome sauvée par votre bras, et que votre nom respectable avait plus illustrée que toutes les conquêtes? "Dieux! eussiez-vous dit, que sont devenus ces toits de chaume et ces foyers rustiques qu'habitaient jadis la modération et la vertu? Quelle splendeur funeste a succédé à la simplicité romaine! Quel est ce langage étranger? Quelles sont ces mœurs efféminées? Que signifient ces statues, ces tableaux, ces édifices? Insensés! qu'avez-vous fait! Vous, les maîtres des nations, vous vous êtes rendus les esclaves des hommes frivoles que vous avez vaincus: ce sont des rhéteurs qui vous gouvernent; c'est pour enrichir des architectes, des peintres, des statuaires et des histrions que vous avez arrosé de votre sang la Grèce et l'Asie. Les dépouilles de Carthage sont la proie d'un joueur de flûte.

Romains, hâtez-vous de renverser ces amphi-

théâtres, brisez ces marbres, brûlez ces tableaux, chassez ces esclaves qui vous subjuguent, et dont les funestes arts vous corrompent. Que d'autres mains s'illustrent par de vains talents: le seul talent digne de Rome, est celui de conquérir le monde, et d'y faire régner la vertu. Quand Cynéas prit notre sénat pour une assemblée de rois, il ne fut ébloui, ni par une pompe vaine, ni par une élégance recherchée; il n'y entendit point cette éloquence frivole, l'étude et le charme des hommes futiles. Que vit donc Cynéas de majestueux? O citoyens! il vit un spectacle que ne donneront jamais vos richesses, ni tous vos arts; le plus beau spectacle, qui ait jamais paru sous le ciel, l'assemblée de deux cents hommes vertueux, dignes de commander à Rome et de gouverner la terre."

J.-J. ROUSSEAU.

#### INVOCATION A LA PAIX.

Grand Dieu, dont la seule présence soutient la nature et maintient l'harmonie des lois de l'univers, vous qui, du trône immobile de l'empyrée, voyez rouler sous vos pieds toutes les sphères célestes sans choc et sans confusion; qui, du sein du repos, reproduisez à chaque instant leurs mouvements immenses, et seul régissez dans une paix profonde ce nombre infini de cieus et de mondes; rendez, rendez enfin le calme à la terre agitée; qu'elle soit dans le silence! qu'à votre voix la discorde et la guerre cessent de faire retentir leurs clameurs orgueilleuses!

Dieu de bonté, auteur de tous les êtres, vos regards paternels embrassent tous les objets de la

création; mais l'homme est votre être de choix; vous avez éclairé son âme d'un rayon de votre lumière immortelle; comblez vos bienfaits en pénétrant son cœur d'un trait de votre amour: ce sentiment divin, se répandant partout, réunira les nations ennemies; l'homme ne craindra plus l'aspect de l'homme, le fer homicide n'armera plus sa main, le feu dévorant de la guerre ne fera plus tarir la source des générations: l'espèce humaine, maintenant affaiblie, mutilée, moissonnée dans sa fleur, germera de nouveau, et se multipliera sans nombre; la nature, accablée sous le poids des fléaux, stérile, abandonnée, reprendra bientôt avec une nouvelle vie son ancienne fécondité; et nous, Dieu bienfaiteur, nous la seconderons, nous la cultiverons, nous l'observerons sans cesse, pour vous offrir à chaque instant un nouveau tribut de reconnaissance et d'admiration.

BUFFON, *Première vue de la nature.*

RICHARD I.<sup>er</sup> ROI D'ANGLETERRE, PRISONNIER DE HENRI V, EMPEREUR D'ALLEMAGNE, RÉPOND AUX DIVERS REPROCHES QUE CE PRINCE VIENT DE LUI FAIRE.

Je suis né dans un rang à ne rendre compte de mes actions qu'à Dieu; mais elles sont de telle nature, qu'elles ne craignent pas même le jugement des hommes, et particulièrement, seigneur, d'un prince aussi juste que vous.

Mes liaisons avec le roi de Sicile n'ont rien qui vous ait dû fâcher; j'ai pu ménager un homme dont j'avais besoin, sans offenser un prince dont j'étais ami. Pour le roi de France, je ne sache rien qui m'ait dû attirer son chagrin, que d'avoir été

plus heureux que lui. Soit l'occasion, soit la fortune, j'ai fait des choses qu'il eût voulu avoir faites : voilà tout mon crime à son égard. Quant au tyran de Chypre, chacun sait que je n'ai fait que venger les injures que j'avais reçues le premier. En me vengeant de lui, j'ai affranchi ses sujets du joug sous lequel il les accablait. J'ai disposé de ma conquête, c'était mon droit ; et si quelqu'un avait dû y trouver à redire, c'était l'empereur de Constantinople, avec lequel ni vous ni moi n'avons pas de grandes mesures à garder. Le duc d'Autriche s'est trop vengé de l'injure dont il se plaint, pour la compter encore parmi mes crimes. Il m'avait manqué le premier, en faisant arborer son drapeau dans un lieu où nous commandions, le roi de France et moi en personne : je l'en punis trop sévèrement : il a eu sa revanche au double ; il ne doit plus rien avoir sur le cœur, que le scrupule d'une vengeance que le christianisme ne permet pas.

L'assassinat du marquis de Monferrat est aussi éloigné de mes mœurs, que mes intelligences prétendues avec Saladin sont peu vraisemblables. Je n'ai pas témoigné jusqu'ici craindre assez mes ennemis, pour qu'on me croie capable d'attaquer leur vie autrement que l'épée à la main, et j'ai fait assez de mal à Saladin, pour faire juger que si je ne l'ai pas trahi, je n'ai pas été son ami. Mes actions parlent pour moi, et me justifient mieux que mes paroles. Acre pris, deux batailles gagnées, des partis défaits, des convois enlevés, avec tant de riches dépouilles dont toute la terre est témoin que je ne me sois pas enrichi, marquent assez, sans que je le dise, que je n'ai pas épargné Saladin. J'en ai reçu de petits présents, comme des fruits et choses semblables, que ce Sarrasin, non moins

recommandable par sa politesse et sa générosité que par sa valeur et sa conduite, m'a de temps en temps envoyés. Le roi de France en a reçu comme moi ; et ce sont des honnêtetés que les braves gens dans la guerre se font les uns aux autres sans conséquence.

On dit que je n'ai pas pris Jérusalem : je l'aurais prise si on m'en eût donné le temps : c'est la faute de mes ennemis, non la mienne ; et je ne crois pas qu'aucun homme équitable me puisse blâmer d'avoir différé une entreprise qu'on peut toujours faire, pour apporter à mes peuples un secours qu'ils ne pouvaient plus long-temps attendre. Voilà, seigneur, quels sont mes crimes. Juste et généreux comme vous êtes, vous reconnaissez sans doute mon innocence ; et, si je ne me trompe, je m'aperçois que vous êtes touché de mon malheur.

LE P. D'ORLÉANS, *Révolutions d'Angleterre.*

JACQUES MOLAY, GRAND-MAÎTRE DES TEMPLIERS,  
A SES JUGES.

N'attendez pas, messieurs, que, gentilhomme et chevalier, j'aie noirci, par une atroce calomnie, la réputation de tant de gens de bien, à qui j'ai si souvent vu faire des actions d'honneur. Ils ne sont coupables ni de lâcheté, ni de trahison ; et, si vous en voyez ici deux qui perdent leur honneur et leur âme, pour sauver une misérable vie, vous en avez vu mille périr constamment dans les gênes, et confirmer par leur mort l'innocence de leur vie. Je vous demande donc pardon, victimes illustres et généreuses, si, par une lâche complaisance, je



vous ai faussement accusées de quelques crimes devant le roi à Poitiers; j'ai été un calomniateur; tout ce que j'ai dit est faux et controuvé: j'ai été un sacrilège moi-même et un impie, de proférer de si exécrables mensonges contre un ordre si saint, si pieux et si catholique. Je le reconnais pour tel, et innocent de tous les crimes dont la malice des hommes a osé le charger; et parce que je ne saurais jamais assez réparer de parole le crime que j'ai commis en le calomniant, il est juste que je meure; et je m'offre de bon cœur à tous les tourments qu'on me voudra faire souffrir. Sus donc (en se tournant vers les cardinaux), inventez-en de nouveaux pour moi, qui suis le seul coupable: achevez sur ce misérable corps, achevez les cruautés que vous avez exercées sur tant d'innocents. Allumez vos bûchers, faites y conduire le dernier des Templiers, et rassasiez enfin votre cupidité des richesses qui font tout leur crime, et qui ne sont que le prix glorieux de leurs travaux pour la protection de la foi et la défense des saints lieux.

MÉZERAY.

#### HENRI IV A L'ASSEMBLÉE DES NOTABLES.

Si je faisais gloire de passer pour excellent orateur, j'aurais apporté ici plus de belles paroles que de bonne volonté; mais mon ambition tend à quelque chose de plus haut que de bien parler; j'aspire au glorieux titre de libérateur et de restaurateur de la France. Déjà par la faveur du ciel, par les conseils de mes fidèles serviteurs, et par l'épée de ma brave et généreuse noblesse (de la quelle je ne distingue point mes princes, la qualité de gentilhomme étant le plus beau titre que nous posséd-

dions), je l'ai tirée de la servitude et de la ruine. Je désire maintenant la remettre en sa première force et en son ancienne splendeur. Participez, mes sujets, à cette seconde gloire, comme vous avez participé à la première. Je ne vous ai point ici appelés, comme faisaient mes prédécesseurs, pour vous obliger d'approuver aveuglément mes volontés; je vous ai fait assembler pour recevoir vos conseils, pour les croire, pour les suivre; en un mot, pour me mettre en tutelle entre vos mains: c'est une envie qui ne prend guère aux rois, aux barbes grises et aux victorieux comme moi; mais l'amour que je porte à mes sujets, et l'extrême désir que j'ai de conserver mon état, me font trouver tout facile et tout honorable.

#### LE DUC DE ROHAN A SES TROUPES.

Après avoir sauvé l'Alsace, ce général s'était approché de Bâle; à la faveur de la nuit, il entra en Suisse, et parut inopinément, au bout de douze jours de marche, à Coire, où les Grisons, serrés de près par les Impériaux, le reçurent avec de grandes démonstrations de joie. Il fut d'abord repoussé par les ennemis, qui l'attaquèrent avec des forces supérieures; mais il n'était jamais plus redoutable qu'après une défaite; il trompa l'ennemi par une contre-marche, et parut sur les hauteurs de Cassiano, à la vue des Impériaux étonnés. C'est alors qu'il adressa à ses troupes cette courte harangue, comparable aux plus belles des anciens capitaines.

«Nous avons passé des lieux presque inaccessibles pour venir en cette vallée; nous y sommes enfermés de tous côtés. Voilà l'armée impériale

qui se met en bataille devant nous; les Grisons sont derrière, qui n'attendent que l'événement de cette journée pour nous charger, si nous tournons le dos. Les Valtelins ne sont pas moins disposés à achever ce qui restera de nous. De penser à la retraite, vous n'avez qu'à lever les yeux pour en voir l'impossibilité; ce ne sont, de tous côtés, que précipices insurmontables, de sorte que notre salut dépend de notre seul courage. Pour Dieu! mes amis, tandis que les armes de notre roi triomphent partout avec tant d'éclat, ne souffrons pas qu'elles périssent entre nos mains; faisons, par une généreuse résolution, que ce petit vallon, presque inconnu au monde, devienne considérable à la postérité, et soit aujourd'hui le théâtre de notre gloire."

Rohan fut vainqueur, et sa fortune ne se démentit pas.

*Mémoires et lettres de Henri de Rohan sur la guerre de la Valteline.*

#### ELOGE DE LOUIS XIV.

Qui l'eût dit au commencement de l'année dernière, et dans cette même saison où nous sommes, lorsqu'on voyait de toutes parts tant de haines éclater, tant de ligues se former, et cet esprit de discorde et de défiance qui soufflait la guerre aux quatre coins de l'Europe; qui l'eût dit qu'avant la fin du printemps tout serait calmé? Quelle apparence de pouvoir dissiper sitôt tant de ligues? Comment accorder tant d'intérêts contraires? Comment calmer cette foule d'états et de princes, bien plus irrités de notre puissance que des mauvais traitements qu'ils prétendaient avoir reçus? N'eût-on pas cru que vingt années de conférences ne suf-

firaient pas pour terminer toutes ces querelles? La diète d'Allemagne, qui n'en devait examiner qu'une partie, depuis trois ans qu'elle y était appliquée, n'en était encore qu'aux préliminaires. Le roi cependant, pour le bien de la chrétienté, avait résolu dans son cabinet, qu'il n'y eût plus de guerres; la veille qu'il doit partir pour se mettre à la tête d'une de ses armées, il trace six lignes, et les envoie à son ambassadeur à la Haye, Là-dessus les provinces délibèrent, les ministres des hauts alliés s'assemblent, tout s'agite, tout se remue: les uns ne veulent rien céder de ce qu'on leur demande; les autres redemandent ce qu'on leur a pris, et tous ont résolu de ne pas poser les armes. Mais lui, qui sait si bien ce qui en doit arriver, ne semble pas même prêter d'attention à leurs assemblées, et, comme le Jupiter d'Homère, après avoir envoyé la terreur parmi ses ennemis, tournant les yeux vers les autres endroits qui ont besoin de ses regards, d'un côté il fait prendre Luxembourg, de l'autre il s'avance lui-même aux portes de Mons: ici, il envoie des généraux à ses alliés; là, il fait foudroyer Gènes, il force Alger à lui demander pardon; il s'applique même à régler le dedans de son royaume, soulage ses peuples, et les fait jouir par avance des fruits de la paix; et enfin, comme il l'avait prévu, voit ses ennemis, après bien des conférences, bien des projets, bien des plaintes inutiles, contraints d'accepter ces mêmes conditions qu'il leur a offertes, sans avoir pu en rien retrancher, y rien ajouter; où, pour mieux dire, sans avoir pu, avec tous leurs efforts, s'écarter d'un seul pas du cercle étroit qu'il lui avait plu de leur tracer.

*RACINE, Discours prononcé à l'Académie française, à la réception de MM. Thomas Corneille et Bergeret.*

## LE SOUVERAIN OU LOUIS XIV.

Que de dons du ciel ne faut-il pas pour bien régner! Une naissance auguste, un air d'empire et d'autorité, un visage qui remplisse la curiosité des peuples empressés de voir le prince et qui conserve le respect dans un courtisan: une parfaite égalité d'humeur, un grand éloignement pour la raillerie piquante, ou assez de raison pour ne se la permettre point: ne faire jamais ni menaces ni reproches, ne point céder à la colère, et être toujours obéi; l'esprit facile, insinuant; le cœur ouvert, sincère, et dont on croit voir le fond, et ainsi très-propre à se faire des amis, des créatures et des alliés: être secret toutefois, profond et impénétrable dans ses motifs et dans ses projets: du sérieux et de la gravité dans le public: de la brièveté jointe à beaucoup de justesse et de dignité, soit dans les réponses aux ambassadeurs des princes, soit dans les conseils: une manière de faire des grâces qui est comme un second bienfait, le choix des personnes que l'on gratifie: le discernement des esprits, des talents et des complexions pour la distribution des postes et des emplois: le choix des généraux et des ministres: un jugement ferme et solide, décisif dans les affaires, qui fait que l'on connaît le meilleur parti et le plus juste: un esprit de droiture et d'équité qui fait qu'on le suit jusques à prononcer quelquefois contre soi-même en faveur du peuple, des alliés, des ennemis: une mémoire heureuse et très-présente qui rappelle les besoins des sujets, leur visage, leurs noms, leurs requêtes: une vaste capacité qui s'étende, non-seulement aux affaires de dehors, au commerce, aux maximes d'état, aux vues de la politique, au

reculement des frontières par la conquête de nouvelles provinces, et à leur sûreté par un grand nombre de forteresses inaccessibles, mais qui sache aussi se renfermer au dedans, et comme dans les détails de tout un royaume; qui abolisse des usages cruels et impies, s'ils y règnent; qui réforme les lois et les coutumes, si elles étaient remplies d'abus; qui donne aux villes plus de sûreté, et plus de commodités par le renouvellement d'une exacte police, plus d'éclat et plus de majesté par des édifices somptueux: punir sévèrement les vices scandaleux; donner, par son autorité et par son exemple, du crédit à la piété et à la vertu: protéger l'église, ses ministres, ses droits, ses libertés: ménager ses peuples comme ses enfants, être toujours occupé de la pensée de les soulager, de rendre les subsides légers, et tels qu'ils se lèvent sur les provinces sans les appauvrir: de grands talents pour la guerre; être vigilant, appliqué, laborieux: avoir des armées nombreuses, les commander en personne, être froid dans le péril, ne ménager sa vie que pour le bien de son état, aimer le bien de son état et sa gloire plus que sa vie: une puissance très-absolue, qui ne laisse point d'occasion aux brigues, à l'intrigue et à la cabale; qui ôte cette distance infinie qui est quelquefois entre les grands et les petits, qui les rapproche, et sous laquelle tous plient également: une étendue de connaissances qui fait que le prince voit tout par ses yeux, qu'il agit immédiatement et par lui-même; que ses généraux ne sont, quoique éloignés de lui, que ses lieutenants, et les ministres que ses ministres: une profonde sagesse qui sait déclarer la guerre, qui sait vaincre et user de la victoire, qui sait faire la paix, qui sait la rompre, qui sait quelquefois, et selon les divers intérêts, contrain-

dre les ennemis à la recevoir: qui donne des règles à une vaste ambition, et sait jusques où l'on doit conquérir: au milieu d'ennemis couverts ou déclarés, se procurer le loisir des jeux, des fêtes, des spectacles; cultiver les arts et les sciences, former et exécuter des projets d'édifices surprenants: un génie enfin supérieur et puissant qui se fait aimer et révéler des siens; craindre des étrangers, qui fait d'une cour, et même de tout un royaume, comme une seule famille unie parfaitement sous un même chef, dont l'union et la bonne intelligence est redoutable au reste du monde: ces admirables vertus me semblent renfermées dans l'idée du souverain. Il est vrai qu'il est rare de les voir réunies dans un même sujet; il faut que trop de choses concourent à la fois, l'esprit, le cœur, les dehors, le tempérament; et il me paraît qu'un monarque qui les rassemblerait toutes en sa personne, serait bien digne du nom de **GRAND**.

LA BRUYÈRE.

PROCLAMATION ADRESSÉE AUX HABITANTS DE L'ÉGYPTÉ.

Alexandrie 1 juillet 1798.

Depuis trop long-temps les beys qui gouvernent l'Égypte insultent à la nation française et couvrent ses négociants d'avanies: l'heure de leur châtement est arrivée.

Depuis trop long-temps ce ramas d'esclaves achetés dans le Caucase et la Géorgie tyrannisent la plus belle partie du monde; mais Dieu, de qui dépend tout, a ordonné que leur empire finisse.

Peuples de l'Égypte, on vous dira que je viens pour détruire votre religion, ne le croyez pas: répondez que je viens vous restituer vos droits,

punir les usurpateurs, et que je respecte, plus que les Mameloucks, Dieu, son prophète et le Coran.

Dites-leur que tous les hommes sont égaux devant Dieu: la sagesse, les talents et les vertus mettent seuls de la différence entre eux.

Or, quelle sagesse, quels talents, quelles vertus distinguent les Mameloucks, pour qu'ils aient exclusivement tout ce qui rend la vie aimable et douce?

Y a-t-il une belle terre? elle appartient aux Mameloucks. Y a-t-il une belle esclave, un beau cheval, une belle maison? cela appartient aux Mameloucks.

Si l'Égypte est leur ferme, qu'ils montrent le bail que Dieu leur en a fait. Mais Dieu est juste et miséricordieux pour les peuples; tous les Égyptiens sont appelés à gérer toutes les places: que les plus sages, les plus instruits, les plus vertueux gouvernent, et le peuple sera heureux.

Il y avait jadis parmi vous de grandes villes, de grands canaux, un grand commerce: qui a tout détruit, si ce n'est l'avarice, les injustices et la tyrannie des Mameloucks?

Quadhys, Cheikhs, Imans, Tchorbâdjys, dites au peuple que nous sommes aussi de vrais musulmans... Trois fois heureux ceux qui seront avec nous! ils prospéreront dans leur fortune et leur rang. Heureux ceux qui seront neutres! ils auront le temps de nous connaître, et ils se rangeront avec nous; mais malheur, trois fois malheur à ceux qui s'armeront pour les Mameloucks, et combattront contre nous! il n'y aura pas d'espérance pour eux; ils périront!

BONAPARTE.

DERNIERE ALLOCUTION DE NAPOLEON A SA  
GARDE.

Fontainebleau, 21 avril 1814.

Généraux, officiers, sous-officiers et soldats de ma vieille garde, je vous fais mes adieux : depuis vingt ans je suis content de vous; je vous ai toujours trouvés sur le chemin de la gloire.

Les puissances alliées ont armé toute l'Europe contre moi... la France a voulu d'autres destinées.

Avec vous et les braves qui me sont restés fidèles, j'aurais pu entretenir la guerre civile pendant trois ans; mais la France eût été malheureuse, ce qui était contraire au but que je me suis proposé.

Soyez fidèles au nouveau roi que la France s'est choisi; n'abandonnez pas notre chère patrie, trop long-temps malheureuse! aimez-la toujours, aimez-la bien, cette chère patrie!

Ne plaignez pas mon sort; je serai toujours heureux lorsque je saurai que vous l'êtes.

J'aurais pu mourir; rien ne m'eût été plus facile, mais je suivrai sans cesse le chemin de l'honneur. J'ai encore à écrire ce que nous avons fait.

Je ne puis vous embrasser tous, mais j'embrasserai votre général.... venez, général.... (il serre le général Petit dans ses bras). Qu'on m'apporte l'aigle.... (il la baise) chère Aigle! que ces baisers retentissent dans le cœur de tous les braves!.... adieu, mes Enfants!.... mes vœux vous accompagneront toujours; conservez mon souvenir....

---

**EXORDES.**

---

PRÉCEPTES DU GENRE.

L'esprit plaît dans une épigramme et dans une chanson. Mais dans la chaire, à la tribune ou au barreau, l'esprit à prétention est une espèce de miniature placée trop haut pour sa perspective optique, il n'y produit jamais de grands effets sur une nombreuse assemblée; et la vraie éloquence proscrit toutes les pensées trop fines ou trop recherchées pour être saisies par le peuple. Eh! qu'est-ce en effet qu'un trait brillant pour émouvoir ou pour échauffer une multitude qui ne présente d'abord à l'orateur qu'une masse immobile, laquelle, bien loin de partager les sentiments de celui qui parle, ou de lui prodiguer de l'intérêt, lui accorde à peine une froide et vague attention?

Le début d'un discours doit être simple et modeste pour concilier à l'orateur la bienveillance de l'auditoire. L'exorde mérite cependant d'être travaillé avec beaucoup de soin. La doctrine et l'exemple des maîtres de l'art avertissent de s'y restreindre au développement d'une seule idée principale qui découvre et qui fixe toute l'étendue de l'*argument oratoire* ou de la matière qu'on veut traiter. C'est là qu'au moment même où elle est annoncée, les points de vue de l'orateur sont indiqués sans

occuper trop d'espace, que les germes du plan se hâtent de paraître comme l'explication naturelle et nécessaire du sujet; qu'une logique de raison plutôt que de raisonnement règle le choix des rapports auxquels on préfère de se borner, en mettant à l'écart tous ceux qui seraient communs, vagues, abstraits, ou stériles, et en circonscrivant le discours avec autant de discernement et d'exactitude que de clarté et de précision; et qu'enfin des principes lumineux annoncent, par d'importants résultats, les méditations profondes d'un orateur qui a beaucoup réfléchi, et qui ajoute l'empire du talent à l'autorité de son ministère pour captiver l'attention d'une assemblée nombreuse qu'il associe à toutes ses pensées, en lui présentant un grand intérêt.

Tel est l'art de Bossuet, quand, pour frapper vivement les esprits, il dit, en commençant l'oraison funèbre de Henriette d'Angleterre, "qu'il veut dans un seul malheur déplorer toutes les calamités du genre humain, et dans une seule mort, faire voir la mort et le néant de toutes les grandeurs humaines." Tout ce qui ne prépare point aux principaux objets d'un discours est inutile dans un exorde. Écartons donc de cette partition oratoire les réflexions subtiles, les citations, les dissertations, les lieux communs, et même les images et les métaphores ambitieuses; car, *il ne faut*, dit l'orateur romain, *employer alors les mots, que dans leur sens le plus usité, de peur que le discours ne paraisse travaillé avec trop d'apprêt.* Marchons au but par le plus court chemin: tout doit être ici approprié au sujet, puisque, selon l'expression de Cicéron, l'exorde n'en est que *l'avant-coureur*. N'imitons point ces prolifiques rhéteurs, qui, au lieu d'entrer d'abord en matière, se tournent

et se retournent dans tous les sens, comme un voyageur qui ne connaît pas sa route, et laissent l'auditoire incertain sur la matière qu'ils vont traiter. L'exorde ne commence véritablement qu'au moment où l'on découvre l'objet et le dessin du discours.

A peine le sujet est-il exposé qu'il faut se hâter de le bien définir. Cette précaution est surtout nécessaire quand on traite des questions abstraites; et on est sûr d'errer dans des spéculations vagues si l'on néglige de se fixer d'abord par des notions précises. Il est dangereux sans doute de vouloir trop s'élever dans ces morceaux préparatoires; et l'expérience apprend tous les jours à se méfier de la prétention des débuts éloquents. Il est néanmoins nécessaire, comme je l'ai déjà observé, d'intéresser fortement l'attention d'une assemblée distraite; et je ne vois pas que l'on viole les règles de l'art, en frappant l'auditeur par un trait soudain qui le sépare de ses propres pensées, en le mettant à la suite et à la merci de l'homme éloquent qui le captive et le domine, pourvu que cette brusque émotion ne trompe point son attente, et que le triomphe de l'orateur aille toujours en croissant.

"Je veux, dit Montaigne, des discours qui donnent la première charge dans le plus fort du doute; je cherche des raisons bonnes et fermes d'arrivée." Montaigne a raison. Rien n'est plus important et plus difficile que de s'emparer de ses auditeurs, de les réunir promptement à soi, et d'entrer dans son sujet par un mouvement qui puisse les frapper, au lieu de laisser hésiter leur intérêt et divaguer leur imagination. Dans sa tragédie de la Troade, Sénèque ouvre la première scène par un monologue sublime. Trois vers lui suffisent pour émouvoir tous les cœurs. On aperçoit dans le lointain la ville de

Troie consumée par les flammes. A la vue d'un spectacle si analogue à son triste sort, Hécube chargée de fers, seule sur le théâtre, prononce en soupirant ces éloquentes paroles: "Vous, potentats, qui vous fiez à votre puissance, vous qui dominez sur une cour nombreuse, vous qui ne craignez point l'inconstante faveur des Dieux, qui vous livrez au sommeil si doux de la prospérité, regardez Hécube, et contemplez Troie!" Qui ne rentre alors en soi-même? qui échappe à l'effroi d'un pareil contraste, et, en regardant le ciel, ne réfléchit pas du moins sur l'incertitude et les dangers de sa destinée? C'est ainsi qu'un grand orateur doit profiter de tout ce qui l'environne, pour intéresser et s'associer le cœur humain. C'est ainsi qu'il est beau d'enrichir le commencement d'un discours; mais je ne puis trop répéter qu'il faut que la suite soit digne d'être écoutée, quand on a élevé son auditoire à cette hauteur.

Le cardinal MAURY, *Essai sur l'éloquence de la chaire*, t. I.

EXORDE DE L'ORAISON FUNEBRE DE LA REINE  
D'ANGLETERRE.

Celui qui règne dans les cieux, et de qui relèvent tous les empires, à qui seul appartient la gloire. la majesté et l'indépendance, est aussi le seul qui se glorifie de faire la loi aux rois, et de leur donner, quand il lui plaît, de grandes et de terribles leçons. Soit qu'il élève les trônes, soit qu'il les abaisse; soit qu'il communique sa puissance aux princes, soit qu'il la retire à lui-même, et ne leur laisse que leur propre faiblesse, il leur apprend

leurs devoirs d'une manière souveraine et digne de lui: car, en leur donnant la puissance, il leur commande d'en user comme il fait lui-même pour le bien du monde; et il leur fait voir, en la retirant, que toute leur majesté est empruntée, et que pour être assis sur le trône, ils n'en sont pas moins sous sa main, et sous son autorité suprême. C'est ainsi qu'il instruit les princes, non-seulement par des discours et par des paroles, mais encore par des effets et par des exemples: *Et nunc, reges, intelligite; erudimini, qui judicatis terram.*

Chrétiens, que la mémoire d'une grande reine, fille, femme, mère de rois si puissants, et souveraine de trois royaumes, appelle de tous côtés à cette triste cérémonie, ce discours vous fera paraître un de ces exemples redoutables qui étaient aux yeux du monde sa vanité tout entière. Vous verrez dans une seule vie toutes les extrémités des choses humaines, la félicité sans bornes aussi bien que les misères; une longue et paisible jouissance d'une des plus nobles couronnes de l'univers; tout ce que peuvent donner de plus glorieux la naissance et la grandeur accumulées sur une tête qui ensuite est exposée à tous les outrages de la fortune; la bonne cause d'abord suivie de bons succès, et depuis de retours soudains, de changements inouis: la rébellion long-temps retenue, à la fin tout à fait maîtresse; nul frein à la licence; les lois abolies; la majesté violée par des attentats jusqu'alors inconnus, l'usurpation et la tyrannie sous le nom de liberté; une reine fugitive, qui ne trouve aucune retraite dans trois royaumes, et à qui sa propre patrie n'est plus qu'un triste lieu d'exil; neuf voyages sur mer, entrepris par une princesse, malgré les tempêtes; l'Océan étonné de se voir traversé tant de fois en des appareils si divers, et pour des

causes si différentes; un trône indignement renversé et miraculeusement rétabli : voilà les enseignements que Dieu donne aux rois. Ainsi fait-il voir au monde le néant de ses pompes et de ses grandeurs.

Si les paroles nous manquent, si les expressions ne répondent pas à un sujet si vaste et si relevé, les choses parleront assez d'elles-mêmes. Le cœur d'une grande reine, autrefois élevé par une si longue suite de prospérités, et puis plongé tout à coup dans un abîme d'amertumes, parlera assez haut; et, s'il n'est pas permis aux particuliers de faire des leçons aux princes sur des événements si étranges, un roi me prête ses paroles pour leur dire: *Entendez ô grands de la terre, instruisez-vous, arbitres du monde!*

BOSSUET.

## EXORDE DE L'ÉLOGE DE DUGUAY-THOUIN.

De tous les spectacles que l'industrie de l'homme a donnés au monde, il n'en est peut-être aucun de plus admirable que la navigation. Un être faible et mortel, attaché à la terre, a osé se transporter sur un élément inconnu et terrible, suspendre des édifices sur les eaux, donner des lois aux vents, et voler aux extrémités de l'univers sous un ciel qui n'était point fait pour lui. Mais telle est notre destinée; l'esprit humain est aussi pervers qu'il est grand, et le crime se place à côté du génie. Les hommes ont abusé de tout; des végétaux pour en former des poisons, du fer pour s'égorger, de l'or pour se corrompre, des arts pour multiplier les moyens de se détruire; ils ont abusé surtout de l'art de la navigation; la mer est devenue un champ de carnage, et les flots ont été ensanglantés par la guerre.

Ainsi les deux parties du globe sont également le théâtre de nos malheurs et de nos crimes. Je n'y vois qu'une différence. En promenant nos regards sur la surface de la terre, nous y apercevons des ruines, des restes d'embrasement, des camps et des forêts incultes, où étaient autrefois des villes florissantes : monuments de ravages qui peuvent nous arrêter, en nous inspirant une terreur utile. Mais la mer, qui a été le tombeau d'une partie du genre humain, n'offre aucun vestige de tant de désastres; tous les jours le navigateur passe avec sécurité et avec joie sur des lieux où des milliers d'hommes ont péri.

Peut-être devons-nous regretter ces temps d'une heureuse ignorance, où nos aïeux, moins grands, mais moins criminels, sans industrie, mais sans remords, vivaient pauvres et vertueux, et mouraient dans les champs qui les avaient vus naître. Mais on voudrait en vain persuader à l'homme de renoncer à des forces qui lui sont pernicieuses: rien ne l'effraie autant que sa faiblesse. La navigation est devenue pour les peuples policés un fléau nécessaire, aussi utile aux états que funeste au genre humain.

La France, liée à toute l'Europe par son commerce, au Nouveau-Monde par ses colonies, obligée de combattre les flottes de deux peuples puissants, vit autrefois la mer remplie de ses vaisseaux; et plusieurs hommes célèbres la rendirent victorieuse sur cet élément. La renommée, parmi ces noms a publié le nom de Duguay-Trouin. Il a droit à la reconnaissance de sa patrie, puisqu'il en fut le vengeur.

Dans Athènes, c'étaient les plus fameux orateurs qui célébraient les vainqueurs de Salamine et de Marathon, et ils avaient pour auditeurs les



Socrate et les Périclès. Je n'ai point le même talent; et j'ai des juges aussi redoutables: mais ici la vérité sera presque toujours étonnante par elle-même. Dans un sujet aussi grand, c'est être éloquent que d'être sincère.

Je peindrai Duguay-Trouin d'abord simple armateur, et faisant dans cette école l'apprentissage de la marine. Je le peindrai ensuite dans la marine royale, et servant le roi et l'état dans les plus grandes entreprises.

Le sujet que je traite m'annonce que j'exciterai l'attention de mes concitoyens. Quelle que soit l'indifférence de notre siècle pour les talents qui l'honorent, il rend du moins justice à ceux qui ne sont plus.

THOMAS.

#### EXORDE DE L'ÉLOGE DE CATINAT.

Dans cette foule de génies célèbres en tout genre que la nature semblait avoir de loin préparés et mûris pour en faire l'ornement d'un seul règne, l'orgueil de nos annales et l'admiration du monde; dans ce siècle resplendissant de gloire, dont tous les rayons viennent se confondre et se réunir au trône de Louis XIV, j'observe avec étonnement un homme qui, prenant sa place au milieu de tous ces grands hommes, sans avoir rien qui leur ressemble, et sans être effacé par aucun d'eux, forme seul avec tout son siècle un contraste frappant digne de l'attention des sages et des regards de la postérité.

Placé dans une époque et chez une nation où tout est entraîné par l'enthousiasme, lui seul, dans sa marche tranquille, est constamment guidé par

la raison. Sur un théâtre où l'on se dispute les regards, où l'on brigue à l'envi la place la plus brillante, il attend qu'on l'appelle à la sienne, et la remplit en silence sans songer à être regardé. Quand l'idolâtrie, vraie ou affectée, qu'inspire le monarque, est le principe de tous les efforts, est dans tous les cœurs et dans toutes les bouches, il ne s'occupe que de la patrie, n'agit que pour elle, et n'en parle pas.

Autour de lui, tout sacrifie plus ou moins à l'opinion, à la mode, à la cour; il ne connaît que le devoir, le bien public et sa propre estime: autour de lui, le bruit, l'ostentation, l'esprit de la rivalité, semblent inséparables de la gloire qu'on obtient ou qu'on prétend, et se mêlent à toute espèce d'héroïsme; seul il semble, pour ainsi dire, éteindre sa gloire, étouffer sa renommée, et ne dissimule rien tant que ses succès et ses avantages si ce n'est les fautes d'autrui.

Tous les hommes illustres de son temps sont marqués par la nature d'un signe particulier et caractéristique qui annonce d'abord le talent dont elle les a doués; il semble indifféremment né pour tous: et, suivant le témoignage remarquable qu'un de ses ennemis lui rendait devant leur maître commun, *on peut également faire de lui un général, un ministre, un ambassadeur, un chancelier*; et en effet, il paraît en réunir les qualités sans en exercer les fonctions.

Enfin (et c'est ce qui le distingue plus que tout le reste), parmi tant d'hommes rares qui offraient à la grandeur de leur monarque le tribut de leurs talents, aucun n'est exempt de préjugé, ni de faiblesse; ces grandes âmes sont égarées par de grandes passions, ou dominées par les erreurs du vulgaire; seul il possède cette raison supérieure,

cette inaltérable égalité d'âme, cette philosophie, en un mot, si étrangère à son siècle; caractère principal, qui marque toutes les actions, tous les moments de sa vie.

Ces traits singuliers et vraiment admirables, dont aucun n'est exagéré, et que l'on peut recueillir dans nos histoires, me frappent et m'attirent comme malgré moi vers le grand homme dont les interprètes de la nation et de la renommée inscrivent aujourd'hui le nom dans leurs fastes. J'entre, autant que je le puis, messieurs, dans vos vues patriotiques, et je présente à mes concitoyens l'éloge de Nicolas de Catinat, maréchal de France, et général des armées de Louis XIV.

LA HARRE.

LE MISSIONNAIRE BRIDAINE, DANS UN DES PREMIERS TEMPLES ET AU MILIEU DE LA PLUS HAUTE COMPAGNIE DE LA CAPITALE.

A la vue d'un auditoire si nouveau pour moi, il semble, mes frères, que je ne devrais ouvrir la bouche que pour vous demander grâce en faveur d'un pauvre missionnaire dépourvu de tous les talents que vous exigez quand on vient vous parler de votre salut. J'éprouve cependant aujourd'hui un sentiment différent; et, si je suis humilié, gardez-vous de croire que je m'abaisse aux misérables inquiétudes de la vanité. A Dieu ne plaise qu'un ministre du ciel pense jamais avoir besoin d'excuse auprès de vous! car, qui que vous soyez, vous n'êtes, comme moi, que des pécheurs. C'est devant votre Dieu et le mien que je me sens pressé dans ce moment de frapper ma poitrine.

Jusqu'à présent j'ai publié les justices du Très-

Haut dans des temples couverts de chaume; j'ai prêché les rigueurs de la pénitence à des infortunés qui manquaient de pain; j'ai annoncé aux bons habitants des campagnes les vérités les plus effrayantes de ma religion. Qu'ai-je fait, malheureux! j'ai contristé les pauvres, les meilleurs amis de mon Dieu; j'ai porté l'épouvante et la douleur dans ces âmes simples et fidèles que j'aurais dû plaindre et consoler.

C'est ici, où mes regards ne tombent que sur des grands, sur des riches, sur des oppresseurs de l'humanité souffrante, ou des pécheurs audacieux et endurcis; ah! c'est ici seulement qu'il fallait faire retentir la parole sainte dans toute la force de son tonnerre; et placer avec moi dans cette chaire, d'un côté la mort qui nous menace et de l'autre mon grand Dieu, qui vient vous juger. Je tiens aujourd'hui votre sentence à la main; tremblez donc devant moi, hommes superbes et dédaigneux qui m'écoutez! La nécessité du salut, la certitude de la mort, l'incertitude de cette heure si effroyable pour vous, l'impénitence finale, le jugement dernier, le petit nombre des élus, l'enfer, et par-dessus tout l'éternité; l'éternité! voilà les sujets dont je viens vous entretenir, et que j'aurais dû sans doute réserver pour vous seuls.

Et qu'ai-je besoin de vos suffrages, qui me damneraient peut-être sans vous sauver? Dieu va vous émouvoir, tandis que son indigne ministre vous parlera; car j'ai acquis une expérience de ses miséricordes. Alors, pénétrés d'horreur pour vos iniquités passées, vous viendrez vous jeter entre mes bras en versant des larmes de componction et de repentir, et à force de remords, vous me trouverez assez éloquent.

Extrait des œuvres du cardinal MAURY.

## PÉRORAISONS.

## PRÉCEPTES DU GENRE.

Dans l'éloquence de la tribune ou dans celle de la chaire, où il s'agit surtout d'intéresser et d'é-mouvoir, la *péroration* est une partie essentielle du discours, parce que c'est elle qui donne la dernière impulsion aux esprits, et qui décide la volonté, l'inclination d'un auditoire libre.

Dans l'éloquence du barreau, elle n'a pas la même importance, parce que le juge n'est ou ne doit être que la loi en personne, et que ce n'est pas sa volonté, mais son opinion, qu'il s'agit de déterminer. Cependant, comme le juge est homme, il ne sera jamais inutile de l'intéresser en faveur de l'innocence et de la faiblesse, de la justice et de la vérité; et une *péroration* pathétique ne sera indigne de l'éloquence, que lorsqu'on l'emploiera pour faire triompher l'iniquité, le mensonge, ou le crime.

Dans un plaidoyer, où le sentiment n'est pour rien, et dans lequel, par conséquent, il serait ridicule de faire usage de l'éloquence pathétique, la conclusion ne doit être que le résumé de la cause. C'est un épilogue qui réunit tous les moyens épars et développés dans le courant du discours, afin de les rendre présents à la mémoire au moment de

la décision; et cet épilogue consiste ou à parcourir les sommités des choses, et à les rappeler article par article, ou à reprendre la division, et à exprimer la substance des raisonnements qu'on a faits sur chacun des points capitaux.

Il sera mieux encore, dit Cicéron, de récapituler en peu de mots les moyens de la partie adverse, et les raisons avec lesquelles on les aura réfutés et détruits. Par là non-seulement la preuve mais la réfutation sera présente à l'auditeur et on aura droit de lui demander s'il désire encore quelque chose, et s'il reste encore dans l'affaire quelque difficulté à résoudre, quelque nuage à dissiper.

La règle générale que Cicéron prescrit pour ce résumé de la cause, c'est de n'y rappeler que les points importants, et de donner à chacun d'eux le plus de force, mais le moins d'étendue qu'il est possible: *ut memoria, non oratio renovata videatur.*

Une énumération rapide, un dilemme pressé, un syllogisme qui ramasse toute la cause en un seul point de vue, suffit le plus souvent à la conclusion. Un beau modèle dans ce genre est la proposition que fait Ajax pour décider à qui, d'Ulysse ou de lui-même, appartiennent les armes d'Achille: "Qu'on jette au milieu des ennemis les armes de ce héros; qu'on nous ordonne de les y aller chercher, et qu'on en décore celui des deux qui les rapportera."

*Arma viri fortis medios mittantur in hostes;  
Inde jubete peti, et referentem ornate relatis.*

Mais si la nature de la cause donne lieu à une éloquence véhémence, le résumé, que Cicéron appelle *enumeratio*, doit être suivi d'un mouvement oratoire, qui sera ou d'indignation ou de commiseration.

L'indignation consiste à rendre odieuse ou la personne ou la cause de l'adversaire; et elle doit naître des circonstances aggravantes que la cause peut présenter.

La *péroration* suppliante, celle que Cicéron appelle *conquestio*, est destinée à exciter la commisération des auditeurs.

Il faut, dit-il, la commencer par adoucir les esprits et par les disposer à la miséricorde; et les moyens qu'on doit y employer sont pris de la faiblesse commune à tous les hommes, et de l'empire de la fortune, dont nous sommes tous les jouets. Par ces réflexions, présentées d'un style grave et sentencieux, nous dit ce maître en éloquence, l'esprit des hommes se laisse humilier, et amener à la compassion, en considérant leur infirmité propre dans la misère de leurs semblables.

Mais du moment qu'on s'apercevra que tous les cœurs seront émus, il ne faut plus insister sur les plaintes, dit Cicéron; car, selon la remarque du rhéteur Apolonius, *rien n'est si vite séché qu'une larme.*

Le modèle des *pérorations* pathétiques est celle de la harangue pour la défense de Milon. C'est là qu'on voit l'orateur suppliant sauver à l'accusé l'humiliation de la prière, et lui conserver toute la dignité qui convient au caractère d'un grand homme dans le malheur. Mais ce qui est encore très-supérieur à cette supplication, c'est l'indignation qui la précède, et dans laquelle Cicéron démontre avec une éloquence sans exemple, que, si Milon avait attenté à la vie de Clodius, la république lui en devrait des actions de grâces, au lieu de châtimens.

Dans l'éloquence de la chaire, le pathétique de la *péroration* a un objet qui ne convient qu'au

genre délibératif; c'est d'émouvoir l'auditoire de compassion pour lui-même, et d'horreur pour ses propres vices, ou de terreur pour ses propres dangers.

Il est rare, en effet, que l'orateur chrétien plaide la cause des absents, à moins qu'il ne parle en faveur des pauvres, des orphelins, comme Vincent de Paule, lorsqu'il disait aux femmes pieuses qui composaient son auditoire. "Or sus, mesdames, la compassion et la charité vous ont fait adopter ces petites créatures pour vos enfants. Vous avez été leurs mères selon la grâce, depuis que leurs mères selon la nature les ont abandonnés. Voyez maintenant si vous voulez les abandonner; cessez à présent d'être leurs mères pour devenir leurs juges. Leur vie et leur mort sont entre vos mains. Je m'en vais prendre les voix et les suffrages. Il est temps de prononcer leur arrêt, et de savoir si vous ne voulez plus avoir de miséricorde pour eux. Ils vivront, si vous continuez d'en prendre un soin charitable, et ils mourront, si vous les délaissez."

MARMONTEL, *Eléments de littérature*, t. III.

#### PÉRORAISON DE L'ÉLOGE FUNÈBRE DE CONDÉ.

Jetez les yeux de toutes parts: voilà tout ce qu'a pu la magnificence et la piété pour honorer un héros: des titres, des inscriptions, vaines marques de ce qui n'est plus; des figures qui semblent pleurer autour d'un tombeau, et de fragiles images d'une douleur que le temps emporte avec tout le reste; des colonnes qui semblent vouloir porter jusqu'au ciel le magnifique témoignage de notre

néant; et rien enfin ne manque dans tous ces honneurs que celui à qui on les rend.

Pleurez donc sur ces faibles restes de la vie humaine, pleurez sur cette triste immortalité que nous donnons aux héros; mais approchez en particulier, ô vous qui courez avec tant d'ardeur dans la carrière de la gloire, âmes guerrières et intrépides! Quel autre fut plus digne de vous commander? Mais dans quel autre avez-vous trouvé le commandement plus honnête? Pleurez donc ce grand capitaine, et dites en gémissant: "Voilà celui qui nous menait dans les hasards! Sous lui se sont formés tant de renommés capitaines que ses exemples ont élevés aux premiers honneurs de la guerre! Son ombre eût pu encore gagner des batailles: et voilà que dans son silence son nom même nous anime; et ensemble il nous avertit que, pour trouver à la mort quelque reste de nos travaux, et n'arriver pas sans ressource à notre éternelle demeure, avec le roi de la terre, il faut encore servir le roi du ciel." Servez donc ce roi immortel et si plein de miséricorde, qui vous comptera un soupir et un verre d'eau donné en son nom, plus que tous les autres ne feront jamais tout votre sang répandu; et commencez à compter le temps de vos utiles services du jour que vous serez donnés à un maître si bienfaisant.

Et vous, ne viendrez-vous pas à ce triste monument, vous, dis-je, qu'il a bien voulu mettre au rang de ses amis? Tous ensemble, en quelque degré de sa confiance qu'il vous ait reçus, environnez ce tombeau, versez des larmes avec des prières; et admirant dans un si grand prince une amitié si commode et un commerce si doux, conservez le souvenir d'un héros dont la bonté avait égalé le courage. Ainsi, puisse-t-il toujours vous être

un cher entretien! ainsi, puissiez-vous profiter de ses vertus, et que sa mort, que vous déplorez, vous serve à la fois de consolation et d'exemple!

Pour moi, s'il m'est permis, après tous les autres, de venir rendre les derniers devoirs à ce tombeau, ô prince, le digne sujet de nos louanges et de nos regrets, vous vivrez éternellement dans ma mémoire; votre image y sera tracée, non point avec cette audace qui promettait la victoire; non, je ne veux rien voir en vous de ce que la mort y efface; vous aurez dans cette image des traits immortels: je vous y verrai tel que vous étiez à ce dernier jour, sous la main de Dieu, lorsque sa gloire sembla commencer à vous apparaître. C'est là que je vous verrai plus triomphant qu'à Fribourg et à Rocroy; et, ravi d'un si beau triomphe, je dirai en action de grâces ces belles paroles du bien-aimé disciple: "La véritable victoire, celle qui met sous nos pieds le monde entier, c'est notre foi."

Jouissez, prince, de cette victoire; jouissez-en éternellement par l'immortelle vertu de ce sacrifice. Agréez ces derniers efforts d'une voix qui vous fut connue, vous mettez fin à tous ces discours. Au lieu de déplorer la mort des autres, grand prince, dorénavant je veux apprendre de vous à rendre la mienne sainte: heureux si, averti par ces cheveux blancs du compte que je dois rendre de mon administration, je réserve au troupeau que je dois nourrir de la parole de vie, les restes d'une voix qui tombe, et d'une ardeur qui s'éteint.

BOSSUET.

#### PÉRORAISON DE L'ÉLOGE DE DUGUAY-TROUIN.

Faut-il qu'il nous ait été enlevé si tôt! faut-il qu'usé par les maladies, il ait succombé lorsqu'il

aurait pu encore remplir une longue carrière! Ah! si le ciel eût prolongé ses jours, même dans sa vieillesse il aurait encore pu servir l'état. Ainsi Duquesne, affaibli par les années, rendait encore la France respectable sur les mers; ainsi Villars remportait des victoires à l'âge où les autres hommes vivent à peine. Que du moins son âme respire encore parmi nous! que son exemple perpétue dans notre marine et la valeur et les talents!

Dans ces entretiens si profonds qu'il avait avec Philippe, il parlait sans cesse à ce prince de l'importance et de l'utilité de la marine. Ah! s'il revivait aujourd'hui, s'il errait parmi nos ports et nos arsenaux, quelle serait sa douleur! «Français, s'écrierait-il, que sont devenus ces vaisseaux que j'ai commandés, ces flottes victorieuses qui dominaient sur l'Océan? Mes yeux cherchent en vain: je n'aperçois que des ruines. Un triste silence règne dans vos ports. Hé qu'oïl n'êtes-vous plus le même peuple? N'avez-vous plus les mêmes ennemis à combattre? Allez tarir la source de leurs trésors. Ignorez-vous que toutes les guerres de l'Europe ne sont plus que des guerres de commerce, qu'on achète des armées et des victoires, et que le sang est à prix d'argent? Les vaisseaux sont aujourd'hui les appuis des trônes.

» Portez vos regards au delà des mers; les habitants de vos colonies vous tendent les bras: les abandonnez-vous aux premiers ennemis qui voudront descendre sur leurs côtes? Les ferez-vous repentir de leur fidélité? En vain la nature leur a donné la valeur et le zèle. Leur vie, leur sûreté, leur existence est dans vos ports; vos vaisseaux sont leurs remparts, ils n'en ont point d'autres. Etes-vous citoyens? ce sont vos frères. Etes-vous avides de richesses? vous les trouverez dans le Nou-

veau monde; vous y trouverez un bien plus précieux: la gloire.

«Vous avez versé tant de sang pour maintenir la balance de l'Europe; l'ambition a changé d'objet. Portez, portez cette balance sur les mers; c'est là qu'il faut établir l'équilibre du pouvoir: si un seul peuple y domine, il sera tyran, et vous serez esclaves. Il faudra que vous achetiez de lui les aliments de votre luxe, dont vos malheurs ne vous guériront pas. Français, considérez ces mers, qui, de trois côtés, baignent votre patrie; voyez vos riches provinces qui vous offrent à l'envi tout ce qui sert à la construction; voyez ces ports creusés pour recevoir vos vaisseaux. La gloire, l'intérêt, la nécessité, la nature, tout vous appelle. Français, soyez grands comme vos ancêtres; régnez sur la mer; et mon ombre en apprenant vos triomphes sur les peuples que j'ai vaincus, se réjouira encore dans son tombeau.»

THOMAS.

#### PÉRORAISON DE L'ÉLOGE DE RACINE.

O mes concitoyens! ne vous opposez point à votre gloire, en vous opposant à celle de Racine. L'éloge de ce grand homme doit vous être cher, et peut-être n'est-il pas inutile. Les barbares s'approchent, l'invasion vous menace; songez que les déclamateurs en vers et en prose ont succédé jadis aux poètes et aux orateurs. Retardez du moins parmi vous, s'il est possible, cette inévitable révolution. Joignez-vous aux disciples du bon siècle pour arrêter le torrent, encouragez l'étude des anciens, qui seule peut conserver parmi vous le feu sacré prêt à s'éteindre.

N'en croyez pas surtout ces esprits impérieux et exaltés qui trouvent la littérature du dernier siècle timide et pusillanime: et qui, sous prétexte de nous délivrer de ces utiles entraves qui ne donnent que plus de ressort aux talents et plus de mérite aux beaux-arts, ne songent qu'à se délivrer eux-mêmes des règles du bon sens qui les importunent.

Ne les croyez pas, ceux qui veulent être poètes sans faire de vers, et grands hommes sans savoir écrire: ne voyez-vous pas que leur esprit n'est qu'impuissance, et qu'ils voudraient mettre les systèmes à la place des talents?

Ne les croyez pas, ceux qui vantent sans cesse la nature brute; ils portent envie à la nature perfectionnée: ceux qui regrettent les beautés du chaos; vous avez sous vos yeux les beautés de la création; ceux qui préfèrent un mot sublime de Shakespeare aux vers de *Phèdre* et de *Mérope*; Shakespeare est le poète du peuple; *Phèdre* et *Mérope* sont les délices des hommes instruits.

Ne les croyez pas, ceux qui relèvent avec enthousiasme le mérite médiocre de faire verser quelques larmes dans un roman; il est un peu plus beau d'en faire couler à la première scène d'*Iphigénie*! ceux qui justifient l'in vraisemblable, l'outré, le gigantesque, sous prétexte qu'ils ont produit quelquefois un effet passager, et qu'ils peuvent étonner un moment; malheur à qui ne cherche qu'à étonner, car on n'étonne pas deux fois!

O mes concitoyens! je vous en conjure encore, méfiez-vous de ces législateurs enthousiastes; opposez-leur toujours les anciens et Racine; opposez-leur ce grand axiome de son digne ami, ce principe qui paraît si simple, et qui est si fécond: *Rien n'est beau que le vrai*. Et si vous voulez avoir sans

cesse sous les yeux des exemples de ce *beau* et de ce *vrai*, relisez sans cesse Racine.

LÀ HARPE.

## DIALOGUES

### PHILOSOPHIQUES OU LITTÉRAIRES.

#### PRÉCEPTES DU GENRE.

C'est un grand bien que de s'amuser, c'en est un plus grand de s'instruire. La lecture, qui réunit ces deux avantages, ressemble à un fruit délicieux et nourrissant tout à la fois. Telle est la perfection du *dialogue* philosophique ou littéraire. Il n'est personne, qui, après avoir lu ceux des *dialogues* de Platon où se peint l'âme de Socrate, ne se sente plus de respect et plus d'amour pour la vertu; il n'est personne qui, après avoir lu les *dialogues* de Cicéron sur l'art oratoire, n'ait de l'éloquence une idée plus haute, plus étendue, plus lumineuse et plus féconde. Ainsi le *dialogue*, quand il n'est point oïseux, a pour objet un résultat, ou de sentiment, ou d'idée. Celui qui n'est qu'un jeu d'esprit, un choc d'opinions, d'où jaillissent des étincelles, mais qui ne laissent à la fin qu'incertitude et obscurité, n'est pas ce qu'on doit appeler le *dialogue* philosophique, c'est le *dialogue* sophistique.

Il n'y a rien de plus aisé que de soutenir des paradoxes par des sophismes, que de donner à des choses éloignées et dissemblables une apparence

de rapport, et de paraître ainsi rapprocher les extrêmes et assimiler les contraires. Mais cette manière de rendre l'esprit subtil, est une manière encore plus sûre de le rendre faux et louche. Qui ne sait pas que dans notre faible entendement rien n'est trop clair ni trop bien assuré, et qu'au moyen du vague des notions communes et de l'équivoque des mots, il est facile à un beau parleur de tout brouiller et de tout obscurcir?

Le difficile, je le répète, c'est de démêler, de classer, de circonscrire nos idées, en leur donnant toute leur étendue, d'en saisir les justes rapports, de tirer ainsi du chaos les éléments de la science, et d'y répandre la lumière. C'est à quoi le *dialogue* philosophique est utilement employé, parce qu'à mesure qu'il forme des nuages, il les dissipe; qu'à chaque pas, il ne présente une nouvelle difficulté qu'afin de l'aplanir lui-même, et que son but est la solution de toutes celles que l'ignorance, l'habitude, l'opinion, opposent à la vérité. Si le *dialogue* n'a pas ce mérite, il n'a plus que celui du sophisme, plus ou moins captieux, et du faux bel esprit, trop admiré par la sottise.

La beauté du *dialogue* philosophique résulte de l'importance du sujet, et du poids que les raisons donnent aux opinions opposées. Si pourtant le *dialogue* est moins une dispute qu'une leçon, l'un des deux interlocuteurs peut être ignorant; mais il doit l'être avec esprit; son erreur ne doit pas être lourde, ni sa curiosité niaise. Les *Mondes* de Fontenelle sont un modèle dans ce genre. Il y a peut-être un peu de manière, mais cette manière ingénieuse n'est ni celle de Pluche ni celle de Bouhours.

Les leçons en *dialogues* ont deux grands avantages, l'attrait et la clarté; mais elles ont un dé-

faut, la longueur. Il serait donc à souhaiter que l'on réservât cette forme d'instruction pour les sujets naturellement épineux et confus, qui exigent des développements, et dans lesquels l'intelligence et la raison veulent être conduites, à travers des difficultés successivement résolues, du doute à la persuasion, de l'obscurité à l'évidence. L'histoire, toute en *dialogues*, serait trop délayée, mais des *dialogues* sur certains traits d'histoire, assez problématiques pour être discutés, assez intéressants pour être approfondis, pourraient être un ouvrage utile. Un modèle en ce genre est le *dialogue* de Sylla et d'Eucrate. On désirerait seulement que le philosophe y traitât le proscripteur avec moins de respect. Tous les grands hommes ont eu leur faible: celui de Montesquieu, en écrivant sur les Romains, fut d'être un peu trop sénateur.

MARIGNEL, *Éléments de Littérature.*

#### DÉMOCRITE ET HÉRACLITE.

Comparaison de Démocrite et d'Héraclite où l'on donne l'avantage au dernier, comme plus humain.

*Démocrite.* Je ne saurais m'accommoder d'une philosophie triste.

*Héraclite.* Ni moi, d'une gaie. Quand on est sage, on ne voit rien dans le monde qui ne paraisse de travers, et qui ne déplaie.

*D.* Vous prenez les choses d'un trop grand sérieux; cela vous fera mal.

*H.* Vous les prenez avec trop d'enjouement; votre air moqueur est plutôt celui d'un satyre que d'un philosophe. N'êtes-vous point touché de voir le genre humain si aveuglé, si corrompu, si égaré?



*D.* Je suis bien plus touché de le voir si impertinent et si ridicule.

*H.* Mais enfin ce genre humain, dont vous riez, c'est le monde entier avec qui vous vivez; c'est la société de vos amis, c'est votre famille, c'est vous même.

*D.* Je ne me soucie guère de tous les fous que je vois, et je me crois sage en me moquant d'eux.

*H.* S'ils sont fous, vous n'êtes guère sage, ni bon de ne les pas plaindre et d'insulter à leur folie. D'ailleurs qui vous répond que vous ne soyez pas aussi extravagant qu'eux?

*D.* Je ne puis l'être, pensant en toutes choses le contraire de ce qu'ils pensent.

*H.* Il y a des folies de diverses espèces. Peut-être qu'à force de contredire les folies des autres vous vous jetez dans une extrémité contraire qui n'est pas moins folle.

*D.* Croyez-en ce qu'il vous plaira, et pleurez encore sur moi, si vous avez des larmes de reste: pour moi, je suis content de rire des fous. Tous les hommes ne le sont-ils pas? Répondez.

*H.* Hélas! ils ne le sont que trop; c'est ce qui m'afflige: nous convenons, vous et moi, en ce point, que les hommes ne suivent point la raison. Mais moi, qui ne veux pas faire comme eux, je veux suivre la raison qui m'oblige de les aimer; et cette amitié me remplit de compassion pour leurs égarements. Ai je tort d'avoir pitié de mes semblables, de mes frères, de ce qui est, pour ainsi dire, une partie de moi-même? Si vous entriez dans un hôpital de blessés, ririez-vous de voir leurs blessures? Les plaies du corps ne sont rien en comparaison de celles de l'âme. Vous auriez honte de votre cruauté, si vous aviez ri du mal-

heureux qui a la jambe coupée, et vous avez l'inhumanité de vous divertir du monde entier qui a perdu la raison!

*D.* Celui qui a perdu une jambe est à plaindre, en ce qu'il ne s'est point ôté lui-même ce membre; mais celui qui perd la raison, la perd par sa faute.

*H.* Eh! c'est en quoi il est plus à plaindre. Un insensé furieux qui s'arracherait lui-même les yeux serait encore plus digne de compassion qu'un autre aveugle.

*D.* Accommodons-nous. Il y a de quoi nous justifier tous deux, il y a partout de quoi rire et de quoi pleurer. Le monde est ridicule, et j'en ris; il est déplorable, et vous en pleurez: chacun le regarde à sa mode et suivant son tempérament. Ce qui est certain, c'est que le monde est de travers. Pour bien faire, pour bien penser, il faut faire, il faut penser autrement que le grand nombre: se régler par l'autorité et par l'exemple du commun des hommes, c'est le partage des insensés.

*H.* Tout cela est vrai; mais vous n'aimez rien, et le mal d'autrui vous réjouit: c'est n'aimer ni les hommes ni la vertu qu'ils abandonnent.

FÉNÉLON.

#### LE CONNÉTABLE DE BOURBON ET BAYARD.

Il n'est jamais permis de prendre les armes contre sa patrie.

*Le Connétable.* N'est-ce point le pauvre Bayard que je vois au pied de cet arbre, étendu sur l'herbe, et percé d'un grand coup? Oui, c'est lui-même. Hélas! je le plains. En voilà deux qui pé-

rissent aujourd'hui par nos armes, Vandenesse et lui. Ces deux Français étaient deux ornements de leur nation par leur courage. Je sens que mon cœur est encore touché pour sa patrie. Mais avançons pour lui parler. Ah! mon pauvre Bayard! c'est avec douleur que je te vois en cet état.

*Bayard.* C'est avec douleur que je vous vois aussi.

*Le C.* Je comprends bien que tu es fâché de te voir dans mes mains par le sort de la guerre, mais je ne veux point te traiter en prisonnier; je te veux garder comme un bon ami, et prendre soin de ta guérison, comme si tu étais mon propre frère. Ainsi tu ne dois point être fâché de me voir.

*B.* Eh! croyez-vous que je ne sois point fâché d'avoir obligation au plus grand ennemi de la France? Ce n'est point de ma captivité, ni de ma blessure que je suis en peine. Je meurs dans un moment: la mort va me délivrer de vos mains.

*Le C.* Non, mon cher Bayard; j'espère que nos soins réussiront pour te guérir.

*B.* Ce n'est point là ce que je cherche, et je suis content de mourir.

*Le C.* Qu'as-tu donc? Est-ce que tu ne saurais te consoler d'avoir été vaincu et fait prisonnier dans la retraite de Bonnavet? Ce n'est pas ta faute, c'est la sienne: les armes sont journalières. Ta gloire est assez bien établie par tant de belles actions. Les Impériaux ne pourront jamais oublier cette vigoureuse défense de Mézières contre eux.

*B.* Pour moi, je ne puis jamais oublier que vous êtes ce grand Connétable, ce prince du plus noble sang qu'il y ait dans le monde, et qui travaille à déchirer de ses propres mains sa patrie, et le royaume de ses ancêtres!

*Le C.* Quoi, Bayard, je te loue, et tu me condamnes! Je te plains, et tu m'insultes!

*B.* Si vous me plaignez, je vous plains aussi, et je vous trouve bien plus à plaindre que moi. Je sors de la vie sans tache; je meurs pour mon pays, pour mon roi, estimé des ennemis de la France, et regretté de tous les bons Français. Mon état est digne d'envie.

*Le C.* Et moi, je suis victorieux d'un ennemi qui m'a outragé; je me venge de lui, je le chasse du Milanais; je fais sentir à toute la France combien elle est malheureuse de m'avoir perdu, en me poussant à bout. Appelles-tu cela être à plaindre?

*B.* Oui, on est toujours à plaindre quand on agit contre son devoir. Il vaut mieux périr en combattant pour la patrie, que la vaincre et triompher d'elle. Ah! quelle horrible gloire que celle de détruire son propre pays!

*Le C.* Mais ma patrie a été ingrate, après tant de services que je lui avais rendus. Madame m'a fait traiter indignement par un dépit d'amour. Le roi, par faiblesse pour elle, m'a fait une injustice énorme; on a détaché de moi jusqu'à mes domestiques Matignon et d'Argouges. J'ai été contraint, pour sauver ma vie, de m'enfuir presque seul. Que voulais-tu que je fisse?

*B.* Que vous souffrissiez toutes sortes de maux, plutôt que de manquer à la France et à la grandeur de votre maison. Si la persécution était trop violente, vous pouviez vous retirer: mais il valait mieux être pauvre, obscur, inutile à tout, que de prendre les armes contre nous. Votre gloire eût été au comble dans la pauvreté et dans le plus misérable exil.

*Le C.* Mais ne vois-tu pas que la vengeance s'est jointe à l'ambition pour me jeter dans cette

extrémité? J'ai voulu que le roi se repentît de m'avoir traité si mal.

*B.* Il fallait l'en faire repentir par une patience à toute épreuve, qui n'est pas moins la vertu d'un héros que le courage.

*Le C.* Mais le roi, étant si injuste, et si aveuglé par sa mère, méritait-il que j'eusse de si grands égards pour lui?

*B.* Si le roi ne le méritait pas, la France entière le méritait; la dignité même de la couronne, dont vous êtes un des héritiers, le méritait. Vous vous deviez à vous-même d'épargner la France, dont vous pouviez être un jour roi.

*Le C.* Hé bien, j'ai tort, je l'avoue; mais ne sais-tu pas combien les meilleurs cœurs ont de peine à résister à leur ressentiment?

*B.* Je le sais bien: mais le vrai courage consiste à résister. Si vous connaissez votre faute, hâtez-vous de la réparer. Pour moi, je meurs, et je vous trouve plus à plaindre dans vos prospérités, que moi dans mes souffrances. Quand l'empereur ne vous tromperait pas, quand même il vous donnerait sa sœur en mariage, et qu'il partagerait la France avec vous, il n'effacerait point la tache qui déshonore votre vie. Le Connétable de Bourbon rebelle! ah, quelle honte! Ecoutez Bayard mourant comme il a vécu, et ne cessant de dire la vérité.

FÉNÉLON.

---

## CARACTÈRES

OU

### PORTRAITS ET PARABES.

---

#### PRÉCEPTES DU GENRE.

**PORTRAIT.** Description de la figure ou du caractère d'une personne, quelquefois de l'une et de l'autre. Lorsque c'est une espèce d'hommes que l'on peint, comme l'avare, le jaloux, l'hypocrite, la prude, la coquette, ce n'est plus un *portraits*, c'est un caractère, et c'est là ce qui distingue la satire permise, de la satire qui ne l'est pas. La Bruyère fut accusé d'avoir fait des *portraits*, il n'avait fait que des caractères: mais la malignité, en les appliquant et en calomniant le peintre, avait deux plaisirs à la fois.

La poésie, l'éloquence et l'histoire, sont également susceptibles de cette sorte de peinture; il faut seulement observer que leur manière n'est pas la même.

Dans tous les genres d'éloquence, un *portrait* peut être placé. Dans la louange et dans le blâme rien de plus naturel. Dans la délibération, il importe encore plus de faire connaître les hommes, et par conséquent de les peindre. Dans le plaidoyer c'est aussi très-souvent par les qualités personnelles qu'on peut juger de l'intention, de la vraisem-

blance, de la nature même de l'action, et du degré d'indulgence ou de rigueur qu'elle mérite.

Or, dans tous les cas où l'orateur a un grand intérêt de faire connaître une personne, il a droit de la peindre; et plus le *portrait* sera fidèle, intéressant, important à la cause, plus il aura de beauté réelle; car la beauté, en fait d'éloquence, n'est que la bonté combinée avec la force du moyen.

L'histoire est, de tous les genres, celui auquel cette manière de rassembler les traits d'un caractère et de le dessiner avec précision, semble être la plus propre et la plus familière. Mais dans l'histoire même, lorsqu'ils sont trop fréquents, les *portraits* nous sont importuns. Vrais, singuliers, intéressants pour l'intelligence des faits; importants par le rôle qu'ont joué les personnes; frappants, et par leur ressemblance et par la force, la justesse, l'originalité des traits qui les composent, ils font sur nous l'impression d'une vérité lumineuse, qui répand au loin ses rayons. Mais le *portrait* d'un homme isolé et dont le caractère n'est d'aucune influence, n'a lui-même aucun intérêt, et ne peut-être dans l'histoire qu'un ornement postiche et vain, digne tout au plus d'amuser une curiosité frivole, mais indigne d'un vrai sage, comme d'un lecteur sérieux. La règle de l'un sera donc de ne se donner la peine de peindre que les personnes qui, par leur caractère, leurs fonctions, leurs rapports avec les faits intéressants, peuvent donner envie à l'autre de les connaître et de les voir au naturel. Par là, les *portraits* seront rares, et ils se feront désirer.

Je crois même, et j'en ai pour exemple tous les meilleurs historiens, que lorsque tout un caractère se développe dans l'action même, il est assez connu par elle, et qu'il est inutile d'en résumer les traits.

Plutarque les a réunis, mais au moment du pa-

rallèle, et c'est alors qu'il est indispensable de rassembler tous les rapports. Si cependant, à la fin d'un règne ou de la vie d'un homme, un court épilogue en rappelle les circonstances les plus marquées et le fait voir lui-même d'un coup d'œil avec les traits de caractère, les variations, les contrastes, les qualités diverses ou opposées que les événements ont fait paraître en lui, ce sera sans doute un mérite et une grande beauté de plus. Tel est dans Tacite le *portrait* de Tibère à la fin de son règne, modèle effrayant, pour ne pas dire désespérant, de précision, de force et de clarté.

Il est aisé de concevoir pourquoi, dans des Mémoires particuliers, les *portraits* sont naturellement plus fréquents qu'ils ne doivent l'être dans l'histoire. Celle-ci n'a guère intérêt que de faire connaître l'homme public, et les événements l'exposent; au lieu que des Mémoires nous décèlent l'homme privé, et ne font qu'effleurer les actions publiques. Les Mémoires du cardinal de Retz sont le derrière de la toile du singulier spectacle de la Fronde; et dans les *portraits* qu'il nous trace des personnages principaux de cette scène héroï-comique, il nous fait voir souvent ce que l'action même ne nous aurait point appris.

Par la même raison, lorsque dans l'histoire un personnage a plus d'influence que d'apparence, qu'il agit plus au dedans qu'au dehors, il est intéressant de décrire avec soin ce ressort intérieur et secret des événements qu'on raconte. Ainsi rien de plus nécessaire, de plus intéressant dans le récit du règne de Tibère, que le *portrait* de Séjan.

Dans un historien éloquent (presque tous les anciens l'étaient, témoin Thucydide, Xénophon, Salluste, Tite-Live et Tacite), la manière de peindre ne diffère de celle de l'orateur que par une

précision et une vérité plus sévères. On va le voir par des exemples qui dédommageront un peu de la sécheresse de mes observations. Salluste peint Catilina.

“*Lucius Catilina...*” Voyez Salluste.

De ce caractère et de celui de César, Bossuet semble avoir formé le *portrait* de Cromwell, où le ton de l'éloquence est plus élevé que celui de l'histoire.

“Un homme s'est rencontré, etc.” Voyez plus bas.

Mais la différence est plus sensible encore dans le *portrait* qu'a fait Cicéron de ce même Catilina, en justifiant Coelius d'avoir été lié avec ce factieux, reproche important à détruire.

“*Habuit Catilina....* etc.”

Que l'on rapproche ce morceau de celui de Salluste; et des deux côtés on aura un modèle de perfection dans l'art de peindre en orateur et en historien.

Mais pour ceux qui n'entendent point la langue de Cicéron et de Salluste, voici dans la nôtre de grands exemples de l'un et de l'autre genre d'écrire. Le cardinal de Retz, dans ses *Mémoires*, fait ainsi les portraits du grand Condé et de Turenne.

“M. le prince, né capitaine, etc.

» M. de Turenne a eu dès sa jeunesse, etc.”

Voilà l'historien; voici l'orateur:

“Vit-on jamais en deux hommes, etc.” Dit Bossuet.

Rien n'éblouit tant les lecteurs superficiels que les portraits de fantaisie; rien ne décèle mieux l'ignorance de l'écrivain aux yeux de l'homme instruit et clairvoyant. Sans même consulter les faits, et avoir présent le modèle, un lecteur judicieux

distingue un portrait qui ressemble, d'un *portrait* vague et imaginaire.

MARONTEL, *Éléments de littérature*, t. IV.

## CARACTÈRES POLITIQUES.

### LE PEUPLE ATHÉNIEN.

L'histoire nous le représente, tantôt comme un vieillard qu'on peut tromper sans crainte, tantôt comme un enfant qu'il faut amuser sans cesse, quelquefois déployant les lumières et les sentiments des grandes âmes; aimant à l'excès les plaisirs et la liberté, le repos et la gloire; s'enivrant des éloges qu'il reçoit, applaudissant aux reproches qu'il mérite; assez pénétrant pour saisir aux premiers mots les projets qu'on lui communique, trop impatient pour en écouter les détails et en prévoir les suites; faisant trembler ses magistrats dans l'instant même, qu'il pardonne à ses plus cruels ennemis; passant, avec la rapidité de l'éclair, de la fureur à la pitié, du découragement à l'insolence, de l'injustice au repentir; mobile surtout et frivole, au point que, dans les affaires les plus graves, et quelquefois les plus désespérées, une parole dite au hasard, une saillie heureuse, le moindre objet, le moindre accident, pourvu qu'il soit inopiné, suffit pour le distraire de ses craintes ou le détourner de son intérêt.

BARTHÉLÉMY, *Voyage d'Anacharsis*.

## LES MŒURS DE SYBARIS.

On ne met point, dans cette ville, de différence entre les voluptés et les besoins; on bannit tous les arts qui pourraient troubler un sommeil tranquille; on donne des prix, aux dépens du public, à ceux qui peuvent découvrir des voluptés nouvelles. Les citoyens ne se souviennent que des bouffons qui les ont divertis, et ont perdu la mémoire des magistrats qui les ont gouvernés.

On y abuse de la fertilité du terroir, qui y produit une abondance éternelle; et les faveurs des dieux sur Sybaris ne servent qu'à encourager le luxe et à flatter la mollesse.

Les hommes sont si efféminés, leur parure est si semblable à celle des femmes, ils composent si bien leur teint, ils se frisent avec tant d'art, ils emploient tant de temps à se corriger à leur miroir, qu'il semble qu'il n'y ait qu'un sexe dans toute la ville.

Bien loin que la multitude des plaisirs donne aux Sybarites plus de délicatesse, ils ne peuvent plus distinguer un sentiment d'avec un sentiment.

Leur âme, incapable de sentir les plaisirs, semble n'avoir de délicatesse que pour les peines: un citoyen fut fatigué toute la nuit d'une feuille de rose qui s'était repliée dans son lit.

La mollesse a tellement affaibli leur corps qu'ils ne sauraient remuer les moindres fardeaux, ils peuvent à peine se soutenir sur leurs pieds; les voitures les plus douces les font évanouir; lorsqu'ils sont dans les festins, l'estomac leur manque à tous les instants.

Ils passent leur vie sur des sièges renversés, sur lesquels ils sont obligés de se reposer tout le jour

sans être fatigués; ils sont brisés quand ils vont languir ailleurs.

Incapables de porter le poids des armes, timides devant leurs concitoyens; lâches devant les étrangers, ils sont des esclaves tout prêts pour le premier maître.

MONTESQUIEU.

## LES FRANÇAIS.

C'est le seul peuple dont les mœurs peuvent se dépraver sans que le fond du cœur se corrompe, ni que le courage s'altère; il allie les qualités héroïques avec le plaisir, le luxe et la mollesse; ses vertus ont peu de consistance; ses vices n'ont point de racines. Le caractère d'Alcibiade n'est pas rare en France. Le dérèglement des mœurs et de l'imagination ne donne point atteinte à la franchise, à la bonté naturelle du Français. L'amour-propre contribue à le rendre aimable; plus il croit plaire, plus il a de penchant à aimer. La frivolité qui nuit au développement de ses talents et de ses vertus le préserve en même temps des crimes noirs et réfléchis. La perfidie lui est étrangère, et il est bientôt fatigué de l'intrigue. Le Français est l'enfant de l'Europe; si l'on a quelquefois vu parmi nous des crimes odieux, ils ont disparu plutôt par le caractère national que par la sévérité des lois.

DUCLOS, *Considérations sur les mœurs.*

## PLUTARQUE.

*Evoque devant moi les grands hommes: je veux les voir et converser avec eux*, disait un jeune prince plein d'imagination et d'enthousiasme à une pythonisse célèbre qui passait dans l'Orient pour évoquer les morts. Un sage qui n'était pas loin de là, et qui passait sa vie dans la retraite, s'approcha et lui dit: *Je vais exécuter ce que tu demandes: tiens, prends ce livre; parcours avec attention les caractères qui le composent; à mesure que tu liras, tu verras s'élever autour de toi les ombres des grands hommes, et elles ne te quitteront plus*. Ce livre était les *Hommes Illustres* du philosophe de Chéronée.

C'est là en effet que toute l'antiquité se trouve. Là, chaque homme paraît tour à tour avec son génie, et les talents et les vertus qui ont influé sur le sort des peuples. Naissance, éducation, mœurs, principes, ou qui tiennent au caractère, ou qui le combattent; concours de plusieurs grands hommes qui se développent en se choquant; grands hommes isolés, et qui semblent jetés hors des routes de la nature dans des temps de faiblesse et de langueur; lutte d'un grand caractère contre les mœurs avilies d'un peuple qui tombe; développement rapide d'un peuple naissant à qui un homme de génie imprime sa force; mouvement donné à des nations par les lois, par les conquêtes, par l'éloquence; grandes vertus, toujours plus rares que les talents, les unes impétueuses et fortes, les autres calmes et raisonnées; desseins tantôt conçus profondément, et mûris par les années, tantôt inspirés, conçus, exécutés presque à la fois, et avec cette vigueur qui renverse tout, parce

qu'elle ne donne le temps de rien prévoir; enfin des vies éclatantes, des morts illustres et presque toujours violentes; car, par une loi inévitable, l'action de ces hommes qui remuent tout, produit une résistance égale dans ce qui les entoure; ils pèsent sur l'univers, et l'univers sur eux; et, derrière la gloire, est presque toujours caché l'exil, le fer ou le poison: tel est à peu près le tableau que nous offre Plutarque.

A l'égard du style et de la manière, c'est celle d'un vieillard plein de sens, accoutumé au spectacle des choses humaines, qui ne s'échauffe pas, qui ne s'éblouit pas, admire avec tranquillité, et blâme sans indignation. Sa marche est mesurée; et il ne la précipite jamais. Semblable à une rivière calme, il s'arrête, il revient, il suspend son cours, embrasse lentement un terrain vaste; il sème tranquillement, et comme au hasard, sur sa route, tout ce que sa mémoire vient lui offrir. Enfin, partout il converse avec le lecteur: c'est le *Montaigne* des Grecs; mais il n'a point comme lui cette manière pittoresque et hardie de peindre ses idées, et cette imagination de style que peu de poètes même ont eue comme *Montaigne*. A cela près il attache et intéresse comme lui, sans paraître s'en occuper.

Son grand art surtout est de faire connaître les hommes par les petits détails. Il ne fait donc point de ces portraits brillants dont Salluste le premier donna des modèles, et que le cardinal de Retz, par ses Mémoires, mit si fort à la mode parmi nous; il fait mieux, il peint en action. On croit voir tous ces grands hommes agir et converser. Toutes ces figures sont vraies, et ont les proportions exactes de la nature. Quelques personnes pensent que c'est dans ce genre qu'on devrait écrire

tous les éloges. On éblouirait peut-être moins, disent-elles, mais on satisferait plus, et il faut savoir quelquefois renoncer à l'admiration pour l'estime.

THOMAS, *Essai sur les Éloges.*

---

ALEXANDRE.

Alexandre fit une grande conquête. Les mesures qu'il prit furent justes. Il ne partit qu'après avoir achevé d'accabler les Grecs; il ne laissa rien derrière lui contre lui. Il attaqua les provinces maritimes, et fit suivre à son armée de terre les côtes de la mer, pour n'être point séparé de sa flotte. Il se servit admirablement bien de la discipline contre le nombre; et, s'il est vrai que la victoire lui donna tout, il fit aussi tout pour se procurer la victoire. Dans le commencement de son entreprise, c'est-à-dire dans un temps où un échec pouvait le renverser, il mit peu de chose au hasard: quand la fortune le mit au-dessus des événements, la témérité fut quelquefois un de ses moyens. Lorsqu'il s'agit de combattre les forces maritimes des Perses, c'est plutôt Parménion qui a de l'audace, c'est plutôt Alexandre qui a de la sagesse. La bataille d'Issus lui donna Tyr et l'Égypte; la bataille d'Arbelles lui donna toute la terre. Voilà comme il fit ses conquêtes; il faut voir comment il les conserva.

Il résista à ceux qui voulaient qu'il traitât les Grecs comme maîtres, et les Perses comme esclaves. Il ne songea qu'à unir les deux nations, et à faire perdre les distinctions du peuple conquérant et du peuple vaincu. Il abandonna, après la con-

quête, tous les préjugés qui lui avaient servi à la faire. Il prit les mœurs des Perses, pour ne point désoler les Perses en leur faisant prendre les mœurs des Grecs. Il respecta les traditions anciennes, et tous les monuments de la gloire et de la vanité des peuples. Il semblait qu'il n'eût conquis que pour être le monarque particulier de chaque nation et le premier citoyen de chaque ville. Les Romains conquièrent tout pour tout détruire; il voulut tout conquérir pour tout conserver. Sa main se fermait pour les dépenses privées; elle s'ouvrait pour des dépenses publiques. Fallait-il régler sa maison, c'était un Macédonien. Fallait-il payer les dettes des soldats, faire part de sa conquête aux Grecs, faire la fortune de chaque homme de son armée, il était Alexandre.

Alexandre mourut, et toutes les nations furent sans maître. Mais qu'est-ce que ce conquérant qui est plaint de tous les peuples qu'il a soumis? Qu'est-ce que cet usurpateur, sur la mort duquel la famille qu'il a renversée du trône verse des larmes?

MONTESQUIEU.

---

SOCRATE ET CATON.

Osons opposer Socrate même à Caton: l'un était plus philosophe, et l'autre plus citoyen. Athènes était déjà perdue, et Socrate n'avait plus de patrie que le monde entier: Caton porta toujours la sienne au fond de son cœur; il ne vivait que pour elle; il ne put lui survivre. La vertu de Socrate est celle du plus sage des hommes; mais entre César et Pompée, Caton semble un Dieu parmi les mortels. L'un instruit quelques particuliers, combat les



sophistes, et meurt pour la vérité; l'autre défend l'état, la liberté, les lois contre les conquérants du monde, et quitte enfin la terre, quand il n'y avait plus de patrie à servir. Un digne élève de Socrate serait le plus vertueux de ses contemporains; un digne émule de Caton en serait le plus grand. La vertu du premier ferait son bonheur; le second chercherait son bonheur dans celui de tous. Nous serions instruits par l'un et conduits par l'autre, et cela seul déciderait de la préférence: car on n'a jamais fait un peuple de sages, mais il n'est pas impossible de rendre un peuple heureux.

J.-J. ROUSSEAU, *Discours sur l'économie politique.*

#### CICÉRON.

Né dans un rang obscur, on sait qu'il devint, par son génie, l'égal de Pompée, de César, de Caton. Il gouverna et sauva Rome, fut vertueux dans un siècle de crimes, défenseur des lois dans l'anarchie, républicain parmi des grands que se disputaient le droit d'être oppresseurs. Il eut cette gloire, que tous les ennemis de l'état furent les siens. Il vécut dans les orages, les travaux, les succès et le malheur. Enfin, après avoir soixante ans défendu les particuliers et l'État, lutté contre les tyrans, cultivé au milieu des affaires la philosophie, l'éloquence et les lettres, il périt. Un homme à qui il avait servi de protecteur et de père vendit son sang; un homme à qui il avait sauvé la vie fut son assassin. Trois siècles après, un empereur plaça son image dans un temple domestique, et l'honora à côté des dieux.

Il y a des caractères indécis qui sont un mélange de grandeur et de faiblesse, et quelques personnes

mettent Cicéron de ce nombre. Vertueux, dit-on, mais circonspect; tour à tour brave et timide; aimant la patrie, mais craignant les dangers; ayant plus d'élevation que de force; sa fermeté, quand il en eut, tenait plus à son imagination qu'à son âme. On ajoute que, faible par caractère, il n'était grand que par réflexion. Il comparait la gloire avec la vie, et le devoir au danger. Alors il se faisait un système de courage; sa probité devenait de la vigueur, et son esprit donnait du ressort à son âme. Quoi qu'il en soit, nous ne pouvons douter que Cicéron, sous César même, n'ait paru toujours attaché à la patrie et à l'ancien gouvernement. Ses amis cherchèrent à le détourner de faire l'éloge de Caton, ou voulurent du moins l'engager à l'adoucir; il n'en fit rien. On voit cependant, par une de ses lettres, qu'il sentait toute la difficulté de l'entreprise. "L'éloge de Caton à faire sous la dictature de César, disait-il, est un problème d'Archimède à résoudre." Nous ne pouvons juger comment le problème fut résolu; nous savons seulement que l'ouvrage eut le plus grand succès. Tacite nous apprend que Cicéron, dans cet éloge, élevait Caton jusqu'au ciel.

On sait qu'il aimait la gloire, et qu'il ne l'attendait pas toujours. Il se précipitait vers elle, comme s'il eût été moins sûr de l'obtenir. Pardonnons-lui pourtant, et surtout après son exil. Songeons qu'il eut sans cesse à combattre la jalousie et la haine. Un grand homme persécuté a des droits que n'a pas le reste des hommes. Il était beau à Cicéron, au retour de son bannissement, d'invoquer ces dieux du Capitole qu'il avait préservés des flammes, étant consul, ce sénat qu'il avait sauvé du carnage, ce peuple romain qu'il avait dérobé au joug et à la servitude, et démontrer

d'un autre côté son nom effacé, ses monuments détruits, ses maisons démolies et réduites en cendres pour prix de ses bienfaits. Il était beau d'attester, sur les ruines mêmes de ses palais, l'heure et le jour où le sénat et le peuple l'avaient proclamé le père de la patrie. Eh ! qui pouvait lui faire un crime de parler de ses grandes actions, dans ces moments où l'âme, réclamant contre l'injustice des hommes, semble élevée au-dessus d'elle-même par le sentiment et le caractère auguste du malheur ?

Il est vrai qu'il se loua lui-même dans des moments plus froids. On l'a blâmé, on le blâmera encore. Je ne l'accuse, ni ne le justifie; je remarquerai seulement que plus un peuple a de vanité au lieu d'orgueil, plus il met de prix à l'art important de flatter et d'être flatté; plus il cherche à se faire valoir par de petites choses au défaut des grandes, plus il est blessé de cette franchise altière ou de la naïve simplicité d'une âme qui s'estime de bonne foi, et ne craint pas de le dire. J'ai vu des hommes s'indigner de ce que Montesquieu avait osé dire: *Et moi aussi je suis peintre*. Le plus juste aujourd'hui; même en accordant son estime, veut conserver le droit de la refuser. Chez les anciens, la liberté républicaine permettait plus d'énergie aux sentiments, et de franchise au langage. Cet affaiblissement de caractère, qu'on nomme politesse et qui craint tant d'offenser l'amour-propre, c'est-à-dire la faiblesse inquiète et vaine, était alors plus inconnu: on aspirait moins à être modeste, et plus à être grand. Ah ! que la faiblesse permette quelquefois à la force de se sentir elle-même; et, s'il nous est possible, consentons à avoir de grands hommes, même à ce prix !

THOMAS, *Essai sur les éloges* :

## POMPÉE.

Pompée attirait sur lui, pour ainsi dire, les yeux de toute la terre. Il avait été général avant que d'être soldat, et sa vie n'avait été qu'une suite continuelle de victoires; il avait fait la guerre dans les trois parties du monde, et il en était toujours revenu victorieux. Il vainquit dans l'Italie Carinas et Carbon, du parti de Marius; Domitius dans l'Afrique; Sertorius, ou pour mieux dire, Perpenna dans l'Espagne; les pirates de Cilicie sur la Méditerranée; et, depuis la défaite de Catilina, il était revenu à Rome, vainqueur de Mithridate et de Tigrane.

Par tant de victoires et de conquêtes, il était devenu plus grand que les Romains ne le souhaitent, et qu'il n'avait osé lui-même l'espérer. Dans ce haut degré de gloire où la fortune l'avait conduit comme par la main, il crut qu'il était de sa dignité de se familiariser moins avec ses concitoyens. Il paraissait rarement en public; et, s'il sortait de sa maison, on le voyait toujours accompagné d'une foule de ses créatures, dont le cortège nombreux représentait mieux la cour d'un grand prince que la suite de un citoyen de la république. Ce n'est pas qu'il abusât de son pouvoir; mais, dans une ville libre, on ne pouvait souffrir qu'il affectât des manières de souverain. Accoutumé dès sa jeunesse au commandement des armées, il ne pouvait se réduire à la simplicité d'une vie privée. Ses mœurs à la vérité étaient pures et sans tache, on le louait même, avec justice, de sa tempérance; personne ne le soupçonna jamais d'avarice; et il recherchait moins, dans les dignités

qu'il brigait, la puissance qui en est inséparable, que les honneurs et l'éclat dont elles étaient envi-ronnées. Mais plus sensible à la vanité qu'à l'am-bition, il aspirait à des honneurs qui le distin-guaient de tous les capitaines de son temps. Mo-déré en tout le reste, il ne pouvait souffrir sur la gloire aucune comparaison. Toute égalité le bles-sait, et il eût voulu, ce semble, être le seul gé-néral de la république, quand il devait se contenter d'être le premier. Cette jalousie du commande-ment lui attira un grand nombre d'ennemis, dont César, dans la suite, fut le plus dangereux et le plus redoutable. L'un ne voulait pas d'égal, et l'au-tre ne pouvait souffrir de supérieur.

VERTOT, *Révolutions romaines.*

#### CÉSAR ET HENRI IV.

Si nous avons, parmi les modernes, un homme qu'on puisse comparer à César, c'est peut-être Henri IV. On remarque entre eux beaucoup de traits de ressemblance et d'objets de comparaison.

Tous deux avaient reçu de la nature une âme élevée et sensible, un génie également souple et profond dans les affaires politiques, de grands ta-lents pour la guerre: tous deux furent redevables de l'empire à leur courage et à leurs travaux: tous deux pardonnèrent à leurs ennemis, et finirent par en être les victimes: tous deux connaissaient le grand art de s'attacher les hommes, et de les em-ployer; art le plus nécessaire de tous à quiconque commande ou veut commander: tous deux étaient adorés de leurs soldats, et mêlaient les plaisirs aux fatigues militaires et aux intrigues de l'ambition.

Farnèse, à qui notre Henri IV eut affaire, valait bien Pompée le rival de César, et la France fut pour tous deux un champ de victoire. César com-battait des armées plus nombreuses: Henri eut à vaincre des obstacles de tous les genres avec moins de moyens.

Tous deux avaient une activité prodigieuse, et suivaient ce grand principe, *qu'il ne faut laisser faire à d'autres que ce qu'on ne peut pas faire soi-même.* Tous deux ont su régner, et ont régné trop peu. Si l'un eût vécu vingt ans de plus, le sys-tème de l'Europe était changé. Si l'autre n'eût pas été enlevé par un assassinat, il eût accoutumé les Romains à sa domination, aussi bien qu'Auguste, et aurait fait de plus grandes choses que lui. César rodigua l'argent dans une république qu'il voulait corrompre, Henri le ménagea dans une monarchie qu'il fallait rétablir.

Tous deux furent arrachés, par une mort pré-maturée, aux grands objets qu'ils méditaient; et l'on peut croire que Henri eût été aussi heureux contre les Espagnols, que César pouvait l'être contre les Parthes. Arques, Fontaine-Française, Coutras, Ivry, ne sont pas d'aussi grands noms dans la mé-moire des hommes, et n'entraînaient pas d'aussi grandes destinées que la journée de Pharsale; mais il y avait autant de talent à déployer, avec moins de renommée à obtenir.

César joignit la gloire des lettres à celle des ar-mes, et cet avantage manquait à Henri IV; mais c'était la faute de son éducation et du temps, bien plus que de son génie: il avait l'esprit juste, l'élo-cution facile et souvent noble: et la harangue de Rouen prouve qu'il eut l'éloquence des grandes âmes.

Sa cause était en tout légitime et glorieuse.

celle de César, qu'il est impossible de justifier en bonne morale, peut s'excuser en politique, si l'on considère qu'il avait nécessairement la conscience de ce qu'il pouvait faire et de ce qu'il devait craindre, et que, parmi plusieurs concurrents qui aspiraient à être aussi criminels qu'il le devint, il fut ou assez heureux, ou assez malheureux pour être dans le cas de se déclarer le premier.

LA HARPE.

ALCIBIADE.

Des historiens ont flétri la mémoire de cet Athénien; d'autres l'ont relevée par des éloges, sans qu'on puisse les accuser d'injustice ou de partialité. Il semble que la nature avait essayé de réunir en lui tout ce qu'elle peut produire de plus fort en vices et en vertus.

Une origine illustre, des richesses considérables, la figure la plus distinguée, les grâces les plus séduisantes, un esprit facile et étendu, l'honneur enfin d'appartenir à Périclès: tels furent les avantages qui éblouirent d'abord les Athéniens, et dont il fut ébloui le premier.

Dans un âge où l'on n'a besoin que d'indulgence et de conseils, il eut une cour et des flatteurs; il étonna ses maîtres par sa docilité, et les Athéniens par la licence de sa conduite. Socrate qui prévint de bonne heure que ce jeune homme serait le plus dangereux des citoyens d'Athènes, s'il n'en devenait le plus utile, rechercha son amitié, l'obtint à force de soins, et ne la perdit jamais: il entreprit de modérer cette vanité qui ne pouvait souffrir dans le monde ni de supérieur ni d'égal; et

tel était dans ces occasions le pouvoir de la raison ou de la vertu, que le disciple pleurait sur ses erreurs, et se laissait humilier sans se plaindre.

Quand il entra dans la carrière des honneurs, il voulut devoir ses succès moins à l'éclat de sa magnificence et de ses libéralités qu'aux traits de son éloquence. Il parut à la tribune: un léger défaut de prononciation prêtait à ses paroles les grâces naïves de l'enfance; et, quoiqu'il hésitât quelquefois pour trouver le mot propre, il fut regardé comme un des plus grands orateurs d'Athènes. Il avait déjà donné des preuves de sa valeur; et d'après ses premières campagnes, on augura qu'il serait un jour le plus habile général de la Grèce. Je ne parlerai point de sa douceur, de son affabilité, ni de tant d'autres qualités qui concoururent à le rendre le plus aimable des hommes.

Il ne fallait pas chercher dans son cœur l'élevation que produit la vertu: mais on y trouvait la hardiesse que donne l'instinct de la supériorité. Aucun obstacle, aucun malheur ne pouvait ni le surprendre, ni le décourager: il semblait persuadé que, lorsque les âmes d'un certain ordre ne font pas tout ce qu'elles veulent, c'est qu'elles n'osent pas tout ce qu'elles peuvent. Forcé par les circonstances de servir les ennemis de sa patrie, il lui fut aussi facile de gagner leur confiance par son ascendant, que de les gouverner par la sagesse de ses conseils. Il eut cela de particulier, qu'il fit triompher le parti qu'il favorisait, et que ses nombreux exploits ne furent jamais ternis par aucun revers.

Dans les négociations, il employait tantôt les lumières de son esprit, qui étaient aussi vives que profondes; tantôt des ruses et des perfidies, que des raisons d'Etat ne peuvent jamais autoriser; d'autres fois, la facilité d'un caractère que le besoin de

dominer ou le désir de plaire pliait sans effort aux conjonctures. Chez tous les peuples, il s'attira les regards, et maîtrisa l'opinion publique. Les Spartiates furent étonnés de sa frugalité; les Thraces, de son intempérance; les Béotiens, de son amour pour les exercices les plus violents; les Ioniens, de son goût pour la paresse et la volupté; les Satrapes de l'Asie, d'un luxe qu'ils ne pouvaient égaler. Il se fût montré le plus vertueux des hommes, s'il n'avait jamais eu l'exemple du vice; mais le vice l'entraînait sans l'asservir. Il semble que la profanation des lois et la corruption des mœurs n'étaient à ses yeux qu'une suite de victoires remportées sur les lois; on pourrait dire encore que ses défauts n'étaient aussi que des écarts de sa vanité. Les traits de légèreté, de frivolité, d'imprudence, échappés à sa jeunesse ou à son oisiveté, disparaissaient dans les occasions qui demandaient de la réflexion et de la constance. Alors il joignait la prudence et l'activité, et les plaisirs ne lui dérobaient aucun des instants qu'il devait à sa gloire ou à ses intérêts.

Sa vanité aurait tôt ou tard dégénéré en ambition; car il était impossible qu'un homme si supérieur aux autres, et si dévoré de l'envie de dominer, n'eût pas fini par exiger l'obéissance après avoir épuisé l'admiration. Aussi fut-il toute sa vie suspect aux principaux citoyens, dont les uns redoutaient ses talents, les autres ses excès, et tour à tour adoré, craint et haï du peuple qui ne pouvait se passer de lui. Et comme les sentiments dont il était l'objet devenaient des passions violentes, ce fut avec des convulsions de joie ou de fureur que les Athéniens l'élevèrent aux honneurs, le condamnèrent à la mort, le rappelèrent, et le proscrivirent une seconde fois.

Dans un moment d'ivresse, le petit peuple pro-

posoit de rétablir la royauté en sa faveur; mais comme il ne se serait pas contenté de n'être qu'un roi, ce n'était pas la petite souveraineté d'Athènes qui lui convenait, c'était un vaste empire qui le mit en état d'en conquérir d'autres.

Né dans une république, il devait l'élever au-dessus d'elle-même, avant que de la mettre à ses pieds. C'est là, sans doute, le secret des brillantes entreprises dans lesquelles il entraîna les Athéniens. Avec leurs soldats il aurait soumis des peuples, et les Athéniens se seraient trouvés asservis sans s'en apercevoir.

Sa première disgrâce, en l'arrêtant presque au commencement de sa carrière, n'a laissé voir qu'une vérité: c'est que son génie et ses projets furent trop vastes pour le bonheur de sa patrie. On a dit que la Grèce ne pouvait porter deux Alcibiades; on doit ajouter qu'Athènes en eut un de trop.

BARTHELEMY.

---

LE FAT.

J'entends Théodecte de l'antichambre; il grossit sa voix à mesure qu'il s'approche. Le voilà entré: il rit, il crie, il éclate: on bouche ses oreilles, c'est un tonnerre: il n'est pas moins redoutable par les choses qu'il dit, que par le ton dont il parle: il ne s'apaise, il ne revient de ce grand fracas que pour bredouiller des vanités et des sottises. Il a si peu d'égard au temps, aux personnes, aux bienséances, que chacun a son fait sans qu'il ait eu intention de le lui donner; il n'est pas encore assis qu'il

a, à son insçu, désobligé toute l'assemblée. A-t-on servi, il se met le premier à table, et dans la première place; les femmes sont à sa droite et à sa gauche: il mange, il boit, il conte, il plaisante, il interrompt tout à la fois; il n'a nul discernement des personnes, ni du maître, ni des conviés; il abuse de la folle déférence qu'on a pour lui. Est-ce lui, est-ce Eutydème qui donne le repas, il rappelle à lui toute l'autorité de la table; et il y a un moindre inconvénient à la lui laisser entière qu'à la lui disputer: le vin et les viandes n'ajoutent rien à son caractère: si l'on joue, il gagne au jeu, il veut railler celui qui perd, et il l'offense. Les rieurs sont pour lui: il n'y a sorte de fatuités qu'on ne lui passe. Je cède enfin, et je disparais, incapable de souffrir plus long-temps Théodecte et ceux qui le souffrent.

LA BRUYÈRE.

#### MÉNIPPE OU LES PLUMES DU PAON.

Ménippe est l'oiseau paré de divers plumages qui ne sont pas à lui; il ne parle pas, il répète des sentiments et des discours, se sert même si naturellement de l'esprit des autres, qu'il y est le premier trompé, et qu'il croit souvent dire son goût, ou expliquer sa pensée, lorsqu'il n'est que l'écho de quelqu'un qu'il vient de quitter. C'est un homme qui est de mise un quart d'heure de suite, qui le moment d'après baisse, dégénère, perd le peu de lustre qu'un peu de mémoire lui donnait, et montre la corde: lui seul ignore combien il est au-dessous du sublime et de l'héroïque; et incapable de savoir jusqu'où l'on peut avoir de l'esprit, il

croit naïvement que ce qu'il en a, est tout ce que les hommes en sauraient avoir: aussi a-t-il l'air et le maintien de celui qui n'a rien à désirer sur ce chapitre, et qui ne porte envie à personne. Il se parle souvent à soi-même, et il ne s'en cache pas: ceux qui passent le voient, et il semble prendre un parti, ou décider qu'une telle chose est sans réplique. Si vous le saluez quelquefois, c'est le jeter dans l'embarras de savoir s'il doit rendre le salut ou non; et pendant qu'il délibère, vous êtes déjà hors de portée. Sa vanité l'a fait honnête homme, l'a mis au-dessus de lui même, l'a fait devenir ce qu'il n'était pas. L'on juge, en le voyant, qu'il n'est occupé que de sa personne, qu'il sait que tout lui sied bien, et que sa parure est assortie, qu'il croit que tous les yeux sont ouverts sur lui, et que les hommes se relayent pour le contempler.

LA BRUYÈRE.

#### L'ÉGOÏSTE.

Gnaton ne vit que pour soi, et tous les hommes ensemble sont à son égard comme s'ils n'étaient point. Non content de remplir à une table la première place, il occupe lui seul celle de deux autres: il oublie que le repas est pour lui et pour toute la compagnie; il se rend maître du plat, et fait son propre de chaque service: il ne s'attache à aucun des mets qu'il n'ait achevé d'essayer de tous: il voudrait pouvoir les savourer tous tout à la fois: il ne se sert à table que de ses mains; il manie les viandes, les remanie, démembré, déchire, et en use de manière qu'il faut que les conviés, s'ils veulent manger, mangent ses restes; il ne leur épargne aucune de ces malpropretés dégoûtantes capables d'ôter l'appétit aux plus affamés: le jus et les sauces

lui degouttent du menton et de la barbe: s'il enlève un ragoût de dessus un plat, il le répand en chemin dans un autre plat et sur la nappe; on le suit à la trace: il mange haut et avec grand bruit; il roule les yeux en mangeant; la table est pour lui un râtelier: il écurve ses dents, et il continue à manger. Il se fait, quelque part où il se trouve, une manière d'établissement, et ne souffre pas d'être plus pressé au sermon ou au théâtre que dans sa chambre. Il n'y a dans un carrosse, que les places du fond qui lui conviennent, dans toute autre, si on veut l'en croire, il pâlit et tombe en faiblesse. S'il fait un voyage avec plusieurs, il les prévient dans les hôtelleries, et il sait toujours se conserver, dans la meilleure chambre, le meilleur lit. Il tourne tout à son usage: ses valets, ceux d'autrui courent dans le même temps pour son service: tout ce qu'il trouve sous sa main lui est propre, hardes, équipages: il embarrasse tout le monde, ne se contraint pour personne, ne plait à personne, ne connaît de maux que les siens, que sa réplétion et sa bile; ne pleure point la mort des autres, n'appréhende que la sienne, qu'il rachèterait volontiers de l'extinction du genre humain.

LA BRUYÈRE.

#### L'HOMME NÉ POUR LA DIGESTION.

Cliton n'a jamais eu, en toute sa vie que deux affaires, qui sont de diner le matin, et de souper le soir; il ne semble né que pour la digestion; il n'a de même qu'un entretien: il dit les entrées qui ont été servies au dernier repas où il s'est trouvé, il dit combien il y a eu de potages, et quels potages; il place ensuite le rôti et les entremets, il se souvient exactement de quels plats on a relevé le

mier service; il n'oublie pas les hors-d'œuvres, le fruit et les assiettes: il nomme tous les vins, toutes les liqueurs dont il a bu; il possède le langage des cuisines autant qu'il peut s'étendre, et il me fait envie de manger à une bonne table où il ne soit point: il a surtout un palais sûr, qui ne prend point le change, et il ne s'est jamais vu exposé à l'horrible inconvénient de manger un mauvais ragoût, ou de boire d'un vin médiocre. C'est un personnage illustre dans son genre, et qui a porté le talent de se bien nourrir jusques où il pouvait aller: on ne reverra plus un homme qui mange tant et qui mange si bien; aussi est-il l'arbitre des bons morceaux, et il n'est guère permis d'avoir du goût pour ce qu'il désapprouve. Mais il n'est plus; il s'est fait du moins porter à table jusqu'au dernier soupir: il donnait à manger le jour qu'il est mort. Quelque part où il soit, il mange, et s'il revient au monde, c'est pour manger.

LA BRUYÈRE.

#### LE RICHE ET LE PAUVRE.

Giton a le teint frais, le visage plein, et les joues pendantes, l'œil fixe et assuré, les épaules larges, l'estomac haut, la démarche ferme et déli-bérée: il parle avec confiance, il fait répéter celui qui l'entretient, et il ne goûte que médiocrement tout ce qu'il lui dit: il déploie un ample mouchoir, et se mouche avec grand bruit; il crache fort loin, et il éternue fort haut; il dort le jour, il dort la nuit, et profondément; il ronfle en compagnie; il occupe à table et à la promenade plus de place qu'un autre; il tient le milieu en se promenant avec ses égaux: il s'arrête, et l'on s'arrête; il continue de marcher, et l'on marche; tous se règlent sur lui;

il interrompt, il redresse ceux qui ont la parole; on ne l'interrompt pas, on l'écoute aussi long-temps qu'il veut parler, on est de son avis; on croit les nouvelles qu'il débite. S'il s'assied, vous le voyez s'enfoncer dans un fauteuil, croiser les jambes l'une sur l'autre, froncer le sourcil, abaisser son chapeau sur ses yeux pour ne voir personne, ou le relever ensuite, et découvrir son front par fierté, ou par audace. Il est enjoué, grand rieur, impatient, présomptueux, colère, libertin, politique, mystérieux sur les affaires du temps: il se croit des talents et de l'esprit; il est riche.

Rhédon a les yeux creux le teint échauffé, le corps sec et le visage maigre: il dort peu, et d'un sommeil fort léger: il est abstrait, rêveur, et il a, avec de l'esprit, l'air d'un stupide: il oublie de dire ce qu'il sait ou de parler d'événements qui lui sont connus; et, s'il le fait quelquefois, il s'en tire mal; il croit peser à ceux à qui il parle: il conte brièvement, mais froidement; il ne se fait pas écouter, il ne fait point rire; il applaudit, il sourit à ce que les autres lui disent, il est de leur avis, il court, il vole pour leur rendre de petits services: il est complaisant, flatteur, empressé; il est mystérieux sur ses affaires, quelquefois menteur; il est superséculieux, scrupuleux, timide; il marche doucement et légèrement, il semble craindre de fouler la terre; il marche les yeux baissés, et il n'ose les lever sur ceux qui passent. Il n'est jamais du nombre de ceux qui forment un cercle pour discourir; il se met derrière celui qui parle, recueille furtivement ce qui se dit, et se retire si on le regarde. Il n'occupe point de lieu, il ne tient point de place; il va les épaules serrées, le chapeau abaissé sur ses yeux pour n'être point vu; il se replie, et se renferme dans son manteau; il n'y a point de galeries siem-

barrassées et si remplies de monde, où il ne trouve moyen de passer sans effort, et de se couler sans être aperçu. Si on le prie de s'asseoir, il se met à peine sur le bord d'un siège; il parle bas dans la conversation, et il articule mal: libre néanmoins sur les affaires publiques, chagrin contre le siècle, médiocrement prévenu des ministres et du ministère, il n'ouvre la bouche que pour répondre: il tousse; il se mouche sous son chapeau, il crache presque sur soi, et il attend qu'il soit seul pour éternuer, ou, si cela lui arrive, c'est à l'inscu de la compagnie; il n'en coûte à personne ni salut, ni compliment; il est pauvre.

LA BRUYÈRE.

#### LE COURTISAN.

N'espérez plus de candeur, de franchise, d'équité, de bons offices, de services, de bienveillance, de générosité, de fermeté dans un homme qui s'est depuis quelque temps livré à la cour, et qui secrètement veut sa fortune. Le reconnaissez-vous à son visage, à ses entretiens? Il ne nomme plus chaque chose par son nom: il n'y a plus pour lui de fripons, de fourbes, de sots, et d'impertinents. Celui dont il lui échapperoit de dire ce qu'il en pense, est celui-là même qui, venant à le savoir, l'empêcherait de cheminer.

Pensant mal de tout le monde, il n'en dit de personne; ne voulant du bien que à lui seul, il veut persuader qu'il en veut à tous, afin que tous lui en fassent, ou que nul du moins ne lui soit contraire. Non content de n'être pas sincère, il ne souffre pas que personne le soit: la vérité blesse son oreille: il est froid et indifférent sur les observations que l'on fait sur la cour et sur le courtisan; et parce qu'il les a entendues, il s'en croit complice et responsable.



Tyran de la société, et martyr de son ambition, il a une triste circonspection dans sa conduite et dans ses discours, une raillerie innocente; mais froide et contrainte, un ris forcé, des caresses contre-faites; une conversation interrompue, et des distractions fréquentes; il a une profusion, le dirai-je! des torrents de louanges pour ce qu'a fait ou ce qu'a dit un homme placé, et qui est en faveur, et pour tout autre, une sécheresse pulmonique: il a des formules de compliments pour l'entrée et pour la sortie; à l'égard de ceux qu'il visite, ou dont il est visité, et il n'y a personne de ceux qui se paient de mines et de façons de parler, qui ne sorte d'avec lui fort satisfait. Il vise également à se faire des patrons et des créatures; il est médiateur, confident, entremetteur; il veut gouverner, il a une ferveur de novice pour toutes les petites pratiques de cour; il sait où il faut se placer pour être vu; il sait vous embrasser, prendre part à votre joie, vous faire coup sur coup des questions empressées sur votre santé, sur vos affaires, et, pendant que vous lui répondez, il perd le fil de sa curiosité, vous interrompt, entame un autre sujet, ou, s'il survient quelqu'un à qui il doive un discours tout différent, il sait, en achevant de vous congratuler, lui faire un compliment de condoléance; il pleure d'un œil, et il rit de l'autre. Se formant quelquefois sur les ministres ou sur le favori, il parle en public de choses frivoles, du vent, de la gelée: il se tait au contraire, et fait le mystérieux sur ce qu'il sait de plus important, et plus volontiers encore sur ce qu'il ne sait point.

LA BRUYÈRE.

FIN.

## LEÇONS DE LITTÉRATURE ET DE MORALE.

### DEUXIÈME PARTIE. POÉSIE.

## LA POÉSIE.

### PRÉCEPTES DU GENRE.

Cette faculté brillante s'occupe moins du réel que du possible, plus étendu que le réel; souvent même elle préfère au possible des fictions auxquelles on ne peut assigner de limites. Sa voix peuple les déserts, anime les êtres les plus insensibles, transporte d'un objet à l'autre les qualités et les couleurs qui servaient à les distinguer; et, par une suite de métamorphoses, nous entraîne dans le séjour des enchantements, dans ce monde idéal, où les poètes, oubliant la terre, s'oubliant eux-mêmes, n'ont plus de commerce qu'avec des intelligences d'un ordre supérieur.

C'est là qu'ils cueillent leurs vers dans les jardins des Muses, que les ruisseaux paisibles roulent en leur faveur des flots de lait et de miel, qu'Apollon descend des cieus pour leur remettre sa lyre, qu'un souffle divin, éteignant tout à coup leur raison, les jette dans les convulsions du délire, et les force de parler le langage des dieux dont ils ne sont plus que les organes.

Il est des poètes qui sont en effet entraînés par cet enthousiasme qu'on appelle inspiration divine, fureur poétique. *Æschyle*, *Pindare* et tous nos grands poètes le ressentent, puisqu'il domine encore dans leurs écrits. Que dis-je? *Démosthène* à la tribune, des particuliers dans la société, nous le font éprouver tous les jours. Ayez vous-même à peindre les transports ou les malheurs d'une de ces passions qui, parvenues à leur comble, ne laissent plus à l'âme aucun sentiment de libre, il ne s'échappera de votre bouche et de vos yeux que des traits enflammés, et vos fréquents écarts passeront pour des accès de fureur ou de folie. Cependant vous n'aurez cédé qu'à la voix de la nature.

Cette chaleur qui doit animer toutes les productions de l'esprit, se développe dans la poésie avec plus ou moins d'intensité, suivant que le sujet exige plus ou moins de mouvement, suivant que l'auteur possède plus ou moins ce talent sublime qui se prête aisément aux caractères des passions, ou ce sentiment profond, qui tout à coup s'allume dans son cœur et se communique rapidement aux nôtres. Ces deux qualités ne sont pas toujours réunies. J'ai connu un poète de *Syracuse* qui ne faisait jamais de si beaux vers que lorsqu'un violent enthousiasme le mettait hors de lui-même.

La poésie a sa marche et sa langue particulières. Dans l'épopée et la tragédie, elle imite une grande action dont elle lie toutes les parties à son gré, altérant les faits connus, en ajoutant d'autres qui augmentent l'intérêt, les relevant, tantôt au moyen des incidents merveilleux, tantôt par les charmes variés de la diction, ou par la beauté des pensées et des sentiments. Souvent la fable, c'est-à-dire la manière de disposer l'action, coûte plus

et fait plus d'honneur au poète que la composition même des vers.

Les autres genres de poésie n'exigent pas de lui une construction si pénible; mais toujours doit-il montrer une sorte d'invention, donner par des fictions neuves un esprit de vie à tout ce qu'il touche, nous pénétrer de sa flamme, et ne jamais oublier que, suivant *Simonide*, la poésie est une peinture parlante, comme la peinture est une poésie muette.

J'ai dit que la poésie avait une langue particulière. Dans les partages qui se sont faits entre elle et la prose, elle est convenue de ne se montrer qu'avec une parure très-riche, ou du moins très-élégante, et l'on a remis entre ses mains toutes les couleurs de la nature, avec l'obligation d'en user sans cesse, et l'espérance du pardon, si elle en abuse quelquefois.

Elle a réuni à son domaine quantité de mots interdits à la prose, d'autres qu'elle allonge ou raccourcit, soit par l'addition, soit par le retranchement d'une lettre ou d'une syllabe. Elle a le pouvoir d'en produire de nouveaux, et le privilège presque exclusif d'employer ceux qui ne sont plus en usage, ou qui ne le sont que dans un pays étranger, d'en identifier plusieurs dans un seul, de les disposer dans un ordre inconnu jusqu'alors; et de prendre toutes les licences qui distinguent l'élocution poétique du langage ordinaire.

Les facilités accordées au génie s'étendent sur tous les instruments qui secondent ses opérations. De là ces formes nombreuses que les vers ont reçues de ses mains, et qui toutes ont un caractère indiqué par la nature. Le vers héroïque marche avec une majesté imposante, on l'a destiné à l'épopée; l'iambe revient souvent dans la

conversation: la poésie dramatique l'emploie souvent avec succès. D'autres formes s'assortissent mieux aux chants accompagnés de danses; elles se sont appliqués sans efforts aux odes et aux hymnes. C'est ainsi que les poètes ont multiplié les moyens de plaire.

BARTHÉLEMY, *Voyage d'Anacharsis.*

#### MANIÈRE DE FAIRE LES VERS.

Quelque sujet qu'on traite, ou plaisant ou sublime,  
Que toujours le bon sens s'accorde avec la rime:  
L'un l'autre vainement ils semblent se haïr;  
La rime est une esclave, et ne doit qu'obéir:  
Lorsqu'à la bien chercher d'abord on s'évertue,  
L'esprit à la trouver aisément s'habitue.  
Au joug de la raison sans peine elle fléchit,  
Et, loin de la gêner, la sert et l'enrichit.  
Mais, lorsqu'on la néglige, elle devient rebelle;  
Et, pour la rattraper, le sens court après elle.  
Aimez donc la raison; que toujours vos écrits  
Empruntent d'elle seule et leur lustre et leur prix.  
La plupart, emportés d'une fougue insensée,  
Toujours loin du droit sens vont chercher leur pensée.  
Ils croiraient s'abaisser dans leurs vers monstrueux,  
S'ils pensaient ce qu'un autre a pu penser comme eux.  
Évitons ces excès: laissons à l'Italie  
De tous ces faux brillants l'éclatante folie.  
Tout doit tendre au bon sens; mais, pour y parvenir  
Le chemin est glissant et pénible à tenir:  
Pour peu qu'on s'en écarte, aussitôt on se noie.  
La raison, pour marcher, n'a souvent qu'une voie.

Un auteur, quelquefois trop plein de son objet,  
Jamais sans l'épuiser n'abandonne un sujet.  
Fuyez de ces auteurs l'abondance stérile,  
Et ne vous chargez point d'un détail inutile.  
Tout ce qu'on dit de trop est fade et rebutant;  
L'esprit rassasié le rejette à l'instant.  
Qui ne sait se borner ne sut jamais écrire.  
Souvent la peur d'un mal nous conduit dans un pire.  
Un vers était trop faible, et vous le rendez dur.  
J'évite d'être long, et je deviens obscur.  
L'un n'est point trop fardé, mais sa muse est trop nue;  
L'autre a peur de ramper, il se perd dans la nue.  
Voulez-vous du public mériter les amours,  
Sans cesse en écrivant variez vos discours.  
Un style trop égal, et toujours uniforme,  
En vain brille à nos yeux, il faut qu'il nous endorme.  
On lit peu ces auteurs, nés pour nous ennuyer,  
Qui toujours sur un ton semblent psalmodier.  
Heureux qui dans ses vers sait, d'une voix légère,  
Passer du grave au doux, du plaisant au sévère!  
Son livre, aimé du ciel, et chéri des lecteurs,  
Est souvent chez Barbin entouré d'acheteurs.  
Quoi que vous écriviez, évitez la bassesse:  
Le style le moins noble a pourtant sa noblesse.  
Au mépris du bon sens, le burlesque effronté  
Trompa les yeux d'abord, plut par sa nouveauté.  
Que ce style jamais ne souille votre ouvrage.  
Imitez de Marot l'élégant badinage,  
Et laissez le burlesque aux plaisants du Pont-Neuf.  
Mais n'allez point aussi, sur les pas de Brébeuf,  
Même en une *Pharsale*, entasser sur les rives  
*De morts et de mourants cent montagnes plaintives.*

Prenez mieux votre ton. Soyez simple avec art.  
Sublime sans orgueil, agréable sans fard.

N'offrez rien au lecteur que ce qui peut lui plaire:  
Ayez pour la cadence une oreille sévère.  
Que toujours dans vos vers le sens, coupant les mots,  
Suspende l'hémistiche, en marque le repos.

Gardez qu'une voyelle, à courir trop bâlée,  
Ne soit d'une voyelle, en son chemin heurtée.

Il est un heureux choix de mots harmonieux;  
Fuyez des mauvais sons le concours odieux.  
Le vers le mieux rempli, la plus noble pensée,  
Ne peut plaire à l'esprit quand l'oreille est blessée.

Durant les premiers ans du Parnasse français,  
Le caprice tout seul faisait toutes les lois.  
Enfin Malherbe vint, et le premier en France  
Fit sentir dans les vers une juste cadence;  
D'un mot mis en sa place enseigna le pouvoir,  
Et réduisit la Muse aux règles du devoir.  
Par ce sage écrivain la langue réparée  
N'offrit plus rien de rude à l'oreille épurée.  
Les stances avec grâce apprirent à tomber,  
Et le vers sur le vers n'osa plus enjamber.  
Tout reconnut ses lois, et ce guide fidèle  
Aux auteurs de ce temps sert encor de modèle.  
Marchez donc sur ses pas; aimez sa pureté,  
Et de son tour heureux imitez la clarté.  
Si le sens de vos vers tarde à se faire entendre,  
Mon esprit aussitôt commence à se détendre,  
Et de vos vains discours prompt à se détacher,  
Ne suit point un auteur qu'il faut toujours chercher.  
Il est certains esprits dont les sombres pensées  
Sont d'un nuage épais toujours embarrassées:

Le jour de la raison ne le saurait percer.  
Avant donc que d'écrire, apprenez à penser.  
Selon que notre idée est plus ou moins obscure,  
L'expression la suit, ou moins nette, ou plus pure:  
Ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement,  
Et les mots, pour le dire, arrivent aisément.

Surtout qu'en vos écrits la langue révérée  
Dans vos plus grands excès vous soit toujours sacrée;  
En vain vous me frappez d'un son mélodieux,  
Si le terme est impropre ou le tour vicieux:  
Mon esprit n'admet point un pompeux barbarisme,  
Ni d'un vers ampoulé l'orgueilleux solécisme:  
Sans la langue, en un mot, l'auteur le plus divin  
Est toujours, quoi qu'il fasse, un méchant écrivain.

Travaillez à loisir, quelque ordre qui vous presse,  
Et ne vous piquez point d'une folle vitesse:  
Un style si rapide, et qui court en rimant,  
Marque moins trop d'esprit que peu de jugement.  
J'aime mieux un ruisseau qui, sur la molle arène,  
Dans un pré plein de fleurs lentement se promène,  
Qu'un torrent débordé, qui d'un cours orageux  
Roule, plein de gravier, sur un terrain fangeux.  
Hâtez-vous lentement; et, sans perdre courage,  
Vingt fois sur le métier remettez votre ouvrage.  
Polissez-le sans cesse, et le repolissez:  
Ajoutez quelquefois, et souvent effacez.  
C'est peu qu'en un ouvrage où les fautes fourmillent,  
Des traits d'esprit semés de temps en temps pétillent:  
Il faut que chaque chose y soit mise en son lieu;  
Que le début, la fin, répondent au milieu;  
Que d'un art délicat les pièces assorties  
N'y forment qu'un seul tout de diverses parties;

Que jamais du sujet le discours s'écartant  
N'aille chercher trop loin quelque mot éclatant.

Craignez-vous pour vos vers la censure publique?  
Soyez-vous à vous-même un sévère critique:  
L'ignorance toujours est prête à s'admirer.  
Faites-vous des amis prompts à vous censurer;  
Qu'ils soient de vos écrits les confidants sincères,  
Et de tous vos défauts les zélés adversaires.  
Dépouillez devant eux l'arrogance d'auteur;  
Mais sachez de l'ami discerner le flatteur:  
Tel vous semble applaudir, qui vous raille et vous joue;  
Aimez qu'on vous conseille, et non pas qu'on vous loue.  
Un flatteur aussitôt cherche à se récrier.  
Chaque vers qu'il entend le fait extasier.  
Tout est charmant, divin; aucun mot ne le blesse:  
Il trépigne de joie; il pleure de tendresse;  
Il vous comble partout d'éloges fastueux:  
La vérité n'a point cet air impétueux.  
Un sage ami, toujours rigoureux, inflexible,  
Sur vos fautes jamais ne vous laisse paisible.  
Il ne pardonne point les endroits négligés;  
Il renvoie en leur lieu les vers mal arrangés;  
Il réprime des mots l'ambitieuse emphase:  
Ici le sens le choque, et plus loin c'est la phrase;  
Votre construction semble un peu s'obscurcir;  
Ce terme est équivoque, il le faut éclaircir.  
C'est ainsi que vous parle un ami véritable.

BOILEAU, *Art. poet.* chant. 4.

#### MANIERE DE LIRE LES VERS.

Arrête, sot lecteur, dont la triste manie  
Détruit de nos accords la savante harmonie;  
Arrête, par pitié! Quel funeste travers,  
En dépit d'Apollon, te fait lire des vers?

Ah! si ta voix ingrate ou languit, ou détonne,  
Ou traîne avec lenteur son fausset monotone;  
Si du feu du génie en nos vers allumé  
N'étincelle jamais ton œil inanimé;  
Si ta lecture enfin, dolente psalmodie,  
Ne dit rien, ne peint rien à mon âme engourdie,  
Cesse, ou laisse-moi fuir. Ton regard abattu  
Du regard de Méduse a la triste vertu.  
L'auditeur qu'ont glacé tes sens et ta présence,  
Croit subir le supplice inventé par Mézence:  
C'est un vivant qu'on lie au cadavre d'un mort:  
Attentif à ta voix, Phébus même s'endort;  
Sa défaillante main laisse tomber sa lyre.

C'est peu d'aimer les vers, il les faut savoir lire;  
Il faut avoir appris cet art mélodieux  
De parler dignement le langage des dieux;  
Cet art, qui, par les tons des phrases cadencées,  
Donne de l'harmonie et du nombre aux pensées:  
Cet art de déclamer, dont le charme vainqueur  
Assujettit l'oreille et subjuge le cœur.

«D'où vient, me diras-tu, cette brusque apostrophe?  
Lisant pour m'éclairer, je lis en philosophe.  
Plus un écrit est beau, moins il a besoin d'art,  
Et le teint de Vénus peut se passer de fard.  
L'harmonieux débit que ta muse me vante

Ne séduisit jamais une oreille savante.  
 De cette illusion qu'un autre soit épris;  
 Mais la vérité nue a pour moi plus de prix.  
 Hé quoi! d'une lecture insipide et glacée  
 Tu prétends attrister mon oreille lassée!  
 Quoi! traître! à tes côtés tu prétends m'enchaîner!  
 A loisir, en détail, tu veux m'assassiner;  
 Dans les longs baillements et les vapeurs mortelles  
 Ensevelir l'honneur des œuvres les plus belles;  
 Et toujours méthodique, et toujours concerté,  
 Des élans d'un auteur abaisser la fierté,  
 Tomber quand il s'élève, et ramper quand il vole!  
 Ah! garde pour toi seul ton scrupule frivole:  
 Sois captif dans le cercle obscur et limité  
 Qui fut tracé des mains de l'uniformité;  
 Aux lois de ton compas asservis Melpomène,  
 Et la douleur de Phèdre, et l'amour de Chimène;  
 Ravale à ton niveau l'essor audacieux  
 De l'oiseau du tonnerre égaré dans les cieus;  
 Meurs d'ennui, j'y consens: sois barbare à ton aise;  
 Mais ne m'accable pas sous un joug qui me pèse;  
 N'exige pas du moins, insensible lecteur,  
 Que jamais je me plie à ton goût destructeur.  
 Va, d'un débit heureux l'innocente imposture,  
 Sans la défigurer, embellit la nature,  
 Et les traits que la Muse éternise en ses chants,  
 Récités avec art, en seront plus touchants;  
 Ils laisseront dans l'âme une trace durable,  
 Du génie éloquent empreinte inaltérable,  
 Et rien ne plaira plus à tous les goûts divers,  
 Qu'un organe flatteur déclamant de beaux vers.  
 Jadis on les chantait: les annales antiques

De Moïse et d'Orphée exaltent les cantiques.  
 Te faut-il rappeler ces prodiges connus?  
 Ces rochers attentifs à la voix de Linus?  
 Et Sparte qui s'éveille aux accents de Tyrtée?  
 Et Terpandre apaisant la foule révoltée?  
 Les poètes divins, maîtres des nations,  
 Savaient noter alors l'accent des passions.  
 L'âme était adoucie et l'oreille charmée,  
 Et même des tyrans la rage désarmée.  
 Ce fut l'attrait des vers qui fit aimer les lois;  
 L'art de les déclamer fut le talent des rois.  
 Les dieux même, les dieux, par la voix des oracles,  
 De cet art enchanteur consacraient les miracles.  
 Chez les fils de Cadmus, peuples ingénieux,  
 Que les sons de la lyre étaient harmonieux!  
 Que, dans ces beaux climats, l'exacte prosodie  
 Aux chansons des Neuf Sœurs prêtait de mélodie!  
 On voyait, à côté des dactyles volants,  
 Le spondée allongé se traîner à pas lents.  
 Chaque mot chez les Grecs, amants de la mesure,  
 Se pliait de lui-même aux lois de la césure.  
 Chaque genre eut son rythme. En vers majestueux  
 L'époëe entonna ses récits fastueux.  
 La modeste élégie eut recours au distique;  
 Archiloque s'arma de l'iambe caustique.  
 A des mètres divers, Alcée, Anacréon,  
 Prêtèrent leur génie, et leur gloire, et leur nom.  
 Pour nous, enfants des Goths, Apollon plus avare  
 A dédaigné long-temps notre jargon barbare.  
 Ce jargon s'est poli: les Muses sur nos bords  
 Ont d'une mine ingrate arraché des trésors.  
 O Racine! o Boileau! votre savante audace

Fait parler notre langue aux échos du Parnasse;  
Ce rebelle instrument rend des accents flatteurs,  
Vous peignez la nature en sons imitateurs,  
Tantôt doux et légers, tantôt pesants et graves;  
Votre Apollon est libre au milieu des entraves;  
Et l'oreille, attentive au charme de vos vers,  
Croit de Virgile même entendre les concerts.

FRANÇOIS DE NEUFCHATEAU.

## NARRATIONS.

### NARRATION POÉTIQUE.

..... Soyez vif et pressé  
Dans vos narrations.

BOILEAU, *Art. poét.*, ch. III.

#### PRÉCEPTES DU GENRE.

La *narration* est l'exposé des faits, comme la description est l'exposé des choses; et celle-ci est comprise dans celle-là, toutes les fois que la description des choses contribue à rendre les faits plus vraisemblables, plus intéressants, plus sensibles.

Il n'est point de genre de poésie où la *narration* ne puisse avoir lieu; mais, dans le dramatique, elle est accidentelle et passagère; au lieu que, dans l'épique, elle domine et remplit le fond.

Toutes les règles de la *narration* sont relatives aux convenances et à l'intention du poète.

Quel que soit le sujet, le devoir de celui qui raconte, pour remplir l'attente de celui qui l'écoute, est d'instruire et de persuader; ainsi les premières règles de la *narration* sont la clarté et la vraisemblance.

La clarté consiste à exposer les faits, d'un style qui ne laisse aucun nuage dans les idées, aucun embarras dans l'esprit. Il y a dans les faits des circonstances qui se supposent, et qu'il serait superflu d'expliquer. Il peut arriver aussi que celui qui raconte ne soit pas instruit de tout, ou qu'il ne veuille pas tout dire; mais ce qu'il ignore ou veut dissimuler ne le dispense pas d'être clair dans ce qu'il expose. Le spectateur ou le lecteur veut tout savoir; et si l'auteur est dispensé de tout éclaircir, le poète ne l'est pas. S'il jette un voile sur l'avenir, il le laisse du moins entrevoir dans un lointain confus et vague:

*Sublustrisque aliquid dant cernere noctis in umbrâ.*

VIDA.

C'est un nouvel attrait pour le lecteur. A l'égard du présent et du passé, tout doit être à ses yeux sans nuage et sans équivoque.

Les éclaircissements sont faciles dans l'épopée, où le poète cède et reprend la parole quand bon lui semble. Dans le dramatique, il faut un peu plus d'art pour mettre l'auditeur dans la confidence; mais comme, dans les moments passionnés, il est permis de penser tout haut, le spectateur entend la pensée. C'est donc une négligence inexcusable que de laisser, dans l'exposition des faits, une obscurité qui nous inquiète et qui nuise à l'illusion.

Si les faits sont trop compliqués, la méthode la plus

sage, en travaillant, c'est de les réduire d'abord à leur plus grande simplicité; et, à mesure qu'on aperçoit dans leur exposé quelque embarras à prévenir, quelque nuage à dissiper, on y répand quelques traits de lumière. Le comble de l'art est de faire en sorte que ce qui éclaircit la *narration* soit aussi ce qui la décore.

Le poète est en droit de suspendre la curiosité, mais il faut qu'il la satisfasse; cette suspension n'est même permise qu'autant qu'elle est motivée.

L'art de ménager l'attention sans l'épuiser consiste à rendre intéressant et comme inévitable l'obstacle qui s'oppose à l'éclaircissement, et à paraître soi-même partager l'impatience que l'on cause. On emploie quelquefois un incident nouveau pour suspendre et différer l'éclaircissement; mais qu'on prenne garde à ne pas laisser voir qu'il est amené tout exprès, et surtout à ne pas employer plus d'une fois le même artifice. Le spectateur veut bien qu'on le trompe; mais il ne veut pas s'en apercevoir.

Il n'y a que les faits surnaturels dont le poète soit dispensé de rendre raison en les racontant.

Les poètes anciens n'ont pas toujours dédaigné de motiver la volonté des dieux; et le merveilleux est bien plus satisfaisant lorsqu'il est fondé, comme, dans *l'Énéide*, le ressentiment de Junon contre les Troyens, et la colère d'Apollon contre les Grecs, dans *l'Illiade*. Mais, pour motiver la conduite des dieux, il faut une raison plausible; il vaut mieux n'en donner aucune, que d'en alléguer de mauvaises.

Ce que je viens de dire de la clarté contribue aussi à la vraisemblance. Un fait n'est incroyable, que parce qu'on y voit de l'incompatibilité dans les circonstances,

ou de l'impossibilité dans l'exécution. Or, en l'expliquant, tout se concilie, tout s'arrange, tout se rapproche de la vérité. *Etiā incredibile solertia efficit sæpè credibile esse.* (Scaliger.) C'est une idée lumineuse d'Aristote, que la croyance que l'on donne à un fait se réfléchit sur l'autre, quand ils sont liés avec art. "Par une espèce de paralogsme qui nous est naturel, nous concluons, dit-il, de ce qu'une chose est véritable, que celle qui la suit doit l'être." Cette remarque importante prouve combien, dans le récit du merveilleux, il est essentiel de mêler des circonstances communes.

Pour me persuader que les héros qu'on me présente ont fait réellement des prodiges dont je n'ai jamais vu d'exemples, il faut qu'ils fassent des choses qui, tous les jours, se passent sous mes yeux. Il est vrai que, parmi les détails de la vie commune, l'on doit choisir avec goût ceux qui ont le plus de noblesse dans leur naïveté, ceux dont la peinture a le plus de charmes, et en cela les mœurs anciennes étaient plus favorables à la poésie que les nôtres. Les devoirs de l'hospitalité, les cérémonies religieuses, donnaient un air vénérable à des usages domestiques qui n'ont plus rien de touchant parmi nous. Il y a donc de l'avantage à prendre ses sujets dans les temps éloignés, ou, ce qui revient au même, dans les pays lointains. Mais dans nos mœurs on peut trouver encore des choses naïves et familières, qui ne laissent pas d'avoir de la noblesse et de la beauté. Eh! pourquoi ne peindrait-on pas aujourd'hui les adieux d'un guerrier qui se sépare de sa femme et de son fils, avec cette ingénuité naturelle qui rend si touchants les adieux d'Hector? Pourquoi ne pas s'attacher à cette nature simple et charmante, lorsqu'une fois on l'a saisie? Pourquoi du moins ne



pas se relâcher plus souvent de cette dignité factice où l'on tient ses personnages en attitude et comme à la gêne? Le dirai-je? le défaut dominant de notre poésie héroïque, c'est la raideur. Je la voudrais souple comme la taille des Grâces. Je ne demande pas que le *plaisant* s'y joigne au sublime; mais je suis persuadé qu'on ne saurait trop y mêler le familier noble, et que c'est surtout de ces relâches que dépend l'air de vérité.

La troisième qualité de la *narration*, c'est l'à-propos. Toutes les fois que, des personnages qui sont en scène, l'un raconte et les autres écoutent, ceux-ci doivent être disposés à l'attention et au silence, et celui-là doit avoir eu quelques raisons de prendre, pour le récit dans lequel il s'engage, ce lieu, ce moment, ces personnes mêmes. S'il était vrai que Cinna rendit compte à Emilie, dans l'appartement d'Auguste, de ce qui vient de se passer dans l'assemblée des conjurés, la personne et le temps seraient convenables, mais le lieu ne le serait pas. Thémène raconte à Thésée tout le détail de la mort d'Hippolyte: la personne et le lieu sont bien choisis; mais ce n'est point dans le premier accès de sa douleur, qu'un père, qui se reproche la mort de son fils, peut entendre la description du prodige qui l'a causée.

Une règle sûre pour éprouver si le récit vient à-propos, c'est de se consulter soi-même, de se demander: "Si j'étais à la place de celui qui l'écoute, l'écouterais-je? le ferais-je à la place de celui qui le fait? est-ce là même et dans cet instant que ma situation, mon caractère, mes sentiments ou mes desseins me détermineraient à le faire?" Cela tient à une qualité de la *narration* plus essentielle que l'à-propos: c'est de l'intérêt que je parle.

La *narration* purement épique, c'est-à-dire du poète

à nous, n'a besoin d'être intéressante que pour nous-mêmes. Qu'elle réunisse à notre égard l'agrément et l'utilité, l'objet du poète est rempli: elle peut même se passer d'instruire, pourvu qu'elle attache. Or, le plaisir qu'elle peut causer est celui de l'esprit, de l'imagination ou du sentiment.

Plaisir de l'esprit, lorsqu'elle est une source de réflexion et de lumières: c'est l'intérêt que nous éprouvons à la lecture de Tacite. Il suffit à l'histoire; il ne suffit pas à la poésie, mais il en fait le plus solide prix, et c'est par là qu'elle plaît aux sages.

Plaisir de l'imagination, lorsqu'on présente aux yeux de l'âme le tableau de la nature: c'est là ce qui distingue la narration du poète, de celle de l'historien. Le soin de la varier et de l'enrichir fait qu'on y mêle souvent des descriptions épisodiques; mais l'art de les enlancer dans le tissu de la *narration*, de les placer dans les repos, de leur donner une juste étendue, de les faire désirer ou comme délassements, ou comme détails curieux; cet art, dis-je, n'est pas facile.

Cet attrait même de la nouveauté, ce plaisir de l'imagination, s'il était seul, serait faible et bientôt insipide: l'âme ne saurait s'attacher à ce qui ne l'éclaire ni ne l'émeut; et du moins, si on la laisse froide, ne faut-il pas la laisser vide.

Plaisir du sentiment, lorsqu'une peinture fidèle et touchante exerce en nous cette faculté de l'âme par les vives impressions de la douleur ou de la joie; qu'elle nous émeut, nous attendrit, nous inquiète et nous étonne, nous épouvante, nous afflige et nous console tour à tour; enfin qu'elle nous fait goûter la satisfaction de nous trouver sensibles, le plus délicat de tous les plaisirs.

De ces trois intérêts, le plus vif est évidemment celui-ci. Le sentiment supplée à tout, et rien ne supplée au sentiment: seul il se suffit à lui-même, et aucune autre beauté ne se soutient, s'il ne l'anime. Voyez ces récits qui se perpétuent d'âge en âge, ces traits dont on est si avide dès l'enfance, et qu'on aime à rappeler encore dans l'âge le plus avancé; ils sont tous pris dans le sentiment. Mais c'est du concours de ces trois moyens de captiver les esprits, que résultent l'attrait invincible de la *narration* et la plénitude de l'intérêt. C'est donc sous ces trois points de vue que le poète, avant de s'engager dans ce travail, doit en considérer la matière, pour en mieux pressentir l'effet. Il jugera, par la nature du fonds, de sa stérilité ou de son abondance; et, glissant sur les endroits qui ne peuvent rien produire, il réservera les forces du génie pour semer en un champ fécond.

MARMONTEL, *Eléments de littérature.*

LOUIS IX EXPLIQUE A JOINVILLE LES CAUSES ET LES EFFETS DE SON EXPÉDITION DE TERRE-SAINTE.

Qu'entends-je? est il donc vrai! Joinville aussi me  
(blâme!

Mais sais-tu quels desseins je renferme en mon âme?  
Sais-tu si les combats où je vous ai guidés  
Par de grands intérêts n'étaient pas commandés?  
Tu ne vois que des maux, ton désespoir m'accuse;  
Eh bien! lis dans mon cœur, et connais mon excuse:  
Vainement, tu le sais, au sein de nos remparts,

Je voulais appeler le commerce et les arts.  
Ces comtes qui du haut de leurs châteaux antiques  
Font gémir mes sujets sous leurs lois despotiques,  
Tyrans dans mon royaume, et vassaux turbulents,  
Sans relâche occupés de leurs débats sanglants,  
Détruisaient mes travaux, déchiraient la patrie,  
Dans son premier essor arrêtaient l'industrie.  
Divisés d'intérêts, unis contre leur roi,  
Je les trouvais sans cesse entre mon peuple et moi.  
Signalant tour à tour leurs fureurs inhumaines,  
Ils promenaient la mort dans leurs vastes domaines,  
Et des soldats français, l'un par l'autre immolés,  
Le sang coulait sans gloire en nos champs désolés.  
Je voulais, des combats leur ouvrant la carrière,  
Offrir un but plus noble à cette ardeur guerrière:  
Tu te souviens qu'alors de pieux voyageurs,  
Pour nos frères captifs implorant des vengeurs,  
D'un zèle saint en nous ranimèrent la flamme.  
Aux regards des Français déployant l'oriflamme,  
Je leur montre la gloire aux rives du Jourdain;  
Ils entendent ma voix, s'arrêtent et soudain  
Oubliant leurs discords, et déposant leurs haines,  
Ils marchent réunis vers ces plages lointaines.  
Quels plus nobles dangers leur pouvaient être offerts?  
Délivrer les chrétiens gémissant dans les fers,  
Rendre Jérusalem à sa splendeur première,  
En chasser l'infidèle, et rompre la barrière,  
Qui du tombeau sacré nous défendait l'accès,  
Tel devait être, ami, le fruit de nos succès.  
Là s'arrêtaient vos vœux, et non mon espérance.  
Jette avec moi, Joinville, un regard sur la France;  
Avant de condamner les serments que j'ai faits,

De ces combats lointains contemple les effets:  
 Libre de ses tyrans, mon peuple enfin respire;  
 La paix renaît en France, et la discorde expire;  
 Le commerce, avec nous transporté sus ces bords,  
 Aux peuples rapprochés prodigue ses trésors;  
 L'aspect de ces climats, depuis long-temps célèbres,  
 Déjà de l'ignorance éclaircit les ténèbres,  
 Et sur nos pas les arts, allumant leur flambeau,  
 Vont remplir l'Occident de leur éclat nouveau.  
 Déjà des grands vassaux l'autorité chancelle:  
 Je sais ce qu'entreprend leur audace rebelle,  
 Joinville; et, m'instruisant aux leçons du passé,  
 Je suivrai le chemin que Philippe a tracé.  
 Aux tyrans de mon peuple arrachant leur puissance,  
 Eveillant la justice, enchaînant la licence,  
 Aux secours de mes lois j'appèlerai les mœurs,  
 Je contiendrai les grands, et, malgré leurs clameurs,  
 Père de mes sujets, détruisant l'anarchie,  
 Je veux sur ses débris asseoir la monarchie.  
 Si Dieu, marquant ici le terme de mes jours,  
 Veut de tous mes travaux interrompre le cours,  
 Aux rois qui me suivront j'aurai frayé la route:  
 Vers ce but glorieux ils marcheront sans doute;  
 Et quelque jour, mon peuple, éclairé sur ses droits,  
 Chérira ma mémoire, et bénira mes lois.

ANCELOT, *Louis IX*, act. I, sc. III.

#### L'HORREUR DES GUERRES CIVILES.

D'Ailly portait partout la crainte et le trépas,  
 D'Ailly, tout orgueilleux de trente ans de combats,

Et qui dans les horreurs de la guerre cruelle,  
 Reprend, malgré son âge, une force nouvelle.  
 Un seul guerrier s'oppose à ses coups menaçants:  
 C'est un jeune héros à la fleur de ses ans,  
 Qui dans cette journée illustre et meurtrière,  
 Commença des combats la fatale carrière;  
 D'un tendre hymen à peine il goûtait les appas;  
 Favori des amours, il sortait de leurs bras.  
 Honteux de n'être encor fameux que par ses charmes,  
 Avide de la gloire, il volait aux alarmes.  
 Ce jour sa jeune épouse, en accusant le ciel,  
 En détestant la Ligue et ce combat mortel,  
 Arma son tendre amant, et d'une main tremblante  
 Attacha tristement sa cuirasse pesante,  
 Et couvrit, en pleurant, d'un casque précieux  
 Ce front si plein de grâce, et si cher à ses yeux.  
 Il marche vers d'Ailly dans sa fureur guerrière;  
 Parmi les tourbillons de flamme, de poussière,  
 A travers les blessés, les morts et les mourants,  
 De leurs coursiers fougueux tous deux pressent les flancs,  
 Tous deux, sur l'herbe unie et de sang colorée,  
 S'élançant loin des rangs, d'une course assurée:  
 Sanglants, couverts de fer, et la lance à la main,  
 D'un choc épouvantable ils se frappent soudain.  
 La terre en retentit, leurs lances sont rompues:  
 Comme, en un ciel brûlant deux effroyables nues  
 Qui, portant le tonnerre et la mort dans leurs flancs,  
 Se heurtent dans les airs, et volent sur les vents:  
 De leur mélange affreux les éclairs rejaillissent:  
 La foudre en est formée, et les mortels frémissent.  
 Mais loin de leurs coursiers, par un subit effort,  
 Ces guerriers malheureux cherchent une autre mort.

Déjà brille en leurs mains le fatal cimeterre.  
 La Discorde accourut; le Démon de la guerre,  
 La Mort pâle et sanglante, étaient à ses côtés.  
 Malheureux! suspendez vos coups précipités!....  
 Mais un destin funeste enflamme leur courage;  
 Dans le cœur l'un de l'autre ils cherchent un passage,  
 Dans ce cœur ennemi qu'ils ne connaissent pas.  
 Le fer qui les couvrait brille et vole en éclats;  
 Sous les coups redoublés leur cuirasse étincelle;  
 Leur sang qui rejaillit rougit leur main cruelle;  
 Leur bouclier, leur casque, arrêtant leur effort,  
 Pare encor quelques coups, et repousse la mort.  
 Chacun d'eux, étonné de tant de résistance,  
 Respectait son rival, admirait sa vaillance.

Enfin le vieux d'Ailly, par un coup malheureux,  
 Fit tomber à ses pieds ce guerrier généreux.  
 Ses yeux sont pour jamais fermés à la lumière,  
 Son casque auprès de lui roule sur la poussière.  
 D'Ailly voit son visage; ô désespoir! ô cris!  
 Il le voit, il l'embrasse: hélas! c'était son fils.  
 Le père infortuné, les yeux baignés de larmes,  
 Tournait contre son sein ses parricides armes.  
 On l'arrête, on s'oppose à sa juste fureur;  
 Il s'arrache, en tremblant, de ce lieu plein d'horreur;  
 Il déteste à jamais sa coupable victoire;  
 Il renonce à la cour, aux humains, à la gloire,  
 Et, se fuyant lui-même, au milieu des déserts  
 Il va cacher sa peine au bout de l'univers.  
 Là, soit que le soleil rendit le jour au monde,  
 Soit qu'il finit sa course au vaste sein de l'onde,  
 Sa voix faisait redire aux échos attendris  
 Le nom, le triste nom de son malheureux fils.

Du héros expirant la jeune et tendre amante,  
 Par la terreur conduite, incertaine, tremblante,  
 Vient d'un pied chancelant sur ces funestes bords.  
 Elle cherche, elle voit dans la foule des morts,  
 Elle voit son époux; elle tombe éperdue;  
 Le voile de la mort se répand sur sa vue.  
 «Est-ce toi, cher amant?» Ces mots interrompus,  
 Ces cris demi-formés ne sont point entendus.  
 Elle rouvre les yeux, sa bouche presse encore  
 Par ses derniers baisers la bouche qu'elle adore:  
 Elle tient dans ses bras ce corps pâle et sanglant,  
 Le regarde, soupire, et meurt en l'embrassant.

Père, époux malheureux, famille déplorable,  
 Des fureurs de ce temps exemple lamentable;  
 Puisse de ce combat le souvenir affreux  
 Exalter la pitié de nos derniers neveux,  
 Arracher à leurs yeux des larmes salutaires,  
 Et qu'ils n'imitent point les crimes de leurs pères!

VOLTAIRE, *Henriade*, chant. VIII.

#### COMBAT DE TURENNE ET D'AUMAËLE.

Paris, le roi, l'armée et l'enfer et les cieux,  
 Sur ce combat illustre avaient fixé les yeux.  
 Bientôt les deux guerriers entrent dans la carrière.  
 Henri du champ d'honneur leur ouvre la barrière.  
 Leur bras n'est point chargé du poids d'un bouclier;  
 Ils ne se cachent point sous ce buste d'acier,  
 Des anciens chevaliers ornement honorable,  
 Éclatant à la vue, aux coups impénétrable;

Ils négligent tous deux cet appareil qui rend  
Et le combat plus long et le danger moins grand.  
Leur arme est une épée; et, sans autre défense,  
Exposé tout entier, l'un et l'autre s'avance.

«O Dieu! cria Turenne, arbitre de mon roi,  
Descends, juge sa cause, et combats avec moi:  
Le courage n'est rien sans ta main protectrice;  
J'attends peu de moi-même, et tout de ta justice.»  
D'Aumale répondit: «J'attends tout de mon bras;  
C'est de nous que dépend le destin des combats;  
En vain l'homme timide implore un Dieu suprême:  
Tranquille, au haut du ciel, il nous laisse à nous-même:  
Le parti le plus juste est celui du vainqueur,  
Et le dieu de la guerre est la seule valeur.»  
Il dit, et, d'un regard enflammé d'arrogance,  
Il voit de son rival la modeste assurance.

Mais la trompette sonne. Ils s'élancent tous deux;  
Ils commencent en fin ce combat dangereux.  
Tout ce qu'ont pu jamais la valeur et l'adresse,  
L'ardeur, la fermeté, la force, la souplesse,  
Parut des deux côtés en ce choc éclatant,  
Cent coups étaient portés et parés à l'instant.  
Tantôt avec fureur l'un d'eux se précipite;  
L'autre, d'un pas léger, se détourne et l'évite:  
Tantôt, plus rapprochés, ils semblent se saisir;  
Leur péril renaissant donne un affreux plaisir;  
On se plaît à les voir s'observer et se craindre;  
Avancer, s'arrêter, se mesurer, s'atteindre:  
Le fer étincelant, avec art détourné,  
Par de feints mouvements trompe l'œil étonné.  
Telle on voit du soleil la lumière éclatante  
Briser ses traits de feu dans l'onde transparente,

Et, se rompant encor par des chemins divers,  
De ce cristal mouvant repasser dans les airs.

Le spectateur, surpris, et ne pouvant le croire,  
Voyait à tout moment leur chute et leur victoire.  
D'Aumale est plus ardent, plus fort, plus furieux;  
Turenne est plus adroit, et moins impétueux;  
Maître de tous ses sens, animé sans colère,  
Il fatigue à loisir son terrible adversaire.  
D'Aumale en vains efforts épuise sa vigueur:  
Bientôt son bras lassé ne sert plus sa valeur.  
Turenne, qui l'observe, aperçoit sa faiblesse:  
Il se ranime alors, il le pousse, il le presse:  
Enfin, d'un coup mortel il lui perce le flanc;  
D'Aumale est renversé dans les flots de son sang.  
Il tombe, et de l'enfer tous les monstres frémissent;  
Ces lugubres accents dans les airs s'entendirent:  
«De la Ligue à jamais le trône est renversé;  
»Tu l'emportes, Bourbon! notre règne est passé.»  
Tout le peuple y répond par un cri lamentable.  
D'Aumale, sans vigueur étendu sur le sable,  
Menace encor Turenne, et le menace en vain;  
Sa redoutable épée échappe de sa main.  
Il veut parler; sa voix expire dans sa bouche:  
L'horreur d'être vaincu rend son air plus farouche.  
Il se lève, il retombe, il ouvre un œil mourant;  
Il regarde Paris, et meurt en soupirant.  
Tu le vis expirer, infortuné Mayenne!  
Tu le vis, tu frémis et ta chute prochaine  
Dans ce moment affreux s'offrit à tes esprits.

VOLTAIRE, *Henriade*, chant x.

## IPHIGÉNIE SAUVÉE, ET L'ORACLE ACCOMPLI.

Vous m'en voyez moi-même, en cet heureux moment,  
 Saisi d'horreur, de joie et de ravissement:  
 Jamais jour n'a paru si mortel à la Grèce.  
 Déjà, de tout le camp la discorde maîtresse  
 Avait sur tous les yeux mis son bandeau fatal,  
 Et donné du combat le funeste signal.  
 De ce spectacle affreux votre fille alarmée  
 Voyait pour elle Achille, et contre elle l'armée;  
 Mais quoique seul pour elle, Achille furieux  
 Épouvantait l'armée, et partageait les dieux.  
 Déjà de traits en l'air s'élevait un nuage;  
 Déjà coulait le sang, prémices du carnage.  
 Entre les deux partis Calchas s'est avancé,  
 L'œil farouche, l'air sombre, et le poil hérissé,  
 Terrible et plein du dieu qui l'agitait sans doute:  
 «Vous, Achille, a-t-il dit, et vous, Grecs, qu'on m'écoute:  
 Le dieu qui maintenant vous parle par ma voix  
 M'explique son oracle, et m'instruit de son choix.  
 Un autre sang d'Hélène, une autre Iphigénie,  
 Sur ce bord immolée, y doit laisser sa vie.  
 Thésée avec Hélène uni secrètement  
 Fit succéder l'hymen à son enlèvement.  
 Une fille en sortit, que sa mère a célée;  
 Du nom d'Iphigénie elle fut appelée....  
 Elle me voit, m'entend; elle est devant vos yeux;  
 Et c'est elle, en un mot, que demandent les dieux.»

Ainsi parle Calchas. Tout le camp immobile  
 L'écoute avec frayeur, et regarde Eriphile.  
 Elle était à l'autel, et peut-être en son cœur

Du fatal sacrifice accusait la lenteur.  
 Elle-même tantôt d'une course subite  
 Était venue aux Grecs annoncer votre fuite.  
 On admire en secret sa naissance et son sort.  
 Mais puisque Troie enfin est le prix de sa mort,  
 L'armée à haute voix se déclare contre elle,  
 Et prononce à Calchas sa sentence mortelle.  
 Déjà pour la saisir Calchas lève le bras.  
 «Arrête, a-t-elle dit, et ne m'approche pas;  
 Le sang de ce héros dont tu me fais descendre  
 Sans tes profanes mains saura bien se répandre.»  
 Furieuse, elle vole, et sur l'autel prochain  
 Prend le sacré couteau, le plonge dans son sein.

A peine son sang coule et fait rougir la terre,  
 Les dieux font sur l'autel entendre le tonnerre,  
 Les vents agitent l'air d'heureux frémissements,  
 Et la mer leur répond par des mugissements.  
 La rive au loin gémit, blanchissante d'écume;  
 La flamme du bûcher d'elle-même s'allume;  
 Le ciel brille d'éclairs, s'entr'ouvre, et parmi nous  
 Jette une sainte horreur qui nous rassure tous.  
 Le soldat étonné dit que dans une nue  
 Jusque sur le bûcher Diane est descendue,  
 Et croit que, s'élevant au travers de ses feux,  
 Elle portait au ciel notre encens et nos vœux.  
 Tout s'empresse, tout part: la seule Iphigénie,  
 Dans ce commun bonheur, pleure son ennemie.  
 Des mains d'Agamemnon venez la recevoir;  
 Venez, Achille et lui brûlent de vous revoir,  
 Madame; et désormais tous deux d'intelligence  
 Sont prêts à confirmer leur auguste alliance.

RACINE, *Iphigénie*, act. v, sc. dern.

## PELISSON DANS LES FERS.

Au défaut des humains, souvent les animaux  
 De l'homme abandonné soulagèrent les maux;  
 Et l'oiseau qui fredonne, et le chien qui caresse,  
 Quelquefois ont suffi pour charmer sa tristesse.  
 L'infortune n'est pas difficile en amis;  
 Pélisson l'éprouva. Dans ces lieux ennemis,  
 Un insecte aux longs bras, de qui les doigts agiles  
 Tapissaient ces vieux murs de leurs toiles fragiles,  
 Frappe ses yeux: soudain, que ne peut le malheur!  
 Voilà son compagnon et son consolateur!  
 Il l'aime, il suit de l'œil les réseaux qu'il déploie;  
 Lui-même il va chercher, va lui porter sa proie.  
 Il l'appelle, il accourt, et jusque dans sa main  
 L'animal familier vient chercher son festin.  
 Pour prix de ses secours il charme sa souffrance;  
 Il ne s'informe pas, dans sa reconnaissance,  
 Si de ce malheureux caché dans sa prison  
 Le soin intéressé naît de son abandon:  
 Trop de raisonnement mène à l'ingratitude.

Son instinct fut plus juste; et dans leur solitude,  
 Défiant et barreaux, et grilles, et verroux,  
 Nos deux reclus entre eux rendaient leur sort plus doux;  
 Lorsque, de la vengeance implacable ministre,  
 Un géôlier, au cœur dur, au visage sinistre,  
 Indigné du plaisir que goûte un malheureux,  
 Foule aux pieds son amie, et l'écrase à ses yeux:  
 L'insecte était sensible, et l'homme fut barbare!  
 Ah! tigre impitoyable et digne du Tartare,  
 Digne de présider aux tourments des pervers,

Va, Mégère t'attend au cachot des enfers!  
 Et toi de qui Pallas punit la hardiesse,  
 Mais à qui ton bienfait a rendu ta noblesse,  
 Dont peut-être l'instinct dans ce mortel chéri  
 Devinait des beaux-arts l'illustre favori,  
 Arachné, si mes vers vivent dans la mémoire,]  
 Ton nom de Pélisson partagera la gloire;  
 On dira ton bienfait, ses vertus, ses malheurs;  
 Et ton sort avec lui partagera nos pleurs.

DELILLE, *L'Imagination*, ch. vi.

## JUGEMENT DES ROIS EN EGYPTE APRES LEUR MORT.

Sésostris, le premier, heureux triomphateur,  
 Dans l'Egypte étala des rois chargés de chaînes;  
 Mais, dans ce vieux berceau des sciences humaines  
 Oh! combien j'aime mieux ces fêtes où les lois  
 A côté de leur tombe interrogeaient les rois!  
 Quelle solennité plus grande, plus auguste?  
 Malheur alors, malheur à tout monarque injuste!  
 Cités devant l'Egypte, aux yeux de l'univers,  
 Entre l'urne du peuple et l'urne des enfers,  
 Entre la voix du siècle et les races futures,  
 Leurs mânes arrêtés au bord des sépultures  
 Pour entendre l'arrêt ou propice ou fatal,  
 Comparaisaient sans pompe à ce grand tribunal,  
 Là plus de courtisans, de voix adulatrices;  
 Où cessait le pouvoir commençait la justice.  
 Là, de l'homme indigent les pleurs long-temps perdus,  
 Les cris des opprimés étaient seuls entendus.  
 Dans son dernier sujet le roi trouvait un juge;

Le crime détroné n'avait plus de refuge,  
 Et la vérité sainte auprès de leur tombeau,  
 Aux torches de la mort allumait son flambeau.  
 Heureux alors, heureux qui, sous le diadème,  
 D'avance avec rigueur s'était jugé lui-même!  
 Son nom était béni, son règne était absous.  
 Rois, ce grand tribunal n'existe plus pour vous!  
 Mais il existe encor des juges plus terribles!  
 Juges toujours présents, toujours incorruptibles,  
 Dont rien ne peut fléchir l'inflexible équité:  
 C'est votre conscience et la postérité.

DEUILLE, *L'Imagination*, chant VII.

#### SONGE DE THYESTE.

Sauvez-moi, par pitié, de ces bords dangereux;  
 Du soleil à regret j'y revois la lumière,  
 Malgré moi le sommeil y ferme ma paupière,  
 De mes ennuis secrets rien n'arrête le cours:  
 Tout à de tristes nuits joint de plus tristes jours.  
 Une voix, dont en vain je cherche à me défendre,  
 Jusqu'au fond de mon cœur semble se faire entendre:  
 J'en suis épouvanté. Les songes de la nuit  
 Ne se dissipent point par le jour qui les suit:  
 Malgré ma fermeté, d'infortunés présages  
 Asservissent mon âme à ces vaines images.  
 Cette nuit même encor, j'ai senti dans mon cœur  
 Tout ce que peut un songe inspirer de terreur.

Près de ces noirs détours que la rive infernale  
 Forme à replis divers dans cette île fatale,  
 J'ai cru long-temps errer parmi des cris affreux  
 Que des mânes plaintifs portaient jusques aux cieux

Parmi ces tristes voix, sur ce rivage sombre,  
 J'ai cru d'Ærope en pleurs entendre gémir l'ombre;  
 Bien plus, j'ai cru la voir s'avancer jusqu'à moi,  
 Mais dans un appareil qui me glaçait d'effroi:  
 "Quoi! tu peux t'arrêter dans ce séjour funeste!  
 Suis-moi, m'a-t-elle dit, infortuné Thyeste."  
 Le spectre, à la lueur d'un triste et noir flambeau,  
 A ces mots m'a trainé jusque sur son tombeau.  
 J'ai frémi d'y trouver le redoutable Atrée,  
 Le geste menaçant et la vue égarée,  
 Plus terrible pour moi, dans ces cruels moments,  
 Que le tombeau, le spectre et ses gémissements.  
 J'ai cru voir le barbare entouré de Furies;  
 Un glaive encor fumant armait ses mains impies;  
 Et, sans être attendri de ses cris douloureux,  
 Il semblait dans son sang plonger un malheureux.  
 Ærope, à cet aspect, plaintive, désolée;  
 De ses lambeaux sanglants à mes yeux s'est voilée.  
 Alors j'ai fait, pour fuir, des efforts impuissants;  
 L'horreur a suspendu l'usage de mes sens.  
 A mille affreux objets l'âme entière livrée,  
 La frayeur m'a jeté sans force aux pieds d'Atrée.  
 Le cruel, d'une main semblait m'ouvrir le flanc,  
 Et de l'autre, à longs traits, m'abreuver de mon sang;  
 Le flambeau s'est éteint, l'ombre a percé la terre,  
 Et le songe a fini par un coup de tonnerre.

CRÉBILLON, *Atrée et Thyeste*, act. II, sc. II.

#### LA MORT DES TEMPLIERS.

Un immense bûcher, dressé pour leur supplice,  
 S'élève en échafaud, et chaque chevalier  
 Croit mériter l'honneur d'y monter le premier;



Mais le grand-maître arrive; il monte, il les devance,  
 Son front est rayonnant de gloire et d'espérance;  
 Il lève vers les cieux un regard assuré:  
 Il prie, et l'on croit voir un mortel inspiré.  
 D'une voix formidable aussitôt il s'écrie:  
 «Nul de nous n'a trahi son Dieu, ni sa patrie;  
 Français, souvenez-vous de nos derniers moments;  
 Nous sommes innocents, nous mourrons innocents.  
 L'arrêt qui nous condamne est un arrêt injuste;  
 Mais il est dans le ciel un tribunal anguste  
 Que le faible opprimé jamais n'implore en vain,  
 Et j'ose t'y citer, ô pontife romain!  
 Encor quarante jours!..... je t'y vois comparaître,»  
 Chacun en frémissant écoutait le grand-maître,  
 Mais quel étonnement, quel trouble, quel effroi,  
 Quand il dit: «O Philippe, ô mon maître, ô mon roi!  
 Je te pardonne en vain, ta vie est condamnée;  
 Au tribunal de Dieu je t'attends dans l'année!

(*Au roi.*)

Les nombreux spectateurs, émus et consternés,  
 Versent des pleurs sur vous, sur ces infortunés.  
 De tous côtés s'étend la terreur, le silence.  
 Il semble que du ciel descende la vengeance.  
 Les bourreaux interdits n'osent plus approcher;  
 Ils jettent en tremblant le feu sur le bûcher,  
 Et détournent la tête..... Une fumée épaisse  
 Entoure l'échafaud, roule et grossit sans cesse;  
 Tout à coup le feu brille: à l'aspect du trépas  
 Ces braves chevaliers ne se démentent pas.  
 On ne les voyait plus: mais leurs voix héroïques  
 Chantaient de l'Éternel les sublimes cantiques:

Puls la flamme montait, plus ce concert pieux  
 S'élevait avec elle, et montait vers les cieux.  
 Votre envoyé paraît, s'écrie..... Un peuple immense,  
 Proclamant avec lui votre auguste clémence,  
 Auprès de l'échafaud soudain s'est élancé.....  
 Mais il n'était plus temps..... les chants avaient cessé.

RAYNOUARD, *Les Templiers.*

#### LA MORT DE LOUIS XVI.

Oh! que d'hommes armés! Cette place où l'on tue  
 C'est celle où Louis quinze avait une statue;  
 Ce beau marbre est tombé sous le marteau fatal,  
 Il n'en reste plus rien qu'un hideux piédestal,  
 Un grand socle de bois; eh bien! on le destine  
 Au roi..... Fermez les yeux, voilà la guillotine!  
 C'est elle! et que ce nom par la plume tracé  
 Avec l'humaine voix ne soit pas prononcé!  
 Le roi vient, nul ami sur la place publique  
 Ne l'a suivi, sinon un prêtre catholique,  
 Qui devant lui marchant au funeste escalier,  
 Serre encore une fois les mains qu'on va lier,  
 Lui présente le Christ, et du doigt le convie  
 A ces cieux éternels, palais de l'autre vie;  
 Consolante parole et suprême entretien  
 Qui donne tant de vie à la mort du chrétien!  
 Tout est donc prêt; le roi monte à son dernier trône,  
 Contemple froidement la cour qui l'environne:  
 Il s'apprête à parler: un pouvoir surhumain

A des quatre bourreaux paralysé la main;  
 Tout à coup une voix, sortant de dessous terre,  
 Retentit à la place où commandait Santerre;  
 Et cette voix disait: "Bourreau, fais ton devoir!"  
 Alors tout œil est fixe et regarde sans voir;  
 On touche le chaînon de la hache plombée....  
 Dites! Quel est ce bruit? Une tête est tombée!  
 L'homme exterminateur la tient par les cheveux,  
 Vive et tremblante encor d'un mouvement nerveux:  
 Ainsi brillait jadis, suspendue et coupée  
 Une médaille d'or à sa gloire frappée:  
 Quatre fois le licteur, aux coins de l'échafaud,  
 Montre au peuple béant ce trophée encor chaud,  
 Et ce hideux aspect, qu'à dessein il prolonge,  
 Atteste quatre fois que ce n'est pas un songe,  
 Que cent mille français, témoins de ce trépas,  
 En conteront l'histoire et ne mentiront pas.  
 En même temps un homme, à la face inconnue,  
 Bondit sur l'échafaud, fouille de sa main nue  
 L'égout du sang royal: de ses doigts palpitants  
 Le secoue avec rage au front des assistants,  
 Et le peuple enivré, défiant l'anathème,  
 Accepte en rugissant cet horrible baptême.

BARTHÉLEMY, *Douze journées de la Révolution.*

---



---

## TABLEAUX.

---

..... Soyez simple avec art,  
 Sublime sans orgueil, agréable sans fard.  
 BOILEAU, *Art. poét.*, chant. I.

## PRECEPTES DU GENRE,

ET MODELE D'EXERCICE.

---

ARTIFICE DU POËTE DANS SON STYLE ET DANS  
 SES VERS.

Descendons de plus en plus dans les détails. Ce sont les détails qui instruisent: c'est là qu'on voit principalement le grand artiste. Les mêmes couleurs appartiennent à tous les peintres; cependant un peintre médiocre ne fera pas la copie d'un excellent original, comme Rubens ou Raphaël auraient fait celle d'un tableau médiocre. Ce sera même dessin, mêmes couleurs dans les originaux et dans les copies: mais la copie du bon, faite par le peintre médiocre, vaudra moins que son original; et la copie du médiocre, faite par le bon peintre, vaudra beaucoup mieux. Pourquoi? il résulte de la touche de l'artiste une perfection qui est insensible dans chacune des parties, et frappante dans le tout. Donnons à un poète médiocre le plan du *Lutrin*, crayonné jusque dans ses moindres parties; en fera-t-il ce que Despréaux en a su

faire? On lui donnerait jusqu'aux expressions, qu'il les arrangerait de manière à enlaidir toutes les pensées. Il ne sentirait pas, comme Despréaux, *le pouvoir d'un mot mis en sa place*; et, faute de certaines constructions, de certaines liaisons, le sens serait contrefait, louche, la verve languissante, et par conséquent l'effet des tableaux manqué. Qu'est-ce donc qu'a fait Despréaux?

Il n'a employé que des pensées vraies, justes, naturelles, mais qui se suivent, s'engendrent successivement et se poussent sans interruption, comme les flots. Voici une de ses descriptions: c'est ce qu'il y a de plus lent dans tout ouvrage d'esprit.

Dans le réduit obscur d'une alcove enfoncée  
S'élève un lit de plume à grands frais amassée.  
Quatre rideaux pompeux, par un double contour,  
En défendent l'entrée à la clarté du jour.  
Là, parmi les douceurs d'un tranquille silence,  
Règne sur le duvet une heureuse indolence,  
C'est là que le prélat, muni d'un déjeuner,  
Dormant d'un léger somme, attendait le dîner,  
La jeunesse en sa fleur brille sur son visage,  
Son menton sur son sein descend à double étage,  
Et son corps, ramassé dans sa courte grosseur,  
Fait gémir les coussins sous sa molle épaisseur.

Denys d'Halicarnasse donne pour règle, quand il s'agit de juger de la bonté des vers, que tout y soit aussi serré, aussi coulant, aussi juste, aussi uni que dans la prose. Or, quel écrivain, usant de la liberté de la prose, pourrait se flatter de rendre mieux et plus naturellement cette peinture?

Les mots sont admirablement choisis pour dire ce

que l'on veut dire. *Réduit* marque un lieu écarté, isolé, bien clos. *Obscur*: il le fallait pour y mieux dormir jusqu'au grand jour. *Une alcove enfoncée*: c'est une retraite profonde, la retraite même du sommeil et de la mollesse. *S'élève*, au commencement du vers, présente l'idée d'un duvet léger, rebondi. *A grands frais amassée*, ce duvet est si fin! quel temps, quelle dépense, pour former cet amas qui s'enfle et s'élève mollement? Tout n'est pas fait encore pour assurer le repos du prélat. *Quatre rideaux*, qui se croisent, mais de ces rideaux amples et étoffés. *Pompeux* est placé à l'hémistiche, pour y reposer l'oreille et l'esprit, et faire sur eux une impression plus grande. *Défendent l'entrée*, quelle fierté! défendre au jour de venir troubler, par sa clarté, le sommeil du prélat. *Là, parmi les douceurs d'un tranquille silence*. Rien n'est si doux, si paisible que ce vers, la rime en est fondante. Le suivant n'est pas moins beau: *Règne sur le duvet une heureuse indolence*. Ce n'est pas un homme indolent, c'est l'indolence même, et une heureuse indolence qui règne, qui jouit de tout le bonheur qu'on se figure attaché à la royauté. Cette analyse suffit pour faire voir quelle est la justesse et l'énergie pittoresque des mots.

Il y a de même des tours qui sont d'une force et d'une naïveté singulières. Pour ne point multiplier les exemples, quoi de plus naïf que cette liaison: *Là, parmi les douceurs*; et deux vers après: *c'est là que le prélat!* cet arrangement montre le lieu et fait voir le prélat.

Il y a la peinture des détails, qui, montrant les parties de certains objets, semble multiplier les objets mêmes, les presser, les chasser l'un par l'autre.

Il y a une sorte de mélodie qui consiste dans le choix

de certains sons, et dans leurs combinaisons, conformes à la nature de l'objet exprimé.

Il y a le nombre, ou la distribution des repos, conformes aux besoins de l'esprit, de la respiration et de l'oreille.

Enfin, il y a l'harmonie artificielle du vers, qui a des règles de goût et des règles d'art.

Celles de goût consistent, en français, dans le choix des sons, surtout de ceux qui se trouvent aux repos et aux finales, et qui seront doux ou durs, éclatants ou sourds, pompeux ou tristes, moelleux ou maigres, selon l'objet; dans le choix des syllabes longues ou brèves, et dans la place qu'on leur donne: par exemple, il est bien dans ce vers, *règne sur ce duvet*, que la première de *règne* soit longue: que dans le reste du même vers, *d'une heureuse indolence*, *heureuse* fasse deux longues, qu'*indolence* fasse une brève entre deux longues, mais dont la dernière soit beaucoup plus longue que la première. Il en est de même du mot *s'élève*: la première est très-brève, et la seconde, qui est longue, semble s'élever sur elle. Il en est de même du mot *enfoncee*, dont la dernière semble reculer. On trouvera ce détail poussé trop loin; mais pourquoi le lecteur ne l'observerait-il point, puisque l'auteur l'a fait pour être senti et observé? Le vers est beaucoup mieux de cette manière que d'une autre; et il est mieux par la raison qu'on vient d'indiquer. C'est ce que nous avons appelé la touche du peintre, pour laquelle il est vrai qu'il n'y a point d'art ni de règles: mais quand cette perfection se trouve dans un ouvrage, l'art doit au moins le remarquer, et tâcher de le faire remarquer à ceux qui cherchent à la connaître. Enfin, c'est par là que Virgile et Homère sont ce qu'ils sont.

C'est là ce qui fait la verve, le charme de leur poésie; par conséquent on ne saurait entrer dans de trop petits détails pour s'instruire.

LE BATTREUX, *Principes de Littérature*, t. I.

#### LES BEAUX-ARTS.

Beaux-arts! eh! dans quel lieu n'avez-vous droit de  
Est-il à votre joie une joie étrangère? (plaire?)

Non: le sage vous doit ses moments les plus doux;  
Il s'endort dans vos bras, il s'éveille pour vous.  
Que dis-je? autour de lui, tandis que tout sommeille,  
Sa lampe inspiratrice éclaire encor sa veille.  
Vous consolez ses maux, vous parez son bonheur;  
Vous êtes ses trésors, vous êtes son bonheur;  
L'amour de ses beaux ans, l'espoir de son vieil âge,  
Ses compagnons des champs, ses amis de voyage;  
Et de paix, de vertus, d'études entouré,  
L'exil même avec vous est un abri sacré:  
Tel l'Orateur romain, dans les bois de Tusculum,  
Oubliait Rome ingrate; ou tel son digne émule,  
Dans Frènes, d'Aguesseau goûtait tranquillement  
Du repos occupé le doux recueillement.

Tels, de leur noble exil tous deux charmaient les peines  
Malheur aux esprits durs, malheur aux âmes vaines,  
Qui dédaignent les arts au temps de leur faveur!  
Les beaux-arts, à leur tour, dans les temps du malheur  
Les livrent sans ressource à leur vile infortune.  
Mais avec leurs amis ils font prison commune;  
Les suivent dans les champs, et, payant leur amour,  
Consolent leur exil, et chantent leur retour.

DELLILE. *Géorgiques françaises.*

## LOUIS XIV ET SON SIECLE.

Ciel! quel pompeux amas d'esclaves à genoux  
 Est aux pieds de ce roi qui les fait trembler tous!  
 Quels honneurs! quels respects! Jamais monarque en  
 N'accoutuma son peuple à tant d'obéissance. (France  
 Je le vois comme vous par la gloire animé,  
 Mieux obéi, plus craint, peut-être moins aimé;  
 Je le vois, éprouvant des fortunes diverses,  
 Trop fier en ses succès, mais ferme en ses traverses;  
 De vingt peuples ligués bravant seul tout l'effort,  
 Admirable en sa vie, et plus grand dans sa mort.  
 Siècle heureux de Louis! siècle que la nature  
 De ses plus beaux présents doit combler sans mesure,  
 C'est toi qui dans la France amènes les beaux-arts;  
 Sur toi tout l'avenir va porter ses regards,  
 Les Muses à jamais y fixent leur empire:  
 La toile est animée, et le marbre respire.

Quels sages rassemblés dans ces augustes lieux  
 Mesurent l'univers et lisent dans les cieus,  
 Et, dans la nuit obscure apportant la lumière  
 Sondent les profondeurs de la nature entière?  
 L'erreur présomptueuse à leur aspect s'enfuit,  
 Et vers la vérité le doute les conduit.  
 Et toi, fille du ciel, toi, puissante harmonie,  
 Art charmant qui polis la Grèce et l'Italie,  
 J'entends de tous côtés ton langage enchanteur,  
 Et tes sons souverains de l'oreille et du cœur.

Français, vous savez vaincre et chanter vos conquêtes;  
 Il n'est point de lauriers qui ne couvrent vos têtes,  
 Un peuple de héros va naître en ces climats:

Je vois tous les Bourbons voler dans les combats;  
 A travers mille feux je vois Condé paraître,  
 Tour à tour la terreur et l'appui de son maître.  
 Turenne, de Condé le généreux rival,  
 Moins brillant, mais plus sage, et du moins son égal.  
 Catinat unissant, par un rare assemblage,  
 Les talents du guerrier et les vertus du sage:  
 Celui-ci, dont la main raffermi nos remparts,  
 C'est Vauban, c'est l'ami des vertus et des arts.  
 Malheureux à la cour, invincible à la guerre,  
 Luxembourg de son nom remplit toute la terre.  
 Regardez dans Denain l'audacieux Villars  
 Disputant le tonnerre à l'aigle des Césars,  
 Arbitre de la paix que la victoire amène,  
 Digne appui de son roi, digne rival d'Eugène.

VOLTAIRE, *Henriade*.

LE VOYAGEUR DANS LES NEIGES DU SAINT-  
BERNARD.

La neige au loin accumulée  
 En torrents épais tombe du haut des airs,  
 Et sans relâche amoncelée  
 Couvre du Saint-Bernard les vieux sommets déserts.

Plus de routes, tout est barrière;  
 L'ombre accourt, et déjà, pour la dernière fois  
 Sur la cime inhospitalière  
 Dans les vents de la nuit l'aigle a jeté sa voix.

A ce cri, d'effroyable augure,  
 Le voyageur transi n'ose plus faire un pas;

Mourant, et vaincu de froidure,  
Au bord d'un précipice il attend le trépas.

Là, dans sa dernière pensée,  
Il songe à son épouse, il songe à ses enfants:  
Sur sa couche affreuse et glacée  
Cette image a doublé l'horreur de ses tourments.

C'en est fait; son heure dernière  
Se mesure pour lui dans ces terribles lieux,  
Et chargeant sa froide paupière,  
Un funeste sommeil déjà cherche ses yeux.

Soudain, ô surprise! ô merveille!  
D'une cloche il a cru reconnaître le bruit:  
Le bruit augmente à son oreille;  
Une clarté subite a brillé dans la nuit.

Tandis qu'avec peine il écoute,  
A travers la tempête un autre bruit s'entend:  
Un chien jappe, et s'ouvrant la route,  
Suivi d'un solitaire, approche au même instant.

Le chien, en aboyant de joie,  
Frappe du voyageur les regards éperdus:  
La mort laisse échapper sa proie,  
Et la charité compte un miracle de plus.

CHÉNÉDOLLÉ, *Études poétiques.*

LA PRIÈRE DU SOIR A BORD D'UN VAISSEAU.

Cependant le soleil, sur les ondes calmées,  
Touche de l'horizon les bornes enflammées;  
Son disque étincelant, qui semble s'arrêter,  
Rêvet de pourpre et d'or les flots qu'il va quitter!  
Il s'éloigne, et Vesper, commençant sa carrière,  
Mêle au jour qui s'éteint sa timide lumière.  
J'entends l'airain pieux, dont les sons éclatants  
Appellent la prière et divisent le temps.  
Pour la seconde fois le nautonnier fidèle  
Adorant à genoux la puissance éternelle,  
Dès que l'astre du jour a brillé dans les airs,  
Adresse l'hymne sainte au Dieu de l'univers.  
Entre l'homme et le ciel, sur des mers sans rivages,  
Un prêtre en cheveux blancs conjure les orages:  
Son zèle des nochers adoucit les travaux,  
Epure leur hommage, et console leurs maux.  
«Dieu créateur! dit-il, toi dont les mains fécondes  
Dans les champs de l'espace ont suspendu les mondes;  
Dieu des vents et des mers, dont l'œil conservateur  
De l'Océan qui gronde arrête la fureur,  
Et, d'un regard chargé de tes ordres sublimes,  
Suis un frêle vaisseau flottant sur les abîmes,  
Que peuvent devant toi nos travaux incertains?  
Dieu, que sont les mortels sous tes puissantes mains?  
Par des vœux suppliants nos alarmes t'implorent;  
Bénis, Dieu paternel, tes enfants qui t'adorent;  
Rends-les à leur patrie, à ton culte, à ta loi:  
La force et la vertu ne viennent que de toi.  
Daigne remplir nos cœurs; éloigne la tempête;

Que le sombre ouragan se dissipe et s'arrête  
 Devant ces pavillons qui te sont consacrés;  
 Et qu'un jour nos drapeaux, par toi même illustrés,  
 Aux doutes de l'orgueil opposant nos exemples,  
 Appellent le respect et la foi dans tes temples!"  
 Il dit, et prie encor; ses chants consolateurs  
 D'espérance et d'amour pénètrent tous les cœurs:  
 O spectacle touchant, ravissantes images!  
 Tandis que l'œil fixé sur un ciel sans nuages,  
 Du prêtre, dont la voix semble enchaîner les vents,  
 Les nautonniers émus répètent les accents,  
 Le couchant a brillé d'une clarté plus pure;  
 L'Océan de ses flots apaise le murmure;  
 Et seule, interrompant ce calme solennel,  
 La prière s'élève aux pieds de l'Éternel.

ESMÉNARD, *La Navigation*, ch. VIII.

#### LES SEPULTURES AU CANADA.

Que des Canadiens j'aime l'antique usage!  
 Sur les bords du torrent, près du rocher sauvage,  
 Leur âme se nourrit du charme des douleurs:  
 Ils cultivent la tombe, et l'arrosent de pleurs.  
 Un tendre souvenir, dans la saison nouvelle,  
 Vers cet enclos sacré doucement les rappelle.  
 Morne et silencieux, sur la pierre étendu,  
 Le père croit revoir le fils qu'il a perdu;  
 Les yeux levés au ciel, la mère désolée  
 S'approche avec lenteur de l'étroit mausolée,  
 Et, soupirant le nom de cet enfant chéri,

Répand sur son tombeau le lait qui l'eût nourri!  
 De son fils qui n'est plus la plaintive Indienne  
 Voit les vents balancer la tombe aérienne....  
 Mais le jour où l'enfant s'endort du grand sommeil,  
 S'inclinant sur sa bouche, elle attend son réveil.  
 Quand le soleil trois fois a doré le nuage,  
 Elle lui forme un lit de fleurs et de feuillage,  
 De l'érable docile agite le rameau....  
 Et ne s'aperçoit pas qu'elle berce un tombeau!

MILLEVOIE, *La Tendresse maternelle*.

#### LE CAFÉ.

Il est une liqueur, au poète plus chère,  
 Qui manquait à Virgile, et qu'adorait Voltaire.  
 C'est toi, divin café, dont l'aimable liqueur,  
 Sans altérer la tête, épanouit le cœur.  
 Aussi, quand mon palais est émoussé par l'âge,  
 Avec plaisir encor je goûte ton breuvage.  
 Que j'aime à préparer ton nectar précieux!  
 Nul n'usurpe chez moi ce soin délicieux.  
 Sur le chaud brûlant moi seul, tournant ta graine,  
 A l'or de ta couleur fais succéder l'ébène;  
 Moi seul contre la noix, qu'arment ses dents de fer,  
 Je fais, en le broyant, crier ton fruit amer;  
 Charmé de ton parfum, c'est moi seul qui dans l'onde  
 Infuse à mon foyer ta poussière féconde,  
 Qui, tour à tour calmant, excitant tes bouillons,  
 Suis d'un œil attentif tes légers tourbillons.  
 Enfin de la liqueur lentement reposée  
 Dans le vase fumant la lie est déposée;

Ma coupe, ton nectar, le miel américain,  
 Que du suc des roseaux exprima l'Africain,  
 Tout est prêt: du Japon l'émail reçoit tes ondes,  
 Et seul tu réunis les tributs des deux mondes.  
 Viens donc, divin nectar, viens donc, inspire-moi:  
 Je ne veux qu'un désert, mon Antigone, et toi.  
 A peine j'ai senti ta vapeur odorante,  
 Soudain de ton climat la chaleur pénétrante  
 Réveille tous mes sens; sans trouble, sans chaos,  
 Mes pensers plus nombreux accourent à grands flots,  
 Mon idée était triste, aride, dépouillée;  
 Elle rit, elle sort richement habillée;  
 Et je crois, du génie éprouvant le réveil,  
 Boire dans chaque goutte un rayon du soleil.

DEUILLE, *Les Trois Règnes*, ch. vi.

#### LES HOSPICES.

Je m'éloigne, je vole aux asiles pieux,  
 Des besoins, des douleurs abris religieux,  
 Où la tendre pitié, pour adoucir leurs peines,  
 Joint les secours divins aux charités humaines.  
 Elle-même en posa les sacrés fondements.  
 Mais de ces saints abris, ouvrage des vieux temps,  
 Souvent la négligence ou l'infâme avarice  
 A fait de tous les maux l'épouvantable hospice.  
 Là sont amoncelés, dans des murs dévorants,  
 Les vivants sur les morts, les morts sur les mourants;  
 Là d'impures vapeurs la vie environnée  
 Par un air corrompu languit empoisonnée;  
 Là le long de ces lits où gémit le malheur,

Victime des secours plus que de la douleur,  
 L'ignorance, en courant, fait sa ronde homicide;  
 L'indifférence observe, et le hasard décide.

Mais la pitié revient achever ses travaux,  
 Sépare les douleurs, et distingue les maux,  
 Les recommande à l'art que sa bonté seconde;  
 Tantôt, les délivrant d'une vapeur immonde,  
 Ouvre ces longs canaux, ces frais ventilateurs,  
 De l'air renouvelé puissants réparateurs.  
 Par elle un ordre heureux conduit ici le zèle;  
 La propreté soigneuse y préside avec elle.  
 La vie est à l'abri du souffle de la mort;  
 Grâce à ses soins pieux, sans terreur, sans remords,  
 L'agonie en ses bras plus doucement s'achève.  
 L'heureux convalescent sur son lit se relève,  
 Et revient, échappé des horreurs du trépas,  
 D'un pied tremblant encor former ses premiers pas,  
 Les besoins, la douleur, la santé, la bénissent,  
 La terre est consolée, et les cieux applaudissent.

LE MEME, *La Pitié*, ch. II.

#### MEME SUJET.

Ouvre-toi, triste enceinte, où le soldat blessé,  
 Le malade indigent, et qui n'a point d'asile,  
 Reçoivent un secours trop souvent inutile.  
 Là, des femmes, portant le nom chéri de sœurs,  
 D'un zèle affectueux prodiguent les douceurs.  
 Plus d'une apprit long-temps dans un saint monastère,  
 En invoquant le ciel, à protéger la terre,  
 Et, vers l'infortuné s'élançant des autels,



Fut l'épouse d'un dieu pour servir les mortels.  
 O courage touchant! ces tendres bienfaitrices,  
 Dans un séjour infect, où sont tous les supplices,  
 De mille êtres souffrants prévenant les besoins,  
 Surmontent les dégoûts des plus pénibles soins,  
 Du chanvre salutaire entourent leurs tortures,  
 Ce déplorable lit, dont l'avare pitié  
 Ne prête à la douleur qu'une étroite moitié.  
 De l'humanité même elles semblent l'image;  
 Et les infortunés que leur bonté soulage  
 Sentent avec bonheur, peut-être avec amour,  
 Qu'une femme est l'amî qui les ramène au jour.

LEGOUVÉ, *Mérite des femmes.*

#### LA TENDRESSE MATERNELLE.

O bienfaits d'un mère, inaltérable empire!  
 Elle aime son enfant, même avant qu'il respire.  
 Mais après tant de maux, quand ce gage adoré  
 S'échappe avec effort de son flanc déchiré,  
 Avec quelle douceur son oreille ravie  
 Reçoit le premier cri qui l'annonce à la vie!  
 Heureuse de souffrir, on la voit tour à tour  
 Soupirer de douleur et tressaillir d'amour.  
 Ah! loin de le livrer aux soins de l'étrangère,  
 Sa mère le nourrit, elle est deux fois sa mère.  
 Quel est son désespoir quand son sein desséché  
 Est avare d'un lait avec peine arraché!  
 Je t'interroge, ô toi, dont une main savante  
 A confié l'histoire à la toile vivante!

Tu regardes ton fils, il pleure, il va périr....  
 Malheureuse, ton sein ne peut plus le nourrir!  
 Guidée en ce moment par un Dieu tutélaire,  
 Une chèvre s'approche, et son lait salutaire  
 A la bouche enfantine offre un pur aliment.  
 La mère est immobile, et sourit tristement;  
 Pensive, elle contemple avec un œil d'envie  
 La mamelle féconde où l'enfant boit la vie.

Si de ses premiers maux, le tribut passager  
 Au nourrisson débile arrache un cri léger,  
 Une mère, l'effroi, le désespoir dans l'âme,  
 Voit déjà de ses jours se délier la trame,  
 Elle écoute la nuit son paisible sommeil;  
 Par un souffle elle craint de hâter son réveil;  
 Elle entoure de soins sa fragile existence;  
 Avec celle d'un fils la sienne recommence:  
 Elle sait, dans ses cris devinant ses désirs,  
 Pour ses caprices même inventer des plaisirs.

Quand la raison précoce a devancé son âge,  
 Sa mère la première épure son langage;  
 De mots nouveaux pour lui, par de courtes leçons,  
 Dans sa jeune mémoire elle imprime les sons:  
 Soins précieux et tendre, aimable ministère,  
 Qu'interrompent souvent les baisers d'une mère!

D'un utile entretien elle poursuit le cours,  
 Sans jamais se lasser répond à ses discours,  
 L'applaudit doucement, et doucement le blâme,  
 Cultive son esprit, fertilise son âme,  
 Et fait luire à son œil, encor faible et tremblant,  
 De la religion le flambeau consolant.  
 Quelquefois une histoire abrège la veillée;  
 L'enfant prête une oreille active, émerveillée:

Appuyé sur sa mère, à ses genoux assis,  
 Il craint de perdre un mot de ces fameux récits.  
 Quelquefois de Gesner la Muse pastorale  
 Offre au jeune lecteur sa riante morale;  
 Il préfère à ses jeux ces passe-temps chéris,  
 Et pour lui le travail du travail est le prix.

La lice va s'ouvrir: l'étude opiniâtre  
 Te dispute ce fils que ton cœur idolâtre.  
 Tendre mère! déjà de sérieux loisirs  
 Préparent ses succès ainsi que tes plaisirs.  
 Enfin vient la journée où le grave Aristarque,  
 D'un peuple turbulent légmatique monarque,  
 Dépouillant de son front la vieille austerité,  
 Décerne au jeune athlète un laurier mérité.  
 En silence on attache une vue attendrie  
 Sur l'enfant, qui promet un homme à la patrie;  
 Cet enfant, c'est le tien, Un cri part: le vainqueur,  
 Porté par mille bras, est déjà sur ton cœur;  
 Son triomphe est à toi, sa gloire t'environne,  
 Et de pleurs maternels tu mouilles sa couronne.

MILLEVOYE, *La Tendresse maternelle.*

#### LES EMPIRES DÉTRUITS.

Il faut ici du temps interroger l'oracle,  
 Et du monde changeant étaler le spectacle.  
 Entendez-vous le bruit de ces puissants Etats,  
 S'écrasant l'un sur l'autre avec un long fracas?  
 C'est Sidon qui périt, c'est Ninive qui tombe!  
 Tous les dieux de Bélus descendent dans la tombe!  
 Nil! quels sont ces débris sur tes bords dévastés?

C'est Thèbes aux cent palais, l'aïeule des cités.  
 Cherchons dans le désert les lieux où fut Palmyre.  
 Restes majestueux qu'avec effroi j'admire,  
 O temple du soleil, ô palais éclatants,  
 Voilà de vos grandeurs ce qu'ont laissé les ans!  
 Quelques marbres rompus, des colonnes brisées,  
 Des descendants d'Omar aujourd'hui méprisés;  
 Et les pompeux débris de ces vieux chapiteaux,  
 Où vient la caravane attacher ses chameaux,  
 Où, lorsqu'un ciel d'airain s'allume sur sa tête,  
 L'Arabe voyageur nonchalamment s'arrête,  
 Et las des feux du jour, s'endort quelques instants  
 Sur les restes d'un dieu mutilé par le temps.

N'est-ce pas sur ces bords que brilla le Pirée?  
 Dieux! quels cris dut jeter Athènes éplorée,  
 Quand sa gloire, en un jour, s'abîma sous les eaux!  
 Maintenant, adossant sa butte de roseaux  
 Aux portiques brisés du temple de Minerve,  
 L'indifférent pêcheur, sous ces flots qu'il observe,  
 Dans le calme des nuits jette ses longs filets,  
 Et rien ne lui redit si jadis Périclès  
 D'édifices pompeux a couronné ces rives,  
 Si les arts ont brillé sur ces plages oisives,  
 Et si, près de ces bords, Thémistocle et Xercès  
 Ont disputé d'orgueil, d'empire et de succès.  
 Ainsi donc des Etats les tombes sont muettes:  
 Les plus fameux destins restent sans interprètes.  
 Tout meurt: les souvenirs, la puissance, et les arts.

CUËNEDOLLÉ, *Le Génie de l'Homme*, ch. IV.

## LES PYRAMIDES D'EGYPTE.

O colosses du Nil, séjour pompeux du deuil,  
 Oh! que l'œil des humains vous voit avec orgueil!  
 Devant vos fronts altiers s'abaissent les montagnes,  
 Votre ombre immense au loin descend dans les campagnes;  
 Mais l'homme vous fit naître, et sa fragilité  
 Vous a donné la vie et l'immortalité.  
 Que de fois, à vos pieds m'asseyant en silence,  
 J'évoque autour de vous tout cet amas immense  
 De générations, de peuples, de héros,  
 Que le torrent de l'âge emporta dans ses flots;  
 Rois, califes, sultans, villes, tribus, royaumes,  
 Noms autrefois fameux, aujourd'hui vains fantômes!  
 Seuls vous leur survivez: vous êtes à la fois  
 Les archives du temps et les tombeaux des rois,  
 Le dépôt du savoir, du culte, du langage,  
 La merveille, l'énigme et la leçon du sage.  
 Reçois donc mon tribut, ô toi de qui la main  
 Sur leur roc plus solide et plus dur que l'airain  
 Gravas mes faibles vers! Coulez, siècles sans nombre,  
 Nations, potentats, passez tous comme une ombre,  
 Ces murs sont mon trophée, et, vainqueur du trépas,  
 Je puis dire à mon tour: "Mes vers ne mourront pas."

DELILLE, *L'Imagination*, ch. III.

## L'IVRESSE DU PAUVRE.

Avez-vous quelquefois rencontré, vers le soir,  
 Un brave campagnard regagnant son manoir,  
 Après avoir à table employé sa journée?

Sa tête est vacillante, et sa jambe *avinée*;  
 Il trébuche parfois, et toujours sans danger:  
 Car un dieu l'accompagne et le doit protéger.  
 Il s'avance incertain du chemin qu'il doit suivre,  
 Guidé par la liqueur qui l'échauffe et l'enivre:  
 La joie est dans ses yeux; son cœur est délivré  
 Des ennuis dont la veille il était ulcéré.  
 Après mille détours il retrouve son chaume;  
 Il se croit devenu souverain d'un royaume,  
 Ou plutôt l'univers, réclamant son appui,  
 Dépend de son domaine et relève de lui.  
 Il lègue à ses enfants des trésors, des provinces;  
 Sa femme est une reine, et ses fils sont des princes;  
 Il triomphe au milieu de cet enchantement,  
 Demande encore à boire, et s'endort en chantant.

BERCHOUX, *La Gastronomie*.

## LA MÉLANCOLIE.

O penchant plus flatteur, plus doux que la folie!  
 Bonheur des malheureux, tendre mélancolie,  
 Trouverai-je pour toi d'assez douces couleurs?  
 Que ton souris me plaît, et que j'aime tes pleurs!  
 Que sous tes traits touchants ta douleur a des charmes!  
 Dès que le désespoir peut retrouver des larmes,  
 A la mélancolie il vient les confier,  
 Pour adoucir sa peine, et non pour l'oublier.  
 C'est elle qui, bien mieux que la joie importune,  
 Au sortir des tourments accueille l'infortune;  
 Qui, d'un air triste et doux, vient sourire au malheur,  
 Assoupit les chagrins, émusse la douleur.  
 De la peine au bonheur délicate nuance,

Ce n'est point le plaisir, ce n'est plus la souffrance:  
La joie est loin encor; le désespoir a fui;  
Mais, fille du Malheur, elle a des traits de lui.

Quels sont les lieux, les temps, les images chéries  
Où se plaisent le mieux ses douces rêveries?  
Ah! le cœur le devine: en son secret réduit  
Elle évite la foule, et redoute le bruit:  
Sauvage, et se cachant à la foule indiscrète,  
Le demi-jour suffit à sa douce retraite;  
De loin, avec plaisir, elle écoute les vents,  
Le murmure des mers, la chute des torrents;  
La forêt, le désert, voilà les lieux qu'elle aime.  
Son cœur plus recueilli jouit mieux de lui même;  
La nature un peu triste est plus douce à son œil,  
Elle semble en secret compâtrer à son deuil.  
Aussi l'astre du soir la voit souvent rêveuse,  
Regarder tendrement sa lumière amoureuse.  
Ce n'est point du printemps la brillante gaieté,  
Ce n'est point la richesse et l'éclat de l'été,  
Qui plaît à ses regards; non, c'est le pâle automne,  
D'une main languissante effeuillant sa couronne. (heur;  
Que la foule, à grands frais, cherche un grossier bon-  
D'un mot, d'un nom, d'un rêve, elle nourrit son cœur.  
Souvent, quand des cités les bruyantes orgies,  
Au son des instruments, aux clartés des bougies,  
Etincellent partout de l'or des vêtements,  
Des éclairs de l'esprit, du feu des diamants,  
Pensive et sur sa main laissant tomber sa tête,  
Un tendre souvenir est sa plus douce fête.  
Viens donc, viens, charme heureux des arts et des amours,  
Je t'ai chanté deux fois, inspire-moi toujours.

DELILLE, *L'Imagination*, ch. III.

## LE LAG.

Ainsi, toujours poussés vers de nouveaux rivages,  
Dans la nuit éternelle emportés sans retour,  
Ne pourrions-nous jamais, sur l'océan des âges,  
Jeter l'ancre un seul jour?

O lac! l'année à peine a fini sa carrière,  
Et près des flots chéris qu'elle devait revoir,  
Regarde! je viens seul m'asseoir sur cette pierre  
Où tu la vis s'asseoir!

Tu mugissais ainsi sous ces roches profondes;  
Ainsi tu te brisais sur leurs flancs déchirés;  
Ainsi le vent jetait l'écume de tes ondes  
Sur ses pieds adorés.

Un soir, t'en souvient-il? nous voguions en silence:  
On n'entendait au loin, sur l'onde et sous les cieux,  
Que le bruit des rameurs qui frappaient en cadence  
Tes flots harmonieux.

Tout à coup des accents inconnus à la terre  
Du rivage charmé frappèrent les échos;  
Le flot fut attentif et la voix qui m'est chère  
Laisa tomber ces mots:

«O temps! suspends ton vol; et vous, heures propices,  
Suspendez votre cours:  
Laissez-nous savourer les rapides délices  
Des plus beaux de nos jours!»

Assez de malheureux ici bas vous implorent,  
 Coulez, coulez pour eux;  
 Prenez avec leurs jours les soins qui les dévorent:  
 Oubliez les heureux.

Mais je demande en vain quelques moments encore:  
 Le temps m'échappe et fuit:  
 Je dis à cette nuit: sois plus lente; et l'aurore  
 Va dissiper la nuit.

Aimons donc, aimons donc; de l'heure fugitive,  
 Hâtons-nous, jouissons;  
 L'homme n'a point de port, le temps n'a point de rive:  
 Il coule, et nous passons!"

Temps jaloux, se peut-il que ces moments d'ivresse,  
 Où l'amour à longs flots nous verse le bonheur,  
 S'envolent loin de nous de la même vitesse  
 Que les jours du malheur!

Eh quoi! N'en pourrions-nous au moins fixer la trace?  
 Quoi! passés pour jamais! quoi! tout entiers perdus!  
 Ce temps qui les donna, ce temps qui les efface,  
 Ne nous les rendra plus!

Eternité, néant, passé, sombres abîmes,  
 Que faites-vous des jours que vous engloutissez?  
 Parlez: nous rendrez-vous ces extases sublimes  
 Que vous nous ravissez?

O lacs, rochers muets, grottes, forêt obscure!  
 Vous que le temps épargne ou qu'il peut rajeunir,

Gardez de cette nuit, gardez, belle nature,  
 Au moins le souvenir!

Qu'il soit dans ton repos, qu'il soit dans tes orages,  
 Beau lac, et dans l'aspect de tes rians côteaux  
 Et dans ces noirs sapins, et dans ces rocs sauvages  
 Qui pendent sur tes eaux!

Qu'il soit dans le zéphir qui frémit et qui passe,  
 Dans les bruits de tes bords par tes bords répétés,  
 Dans l'astre au front d'argent qui blanchit ta surface  
 De ses molles clartés!

Que le vent qui gémit, le roseau qui soupire,  
 Que les parfums légers de ton air embaumé,  
 Que tout ce qu'on entend, l'on voit et l'on respire,  
 Tout dise: Ils ont aimé!

LAMARTINE, *Méditations.*

#### NAPOLÉON A WATERLOO.

Mais bientôt, franchissant la ligne d'avant-garde,  
 Dans l'ombre, loin du camp, un homme se hasarde;  
 Un ami l'accompagne, il se hâte, et souvent  
 Dans son anxiété prête l'oreille au vent;  
 Car de ses ennemis méditant la défaite,  
 Il a cru, tant alors il craignait leur retraite,  
 Que d'une armée en marche il entendait le bruit.  
 Mais non, rien n'a troublé le repos de la nuit.  
 Il s'arrête, il regarde! Un grand bois de son ombre  
 Obscurcit l'horizon, et sous ce rideau sombre  
 Qui protège le camp des Anglais endormis,  
 Resplendissent les feux des bivacs ennemis,

A cet aspect, l'œil fixé et la tête penchée,  
 Une main sur le dos, l'autre en son sein cachée,  
 Dans ses calculs profonds plein d'une intime foi,  
 Il répète tout bas : « Demain ils sont à moi ! »  
 A ces mots on dirait que sur l'obscuré plaine  
 Il a vu tout à coup la bataille prochaine  
 Dérouler devant lui son mobile tableau....  
 Cet homme est l'Empereur! ce lieu; c'est Waterloo!...

Waterloo!... l'Empereur!... Demain!... quelles pensées  
 S'éveillent, et soudain se succèdent pressées!  
 Demain! oh! que la nuit ne dût jamais finir!  
 Demain! qui peut, mon Dieu, compter sur l'avenir?  
 Quoi! ce perçant regard qu'aucun voile n'ombrage  
 N'a point d'un coup si proche entrevu quelque image!  
 D'un sourd pressentiment quelque avis inconnu  
 Ne lui dit point tout bas que son jour est venu!  
 Non; les dés sont jetés, et sa cause est gagnée!  
 Il le croit: n'est-ce point la place désignée?  
 A ses prévisions le sort même soumis  
 Semble agir avec lui contre ses ennemis!

Fort des grands souvenirs de cinquante batailles,  
 D'un génie attesté par tant de funérailles  
 De ce coup d'œil si sûr au milieu des combats,  
 De cette voix si chère au cœur de nos soldats,  
 Tu t'es trompé pourtant comme un esprit vulgaire,  
 Toi, l'arbitre du monde, et le dieu de la guerre!  
 Eh! qui fait échouer ta sublime raison?  
 Le fantasque hasard, l'obscuré trahison!

MME. ANABLE TASTU, *Les Cent jours.*

## DESCRIPTIONS.

### DESCRIPTION POÉTIQUE.

Soyez riche et pompeux dans vos descriptions.  
 C'est là qu'il faut des vers étaler l'élégance.  
 BOILEAU, *Art. poét.*, chant. II.

### PRECEPTES DU GENRE.

Les descriptions du poète sont plus animées; et, comme il est plus libre dans sa composition, c'est surtout à lui de choisir l'objet, le point de vue, le moment favorable, les traits les plus intéressants, et les contrastes qui peuvent rendre son objet plus sensible encore.

Le choix de l'objet doit se régler sur l'intention du poète. Le tableau doit-il être gracieux ou sombre, pathétique ou riant? Cela dépend de la place qu'il lui destine, et de l'effet qu'il en attend.

Le point de vue est relatif de l'objet au spectateur: l'aspect de l'un, la situation de l'autre, concourent à rendre la description plus ou moins intéressante; mais ce qu'il est important de remarquer, c'est que, toutes les fois qu'elle a des auditeurs en scène, le lecteur se met à leur place; et c'est de là qu'il voit le tableau. Lorsque Cinna répète à Emilie ce qu'il a dit aux conjurés pour les animer à la perte d'Auguste, nous nous mettons, pour

l'écouter, à la place d'Emilie; au lieu que, s'il vient à *décrire* les horreurs des proscriptions:

Je les peins dans le meurtre à l'envi triomphants,  
Rome entière noyée, etc.

ce n'est plus à la place d'Emilie que nous sommes, c'est à la place des conjurés.

Le point de vue direct de l'objet à nous, est plus ou moins favorable à la poésie, comme à la peinture, selon qu'il répond plus ou moins à l'effet, qu'elle veut produire. Un poète fait-il l'éloge d'un guerrier? il le voit comme Hermione voit Pyrrhus, *intrépide, et partout suivi de la victoire.*

Il oublie que son héros est un homme, et que ce sont des hommes qu'il fait égorger. Sa valeur, son activité, son audace, le don de prévoir, de disposer, de maîtriser seul les événements, l'influence d'une grande âme sur des milliers d'âmes vulgaires, qu'elle remplit de son ardeur, voilà ce qui le frappe.

Mais veut-il lui reprocher ses triomphes? tout change de face, et l'on voit:

Des murs que la flamme ravage,  
Un vainqueur fumant de carnage, etc.  
ROUSSEAU.

Ainsi cette Hermione, qui, dans Pyrrhus, admirait un héros intrépide, un vainqueur plein de charmes, n'y voit bientôt qu'un meurtrier impitoyable, et même lâche dans sa fureur:

Du vieux père d'Hector la valeur abattue,  
Aux pieds de sa famille, etc.

L'imitation de la nature peut varier à l'infini dans les détails; et c'est une étude assez curieuse que celle des tableaux divers qu'un même sujet a produits, imité par des mains savantes. Que l'on compare les assauts, les batailles, les combats singuliers, *décrits* par les plus grands poètes anciens et modernes; avec combien d'intelligence et de génie chacun d'eux a varié ce fonds commun, par des circonstances tirées des lieux, des temps, et des personnes!

Les contrastes ont le double avantage de varier et d'animer la *description*. Non-seulement deux tableaux opposés de ton et de couleur se font valoir l'un l'autre, mais dans le même tableau, ce mélange d'ombre et de lumière détache les objets et les relève avec plus d'éclat.

Un exemple de l'effet des contrastes, après lequel il ne faut rien citer, c'est celui des enfants de Médée, caressant leur mère qui va les égorger, et souriant au poignard levé sur leur sein: c'est le sublime dans le terrible.

Mais il faut observer, dans le contraste des images que le mélange en soit harmonieux. Il en est de ces gradations comme de celles du son, de la lumière et des couleurs: rien n'est terminé, tout se communique, tout participe de ce qui l'approche. Un accord n'est si doux à l'oreille, l'arc-en-ciel n'est si doux à la vue, que parce que les sons et les couleurs s'allient par un doux mélange.

La poésie a donc ses accords ainsi que la musique, et ses reflets ainsi que la peinture. Tout ce qui tranche est dur et sec. Lorsque le gracieux ou l'enjoué contraste avec le grave ou le pathétique, le gracieux ne doit pas être aussi fleuri, ni l'enjoué aussi plaisant, que s'il était seul et comme en liberté. La douleur permet tout au plus de sourire. Que Virgile compare un jeune guerrier

expirant à une fleur qui vient de tomber sous le tranchant de la charrue, il ne dit de la fleur que ce qui est analogue à la pitié que le jeune homme inspire: *languescit moriens*. Dans les *descriptions* des grands poètes, on peut voir qu'en opposant des images riantes à des tableaux douloureux, ils n'ont pris des unes que les traits qui s'accordent avec les autres, c'est-à-dire ce qui s'en retrace naturellement à l'esprit d'un homme qui souffre les maux opposés aux siens.

De même, dans un tableau où domine la joie, les choses les plus tristes en doivent prendre une teinte légère. C'est ainsi que les poètes lyriques, dans leurs chansons voluptueuses, parlent gaiement des peines de l'amour, des revers de la fortune, des approches de la mort.

La *description* est à l'épopée ce que la décoration et la pantomime sont à la tragédie. Le plan idéal que le poète se fera lui-même du théâtre de l'action, sera le modèle de sa *description*; et s'il a bien vu le tableau de l'action en la *décrivant*, en la lisant on la verra de même.

Il en est des personnages comme du lieu de la scène: toutes les fois que leurs vêtements, leur attitude, leurs gestes, leur expression, soit dans les traits du visage, soit dans les accents de la voix, intéressent l'action, que le poète veut peindre, il doit nous les rendre présents. Lorsque Vénus se montre aux yeux d'Enée, Virgile nous la fait voir comme si elle était sur la scène. Il fait voir de même Camille lorsqu'elle s'avance au combat.

On voit un bel exemple de la pantomime exprimée par le poète, dans la dispute d'Ajax et d'Ulysse pour les armes d'Achilles (*Métam.*, 1, 13). Si les deux personnages étaient sur la scène, ils ne nous seraient pas plus pré-

sents. Mais le modèle le plus sublime de l'action théâtrale exprimée dans le récit du poète, c'est la peinture de la mort de Didon: *Ille graves oculos conata attolere*, etc.

Le talent distinctif du poète épique étant celui d'exposer l'action qu'il raconte, son génie consiste à inventer des tableaux avantageux à peindre, et son goût à ne peindre de ces tableaux que ce qu'il est intéressant d'y voir. Homère peint plus en détail; c'est le talent du poète, dit La Tasse. Virgile peint à plus grandes touches; c'est le talent du poète héroïque; et c'est en quoi le style de l'épopée diffère de celui de l'ode; laquelle, n'ayant que de petits tableaux, les finit avec plus de soin.

J'ai dit que le contraste des tableaux, en variant les plaisirs de l'âme, les rendait plus vifs, plus touchants: c'est ainsi qu'après avoir traversé des déserts affreux, l'imagination n'en est que plus sensible à la peinture du palais d'Armide. C'est ainsi qu'au sortir des enfers, où Milton vient de nous mener, nous respirons avec volupté l'air pur du jardin de délices. Que le poète se ménage donc avec soin des passages du clair à l'obscur, du gracieux au terrible; mais que cette variété soit harmonieuse, et qu'elle ne prenne jamais rien sur l'analogie du lieu de la scène avec l'action qui doit s'y passer. Ce n'est point un riant ombrage qu'Achille doit chercher pour pleurer la mort de Patrocle, mais le rivage aride et solitaire d'une mer en silence, ou dont les mugissements répondent à sa douleur.

Une règle bien essentielle, c'est de réserver les peintures détaillées pour les moments de calme et de relâche: dans ceux où l'action est vive et rapide, on ne peut trop se hâter de peindre à grandes touches ce qui est de



spectacle et de décoration. Dans l'Énéide, le lever de l'aurore, la flotte d'Énée voguant à pleines voiles, le port de Carthage vide et désert, Didon qui, du haut de son palais, voit ce spectacle, et qui, dans son désespoir, s'arrache les cheveux et se meurtrit le sein, tout cela est exprimé en moins de cinq vers: *Regina à speculis, etc.*

C'est ainsi que le poète doit en user toutes les fois que l'action le presse de faire place à ses acteurs.

En général, si la *description* est peu importante, touchez légèrement; si elle est essentielle, appuyez davantage. Le défaut du 5.<sup>e</sup> livre de l'Énéide est d'être aussi détaillé que le 2.<sup>e</sup> Même défaut; joint à la plus grande beauté, dans le récit de Thérémène. Celui de l'assemblée des conjurés dans Cinna, et de la rencontre des deux armées dans les Horaces, sont des modèles du récit dramatique.

MARMOATEL, *Eléments de Littérature*, t. II.

#### L'ÉDEN.

Du marbre, de l'airain, qu'un vain luxe prodigue,  
Des ornements de l'art, l'œil bientôt se fatigue;  
Mais les bois, mais les eaux, mais les ombrages frais,  
Tout ce luxe innocent ne fatigue jamais.  
Aimez donc des jardins la beauté naturelle:  
Dieu lui-même aux mortels en traça le modèle.  
Regardez dans Milton: quand ses puissantes mains  
Préparent un asile aux premiers des humains,  
Le voyez-vous tracer des routes régulières,  
Contraindre dans leur cours les ondes prisonnières?  
Le voyez-vous parer d'étranges ornements

L'enfance de la terre et son premier printemps?  
Sans contrainte, sans art, de ses douces prémices  
La nature épuisa les plus purs délices.  
Des plaines, des côteaux, le mélange charmant,  
Les ondes à leur choix errantes mollement,  
Des sentiers sinueux les routes indécises,  
Le désordre enchanteur, les piquantes surprises,  
Des aspects où les yeux hésitaient à choisir,  
Variaient, suspendaient, prolongeaient leur plaisir.  
Sur l'émail velouté d'une fraîche verdure,  
Mille arbres, de ces lieux ondoyante parure,  
Charme de l'odorat, du goût et des regards,  
Élégamment groupés, négligemment épars,  
Se fuyaient, s'approchaient quelquefois à leur vue,  
Ouvraient dans le lointain une scène imprévue;  
Ou, tombant jusqu'à terre et recourbant leurs bras,  
Venaient d'un doux obstacle embarrasser leurs pas,  
Ou pendaient sur leur tête en festons de verdure,  
Et de fleurs, en passant, semaient leur chevelure.  
Dirai-je ces forêts d'arbustes, d'arbrisseaux,  
Entrelaçant en voûte, en alcôve, en berceaux,  
Leurs bras voluptueux et leurs tiges fleuries?  
C'est là que, les yeux pleins de tendres rêveries,  
Ève à son jeune époux abandonna sa main,  
Et rougit comme l'aube aux portes du matin.  
Tout les félicitait dans toute la nature,  
Le ciel par son éclat, l'onde par son murmure;  
La terre, en tressaillant, ressentit leurs plaisirs;  
Zéphire aux antres verts redisait leurs soupirs;  
Les arbres frémissaient, et la rose inclinée  
Versait tous ses parfums sur le lit d'hyménée.  
O bonheur ineffable! ô fortunés époux!

Heureux dans ces jardins, heureux qui, comme vous,  
Vivrait loin des tourments où l'orgueil est en proie,  
Riche de fruits, de fleurs, d'innocence et de joie!

DEUILLE, *Les Jardins*, ch. I.

#### LA LAPONIE.

Dans ces affreux climats où règnent les deux Ourses,  
Où l'Océan, glacé par de plus froids hivers,  
Est immobile et sourd aux sifflements des airs,  
Où les fleuves six mois s'enferment dans leurs sources,  
Où la nuit, d'un seul voile, embrasse deux saisons,  
Quand les Lapons sous terre ont creusé leurs maisons,  
Ils vivent, sont heureux, et chantent sous la glace;  
Ils savent affronter les climats, et souvent  
Un fragile traîneau, plus léger que le vent,  
Fuit, vole, et de la neige effleure la surface,  
Sans laisser en fuyant une invisible trace.  
Ces effroyables lieux ont même leur beauté.  
Souvent dans les horreurs de cette obscurité,  
Des rayons du matin la nuit semble parée;

L'aurore de feux entourée,

Loin de son humide séjour,

Se lève sans ouvrir la barrière du jour,

Et dans les cieux quelque temps égarée,

Couvre de ses rubis les antres de Borée.

Cependant les zéphyrus sortent d'un long sommeil,

Et l'onde blanchissante annonce leur réveil.

Le jour, pendant six mois ne descend plus sous l'onde;

L'horizon tout entier sert de route au soleil;

Il semble sur les flots voler autour du monde,

L'automne et le printemps confondent leurs trésors,  
Tant les cieux ont versé de bienfaits sur ces bords!  
Tant d'un soin maternel la nature partage  
Entre tous ses enfants son immense héritage!

RULHIÈRE, *Épître à Champfort*.

#### L'ITALIE ET ROME, OU LES MONUMENTS ANTIQUES.

O terre de Saturne! ô doux pays! beau ciel!  
Lieux où chanta Virgile, où peignit Raphaël!  
Terre dans tous les temps consacrée à la gloire,  
Grande par les beaux-arts, reine par la victoire,  
Sans respect, sans amour, qui peut toucher tes bords?  
Que de belles cités! que de riches trésors!  
L'Italie et la Grèce ensemble confondues;  
Les palais, les tombeaux, un peuple de statues;  
Et la toile animée, et partout réunis  
Les beaux temps des Césars, et ceux des Médicis!  
Partout les descendants de la reine du monde  
Ressuscitent sa gloire, et la terre féconde  
Rend l'Italie antique à leurs nobles efforts.

Rome! c'est toi surtout qu'appellent nos transports.  
La voilà donc enfin cette ville sacrée,  
De tombeaux, de déserts, tristement entourée!  
Quel trouble à son aspect saisit le voyageur!  
La reine des cités a perdu sa splendeur:  
Le silence est assis sous ses voûtes antiques;  
Cependant ses palais, ses temples, ses portiques,  
Attestent ses grandeurs dans leurs restes confus.  
Sur ces arcs mutilés, vingt fleuves suspendus  
Versaient en frémissant le tribut de leur onde;

Ce temple fut paré des dépouilles du monde;  
 Par ces portes sortaient les fières légions;  
 Voilà ce Capitole, effroi des nations!  
 De là, semblable aux dieux, Rome lançait la foudre;  
 Là, les rois interdits, et le front dans la poudre,  
 Aux portes du Sénat, oubliés, sans honneur,  
 Attendaient pour entrer les ordres d'un licteur.  
 A ses pieds j'aperçois cette place fameuse  
 Où s'agitait, semblable à la mer orageuse,  
 Ce peuple ambitieux, insolent, importun,  
 Tyran d'un monde entier, esclave d'un tribun.  
 Ordonne; et des héros, parmi ces beaux décombres,  
 L'imagination va t'évoquer les ombres:  
 Les vois-tu s'élevant, sortant de toutes parts?  
 Voilà ces vieux enfants de la ville de Mars,  
 Honneur de ses conseils, appui de ses murailles,  
 Qui labouraient leurs champs, et gagnaient des batailles.

SAINTE-VICTOR, *Le Voyage du Poète.*

#### LE CHEVAL.

Voyez ce fier coursier, noble ami de son maître,  
 Son compagnon guerrier, son serviteur champêtre,  
 Le traînant dans un char, ou s'élançant sous lui;  
 Dès qu'a sonné l'airain, dès que le fer a lui,  
 Il s'éveille, il s'anime, et, redressant la tête,  
 Provoque à la mêlée, insulte à la tempête:  
 De ses naseaux brûlants il souffle la terreur;  
 Il bondit d'allégresse, il frémit de fureur,  
 On charge; il dit: Allons; se courrouce et s'élançe.  
 Il brave le mousquet, il affronte la lance;

Parmi le feu, le fer, les morts et les mourants,  
 Terrible, échevelé, s'enfonce dans les rangs;  
 Du bruit des chars guerriers fait retentir la terre,  
 Prête aux foudres de Mars les ailes du tonnerre:  
 Il prévient l'éperon; il obéit au frein,  
 Fracasse par son choc les cuirasses d'airain,  
 S'enivre de valeur, de carnage et de gloire;  
 Et partage avec nous l'orgueil de la victoire;  
 Puis revient dans nos champs, oubliant ses exploits,  
 Reprendre un air plus calme et de plus doux emplois;  
 Aux rustiques travaux humblement s'abandonne,  
 Et console Cérès des fureurs de Bellone.

DEUILLE, *Les Trois Règnes.*

#### LE CHAT.

..... C'est là que tu vivrais,  
 O toi, dont La Fontaine eût vanté les attraits,  
 O ma chère Raton, qui, rare en ton espèce,  
 Eus la grâce du chat, et du chien la tendresse;  
 Qui, fière avec douceur, et fine avec bonté,  
 Ignoras l'égoïsme à ta race imputé.  
 Là, je voudrais te voir, telle que je t'ai vue,  
 De ta molle fourrure élégamment vêtue,  
 Affectant l'air distrait, jouant l'air endormi,  
 Épier une mouche, ou le rat ennemi.  
 Si funeste aux auteurs, dont la dent téméraire  
 Ronge indifféremment Du Bartas ou Voltaire;  
 Ou, telle que tu viens, minaudant avec art,  
 De mon sobre dîner solliciter ta part;  
 Ou bien, le dos en voûte et la queue ondoyante,

Offrir ta douce hermine à ma main caressante,  
Ou déranger gaîment, par mille bords divers,  
Et la plume et la main qui t'adressa ces vers.

LE MÊME.

LE LION ET L'AIGLE.

Tel qu'un peintre savant joint la lumière à l'ombre,  
Dieu se plaît à créer des nuances sans nombre;  
Mais, parmi ce contraste et d'instincts et de goûts,  
De haine et d'amitié, de douceur, de courroux,  
De paresse et d'ardeur, qu'à chaque créature  
En ses dons inégaux départit la nature,  
Souvent son art sublime offre à l'œil enchanté  
La ressemblance unie à la variété.  
Au lion dans les bois, à l'aigle dans son aire,  
Qui ne reconnaît pas le même caractère?  
Tous deux sont fiers, tous deux, tyrans de leurs vassaux,  
Dans leur désert royal ne veulent point d'égaux.  
L'impérieux amour, le besoin d'une épouse,  
Domptent seuls les fureurs de leur fierté jalouse;  
Tous deux, rois des États par la victoire acquis,  
Ne veulent de festins que ceux qu'ils ont conquis;  
Ennemis généreux et vainqueurs magnanimes,  
Enfin tous deux sont grâce à de faibles victimes:  
Ainsi le même instinct produit mêmes humeurs,  
Et, différents de race, ils sont joints par les mœurs.

LE MÊME, *Ibid.*

LE COQ.

Que le coq, de ses sœurs et l'époux et le roi,  
Toujours marche à leur tête et leur donne la loi.  
Il peut dix ans entiers les aimer, les conduire;  
Il est né pour l'amour, il est né pour l'empire.  
En amour, en fierté le coq n'a point d'égal.  
Une crête de pourpre orne son front royal;  
Son œil noir lance au loin de vives étincelles;  
Un plumage éclatant peint son corps et ses ailes,  
Dore son cou superbe, et flotte en longs cheveux.  
De sanglants éperons arment ses pieds nerveux;  
Sa queue en se jouant, du dos jusqu'à la crête,  
S'avance et se recourbe en ombrageant sa tête.

Des Grecs et des Romains autrefois révéral,  
Le coq était des dieux l'interprète sacré.  
J'omets ses vains honneurs, je chante ses services.  
Lorsque du jour l'aurore apportant les prémices  
Blanchit de sa lumière et les monts et les toits;  
Du héraut du soleil vous entendez la voix,  
Il l'appelle, il l'annonce, et lui rend son hommage,  
Des heures de la nuit son chant fait le partage;  
Il en marque le cours et celui du sommeil,  
Il fixe le travail, le repos, le réveil,  
Il est du temps qui fuit la mesure vivante.  
Sa tendresse, toujours active et vigilante,  
Défend le peuple heureux qu'il conduit par ses soins.  
Roi sensible, époux tendre, il veille à leurs besoins.

ROSSET, *L'Agriculture.*

## LE PAPILLON.

Voyez ce papillon échappé du tombeau,  
 Sa mort fut un sommeil, et sa tombe un berceau;  
 Il brise le fourreau qui l'enchaînait dans l'ombre;  
 Deux yeux paraient son front, et ses yeux sont sans nom-  
 Il se traînait à peine, il part comme l'éclair; (bre.  
 Il rampait sur la terre, il voltige dans l'air;  
 Il languissait sans sexe, et ses ailes légères  
 Portent à cent beautés ses erreurs passagères;  
 Que dis-je? dès long-temps calomnié par nous,  
 Moins infidèle amant que malheureux époux,  
 Lui-même à son amour souvent se sacrifie,  
 Et son premier plaisir est payé de sa vie.  
 Ainsi son destin change, et passe tour à tour  
 De la vie au tombeau, de la tombe au grand jour.  
 Mais, de son sort nouveau faveur plus merveilleuse,  
 Sa tête, en rejetant sa dépouille écailleuse,  
 Dans le même cerveau garde mêmes désirs:  
 Il chérissait les fleurs, les fleurs sont ses plaisirs;  
 Son instinct l'y ramène, et dans leur sein fidèle  
 Vient déposer l'espoir de sa race nouvelle.

DEUILLE, *Les Trois Règnes.*

## DÉFINITIONS.

## DÉFINITION POÉTIQUE.

.....Ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement,  
 Et les mots pour le dire arrivent aisément.

BOILEAU, *Art. poét.*, chant. I.

## PRÉCEPTES DU GENRE.

Avec moins de développement et d'étendue, le poète  
 ne laisse pas de *définir* le plus souvent à la manière de  
 l'orateur.

L'ambassadeur d'un roi m'est toujours redoutable;  
 Ce n'est qu'un ennemi sous un titre honorable;  
 Qui vient, rempli d'orgueil ou de dextérité,  
 Insulter ou trahir avec impunité.

VOLTAIRE.

Qu'un ami véritable est une douce chose!  
 Il cherche vos besoins au fond de votre cœur;  
 Il vous épargne la pudeur  
 De les lui découvrir vous même;  
 Un songe, un rien, tout lui fait peur  
 Quand il s'agit de ce qu'il aime.

LA FONTAINE.

Quels traits me présentent vos fastes,  
 Impitoyables conquérants?  
 Des vœux outrés, des projets vastes,  
 Des rois vaincus par des tyrans;  
 Des murs que la flamme ravage,  
 Un vainqueur fumant de carnage;

Un peuple aux fers abandonné,  
Des mères pâles et sanglantes,  
Arrachant leurs filles tremblantes  
Des bras d'un soldat effrené.

ROUSSEAU.

Ce dernier tableau de la strophe est précisément ce que Quintilien a oublié dans la description beaucoup plus ample qu'il a faite du saccagement d'une ville.

En fait de *définitions* poétiques, rien n'est audessus de celle de la constance de l'homme juste, telle qu'Horace l'a donnée :

*Iustum ac tenacem propositi virum  
Non civium ardor prava jubentium,  
Non vultus instantis tyranni  
Mente quatit solidâ, neque Auster,  
Dux inquieti turbidus Adriæ,  
Nec fulminantis magna Jovis manus;  
Si fractus illabatur orbis,  
Impavidum serient ruinæ.*

Ce vieillard qui, d'un vol agile,  
Fuit toujours sans être arrêté;  
Le Temps, cette image mobile  
De l'immobile éternité.

ROUSSEAU.

Les poètes eux-mêmes *définissent* assez souvent à la manière des philosophes, quant à l'exactitude et à la précision; mais, en images ou en sentiment, avec la langue poétique.

Et qui jamais *définira* mieux la mort du sage, que La Fontaine poète l'a fait en un vers?

Rien ne trouble sa fin; c'est le soir d'un beau jour.

La plupart des *définitions* poétiques ne sont que des descriptions, les poètes en sont pleins, singulièrement Ovide et La Fontaine, le premier dans ses métamorpho-

ses, le second dans ses fables; et l'on a peine à concevoir, en lisant notre fabuliste, que d'une langue assez peu favorable aux peintures physiques, il ait tiré cette multitude de traits fins, délicats et justes, dont il a formé ses *définitions*. On en verra dans une seule fable deux exemples inimitables; car le pinceau de La Fontaine est malheureusement perdu :

Un souriceau tout jeune, et qui n'avait rien vu,  
Fut presque pris au dépourvu.  
Voici comme il conta l'aventure à sa mère;  
J'avais franchi les monts qui bornent cet État,  
Et trottais comme un jeune rat  
Qui cherche à se donner carrière,  
Lorsque deux animaux m'ont arrêté les yeux;  
L'un doux, béni et gracieux,  
Et l'autre turbulent et plein d'inquiétude:  
Il a la voix perçante et rude,  
Sur sa tête un morceau de chair,  
Une sorte de broc dont il s'élève en l'air,  
Comme pour prendre sa volée;  
La queue en panache étalée.

Qui ne reconnaît pas le coq?

Sans lui j'aurais fait connaissance  
Avec cet animal qui m'a semblé si doux.  
Il est velouté comme nous,  
Marqueté, longue queue, une humble contenance,  
Un modeste regard, et pourtant l'œil luisant.  
Je le crois fort sympathisant  
Avec messieurs les rats; car il a les oreilles  
En figure aux nôtres pareilles.

Le chat peut-il être mieux peint?

Le caractère de la *définition* poétique, ainsi que de la *définition* oratoire, est de ne peindre son objet que dans son rapport avec l'intention de l'orateur ou du poète: de là vient que de la même chose il peut y avoir plusieurs *définitions* différentes, et dont chacune aura sa vérité et sa justesse relative. Vingt dessinateurs placés

autour du modèle font vingt figures différentes; le même paysage produira différents tableaux, selon les points de vue et les aspects que les peintres auront choisis; la diversité des situations morales produit la même variété dans les *définitions* oratoires ou poétiques; au lieu que la *définition* philosophique doit être entière et invariable, c'est-à-dire embrasser la totalité de l'objet, au moins dans son essence, en présenter l'idée et complète et distincte, lui ressembler dans tous les points, et ne ressembler qu'à lui seul. Le philosophe n'a point de situation particulière et momentanée; il tourne autour de la nature.

Enfin, soit en poésie, soit en éloquence, un mérite essentiel de la *définition*, c'est l'à-propos. Tout ce qui d'un seul mot se fait concevoir nettement, pleinement, et sans équivoque, n'a pas besoin d'être *défini*. Ce n'est qu'à éclaircir, à développer ou à circonscrire une idée, que l'on doit employer la *définition*; et il en est de cette partie de l'art d'écrire, comme de toutes les autres: pour avoir sa beauté réelle, et pour satisfaire à la fois le goût et la raison, elle doit contribuer à la solidité de l'édifice dont elle est l'ornement; bien entendu que, selon le genre, elle peut tenir plus ou moins du luxe ou de l'utilité; car il en est de l'éloquence et de la poésie comme de l'architecture; tel genre est plus restreint au nécessaire, tel autre accorde plus à la magnificence et à la décoration.

MARMONTEL, *Eléments de littérature*, t. II.

#### L'ANGE GARDIEN.

Dieu se lève, et soudain sa voix terrible appelle  
De ses ordres secrets un ministre fidèle,

Un de ces esprits purs qui sont chargés par lui  
De servir aux humains de conseil et d'appui,  
De lui porter leurs vœux sur leurs ailes de flamme,  
De veiller sur leur vie et de garder leur âme.  
Tout mortel a le sien: cet ange protecteur,  
Cet invisible ami veille autour de son cœur,  
L'inspire, le conduit, le relève s'il tombe,  
Le reçoit au berceau, l'accompagne à la tombe,  
Et, portant dans les cieux son âme entre ses mains,  
La présente en tremblant au juge des humains.  
C'est ainsi qu'entre l'homme et Jéhovah lui-même,  
Entre le pur néant et la grandeur suprême,  
D'êtres inaperçus une chaîne sans fin  
Réunit l'homme à l'ange et l'ange au séraphin;  
C'est ainsi que, peuplant l'étendue infinie,  
Dieu répandit partout l'esprit, l'âme et la vie.

DE LAMARTINE, *Nouv. Médit. poétiques*.

#### LA RAISON.

La raison est de l'homme et le guide et l'appui;  
Il l'apporte en naissant, elle croît avec lui;  
C'est elle qui, des traits de sa divine flamme,  
Purifiant son cœur, illuminant son âme,  
Montre à ce malheureux, par le vice abattu,  
Que la félicité n'est que dans la vertu;  
Qu'elle donne aux humains couverts de son égide  
La volupté tranquille, innocente et solide,  
La joie et la santé qu'entretient dans sa fleur  
Le repos de l'esprit et le calme du cœur;  
Que par elle un mortel aussi ferme que libre,

Au milieu des revers garde un juste équilibre;  
 Rit de ses ennemis, et résistant au sort,  
 Affronte l'indigence, et les fers et la mort;  
 Comme un rocher, que frappe une mer mugissante,  
 Brave des flots émus la fureur impuissante.

VOLTAIRE.

## L'HISTOIRE.

C'est un théâtre, un spectacle nouveau  
 Où tous les morts, sortant de leur tombeau,  
 Viennent encor sur une scène illustre,  
 Se présenter à nous dans leur vrai lustre,  
 Et du public, dépouillé d'intérêt,  
 Humbles acteurs, attendre leur arrêt.  
 Là, retraçant leurs faiblesses passées,  
 Leurs actions, leurs discours, leurs pensées,  
 A chaque état ils reviennent dicter  
 Ce qu'il faut fuir, ce qu'il faut imiter;  
 Ce que chacun, suivant ce qu'il peut être,  
 Doit pratiquer, voir, rechercher, connaître;  
 Et leur exemple, en diverses façons,  
 Donnant à tous les plus nobles leçons,  
 Rois, magistrats, législateurs suprêmes,  
 Princes, guerriers, simples citoyens mêmes,  
 Dans ce sincère et fidèle miroir,  
 Peuvent apprendre à lire leur devoir,

J.-B. ROUSSEAU.

## LA MONARCHIE ET L'ÉTAT POPULAIRE.

Si l'amour du pays doit ici prévaloir,  
 C'est son bien seulement que vous devez vouloir!  
 Et cette liberté, qui lui semble si chère,  
 N'est pour Rome, seigneur, qu'un bien imaginaire,  
 Plus nuisible qu'utile, et qui n'approche pas  
 De celui qu'un bon prince apporte à ses États.  
 Avec ordre et raison les honneurs il dispense;  
 Avec discernement punit et récompense!  
 Et dispose de tout en juste possesseur,  
 Sans rien précipiter de peur d'un successeur;  
 Mais, quand le peuple est maître, on n'agit qu'en tu-  
 La voix de la raison jamais ne se consulte; (multe)  
 Les honneurs sont vendus aux plus ambitieux;  
 L'autorité livrée aux plus séditioneux.  
 Ces petits souverains qu'il fait pour une année,  
 Voyant d'un temps si court leur puissance bornée,  
 Des plus heureux desseins font avorter le fruit,  
 De peur de le laisser à celui qui les suit.  
 Comme ils ont peu de part au bien dont ils ordonnent,  
 Dans le champ du public largement ils moissonnent.  
 Assuré que chacun leur pardonne aisément,  
 Espérant à son tour un pareil traitement:  
 Le pire des États, c'est l'État populaire.

CORNEILLE, *Cinna*, act. II, sc. I.

## LA RÉPUBLIQUE ET LA MONARCHIE.

Ne vous flattez-vous pas d'un charme imaginaire?  
 Seigneur, ainsi qu'à vous, la liberté m'est chère:



Quoique né sous un roi, j'en goûte les appas ;  
 Vous vous perdez pour elle, et n'en jouissez pas.  
 Est-il donc, entre nous, rien de plus despotique  
 Que l'esprit d'un État qui passe en république ?  
 Vos lois sont vos tyrans ; leur barbare rigueur  
 Devient sourde au mérite, au sang, à la faveur ;  
 Le sénat vous opprime, et le peuple vous brave ;  
 Il faut s'en faire craindre, ou ramper leur esclave.  
 Le citoyen de Rome, insolent et jaloux,  
 Ou hait votre grandeur, ou marche égal à vous.  
 Trop d'éclat l'effarouche : il voit, d'un œil sévère,  
 Dans le bien qu'on lui fait, le mal qu'on peut lui faire ;  
 Et d'un bannissement le décret odieux  
 Devient le prix du sang qu'on a versé pour eux.

Je sais bien que la cour, seigneur, a ses naufrages,  
 Mais ses jours sont plus beaux, son ciel a moins d'orages ;  
 Souvent la liberté, dont on se vante ailleurs,  
 Étale auprès d'un roi ses dons les plus flatteurs.  
 Il récompense, il aime, il prévient les services ;  
 La gloire auprès de lui ne fait point les délices.  
 Aimé d'un souverain, de ses rayons couvert,  
 Vous ne servez qu'un maître, et le reste vous sert.  
 Ébloui d'un éclat qu'il respecte et qu'il aime,  
 Le vulgaire applaudit jusqu'à nos fautes même.  
 Nous ne redoutons rien d'un sénat trop jaloux,  
 Et les sévères lois se taisent devant nous.

VOLTAIRE, *Brutus*, act. II, sc. III

#### LA PEINTURE.

A de simples couleurs mon art plein de magie  
 Sait donner du relief, de l'âme et de la vie.

Ce n'est rien qu'une toile, on pense voir des corps.  
 J'évoque, quand je veux, les absents et les morts.  
 Je transporte les yeux aux confins de la terre.  
 Il n'est événement ni d'amour, ni de guerre,  
 Que mon art n'ait enfin appris à tous les yeux.  
 Les mystères profonds des enfers et des cieus  
 Sont par moi révélés ; par moi l'œil les découvre.  
 Que la porte du jour se ferme, ou qu'elle s'ouvre ;  
 Que le soleil nous quitte, ou qu'il vienne nous voir ;  
 Qu'il forme un beau matin, qu'il nous montre un beau  
 J'en sais représenter les images brillantes. (soir,  
 Mon art s'étend sur tout ; c'est par ses mains savantes  
 Que les champs, les déserts, les bois et les cités  
 Vont en d'autres climats étaler leurs beautés.  
 Je fais qu'avec plaisir on peut voir des naufrages,  
 Et les malheurs de Troie ont plu dans mes ouvrages.  
 Tout y rit, tout y charme : on y voit sans horreur  
 Le pâle Désespoir, la sanglante Fureur,  
 L'inhumaine Clotho, qui marche sur leurs traces ;  
 Jugez avec quels traits je sais peindre les Grâces.  
 Dans les maux de l'absence on cherche mon secours,  
 Je console un amant privé de ses amours.

LA FONTAINE.

#### LES SCIENCES NATURELLES.

Si jadis tes aïeux parèrent ta maison  
 Des bizarres beautés d'un gothique écusson,  
 Dans tes jardins, partout, je vois que ton génie  
 L'orna plus sagement des travaux d'Uranie.  
 Ici, sur un pivot vers le nord entraîné,  
 L'aimant cherche à mes yeux son point déterminé.

Là, de l'antique Hermès le minéral fluide.  
 S'élève au gré de l'air plus sec ou plus humide.  
 Ici, par la liqueur un tube coloré,  
 De la température indique le degré.  
 Là, du haut de tes toits, inclinés vers la terre,  
 Un long fil électrique écarte le tonnerre.  
 Plus loin la cucurbite, à l'aide du fourneau,  
 De légères vapeurs mouille son chapiteau.  
 Le règne végétal, analysé par elle,  
 Offre à l'œil curieux tous les suc qu'il recèle;  
 Et plus haut je vois l'ombre, errante sur un mur,  
 Faire marcher le temps d'un pas égal et sûr.

COLARDEAU, *Épître à M. Duhamel.*

#### L'AMITIÉ.

Pour les cœurs corrompus l'amitié n'est point faite,  
 O divine amitié, félicité parfaite,  
 Seul mouvement de l'âme où l'excès soit permis,  
 Change en bien tous les maux où le ciel m'a soumis!  
 Compagne de mes pas, dans toutes mes demeures,  
 Dans toutes les saisons, et dans toutes les heures,  
 Sans toi, tout homme est seul; il peut, par ton appui,  
 Multiplier son être, et vivre dans autrui.  
 Idole d'un cœur juste, et passion du sage,  
 Amitié! que ton nom couronne cet ouvrage;  
 Qu'il préside à mes vers comme il règne en mon cœur:  
 Tu m'appris à connaître, à chanter le bonheur.

VOLTAIRE, *Mélanges de poésies.*

#### L'ESPÉRANCE ET LE SOMMEIL.

Du Dieu qui nous créa la clémence infinie,  
 Pour adoucir les maux de cette courte vie,  
 A placé parmi nous deux êtres bienfaisants,  
 De la terre à jamais aimables habitants,  
 Soutiens dans les travaux, trésors dans l'indigence:  
 L'un est le doux sommeil, et l'autre est l'espérance.  
 L'un, quand l'homme accablé sent de son faible corps  
 Les organes vaincus sans force et sans ressorts,  
 Vient par un calme heureux secourir la nature,  
 Et lui porter l'oubli des peines qu'elle endure;  
 L'autre anime nos cœurs, enflamme nos désirs,  
 Et même en nous trompant donne de vrais plaisirs:  
 Mais aux mortels chéris à qui le ciel l'envoie,  
 Elle n'inspire point une infidèle joie,  
 Elle apporte de Dieu la promesse et l'appui;  
 Elle est inébranlable et pure comme lui.

LE MÊME, *Henriade, ch. VII.*

#### LA NOBLE AMBITION.

La noble ambition est sans doute permise,  
 Elle tend à la gloire, un tel but l'autorise;  
 On éprouve son feu dans les rangs les plus bas,  
 Elle est dans tous les cœurs et de tous les états:  
 L'artisan fait valoir son active industrie,  
 Un artiste lui doit les fruits de son génie;  
 A braver mille morts elle porte un guerrier:  
 Chacun dans son état veut être le premier.  
 Je conçois ce désir, il agrandit notre être.

Qui prétend à l'honneur de se faire connaître,  
 Obtiendra des succès bien justement acquis ;  
 Et, faisant tout pour soi, fait tout pour son pays.  
 Mais mendier un rang à force de bassesse,  
 Pour séduire et tromper se tourmenter sans cesse ;  
 Chercher des protecteurs, les fatiguer de vous,  
 Éprouver leurs ennuis, essayer leurs dégoûts ;  
 Se courber sous le joug du puissant qu'on méprise,  
 Ne parler, ne sentir, ne penser qu'à sa guise ;  
 Sur l'esprit qu'il nous montre arranger son esprit,  
 Et lorsqu'il déraisonne approuver ce qu'il dit,  
 Pour un cœur bien placé c'est un supplice horrible !  
 A mes vrais intérêts je suis bien plus sensible :  
 Par ambition, moi, je fuis l'ambition :  
 Oui, je fuis ce désir de réputation,  
 Cette soif des honneurs et ce besoin d'entraves  
 Qui borne tous nos vœux à l'honneur d'être esclaves,  
 Qui nous fait employer les plus lâches moyens  
 Pour décorer un nom, pour augmenter nos biens.  
 C'est le mérite seul qui fait les nobles races ;  
 Quand on méprise l'homme, en honorant ses places,  
 Quand il n'y monte pas par un noble degré,  
 Honoré de la sorte, il est déshonoré.

A. DUVAT, *la Manie des grandeurs.*

## FABLES.

Rien n'est beau que le vrai ; le vrai seul est aimable.  
 Il doit régner partout, et même dans la fable.

BOILEAU, *Ep.* IX.

### PRÉCEPTES DU GENRE.

On a dit: *Le style de la fable doit être simple, familier, riant, gracieux, naturel, et même naïf.* Il fallait dire: *et surtout naïf.*

La naïveté est susceptible de tous les tons. Joas est naïf dans sa scène avec Athalie, mais d'une naïveté noble, qui fait frémir pour les jours de ce précieux enfant.

L'instruction théâtrale exige un appareil qui n'est ni de tous les lieux ni de tous les temps: c'est un miroir public qu'on n'élève qu'à grands frais et à force de machines: il en est à peu près de même de l'épopée. On a donc voulu nous donner des glaces portatives, aussi fidèles et plus commodes, où chaque vérité isolée eût son image distincte, et de là l'invention des petits poèmes allégoriques.

Dans ces tableaux, on pouvait nous peindre à nos yeux sous trois symboles différents: ou sous les traits de nos semblables, comme dans la *fable* du Savetier et du Financier, dans celle du Berger et du Roi, dans celle du Meunier et de son Fils, etc.; ou sous le nom des êtres

surnaturels et allégoriques, comme dans la *fable* de Phébus et de Borée, dans celle de la Discorde, dans les fictions poétiques, dans les contes des Fées; ou sous la figure des animaux et des êtres matériels, que le poète fait agir et parler à notre manière. C'est ici le genre le plus étendu, et peut-être le seul vrai genre de la *fable*, par la raison même qu'il est le plus dépourvu de vraisemblance à notre égard.

Tout ce qui concourt à nous persuader la simplicité et la crédulité du poète, rend la fable plus intéressante, au lieu que tout ce qui nous fait douter de la bonne foi de son récit, en affaiblit l'intérêt.

Quelle est l'espèce d'illusion qui rend la fable si séduisante? On croit entendre un homme assez simple et assez crédule pour répéter sérieusement les contes puérils qu'on lui a faits; et c'est dans cet air de bonne foi que consiste la naïveté du récit et du style.

On reconnaît la bonne foi d'un historien à l'attention qu'il a de saisir et de marquer les circonstances, aux réflexions qu'il y mêle, à l'éloquence qu'il emploie à exprimer ce qu'il sent: c'est là surtout ce qui met La Fontaine au-dessus de tous ses modèles. Esope raconte simplement, mais en peu de mots; il semble raconter fidèlement ce qu'on lui a dit. Phèdre y met plus de délicatesse et d'élégance, mais aussi moins de vérité. On croirait en effet que rien ne dût mieux caractériser la naïveté qu'un style dénué d'ornements; cependant La Fontaine a répandu dans le sien tous les trésors de la poésie, et il n'en est que plus naïf: ces couleurs si variées et si brillantes sont elles-mêmes les traits dont la Nature vient se peindre dans les écrits de ce poète, avec tant de grâce et de simplicité. Ce prestige de l'art pa-

rait d'abord inconcevable; mais, dès qu'on remonte à la cause, on n'est plus surpris de l'effet.

Non-seulement La Fontaine a osé dire ce qu'il raconte, mais il l'a vu, il croit le voir encore. Ce n'est pas un poète qui imagine, ce n'est pas un conteur qui plaisante; c'est un témoin présent à l'action, et qui veut vous y rendre présent vous-même; son érudition, son éloquence, sa philosophie, sa politique, tout ce qu'il a d'imagination, de mémoire et de sentiment, il met tout en œuvre, de la meilleure foi du monde, pour vous persuader; et c'est cet air de bonne foi, c'est le sérieux avec lequel il mêle les plus grandes choses avec les plus petites, c'est l'importance qu'il attache à des jeux d'enfants, c'est l'intérêt qu'il prend pour un lapin et pour une belette, qui font qu'on est tenté de s'écrier à chaque instant: *Le bon homme!* On le disait de lui dans la société. Son caractère n'a fait que passer dans ses *fables*. C'est du fonds de son caractère que sont émanés ces tours si naturels, ces expressions si naïves, ces images si fidèles.

La Fontaine raconte la guerre des vautours; son génie s'élève; *il plut du sang*. Cette image lui paraît encore faible; il ajoute, pour exprimer la dépopulation:

Et sur son roc Prométhée espéra  
De voir bientôt une fin à sa peine.

La querelle de deux coqs pour une poule lui rappelle ce que l'amour a produit de plus funeste:

Amour, tu perdis Troie!

Deux chèvres se rencontrent sur un pont trop étroit

pour y passer ensemble ; aucune des deux ne veut reculer ; il s'imagine voir

Avec Louis-le Grand  
Philippe-Quatre qui s'avance  
Dans l'île de la Conférence.

Un renard est entré la nuit dans un poulailler ;  
comment exprimer ce désastre ?

Les marques de sa cruauté  
Parurent avec l'aube : on vit un étalage  
De corps sanglants et de carnage.  
Peu s'en fallut que le soleil  
Ne rebroussât d'horreur vers le manoir liquide, etc.

La Fontaine a toujours le style de la chose :

Un mal qui répand la terreur,  
Mal que le ciel, en sa fureur,  
Inventa pour punir les crimes de la terre.  
.....  
Les tourterelles se fuyaient ;  
Plus d'amour, partant plus de joie.

Ce n'est jamais la qualité des personnages qui le décide. Jupiter n'est qu'un homme dans les choses familières ; le moucheron est un héros lorsqu'il combat le lion : rien de plus philosophique, et en même temps de plus naïf, que ces contrastes. La Fontaine est peut-être celui de tous les poètes qui passe d'un extrême à l'autre avec le plus de justesse et de rapidité. Il n'a pas dessein de faire croire qu'il s'égaie à rapprocher le grand du petit : il veut que l'on pense, au contraire, que le sérieux qu'il met aux petites choses, les lui fait mêler et confondre de bonne foi avec les grandes ; et il réussit, en effet, à produire cette illusion. De là vient qu'il n'est jamais contraint, ni dans le style familier, ni dans le haut style. Si ses réflexions et ses peintures l'emportent

vers l'un, ses sujets le ramènent à l'autre, et toujours si à propos, que le lecteur n'a pas le temps de désirer qu'il prenne l'essor ou qu'il se modère. En lui, chaque idée réveille soudain l'image et le sentiment qui lui est propre ; on peut le voir dans ses peintures, dans son dialogue, dans ses harangues. Qu'on lise, pour les peintures, la fable de *Phébus* et de *Borée*, celle du *Chêne* et du *Roseau* ; pour le dialogue, celle de la *Mouche* et de la *Fourmi*, celle des *Compagnons d'Ulysse* ; pour les monologues et les harangues, celle du *Loup* et des *Bergers*, celle du *Berger* et du *Roi*, celle de l'*Homme* et de la *Couleuvre*, modèles à la fois de philosophie et de poésie. On a dit souvent que l'une nuisait à l'autre ; qu'on nous cite, ou parmi les anciens ou parmi les modernes, quelque poète plus riant, plus fécond, plus varié, quelque moraliste plus sage.

Mais ni sa philosophie ni sa poésie ne nuisent à sa naïveté ; au contraire, plus il met de l'une et de l'autre dans ses récits, dans ses réflexions, dans ses peintures, plus il semble persuadé, pénétré de ce qu'il raconte, et plus, par conséquent, il nous paraît simple et crédule.

Le premier soin du fabuliste doit donc être de paraître persuadé ; le second, de rendre sa persuasion amusante ; le troisième, de rendre cet amusement utile.

Son caractère de naïveté une fois établi, nous devons trouver possible qu'il ajoute foi à ce qu'il raconte ; et de là vient la règle de suivre les mœurs, ou réelles, ou supposées. Son dessein n'est pas de nous persuader que le lion, l'âne et le renard ont parlé, mais d'en paraître persuadé lui-même ; et pour cela, il faut qu'il observe les convenances, c'est-à-dire, qu'il fasse parler et agir le lion, l'âne et le renard, chacun selon le carac-

tère et les intérêts qu'il est supposé leur attribuer: ainsi, la règle de suivre les mœurs dans la *fable* est une suite de ce principe, que tout doit y concourir à nous persuader la crédulité du poète. La Fontaine a quelquefois lui-même oublié cette règle, comme dans la *fable* du *Lion*, de la *Chèvre* et de la *Génisse*.

Il faut de plus que la crédulité du conteur soit amusante. La Fontaine évite avec soin tout ce qui a l'air de la plaisanterie; et, s'il lui échappe quelque trait, il a grand soin de l'émousser.

A ces mots, l'animal pervers,  
C'est le serpent que je veux dire.

Voilà une excellente épigramme, et le poète s'en serait tenu là, s'il avait voulu être fin; mais il voulait être, ou plutôt il était naïf; il a donc achevé:

C'est le serpent que je veux dire,  
Et non l'homme; on pourrait aisément s'y tromper.

De même, dans ces vers qui terminent la *fable* du *Rat solitaire*:

Qui désigné-je, à votre avis,  
Par ce rat si peu secourable?  
Un moine? Non, mais un dervis.

Il ajoute:

Je suppose qu'un moine est toujours charitable.

La finesse du style consiste à se laisser deviner: la naïveté à dire tout ce qu'on pense.

La Fontaine nous fait rire, mais à ses dépens, et c'est sur lui-même qu'il fait tomber le ridicule, quand, pour rendre raison de la maigreur d'une belette, il ob-

serve qu'elle sortait de maladie; quand, pour expliquer comment un cerf ignorait une maxime de Salomon; il se croit obligé de nous avertir que ce cerf n'avait pas accoutumé de lire; quand, pour nous prouver l'expérience d'un vieux rat, et les dangers qu'il avait courus, il remarque qu'il avait même perdu sa queue à la bataille; quand pour nous peindre la bonne intelligence des chiens et des chats, il nous dit:

Ces animaux vivaient entre eux comme cousins:  
Cette union si douce et presque fraternelle  
Édifiait tous les voisins.

Cependant, comme ce n'est pas uniquement à nous amuser, mais surtout à nous instruire, que la *fable* est destinée, l'illusion doit se terminer au développement de quelque vérité utile: je dis au développement, et non pas à la preuve, car il faut bien observer que la *fable* ne prouve rien. Quelque bien adapté que soit l'exemple à la moralité, l'exemple est un fait particulier, la moralité une maxime générale; et l'on sait que du particulier au général il n'y a rien à conclure. Il faut donc que la moralité soit une vérité connue par elle-même, et à laquelle on n'ait besoin que de réfléchir pour en être persuadé. L'exemple contenu dans la *fable* en est l'indication, et non la preuve: son but est d'avertir, et non pas de convaincre; et son office est de rendre sensible à l'imagination ce qui est avoué par la raison; mais pour cela, il faut que l'exemple mène droit à la moralité, sans diversion, sans équivoque; et c'est ce que les plus grands maîtres semblent avoir oublié quelquefois.

La vérité doit naître de la *fable*.

La Motte l'a dit et l'a pratiqué; il ne le cède même

à personne en cette partie : comme elle dépend de la justesse et de la sagacité de l'esprit, et que La Motte avait supérieurement l'une et l'autre, le sens moral de ses *fables* est presque toujours bien saisi, bien déduit, bien préparé.

La Fontaine s'est plus négligé que lui sur le choix de la moralité. Il semble quelquefois la chercher après avoir composé sa *fable*, soit qu'il affecte cette incertitude pour cacher jusqu'au bout le dessein qu'il avait d'instruire ; soit qu'en effet il se soit livré d'abord à l'attrait d'un tableau favorable à peindre, bien sûr que d'un sujet moral il est facile de tirer une réflexion morale. Cependant sa conclusion n'est pas toujours également heureuse ; le plus souvent profonde, lumineuse, intéressante, et amenée par un chemin de fleurs, mais quelquefois aussi commune, fautive ou mal déduite.

En général, le respect de la Fontaine pour les anciens ne lui a pas laissé la liberté du choix dans les sujets qu'il en a pris ; presque toutes ses beautés sont de lui, presque tous ses défauts sont des autres : ajoutons que ces défauts sont rares et tous faciles à éviter, et que ses beautés sans nombre sont peut-être inimitables.

J'aurais beaucoup à dire sur sa versification, dont les beautés ravissent d'admiration les hommes de l'art les plus exercés et les hommes de goût les plus délicats ; mais la richesse, la vérité, l'originalité, l'heureuse hardiesse de son langage, ne sont pas des qualités qu'on puisse rendre sensibles en les définissant. Pour en avoir l'idée et le sentiment, il faut le lire, et le lire encore ; c'est un plaisir qui ne s'épuise point.

MARMOUËL, *Eléments de Littérature*, tom. II.

### LA FABLE ET LA VÉRITÉ.

La Vérité toute nue

Sortit un jour de son puits.

Ses attraits par le temps étaient un peu détruits ;

Jeunes et vieux fuyaient à sa vue.

La pauvre Vérité restait là morfondue,

Sans trouver un asile où pouvoir habiter.

A ses yeux vient se présenter

La Fable richement vêtue,

Portant plumes et diamants,

La plupart faux, mais très-brillants.

«Eh! vous voilà? Bonjour, dit-elle,

Que faites-vous ici seule sur un chemin?»

La Vérité répond: «Vous le voyez, je gèle:

Aux passants je demande en vain

De me donner une retraite;

Je leur fais peur à tous. Hélas! je le vois bien,

Vieille femme n'obtient plus rien.

—Vous êtes pourtant ma cadette,

Dit la Fable, et sans vanité,

Partout je suis fort bien reçue.

Mais aussi, dame Vérité,

Pourquoi vous montrer toute nue?

Cela n'est pas adroit. Tenez, arrangeons-nous;

Qu'un même intérêt nous rassemble.

Venez sous mon manteau, nous marcherons ensemble;

Chez le sage, à cause de vous,

Je ne serai point rebutée;

A cause de moi, chez les fous

Vous ne serez point maltraitée.

Servant par ce moyen chacun selon son goût,  
 Grâce à votre raison, et grâce à ma folie,  
 Vous verrez, ma sœur, que partout  
 Nous passerons de compagnie.

FLORIAN.

#### LES SACS DES DESTINÉES.

On n'est pas bien dès qu'on veut être mieux.  
 Mécontent de son sort, sur les autres fortunes  
 Un homme promenait ses désirs et ses yeux,  
 Et de cent plaintes importunes  
 Tous les jours fatiguait les dieux.  
 Par un beau jour, Jupiter le transporte  
 Dans les célestes magasins  
 Où, dans autant de sacs scellés par les Destins,  
 Sont par ordre rangés tous les états que porte  
 La condition des humains.  
 «Tiens, lui dit Jupiter, ton sort est en tes mains:  
 Contentons un mortel une fois en la vie;  
 Tu n'en es pas trop digne, et ton murmure impie  
 Méritait mon courroux plutôt que mes bienfaits:  
 Je n'y veux pas ici regarder de si près.  
 Voilà toutes les destinées;  
 Pèse et choisis; mais, pour régler ton choix,  
 Sache que les plus fortunées  
 Pèsent le moins: les maux seuls font le poids.»  
 «Grâce au seigneur Jupin, puisque je suis à même,  
 Dit notre homme, soyons heureux.»  
 Il prend le premier sac, le sac du rang suprême,  
 Cachant les soins cruels sous un éclat pompeux.

«Oh! oh! dit-il, bien vigoureux  
 Qui peut porter si lourde masse:  
 Ce n'est mon fait.» Il en pèse un second,  
 Le sac des grands, des gens en place:  
 Là gisent le travail et le penser profond,  
 L'ardeur de s'élever, la peur de la disgrâce,  
 Même les bons conseils que le hasard confond.  
 «Malheur à ceux que ce poids-ci regarde,  
 Cria notre homme, et que le Ciel m'en garde!  
 A d'autres.» Il poursuit, prend et pèse toujours  
 Et mille et mille sacs, trouvés toujours trop lourds:  
 Ceux-ci par les égards et la triste contrainte;  
 Ceux-là par les vastes désirs;  
 D'autres par l'envie ou la crainte;  
 Quelques-uns seulement par l'ennui des plaisirs.  
 «O ciel, n'est-il donc point de fortune légère?  
 Disait déjà le chercheur mécontent;  
 Mais quoi! me plains-je à tort? J'ai, je crois, mon affaire:  
 Celle-ci ne pèse pas tant.»  
 «Elle pèserait moins encore,  
 Lui dit alors le Dieu qui lui donnait le choix:  
 Mais tel en jouit qui l'ignore;  
 Cette ignorance en fait le poids.»  
 «Je ne suis pas si sot; souffrez que je m'y tienne,»  
 Dit l'homme. «Soit; aussi bien c'est la tienne,  
 Dit Jupiter, Adieu, mais là-dessus,  
 Apprends à ne te plaindre plus.»

LA MOTTE.



## LE MIROIR.

Jadis un père de famille  
 Eut un fils beau comme le jour;  
 Il eut au contraire une fille  
 Sans nuls attraits, vrai remède d'amour.  
 Ces enfants badinaient comme font d'ordinaire  
 Ceux de leur âge; et, trouvant un miroir  
 A la toilette de leur mère,  
 Le Narcisse nouveau prit plaisir à s'y voir.  
 Devenu tout à coup amoureux de lui-même,  
 Il vanta ses attraits, vanité dont sa sœur  
 Ressentit un dépit extrême,  
 Croyant à chaque mot qu'il taxait sa laideur.  
 Elle n'entendait pas là-dessus raillerie;  
 Quoique fort jeune encor, l'amour-propre et l'envie  
 S'en étaient emparés. Elle va promptement  
 Trouver son père à son appartement.  
 «Mon petit frère a la manie  
 De se mirer, dit-elle; il se croit un soleil,  
 Et son orgueil est sans pareil.  
 Défendez-lui, mon père, je vous prie,  
 D'approcher du miroir et de s'y regarder.»  
 Le père, loin de le gronder,  
 Les embrasse tous deux, tour à tour les caresse;  
 Et leur partageant sa tendresse,  
 «Mes chers enfants, dit-il, je veux  
 Que vous vous miriez tous les deux:  
 Vous, mon fils, afin que l'image  
 De la beauté dont Dieu prit soin de vous parer  
 Vous donne horreur du vice et du libertinage

Qui pourrait la déshonorer;  
 Et vous, ma fille, afin qu'en cette glace  
 Apercevant votre disgrâce,  
 Et que vous n'avez pas ces attraits enchanteurs  
 Dont brille souvent la jeunesse,  
 Vous répariez ces défauts par vos mœurs:  
 Rien n'est si beau que la sagesse.»

RICHET.

## LE LIVRE DE LA RAISON.

Lorsque le ciel, prodigue en ses présents,  
 Combla de biens tant d'êtres différents,  
 Ouvrages merveilleux de son pouvoir suprême,  
 De Jupiter l'homme reçut, dit-on,  
 Un livre écrit par Minerve elle-même,  
 Ayant pour titre *la Raison*.  
 Ce livre, ouvert aux yeux de tous les âges,  
 Les devait tous conduire à la vertu;  
 Mais d'aucun d'eux il ne fut entendu,  
 Quoiqu'il contînt les leçons les plus sages.  
 L'enfance y vit des mots, et rien de plus;  
 La jeunesse, beaucoup d'abus;  
 L'âge suivant, des regrets superflus;  
 Et la vieillesse en déchira les pages.

AUBERT.

## L'HISTOIRE.

La capitale d'un empire  
 Que le glaive du Scythe achevait de détruire,  
 Par mille édifices pompeux

Du sauvage vainqueur éblouissait la vue.  
 D'un prince qui régna dans ces murs malheureux  
 Il admirait surtout la superbe statue.

On lisait sur le monument:

*A très-puissant, très-bon, très-juste et très-clément,*  
 Et le reste; en un mot l'étalage vulgaire  
 Des termes consacrés au style lapidaire,  
 Ces mots en lettres d'or frappent le conquérant;  
 Ce témoignage si touchant  
 Qu'aux vertus de son roi rendait un peuple immense,  
 Emeut le roi barbare; il médite en silence  
 Sur ce genre d'honneurs qu'il ne connut jamais;  
 Long-temps de ce bon prince il contemple les traits.  
 Il se fait expliquer l'histoire de sa vie.

«Ce prince, dit l'histoire, horreur de ses sujets,  
 Naquit pour le malheur de sa triste patrie.  
 Devant son joug de fer il fit taire les lois;  
 Il étouffa l'honneur, ce brillant fanatisme

Qui sert si bien les rois,

Et fit le premier pas vers l'affreux despotisme.»

Tel était le portrait qu'à la postérité

Transmettait l'équitable histoire.

Le Scythe confondu ne sait ce qu'il doit croire.

Pourquoi donc, si l'histoire a dit la vérité,

Par un monument si notoire

Le mensonge est-il attesté?

Sa majesté sauvage était bien étonnée.

«Seigneur, dit un des courtisans

Qui durant près d'un siècle à la cour des tyrans

Traîna sa vie infortunée,

Seigneur, ce monument qui vous surprend si fort,

Au destructeur de la patrie

Fut érigé pendant sa vie....  
 On fit l'histoire après sa mort.»

BOISSARD.

### LA LINOTTE.

Une étourdie; une tête à l'évent,  
 Une linotte, c'est tout dire,  
 Sifflant à tout propos, et tournant à tout vent,  
 Quitta sa mère et voulut se produire,  
 Se faire un sort indépendant.  
 Un nid chez soi vaut mieux souvent  
 Que ne vaut ailleurs un empire.  
 Il s'agit de trouver un bel emplacement.  
 Ma folle un jour s'arrêta près d'un chêne.  
 «C'est, dit-elle, ce qu'il me faut;  
 Je serai là comme une reine;  
 On ne peut se nicher plus haut.»  
 En un moment le nid s'achève:  
 Mais deux jours après, ô douleur!  
 Par tourbillons le vent s'élève,  
 L'air s'embrase, un nuage crève:  
 Adieu les projets de bonheur!  
 Notre linotte était absente,  
 A son retour, Dieu! quels dégâts!  
 Plus de nid! le chêne en éclats!  
 «Ho, ho! je serai plus prudente,  
 Dit-elle; logeons-nous six étages plus bas.»  
 Des broussailles frappent sa vue.  
 «La foudre n'y tombera point,  
 J'y vivrai tranquille, inconnue;

Et ceci, pour le coup, est mon fait de tout point.”

Elle y bâtit son domicile.

Moins d'éclat, sans plus de repos:

La poussière et les vermisseaux

L'inquiètent dans cet asile;

Il faut prendre congé; mais, sage à ses dépens,

D'un buisson qui domine elle gagne l'ombrage,

Y trouve des plaisirs constants,

Et s'y préserve en même temps

De la poussière et de l'orage:

Si le bonheur nous est permis,

Il n'est point sous le chaume, il n'est point sur le trône:

Voulons-nous l'obtenir, amis,

La médiocrité le donne.

DORAT.

#### LES MÉTAMORPHOSES DU SINGE.

Gille, histrion de foire, un jour par aventure,

Trouva sous sa patte un miroir:

Mon singe au même instant de chercher à s'y voir.

“O le museau grotesque! ô la plate figure!

S'écria-t-il; que je suis laid!

Puissant maître des dieux, j'ose implorer tes grâces:

Laisse-moi le lot des grimaces;

Je te demande au reste un changement complet.”

Jupin l'entend et dit: “Je consens à la chose.

Regarde: es-tu content de ta métamorphose?”

Le singe était déjà devenu perroquet.

Sous ce nouvel habit mon drôle s'examine.

Aime assez son plumage et beaucoup son caquet;

Mais il n'a pas tout vu: “Peste! la sottise mine

Que me donne Jupin! le long bec que voilà!

J'ai trop mauvaise grâce avec ce bec énorme:

Donnez-moi vite une autre forme.”

Par bonheur en ce moment-là

Le seigneur Jupiter était d'humeur à rire:

Il en fit donc un paon; et cette fois le sire,

Promenant sur son corps des yeux émerveillés,

S'enfle, se pavane, et s'admire;

Mais las! il voit ses vilains pieds;

Et mon impertinente bête

A Jupin derechef adresse une requête.

“Ma bonté, dit le dieu, commence à se lasser:

Cependant j'ai trop fait pour rester en arrière,

Et vais de chaque état où tu viens de passer

Te conserver le caractère:

Mais aussi plus d'autre prière;

Que je n'entende plus ton babil importun.”

A ces mots, Jupiter lui donne un nouvel être.

Et qu'en fait-il? un petit-maître.

Depuis ce temps, dit-on, les quatre ne font qu'un.

LE BAILLY.

#### L'AVEUGLE ET LE PARALYTIQUE.

Aidons-nous mutuellement,

La charge des malheurs en sera plus légère;

Le bien que l'on fait à son frère,

Pour le mal que l'on souffre est un soulagement;

Confucius l'a dit; suivons tous sa doctrine.

Pour la persuader aux peuples de la Chine,

Il leur contait le trait suivant:

Dans une ville de l'Asie

Il existait deux malheureux.

L'un perclus, l'autre aveugle, et pauvres tous les deux.

Ils demandaient au ciel de terminer leur vie;

Mais leurs vœux étaient superflus:

Ils ne pouvaient mourir. Notre paralytique,

Couché sur un grabat dans la place publique

Souffrait sans être plaint: il en souffrait bien plus.

L'aveugle, à qui tout pouvait nuire,

Était sans guide, sans soutien,

Sans avoir même un pauvre chien

Pour l'aimer et pour le conduire.

Un certain jour il arriva

Que l'aveugle à tâtons, au détour d'une rue,

Près du malade se trouva;

Il entendit ses cris, son âme en fut émue.

Il n'est tels que les malheureux

Pour se plaindre les uns les autres.

«J'ai mes maux, lui dit-il, et vous avez les vôtres;

Unissons-les, mon frère; ils seront moins affreux

—Hélas! dit le perclus, vous ignorez, mon frère,

Que je ne puis faire un seul pas;

Vous-même vous n'y voyez pas:

A quoi nous servirait d'unir notre misère?

—A quoi! répond l'aveugle; écoutez: à nous deux

Nous possédons le bien à chacun nécessaire;

J'ai des jambes, et vous des yeux;

Moi, je vais vous porter; vous, vous serez mon guide;

Vos yeux dirigeront mes pas mal assurés;

Mes jambes, à leur tour, iront où vous voudrez.

Ainsi, sans que jamais notre amitié décide

Qui de nous deux remplit le plus utile emploi,  
Je marcherai pour vous, vous y verrez pour moi.»

FLORIAN.

### LE CHAMEAU ET LE BOSSU.

Au son du fifre et du tambour,

Dans les murs de Paris on promenait un jour

Un chameau du plus haut parage;

Il était fraîchement arrivé de Tunis,

Et mille curieux, en cercle réunis,

Pour le voir de plus près lui fermaient le passage.

Un riche, moins jaloux de compter des amis

Que de voir à ses pieds ramper un monde esclave,

Dans le chameau louait un air soumis.

Un magistrat aimait son maintien grave;

Tandis qu'un avare enchanté

Ne cessait d'applaudir à sa sobriété.

Un bossu vint, qui dit ensuite;

«Messieurs, voilà bien des propos;

Mais vous ne parlez pas de son plus grand mérite.

Voyez s'élever sur son dos

Cette gracieuse éminence;

Qu'il paraît léger sous ce poids!

Et combien sa figure en reçoit à la fois

Et de noblesse et d'élégance!

En riant du bossu, nous faisons comme lui;

A sa conduite en rien la nôtre ne déroge,

Et l'homme tous les jours dans l'éloge d'autrui,

Sans y songer, fait son éloge.

LE BAILLY.

## LE TRÔNE DE NEIGE.

Qui n'aime à voir folâtrer des enfants?  
 On se croit de leur âge. O douce jouissance  
 De pouvoir quelquefois se rappeler ce temps  
 Si regretté, bien qu'il ait ses tourments!  
 Un rien suffit pour amuser l'enfance;  
 Mais dans ses jeux, plus qu'on ne pense,  
 S'introduisent déjà les passions des grands.  
 Un jour échappés du collège,  
 Des écoliers d'onze à douze ans  
 Aperçurent un tas de neige....  
 Le plus âgé, qu'on avait nommé roi,  
 Dit que de son pouvoir il en-faisait le siège,  
 Le trône enfin; et le cortège  
 Donne à ce vœu force de loi.  
 Le trône était froid comme glace;  
 N'importe, avec plaisir s'y place  
 Cette éphémère majesté.  
 On s'enivre de la puissance....  
 Peut-on impunément avoir l'autorité?  
 Chez notre prince l'insolence  
 Surpasse encor la dureté;  
 Des malheureux sujets la moindre négligence  
 Est réprimée avec sévérité.  
 De Tarquin-le-Superbe il avait l'arrogance,  
 Et de Néron, plus tard, selon toute apparence,  
 Il aurait eu la cruauté.  
 Pourtant le soleil le dérange:  
 Le trône, qui se fond d'une manière étrange,  
 Avant la fin du jour s'abat....

Bientôt l'orgueilleux potentat  
 Se voit au milieu de la fange.

Redoutez un destin pareil,  
 Vous que la fortune protège:  
 Vous êtes sur un tas de neige....  
 Gare le rayon du soleil!

DE STASSART. liv. v, fab. 10.

## LE SAGE ET LE CONQUÉRANT.

Sorti vainqueur de cent combats,  
 Et fier d'avoir porté le deuil et les alarmes  
 Jusques aux plus lointains climats,  
 Un nouveau Tamerlan visitait les états  
 Soumis au pouvoir de ses armes.  
 Un sage, par hasard, accompagnait ses pas;  
 Sage, qui ne le flattait pas;  
 Mais on vantait son talent oratoire,  
 Et l'adroit conquérant, l'admettait à sa cour,  
 Espérant le charger un jour  
 Du soin d'écrire son histoire.  
 Epuisés de fatigue, ils arrivent tous deux  
 Au sommet d'un roc sourcilieux  
 Où le Tartare en fin s'arrête,  
 Jaloux de contempler sa dernière conquête:  
 C'était jadis une vaste cité  
 Qu'embellissaient les arts, enfants de l'opulence;  
 Mais en proie au pillage, à la férocité,  
 Ce n'était plus alors qu'une ruine immense.  
 Le sage, à cet aspect, se sent glacé d'horreur.  
 «Regarde, lui dit le vainqueur,

C'est là que j'ai livré dix assauts, vingt batailles;  
 Là, que les ennemis, surpris,  
 M'ont abandonné leurs murailles;  
 Ici, que par milliers des soldats aguerri  
 Ont rencontré leurs funérailles.  
 Quels beaux titres de gloire! Ils sont partout écrits.  
 — Ah! lui répond le sage, osez-vous bien le croire?  
 Non, je ne vois autour de ces remparts  
 Que cendres, que débris et qu'ossements épars:  
 Vainement j'y cherche la gloire."

LE BAILLY.

L'ALOUETTE ET SES PETITS, AVEC LE MAÎTRE D'UN  
 CHAMP.

Ne t'attends qu'à toi seul: c'est un commun proverbe.  
 Voici comme Esope le mit  
 En crédit.  
 Les alouettes font leur nid  
 Dans les blés quand ils sont en herbe,  
 C'est-à-dire, environ le temps  
 Que tout aime, et que tout pullule dans le monde,  
 Monstres marins au fond de l'onde,  
 Tigres dans les forêts, alouettes aux champs.  
 Une pourtant de ces dernières  
 Avait laissé passer la moitié du printemps  
 Sans goûter les plaisirs des amours printanières.  
 A toute force en fin elle se résolut  
 D'imiter la nature et d'être mère encore.  
 Elle bâtit un nid, pond, couve, et fait éclore  
 A la hâte: le tout alla du mieux qu'il put.  
 Les blés d'alentour, mûrs, avant que la nitée

Se trouvât assez forte encor  
 Pour voler et prendre l'essor;  
 De mille soins divers l'alouette agitée  
 S'en va chercher pâture, avertit ses enfants  
 D'être toujours au guet, et faire sentinelle.  
 "Si le possesseur de ces champs  
 Vient avecque son fils, comme il viendra, dit-elle,  
 Écoutez, bien; selon ce qu'il dira,  
 Chacun de nous décampera."  
 Sitôt que l'alouette eut quitté sa famille,  
 Le possesseur du champ vient avecque son fils.  
 "Les blés sont mûrs, dit-il; allez chez nos amis  
 Les prier que chacun, apportant sa faucille,  
 Nous vienne aider demain dès la pointe du jour."  
 Notre alouette, de retour,  
 Trouve en alarme sa couvée.  
 L'un commence: "Il a dit que, l'aurore levée,  
 L'on fit venir demain ses amis pour l'aider.  
 — S'il n'a dit que cela, repartit l'alouette,  
 Rien ne nous presse encor de changer de retraite,  
 Mais c'est demain qu'il faut tout de bon écouter.  
 Cependant soyez gais; voilà de quoi manger."  
 Eux repus, tout s'endort, les petits et la mère.  
 L'aube du jour arrive, et d'amis point du tout.  
 L'alouette à l'essor, le maître s'en vient faire  
 Sa ronde ainsi qu'à l'ordinaire.  
 "Ces blés ne devraient pas, dit-il, être debout.  
 Nos amis ont grand tort, et tort qui se repose  
 Sur de tels paresseux à servir ainsi lents.  
 Mon fils, allez chez nos parents  
 Les prier de la même chose."  
 L'épouvante est au nid plus forte que jamais.

«Il a dit ses parents, mère! c'est à cette heure....  
 —Non, mes enfants, dormez en paix:  
 Ne bougeons de notre demeure.»

L'alouette eut raison, car personne ne vint.  
 Pour la troisième fois le maître se souvint  
 De visiter ses blés. «Notre erreur est extrême,  
 Dit-il, de nous attendre à d'autres gens que nous,  
 Il n'est meilleur ami, ni parent que soi-même:  
 Retenez bien cela, mon fils; et sachez-vous  
 Ce qu'il faut faire? Il faut qu'avec notre famille  
 Nous prenions dès demain chacun notre faucille:  
 C'est là notre plus court; et nous achèverons  
 Notre moisson quand nous pourrons.»  
 Dès lors que le dessein fut su de l'alouette:  
 «C'est à ce coup qu'il faut décamper, mes enfants!»  
 Et les petits, en même temps,  
 Voletants, se culebutants,  
 Délogèrent tous sans trompette.

LA FONTAINE, liv. xv, 22.

---

## ALLÉGORIES.

---

Là, pour nous enchanter tout est mis en usage  
 Tout prend un corps, une ame, un esprit, un visage.

BOILEAU, *Art. poét.*, chant. III.

### PRÉCEPTES DU GENRE.

On n'a point assez distingué l'allégorie d'avec l'apologue ou la fable morale.

Le mérite de l'apologue est de cacher le sens moral ou la vérité qu'il renferme, jusqu'au moment de la conclusion, qu'on appelle *moralité*.

Le mérite de l'allégorie est de n'avoir pas besoin d'expliquer la vérité qu'elle enveloppe; elle la fait sentir à chaque trait par la justesse de ses rapports.

L'allégorie se propose, non pas de déguiser, mais d'embellir la vérité et de la rendre plus sensible. C'est, comme on l'a très-bien dit, *une métaphore continuée*. Or, une qualité essentielle de la métaphore, est d'être transparente; il fallait donc aussi donner pour qualité distinctive à l'allégorie cette clarté, cette transparence qui laisse voir la vérité, et qui ne l'obscurcit jamais. On la voit sans cesse occupée à rendre son objet sensible, écartant, comme des nuages, tout ce qui altère la justesse de l'allusion et de ses rapports.

L'allégorie est quelquefois aussi une façon de présenter avec ménagement une vérité qui offenserait, si on l'exposait toute nue; mais elle la déguise moins. C'est un conseil discrètement donné, mais dont celui qu'il intéresse ne peut manquer de sentir à chaque trait l'application. L'ode d'Horace, de fois citée: *O navis, referent in mare te novi fluctus*, en est l'exemple et le modèle; entre un vaisseau et la république, entre la guerre civile et une mer orageuse, tous les rapports sont si frappants, que les Romains ne pouvaient s'y méprendre, et la vérité n'eut jamais de voile plus fin ni plus clair.

L'allégorie, par sa ressemblance et par la justesse de ses rapports, doit toujours laisser entrevoir la vérité qu'elle enveloppe; son objet est manqué, si l'esprit s'y trompe, ou si, satisfait d'en apercevoir la surface, il ne désire pas autre chose, et n'en pénètre pas le fond.

Plutarque a raison de comparer les fictions poétiques aux feuilles de vigne, sous lesquelles le raisin doit être caché; mais toutes les fois que le sujet en lui-même a son utilité morale, c'est un raffinement puéril que d'y chercher un sens mystérieux.

Ce n'est pas que, dans les poèmes épiques, et particulièrement dans ceux d'Homère, il n'y ait bien des détails où l'allégorie est sensible; et alors, la vérité voilée y perce de façon à frapper tous les yeux: telle est l'image des *Prières*, tel est l'ingénieux épisode de la ceinture de Vénus; mais regarder l'Iliade comme une allégorie continue, c'est attribuer à Homère des rêves qu'il n'a jamais faits.

C'est particulièrement dans les présages, dans les songes, dans le langage prophétique, que les poètes em-

ploient l'allégorie. Dans l'Iliade, tandis qu'Hector et Polydamas attaquent le camp des Grecs, un aigle audacieux vole à leur gauche, tenant dans ses serres un énorme dragon, qui, palpitant et ensanglanté, ose combattre, se replie, et blesse son vainqueur. L'oiseau sacré laisse tomber sa proie.

C'est de cette image qu'Horace semble avoir pris la comparaison de l'aiglon avec le jeune Drusus: *Qualem ministrum fulminis alitem*, etc.

L'art de l'allégorie consiste à peindre vivement et correctement, d'après l'idée ou le sentiment, la chose qu'on personnifie: comme la Renommée, dans l'*Enéide* de Virgile; l'Envie, dans les *Métamorphoses* d'Ovide et dans la *Henriade*; les Prières, dans l'*Iliade*, etc. Il n'y a peut-être jamais eu d'allégorie ni plus belle, ni plus adroite, ni plus éloquemment employée que celle-ci.

Des modèles parfaits de l'allégorie en action sont la fable de l'Amour et la Folie dans la Fontaine; l'épisode de la Haine dans l'opéra d'*Armide*; la Mollesse, dans *le Lutrin*. Quelque belle que soit l'allégorie, elle serait froide, si elle était longue. Un poème tout allégorique ne serait pas soutenable, eût-il d'ailleurs mille beautés.

Presque toute la mythologie des Grecs, comme celle des Egyptiens, est allégorique; et ses fictions étaient peut-être, dans leur nouveauté, ce que l'esprit humain a jamais inventé de plus ingénieux; mais à présent qu'elles sont rebattues, la poésie descriptive a bien plus de mérite et de gloire à peindre la nature toute nue, qu'à l'envelopper de ces voiles depuis long-temps usés.

Les emblèmes ne sont que des allégories que peut exprimer le pinceau. C'est ainsi qu'on a représenté le Nil, la tête voilée, pour faire entendre que la source de



ce fleuve était inconnue ; c'est ainsi que, pour désigner la paix, on a peint les colombes de Vénus faisant leur nid dans le casque de Mars.

C'est une idée assez heureuse, pour exprimer la crainte des maux d'imagination que l'*allégorie* d'un enfant qui souffle en l'air des boules de savon, et qui, s'effrayant de leur chute, inspire la même frayeur à une foule d'autres enfants, sur qui ces boules vont retomber. Ainsi les peintres, à l'exemple des poètes, font quelquefois usage de ces fictions allégoriques, mais rarement avec succès.

Lucien nous a transmis l'idée d'un tableau allégorique des noces d'Alexandre et de Roxane: le peintre était Aétion. Son tableau, qu'il exposa dans les jeux Olympiques, fit l'admiration de la Grèce assemblée, et Raphaël l'a dessiné tel que Lucien l'a décrit.

Les philosophes eux-mêmes emploient souvent le style allégorique. Platon, que la nature avait fait poète, exprime assez souvent ainsi les idées les plus sublimes. C'est lui qui a dit que *la divinité est située loin de Douleur et de Volupté*. On doit à Xénophon la belle *allégorie* du jeune Hercule entre la Volupté et la Vertu. Mais qui avait imaginé celle des Furies, nées du sang d'un père répandu par son fils, du sang de Cœlus mutilé par Saturne? C'est là le sublime de l'*allégorie*. Cette façon de s'énoncer fait le charme du style de Montaigne: dans ses écrits, l'idée abstraite ne se présente jamais nue: il voit tout ce qu'il pense, il peint tout ce qu'il dit.

MARMONTEL, *Éléments de Littérature*, t. I.

APOLOGIE DE LA FABLE.

Savante antiquité, beauté toujours nouvelle,  
 Monuments du génie, heureuses fictions,  
 Environnez-moi des rayons  
 De votre lumière immortelle:  
 Vous savez animer l'air, la terre et les mers;  
 Vous embellissez l'univers.  
 Cet arbre à tête longue, aux rameaux toujours verts,  
 C'est Atys aimé de Cybèle.  
 De l'éclat de leur vermillon  
 Flore avec le Zéphyr ont peint ces jeunes roses.  
 Des baisers de Pomone on voit dans ce vallon  
 Les fleurs de mes péchers nouvellement écloses.  
 Ces montagnes, ces bois qui bordent l'horizon  
 Sont couverts de métamorphoses.  
 Ce cerf aux pieds légers est le jeune Actéon;  
 L'ennemi des troupeaux est le roi Lycaon.  
 Du chantre de la nuit j'entends la voix touchante;  
 C'est la fille de Pandion,  
 C'est Philomèle gémissante.  
 Si le soleil se couche, il dort avec Thétis;  
 Si je vois de Vénus la planète brillante,  
 C'est Vénus que je vois dans les bras d'Adonis.  
 Ce pôle me présente Andromède et Persée;  
 Leurs amours immortels échauffent de leurs feux  
 Les éternels frimas de la zone glacée;  
 Tout l'Olympe est peuplé de héros amoureux.  
 Admirables tableaux! séduisante magie!  
 Qu'Hésiode me plaît dans sa Théogonie,

Quand il me peint l'Amour débrouillant le Chaos,  
S'élançant dans les airs et planant sur les flots!

VOLTAIRE.

### LA CHEVALERIE.

Qu'ils étaient beaux ces jours de gloire et de bonheur,  
Où les preux s'enflammaient à la voix de l'honneur,  
Et recevaient des mains de la beauté sensible  
L'écharpe favorite et la lance invincible!  
Les rênes d'or flottaient sur les blancs destriers,  
La lice des tournois s'ouvrait à nos guerriers.  
Oh! qu'on aimait à voir ces fils de la patrie  
Suspendre la bannière aux palmiers de Syrie,  
Des arts, dans l'Orient conquérir le flambeau,  
Et, défenseurs du Christ, lui rendre son tombeau!  
Qu'on aimait à les voir, bienfaiteurs de la terre,  
Au frein de la clémence accoutumer la guerre!  
Le faible, l'opprimé leur confiait ses droits,  
Au serment d'être juste ils admettaient les rois.  
Leurs vœux mystérieux, leurs amitiés constantes,  
Les hymnes de Roland répétés sous leurs tentes,  
Leurs défis proclamés aux sons bruyants du cor,  
A leur vieux souvenir m'intéressent encor:  
J'interroge leur cendre; et la Chevalerie,  
Avec ses paladins, ses couleurs, sa féerie,  
Ses légers palefrois, ses ménestrels joyeux,  
Merveilleuse et brillante apparaît à mes yeux.  
Le casque orne son front, sa main porte une lance;  
Aux rives du Tésin sur ses pas je m'élançais:  
La déité s'arrête, et fléchit les genoux.

Quel spectacle imposant s'est montré devant nous!  
Quel enfant des combats et de la renommée  
Suspend autour de lui la course d'une armée,  
Et voit de fiers soldats couvrir de leurs drapeaux  
Le chêne protecteur de son noble repos!  
Est-ce un roi couronné des mains de la victoire?  
Est-ce un triomphateur, qui, fatigué de gloire,  
S'assied quelques instants près de son bouclier?  
Non; c'est Bayard mourant, c'est Bayard prisonnier.  
A rejoindre Nemours déjà son âme aspire;  
Il meurt.... Le nom du Christ sur ses lèvres expire.  
A la patrie en pleurs les Français abattus  
Vont raconter sa mort, digne de ses vertus;  
Et la Chevalerie, inclinant sa bannière,  
Pose sur le cercueil sa couronne dernière.

ALEX. SOUMET. *Les derniers moments de  
Bayard, poème couronné par la 2.<sup>e</sup> classe  
de l'Institut le 5 avril 1815.*

### L'HISTOIRE.

Sur un fier tribunal, au fond d'un sanctuaire,  
Soudain le héros vit une déesse austère.  
Par sa voix appelés, renaissants tour à tour,  
Tous les siècles rangés venaient former sa cour.  
Plusieurs, le front hideux, et respirant la guerre,  
De leurs crimes encore épouvantaient la terre;  
Marchant sur des débris, et de sang tout couverts,  
Ils se traînaient au bruit des armes et des fers.  
D'autres semblaient plus doux, déjà leurs traits moins  
(sombres

D'un front demi-barbare éclaircissaient les ombres,  
 Quelques-uns de rayons semblaient étincelants.  
 Le vieillard immortel, le Temps, en cheveux blancs,  
 Remontait en arrière aux jours de sa jeunesse.  
 Il déroulait encore aux yeux de la déesse  
 Le long cercle des ans mesuré par ses pas.  
 Les races qu'il fit naître et rendit au trépas  
 En sortent à sa voix; chaque peuple respire;  
 Les tombeaux sont déserts; la mort n'a plus d'empire.  
 Ici d'un peuple heureux l'hymne reconnaissant  
 Proclamait les vertus d'un maître bienfaisant.  
 Plus loin, par les tyrans l'humanité foulée  
 S'élevait comme une ombre anguste et désolée;  
 De ses lambeaux sanglants elle essuyait ses pleurs;  
 Les peuples opprimés racontaient leurs malheurs.  
 L'Histoire présidait à ces pompeux spectacles,  
 La balance à la main, prononçait ses oracles;  
 Et de la Vérité l'inflexible burin,  
 Les gravait aussitôt sur des tables d'airain,  
 D'un airain immortel. Debout dans cette enceinte  
 De la postérité l'image anguste et sainte  
 Répétait ces accents dont le long souvenir  
 Allait rouler au sein de l'immense avenir,  
 Et d'échos en échos retentir dans les âges.  
 Différentes de voix, d'aspect et de visages,  
 Près du trône siégeaient deux immortalités:  
 L'une de Némésis a les traits redoutés;  
 Sa splendeur, qui s'échappe en éclairs formidables,  
 Jette un jour éternel sur le front des coupables,  
 Sur ces grands criminels, auteurs des grands revers,  
 Et les montre de loin, aux yeux de l'univers,  
 Empreints d'une éclatante et vaste ignominie.

Mais l'autre, aux ailes d'or, éblouissant génie,  
 Ornant de rayons purs son front majestueux;  
 Accompagne les noms des mortels vertueux,  
 Et leur offre à jamais de renaissants hommages.

THOMAS, *Péride.*

#### L'IMAGINATION.

L'Imagination, rapide messagère,  
 Effleure les objets dans sa course légère;  
 Et, bientôt, rassemblant tous ces tableaux divers,  
 Dans les plis du cerveau reproduit l'univers.  
 Elle fait plus: souvent sa puissante énergie,  
 Au monde extérieur opposant sa magie,  
 Dans un monde inconnu cherche à se maintenir,  
 Se dérobe au présent, et vit dans l'avenir.  
 Source des voluptés, des terreurs et des crimes,  
 Elle a ses favoris comme elle a ses victimes;  
 Et, toujours des objets altérant les couleurs,  
 Ainsi que nos plaisirs elle accroît nos douleurs.  
 Mais pour elle c'est peu. Lorsque le corps sommeille,  
 Elle aime à retracer les tableaux de la veille.  
 Je la vois au héros présenter des lauriers,  
 Au jeune homme nu carquois, un char et des coursiers,  
 Jeter le barde aux bords d'une mer blanchissante,  
 Et quelquefois aussi, terrible et menaçante,  
 Dans des rêves vengeurs effrayer les tyrans,  
 Ou présenter l'exil aux favoris des grands.  
 Déesse au front changeant, mobile enchanteresse,  
 Qui sans cesse nous flatte et nous trompe sans cesse;  
 Mère des passions, des arts et des talents,

Qui, peuplant l'univers de fantômes brillants,  
Et d'espoir tour à tour et de crainte suivie,  
Ou dore ou rembrunit le tableau de la vie.

CHÉNÉBOLÉ, *Le Génie de l'homme*, ch. 111.

#### L'ÉTUDE ET LA MÉDITATION.

Dans sa majestueuse et sainte obscurité,  
Soudain s'ouvre un palais par l'Étude habité:  
Là tout se tait; nul son n'importune l'oreille;  
Mais le calme est actif, et le silence veille;  
Des soins, des passions la turbulente voix  
Expire en approchant de ces paisibles toits.  
Là, loin du vain fracas d'un monde qu'elle oublie,  
La Méditation, assise et recueillie,  
Couve tous les trésors renfermés dans son sein,  
Et son front taciturne est penché sur sa main.  
Elle ne quitte point ce solitaire asile;  
Le regard incliné, la paupière immobile,  
D'un invisible objet que poursuit son ardeur  
Son œil semble de loin percer la profondeur.  
Au ravage du jour les Heures échappées  
Glissent légèrement, et d'ombre enveloppées  
L'astre des nuits préside à des travaux constants,  
Et la seule pensée y mesure le temps.

THOMAS, *Pétreide*.

#### LA LOUANGE ET LA CRITIQUE.

Dans le temps qu'au dieu du Permesse  
J'adressai mon premier tribut,

Heureux fruit de ma douce ivresse,  
Ce dieu lui-même m'apparut.

Deux déesses suivaient ses traces:  
L'une à l'œil fier, au front hautain;  
L'autre, avec un ris plein de grâces,  
S'avavançait l'encens à la main.

«C'est la Louange et la Critique,  
Me dit Phébus: choisis des deux  
Qui dans la lice poétique  
Guidera tes pas hasardeux.»

Mon cœur, charmé de la première,  
Est prêt à lui donner sa voix;  
Mais l'autre, d'un trait de lumière,  
Me pénètre et change mon choix.

Phébus me quitte, et la Louange,  
Confuse de mon peu d'égard,  
Disparaît, et déjà se venge  
Avec un dédaigneux regard.

L'autre près de moi prend sa place,  
Et, l'arbitre de mes écrits,  
Elle ôte, elle ajoute, elle efface;  
A chaque chose met son prix.

Elle veut la raison pour base,  
De mes plus badines chansons,  
Chicane le mot et la phrase,  
Va même à critiquer les sons.

Elle orne si bien ma pensée,  
Et met tant d'art dans mes accords,  
Qu'enfin la Louange est forcée  
De me rapporter ses trésors.

J'éprouve aujourd'hui le mélange  
De leurs différentes faveurs,

Et la Critique et la Louange  
Vivent avec moi comme sœurs.

LA MOTTE.

L'AMITIÉ.

Au fond d'un bois à la paix consacré,  
Séjour heureux de la cour ignoré,  
S'élève un temple où l'art et ses prestiges,  
N'étaient point l'orgueil de leurs prodiges,  
Où rien ne trompe et n'éblouit les yeux,  
Où tout est vrai, simple et fait pour les dieux :  
De bons Gaulois de leurs mains le fondèrent ;  
A l'Amitié leurs cœurs le dédièrent.  
Las ! ils pensaient, dans leur crédulité,  
Que par leur race il serait fréquenté.  
En vieux langage on voit sur la façade  
Les noms sacrés d'Oreste et de Pylade,  
Le médaillon du bon Pirithoüs,  
Du sage Achate, et du tendre Nisus,  
Tous grands héros, tous amis véritables :  
Ces noms sont beaux, mais ils sont dans les fables.  
Les doctes sœurs ne chantent qu'en ces lieux,  
Car on les siffle au superbe Empyrée.  
On n'y voit point Mars et sa Cythérée,  
Car la Discorde est toujours avec eux :  
L'Amitié vit avec très-peu de dieux.  
A ses côtés, sa fidèle interprète,  
La Vérité, charitable et discrète,  
Toujours utile à qui veut l'écouter,  
Attend en vain qu'on l'ose consulter :  
Nul ne l'approche, et chacun la regrette.

Par contenance un livre est dans ses mains,  
Où sont écrits les bienfaits des humains,  
Doux monuments d'estime et de tendresse,  
Donnés sans faste, acceptés sans bassesse,  
Du protecteur noblement oubliés,  
Du protégé sans regret publiés.  
C'est des vertus l'histoire la plus pure ;  
L'histoire est courte, et le livre est réduit  
A deux feuillets de gothique écriture,  
Qu'on n'entend plus, et que le temps détruit.

VOLTAIRE.

L'A-PROPOS.

Cet infatigable vieillard  
Qui toujours vient, qui toujours part,  
Qu'on appelle sans cesse, en craignant ses outrages,  
Qui mûrit la raison, achève la beauté,  
Et que suivent en foule, à pas précipités,  
Les heures et les jours, et les ans et les âges,  
Le Temps, qui rajeunit sans cesse l'univers,  
Et, de l'immensité parcourant les espaces,  
Détruit et reproduit tous les mondes divers,  
Un jour, d'un vol léger, suspendu dans les airs,  
Aperçut Aglaé, la plus jeune des Grâces.  
Son cortège nombreux fut prompt à s'écarter ;  
Le dieu descendit seul vers la jeune immortelle :  
Ainsi l'on voit encore, à l'aspect d'une belle,  
Les heures, les jours fuir, et le temps s'arrêter.  
Il parut s'embellir par le désir de plaire ;  
Et sans doute le dieu du temps

Sut préparer, sut choisir les instants,  
 Ceux de parler, ceux de se taire.  
 Un autre dieu naquit de ce tendre mystère :  
 Cherchez la troupe des Amours,  
 La plus lesté, la plus gentille,  
 Vous l'y rencontrerez toujours ;  
 C'est un enfant de la famille.  
 Le don de plaire promptement,  
 Les rapides succès, les succès du moment,  
 Forment surtout son apanage ;  
 Il est le dieu des courtisans,  
 Et la faveur des cours est encor son ouvrage,  
 Même quand elle vient par les soins et les ans ;  
 Il donne de la vogue au sage,  
 Quelquefois de l'esprit aux sots,  
 Le bonheur aux amants, la victoire aux héros.  
 On ne le voit jamais revenir sur ses traces ;  
 Il fuit comme le Temps, il plaît comme les Grâces,  
 Et c'est le dieu de l'à-propos.

RUIHIÈRE.

## LA NOUVEAUTÉ.

La Nouveauté paraît, et son brillant pinceau  
 Vient du vieil univers rajennir le tableau.  
 C'est elle qui du Nord fait briller les aurores,  
 Enfante des héros les sanglants météores ;  
 Fait luire une comète, un Voltaire, un Rousseau,  
 Fait mugir un volcan, tonner un Mirabeau.  
 Cet uniforme dieu, conduit par l'habitude,  
 Qui n'a jamais qu'un ton, qu'un air, qu'une attitude,  
 L'Ennui, s'enfuit loin d'elle, et la Variété,

Un prisme dans la main, se joue à son côté ;  
 De ses mouvants tableaux le monde est idolâtre,  
 Mais la France surtout est son brillant théâtre.  
 La baguette à la main ; voyez-la dans Paris,  
 Arbitre des succès, des mœurs et des écrits,  
 Exercer son empire élégamment futile ;  
 Et, tandis qu'oubliant leur rudesse indocile,  
 Les métaux les plus durs, l'acier, l'or et l'argent,  
 Sous mille aspects divers suivent son goût changeant,  
 Et la gaze, et le lin, plus fragile merveille,  
 Dédaigneux aujourd'hui des formes de la veille,  
 Inconstants comme l'air, et comme lui légers,  
 Vont mêler notre luxe aux luxes étrangers.  
 Ainsi de la parure aimable souveraine,  
 Par la mode, du moins, la France est encor reine ;  
 Et jusqu'au fond du Nord portant nos goûts divers,  
 Le mannequin despote asservit l'univers.

DEUILLE. *L'Imagination*, ch. III.

## LA CALOMNIE.

..... Quel ravage affreux  
 N'excite point ce monstre ténébreux,  
 A qui l'Envie, au regard homicide,  
 Met dans la main son flambeau parricide,  
 Mais dont le front est peint avec tout l'art  
 Que peut fournir le mensonge et le fard.  
 Le Faux Soupçon, lui consacrant ses veilles,  
 Pour l'écouter ouvre ses cent oreilles ;  
 Et l'Ignorance, avec des yeux distraits,  
 Sur son rapport prononce nos arrêts.  
 Voilà quels sont les infidèles juges

A qui la Fraude , heureuse en subterfuges ,  
 Fait avaler son poison infernal ;  
 Et tous les jours , devant leur tribunal ,  
 Par les cheveux l'Innocence traînée ,  
 Sans se défendre est d'abord condamnée.

J.-B. ROUSSEAU.

#### LE TRAVAIL.

Le travail est mon Dieu, lui seul régit le monde ;  
 Il est l'âme de tout : c'est en vain qu'on nous dit  
 Que les dieux sont à table , ou dorment dans leur lit ;  
 J'interroge les dieux , l'air , et la terre , et l'on dit :  
 Le puissant Jupiter fait son tour en dix ans ;  
 Son vieux père Saturne avance à pas plus lents ;  
 Mais il termine enfin son immense carrière ,  
 Et , dès qu'elle est finie , il recommence encor.  
 Sur son char de rubis , mêlé d'azur et d'or ,  
 Apollon va lançant des torrents de lumière.  
 Quand il quitta les cieus , il se fit médecin ,  
 Architecte , berger , ménétrier , devin :  
 Il travailla toujours. Sa sœur l'aventurière  
 Est Hécate aux enfers , Diane dans les bois ,  
 Lune pendant les nuits , et remplit trois emplois.  
 Neptune chaque jour est occupé six heures  
 A soulever des eaux les profondes demeures ,  
 Et les fait dans leur lit retomber par leur poids.  
 Vulcain noir et crasseux , courbé sur son enclume ,  
 Forge , à coups de marteau , les foudres qu'il allume.

VOLTAIRE.

#### LA FOLIE ET L'AMOUR.

Tout est mystère dans l'Amour ,  
 Ses flèches , son carquois , son flambeau , son enfance :  
 Ce n'est pas l'ouvrage d'un jour  
 Que d'épuiser cette science.  
 Je ne prétends donc point tout expliquer ici.  
 Mon but est seulement de dire , à ma manière ,  
 Comment l'aveugle que voici  
 (C'est un dieu) , comment , dis-je , il perdit la lumière ,  
 Quelle suite eut ce mal , qui peut-être est un bien....  
 J'en fais juge un amant , et ne décide rien.  
 La Folie et l'Amour jouaient un jour ensemble :  
 Celui-ci n'était pas encor privé des yeux.  
 Une dispute vint : l'Amour veut qu'on assemble  
 Là-dessus le conseil des dieux.  
 L'autre n'eut pas la patience :  
 Elle lui donne un coup si furieux ,  
 Qu'il en perd la clarté des cieus.  
 Vénus en demande vengeance ;  
 Femme et mère , il suffit pour juger de ses cris :  
 Les dieux en furent étourdis ,  
 Et Jupiter et Némésis ,  
 Et les juges d'enfer , enfin toute la bande.  
 Elle représenta l'énormité du cas ;  
 Son fils sans un bâton ne pouvait faire un pas.  
 Nulle peine n'était pour ce crime assez grande.  
 Ce dommage devait être aussi réparé.  
 Quand on eut bien considéré  
 L'intérêt du public , celui de la partie ,  
 Le résultat enfin de la suprême cour

Fut de condamner la Folie  
A servir de guide à l'Amour.

LA FONTAINE.

L'HYPOCRISIE.

Humble au dehors, modeste en son langage,  
L'austère honneur est peint sur son visage,  
Dans ses discours règne l'humanité,  
La bonne foi, la candeur, l'équité.  
Un miel flatteur sur ses lèvres distille;  
Sa cruauté paraît douce et tranquille;  
Ses vœux au ciel semblent tous adressés;  
Sa vanité marche les yeux baissés.  
Le zèle ardent masque ses injustices,  
Et sa mollesse endosse les cilices.

J.-B. ROUSSEAU.

LE TEMPLE ET LE TRÔNE DE L'OPINION.

Autrefois la Justice et la Vérité nues  
Chez les premiers humains furent long-temps connues:  
Elles régnaient en sœurs; mais on sait que depuis  
L'une a fui dans le ciel, et l'autre dans un puits.  
La vaine Opinion règne sur tous les âges:  
Son temple est dans les airs, porté sur les nuages.  
Une foule de dieux, de démons, de lutins,  
Sont au pied de son trône, et, tenant dans leurs mains  
Mille riens enfantés par un pouvoir magique,  
Nous les montrent de loin sous des verres d'optique.  
Autour d'eux, nos vertus, nos biens, nos maux divers,  
En boules de savon sont épars dans les airs,

Et le souffle des vents y promène sans cesse  
De climats en climats le temple et la déesse:  
Elle fuit et revient; elle place un mortel,  
Hier sur un bûcher, demain sur un autel.

RULHIÈRE, *Les Disputes*.

LA COMÉDIE.

Mais bientôt un génie, au visage riant,  
Magistrat enjoué de l'humaine nature,  
Citait au tribunal d'une adroite censure  
Les vices échappés à la rigueur des lois.  
Chacun vient s'accuser d'une indiscrete voix;  
Sous le choc irritant des intérêts contraires,  
On voit, en traits hardis, jaillir les caractères,  
De leurs penchants secrets éloquents délateurs,  
Les ris, d'un peuple doux malins réformateurs,  
Poursuivent l'ennemi dénoncé sur la scène;  
Le mépris vient sauver des tourments de la haine;  
Le coupable rougit, et ce vivant miroir  
Présente l'homme à l'homme étonné de s'y voir.

THOMAS, *Péroride*.



**MORALE RELIGIEUSE,**  
OU  
**PHILOSOPHIE PRATIQUE.**

La vertu, d'un cœur noble est la marque certaine.  
BOILEAU, *Satire v.*

**EXISTENCE DE DIEU.**

Consulte Zoroastre, et Minos, et Solon,  
Et le sage Socrate, et le grand Cicéron;  
Ils ont adoré tous un maître, un juge, un père:  
Ce système sublime à l'homme est nécessaire;  
C'est le sacré lieu de la société,  
Le premier fondement de la sainte équité,  
Le frein du scélérat, l'espérance du juste.  
Si les cieus, depouillés de leur empreinte auguste,  
Pouvaient cesser jamais de la manifester,  
Si Dieu n'existait pas, il faudrait l'inventer.  
Que le sage l'annonce, et que les grands le craignent.  
Rois, si vous m'opprimez, si vos grandeurs dédaignent  
Les pleurs de l'innocent que vous faites couler,  
Mon vengeur est au ciel: apprenez à trembler.

VOLTAIRE.

**ESSENCE ET MAJESTÉ DE DIEU.**

Au milieu des clartés d'un feu pur et durable  
Dieu mit avant les temps son trône inébranlable.

Le ciel est sous ses pieds; de mille astres divers  
Le cours toujours réglé l'annonce à l'univers.  
La puissance, l'amour avec l'intelligence,  
Unis et divisés, composent son essence.  
Ses saints, dans les douceurs d'une éternelle paix,  
D'un torrent de plaisirs enivrés à jamais,  
Pénétrés de sa gloire, et remplis de lui même,  
Adorent à l'envi sa majesté suprême.  
Devant lui sont ces dieux, ces brûlants séraphins,  
A qui de l'univers il commet les destins.  
Il parle, et de la terre ils vont changer la face:  
Des puissances du siècle ils retranchent la race,  
Tandis que les humains, vils jouets de l'erreur,  
Des conseils éternels accusent la lenteur.

LE MÊME.

**LA PRIÈRE.**

Le roi brillant du jour, se couchant dans sa gloire,  
Descend avec lenteur de son char de victoire.  
Le nuage éclatant qui le cache à nos yeux  
Conserve en sillons d'or sa trace dans les cieus,  
Et d'un reflet de pourpre inonde l'étendue.  
Comme une lampe d'or dans l'azur suspendue,  
La lune se balance aux bords de l'horizon;  
Ses rayons affaiblis dorment sur le gazon,  
Et le voile des nuits sur les monts se déplie:  
C'est l'heure où la nature, un moment recueillie,  
Entre la nuit qui tombe et le jour qui s'enfuit,  
S'élève au Créateur du jour et de la nuit,  
Et semble offrir à Dieu, dans son brillant langage,  
De la création le magnifique hommage.

Voilà le sacrifice immense, universel!  
 L'univers est le temple, et la terre est l'autel;  
 Les cieus en sont le dôme; et ces astres sans nombre,  
 Ces feux demi-voilés, pâle ornement de l'ombre,  
 Dans la voûte d'azur avec ordre semés,  
 Sont les sacrés flambeaux pour ce temple allumés.  
 Et ces nuages purs qu'un jour mourant colore,  
 Et qu'un souffle léger, du couchant à l'aurore,  
 Dans les plaines de l'air repliant mollement,  
 Roule en flocons de pourpre aux bords du firmament,  
 Sont les flots de l'encens qui monte et s'évapore  
 Jusqu'au trône du Dieu que la nature adore.  
 Mais ce temple est sans voix. Où sont les saints concerts  
 D'où s'élèvera l'hymne au roi de l'univers?  
 Tout se tait; mon cœur seul parle dans ce silence.  
 La voix de l'univers, c'est mon intelligence;  
 Sur les rayons du soir, sur les ailes du vent,  
 Elle s'élève à Dieu comme un parfum vivant;  
 Et, donnant un langage à toute créature,  
 Prête pour l'adorer mon âme à la nature.  
 Seul, invoquant ici son regard paternel,  
 Je remplis le désert du nom de l'Éternel;  
 Et celui qui, du sein de sa gloire infinie,  
 Des sphères qu'il ordonne écoute l'harmonie,  
 Ecoute aussi la voix de mon humble raison,  
 Qui contemple sa gloire et murmure son nom.

DE LEMARTINE, *Méditations poétiques.*

#### HARMONIE DU MONDE PHYSIQUE.

De l'univers entier contemple les accords,

Pour les dons de l'esprit et pour les dons du corps!  
 Observe avec quel art Dieu de sa main féconde  
 Distribua les rangs et nuança le monde,  
 Depuis l'homme, ce roi si fier de sa raison,  
 Jusqu'à l'insecte vil qui peuple le gazon.  
 Le jour est pour la taupe au crépuscule sombre,  
 A l'œil perçant du lynx la nuit même est sans ombre;  
 Le chien poursuit sa proie, averti par l'odeur;  
 La lionne, au bruit seul, s'élance avec ardeur;  
 Le poisson est sans voix et presque sans oreille,  
 Tandis que l'oiseau chante, et qu'un zéphyr l'éveille.  
 Quelle gradation des mêmes facultés  
 Occupe le milieu de ces extrémités!  
 Comme elle croît, décroît, et s'élève et s'abaisse!  
 De l'agile Arachné combien j'aime l'adresse!  
 Que ses doigts sont légers! que son tact est subtil!  
 Elle sent chaque soufle et vit dans chaque fil.  
 Admire avec quel art l'abeille sait extraire  
 D'une herbe empoisonnée un onguent salutaire!  
 Compare au vil pourceau, stupidement glouton,  
 L'éléphant, dont l'instinct est presque la raison:  
 A la fière raison combien l'instinct ressemble!  
 Mémoire, jugement, quel nœud vous joint ensemble?  
 De sentir à penser qu'il est peu de degrés!  
 Ainsi, toujours voisins, mais toujours séparés,  
 Les êtres sont placés à leur juste distance;  
 Leur inégalité produit leur dépendance.  
 Tous soumis l'un à l'autre, et tous soumis à nous  
 Chacun d'eux a ses dons, la raison les vaut tous.

DELILLE, *Trad. de l'Essai sur l'homme.*

## L'IMMORTALITÉ DE L'ÂME.

Oui, Platon, tu dis vrai: notre âme est immortelle;  
 C'est un Dieu qui lui parle, un Dieu qui vit en elle.  
 Eh! d'où viendrait sans lui ce grand pressentiment,  
 Ce dégoût des faux biens, cette horreur du néant?  
 Vers des siècles sans fin je sens que tu m'entraînes;  
 Du monde et de mes sens je vais briser les chaînes,  
 Et m'ouvrir, loin du corps dans la fange arrêté,  
 Les portes de la vie et de l'éternité.  
 L'éternité! quel mot consolant et terrible!  
 O lumière! ô nuage! ô profondeur horrible!  
 Que dis-je? où suis-je? où vais-je? et d'où suis-je tiré?  
 Dans quels climats nouveaux, dans quel monde ignoré  
 Le moment du trépas va-t-il plonger mon être?  
 Où sera cet esprit qui ne peut se connaître?  
 Que me préparez-vous, abîmes ténébreux?  
 Allons, s'il est un Dieu, Platon doit être heureux.  
 Il en est un, sans doute, et je suis son ouvrage;  
 Lui-même au cœur du juste il empreint son image.  
 Il doit venger sa cause, et punir les pervers.  
 Mais comment? dans quel temps? et dans quel univers?  
 Ici la vertu pleure, et l'audace l'opprime;  
 L'innocence à genoux y tend la gorge au crime,  
 La fortune y domine, et tout y suit son char.  
 Ce globe infortuné fut formé pour César,  
 Hâtons-nous de sortir d'une prison funeste.  
 Je te verrai sans ombre, ô vérité céleste?  
 Tu te caches de nous dans nos jours de sommeil;  
 Cette vie est un songe, et la mort un réveil.

VOLTAIRE, *Imité du Caton d'Aldison.*

## LA CONSCIENCE.

Non, le Dieu qui m'a fait ne m'a point fait en vain;  
 Sur le front des mortels il mit son sceau divin:  
 Je ne puis ignorer ce qu'ordonna mon maître;  
 Il m'a donné sa loi, puisqu'il m'a donné l'être.  
 La morale, uniforme en tout temps, en tout lieu,  
 A des siècles sans fin parle au nom de ce Dieu.  
 C'est la loi de Trajan, de Socrate, et la vôtre:  
 De ce culte éternel la nature est l'apôtre;  
 Le bon sens la reçoit, et les remords vengeurs,  
 Nés dans la conscience, en sont les défenseurs.  
 J'entends avec Cardan Spinosa qui murmure:  
 Ces remords, me dit-il, ces cris de la nature,  
 Ne sont que l'habitude et les illusions  
 Qu'un besoin mutuel inspire aux nations.  
 Raisonneur malheureux, ennemi de toi-même!  
 D'où nous vient ce besoin? pourquoi l'Être suprême  
 Mit-il dans notre cœur, à l'intérêt porté,  
 Un instinct qui nous lie à la société?  
 Les lois que nous faisons, fragiles, inconstantes,  
 Ouvrages du moment, sont partout différentes.  
 Sous le fer du méchant le juste est abattu;  
 Hé bien! concluez-vous qu'il n'est point de vertu?  
 Tous les divers fléaux dont le poids nous accable,  
 Du choc des éléments effet inévitable,  
 Des biens que nous goûtons corrompent la douceur;  
 Mais tout est passager, le crime et le malheur.  
 De nos désirs fougueux la tempête fatale  
 Laisse au fond de mon cœur la règle et la morale.  
 C'est une source pure: en vain dans ses canaux

Les vents contagieux en ont troublé les eaux;  
 En vain sur sa surface une fange étrangère  
 Apporte, en bouillonnant, un limon qui l'altère;  
 L'homme le plus injuste et le moins policé  
 S'y contemple aisément quand l'orage est passé.  
 Tous ont reçu du ciel, avec l'intelligence,  
 Ce frein de la justice et de la conscience:  
 De la raison naissante elle est le premier fruit;  
 Dès qu'on la peut entendre, aussitôt elle instruit,  
 Contre-poids toujours prompt à rendre l'équilibre  
 Au cœur plein de désirs, asservi, mais né libre;  
 Arme que la nature a mise en notre main,  
 Qui combat l'intérêt pour l'amour du prochain,  
 De Socrate, en un mot, c'est là l'heureux génie;  
 C'est là ce dieu secret qui dirigeait sa vie;  
 Ce dieu qui jusqu'au bout présidait à son sort,  
 Quand il but, sans pâlir, la coupe de la mort.  
 Quoi! cet esprit divin n'est-il que pour Socrate?  
 Tout le monde a le sien qui jamais ne le flatte.

VOLTAIRE.

## ROIS ET SUJETS.

Le premier qui du sceptre exerça la puissance  
 N'avait que ses enfants sous son obéissance.  
 Les enfants, à leur tour, dans ce chef révéré  
 Obéissaient à Dieu qui l'avait consacré.  
 Dans ces nœuds que forma la sagesse divine,  
 Du vrai gouvernement nous trouvons l'origine:  
 Sur l'intérêt commun ses titres sont fondés.  
 Vous que régit un maître, et vous qui commandez,

Conservez à jamais de si doux caractères:  
 Rois, voilà vos enfants! sujets, voilà vos pères!  
 Ce sont là les pasteurs, ce sont les souverains  
 A qui le roi des rois confia les humains.  
 Ils règnent comme lui par l'amour et la crainte;  
 Il les a couronnés de sa majesté sainte;  
 Ils tiennent de lui seul l'empire des mortels.  
 Images du Très-Haut, vengeurs de ses autels,  
 Il dépose en leurs mains sa balance et sa foudre,  
 Et le droit de juger, de punir et d'absoudre.  
 Mais dans ce rang divin dont ils sont revêtus,  
 Qu'ils trouvent de devoirs, et qu'il faut de vertus!  
 Un monarque pieux n'en sera que plus juste:  
 Mieux qu'un autre, il remplit son ministère auguste.  
 De la religion la justice est la sœur.  
 Dieu la donne en partage aux rois selon son cœur.  
 Assise en leurs conseils, qu'elle seule y décide;  
 Que le pauvre, la veuve et l'orphelin timide,  
 Sans terreur et sans honte approchent de ce lieu:  
 Le palais d'un roi juste est le temple de Dieu.  
 Sa bouche en est l'organe, et sa voix son oracle:  
 La vérité lui parle, et ne craint point d'obstacle.  
 Il l'écoute, il l'honore; et, par un seul regard,  
 Du mensonge perfide il déconcerte l'art.

LE FRANC DE POMPIGNAN.

## INFLUENCE D'UN BON OU D'UN MAUVAIS GOUVERNEMENT.

Sous un prince adoré, tout fleurit, tout prospère;  
 S'il commande en monarque, il administre en père.

Il aide ses sujets dans les jours de malheurs;  
 Econome attentif de ses biens et des leurs,  
 Ardent à les venger, si quelqu'un les opprime,  
 Lui-même apprend aux rois cette sainte maxime:  
 Que les dons, les tributs, fruits de tant de soupirs,  
 Sont faits pour les besoins, et non pour les plaisirs.

Loin des yeux, loin du cœur d'un monarque sensible,  
 Les tableaux douloureux, le spectacle terrible  
 Des maux, de la misère, et du long désespoir  
 De tant d'infortunés soumis à son pouvoir!  
 Ou plutôt offrons-lui ces touchantes images:  
 Des mortels abrutis et devenus sauvages;  
 Des familles en pleurs importunant les cieux;  
 Où l'art du laboureur, ce premier art des hommes,  
 Cet art qui nous fait vivre, injustes que nous sommes,  
 Cet art que tant de rois ont honoré, chéri,  
 Est par un vil service indignement flétri;  
 Des vallons, des coteaux et des plaines fertiles,  
 Où le cultivateur qui de ses mains utiles  
 A conduit la charrue et manié la faux;  
 Ne trouve que la faim au bout de ses travaux;  
 Des domaines entiers sans maître et sans culture,  
 Des bois et des sillons pleins d'une bourbe impure;  
 Des chemins effacés, des villages détruits,  
 Et des prés sans herbage, et des vergers sans fruits;  
 Des murs abandonnés, où parmi les reptiles,  
 Des troupeaux sans pasteurs, des vieillards sans asiles,  
 Sont ensemble couchés sous des toits entr'ouverts,  
 Là de faibles enfants, victimes des hivers,  
 Sous un ciel étranger, suivent leur triste mère,  
 Qui déplore avec eux le trépas de leur père.  
 Ici l'épouse enceinte, au fort de ses douleurs,

De l'extrême indigence éprouve les horreurs:  
 Succombant aux besoins, autant qu'à son mal même,  
 Elle tient dans ses bras le tendre époux qu'elle aime,  
 Et qui de tout son sang voudrait la secourir,  
 Le quitte avec regret, et meurt avec plaisir.

O rois, l'ignorez-vous? Vos sujets sont vos frères;  
 C'est à vous, à vous seuls d'adoucir leurs misères.

Qu'il est beau de régner sur des peuples nombreux!  
 C'est la force du maître, il n'est grand que par eux.  
 Un royaume désert est la honte du prince;  
 La plus brillante cour vaut moins qu'une province,  
 Un monarque éclairé porte au loin ses regards,  
 Rend la vie et le zèle au peuple comme aux arts.  
 Conduite par l'amour, sa douceur bienfaisante,  
 Partout inépuisable, et partout agissante,  
 Vole, franchit les airs de climats en climats,  
 Jusqu'aux extrémités de ses vastes États.  
 Son front calme et serein dissipe les alarmes;  
 Les yeux à son aspect ne versent plus de larmes;  
 C'est le soleil du pauvre, et l'astre du bonheur.  
 La terre et les humains ressentent sa faveur.  
 Telle est au point du jour cette fraîche rosée,  
 Secours délicieux d'une plante épuisée,  
 Source de ces parfums qu'au retour du printemps  
 Exhalent à l'envi les jardins et les champs.  
 Telle est la douce pluie en automne attendue,  
 Qui sans bruit, sans orage, à grands flots répandue,  
 Vient donner aux raisins, trop durcis par l'été,  
 Leur couleur transparente et leur maturité.

Cependant l'industrie et les hommes renaissent;  
 Le commerce fleurit, les moissons reparaissent;  
 Le coteau retentit des chants du vigneron;

L'écho des bois s'éveille aux airs du bûcheron :  
 Le laboureur, content, vers son hameau ramène  
 Les taureaux vigoureux qui sillonnent la plaine ;  
 La flûte et le hautbois assemblent les troupeaux :  
 Le moissonneur, chargé de ses propres fardeaux  
 Qui de l'âpre exacteur ne seront plus la proie,  
 Aux mains de ses enfants les remet avec joie,  
 C'est le prix des sueurs, et ce prix est sacré.  
 Le champêtre repas est déjà préparé,  
 Repas d'hommes contents, banquet de la sagesse,  
 Commencé sans ennui, terminé sans ivresse.  
 L'envieux, le méchant n'y portent point leur fiel ;  
 On y béait le prince, on y rend grâce au ciel.  
 Quelle félicité ! quel maître et quel empire !  
 L'étranger est jaloux, et l'univers admire.

LE MÊME.

LA RÉBELLION ET SES SUITES, LA SOUMISSION AUX PRIN-  
 CES ET AUX LOIS.

Vivons en citoyens, vivons soumis, paisibles.  
 De la rébellion les suites sont horribles.  
 Quel changement heureux, quel bien dans les États  
 Ont produit les complots, les partis, les combats ?  
 C'est vous que j'interroge, auteurs de ces intrigues  
 Qui, dans le sein du trouble, ont enfanté les ligues ;  
 Vous qui, pour vos plaisirs, dévorant les tributs,  
 Parlez de maux publics, et d'excès, et d'abus,  
 Qui trompez le vulgaire, allumez l'incendie,  
 Et, pour guérir l'État, immolez la patrie.  
 Il est des malheureux, il est des oppresseurs,  
 On le sait, mais faut-il, pour finir ces malheurs,

Au bruit de la trompette arborer dans nos villes  
 L'effroyable étendard des discordes civiles ?  
 Du sage patriote êtes-vous secondés ?  
 Êtes-vous son espoir, son salut ? Répondez.  
 Les traîtres n'oseraient : eux-mêmes se condamnant,  
 Ils usurpent en vain des titres qu'ils profanent.  
 L'intérêt personnel, sous des noms spécieux,  
 Conduit secrètement leurs coups ambitieux.  
 Le peuple n'a jamais profité de leur crime ;  
 Il en fut le prétexte, il en est la victime.

Ce n'est pas qu'adoptant un système fatal,  
 Je rende au despotisme un hommage vénal,  
 Que j'accorde à des rois ce que Dieu leur refuse,  
 Ni dans leurs attentats que ma voix les excuse.  
 Non ; je connais trop bien leurs devoirs différents.  
 Je hais la tyrannie, et je plains les tyrans.  
 Mais si le droit divin, mais si les lois humaines,  
 Contre leurs passions sont des barrières vaines ;  
 Si, jusqu'en ses foyers, l'innocent craint pour lui,  
 N'est-il donc pas contre eux de légitime appui,  
 Des règles que le ciel, que la nature ait faites,  
 Des juges dont le soin..... Ce n'est pas vous qui l'êtes,  
 Soldats, peuples, ni grands, prêtres, ni magistrats ;  
 Le serment de vos cœurs enchaîne aussi vos bras.  
 Qui détrône les rois, bientôt les assassine.  
 Périisse pour toujours l'exécration doctrine  
 Qui de l'oint du Seigneur combattrait le pouvoir,  
 Et d'un crime d'État ferait un saint devoir !  
 Des maîtres que le ciel établit sur nos têtes,  
 La chute ou les revers sont pour nous des tempêtes.  
 La sûreté publique à leur sort nous unit :  
 Dieu seul, quand il le veut, les juge et les punit.

Mais ceux que la pitié ni la gloire ne touche,  
 Les tyrans, en un mot, apprendront par ma bouche  
 Qu'ils n'ont, après leur mort, ni sujets ni flatteurs,  
 Que leurs propres enfants leur refusent des pleurs,  
 Que la postérité, que le temps et l'histoire  
 A l'opprobre, à l'horreur consacrent leur mémoire;  
 Que tel est leur destin dans ce séjour mortel:  
 Mais qu'il est d'autres maux dans l'abîme éternel;  
 Qu'ils y trouvent un Dieu terrible, inexorable;  
 Les cris de l'opprimé, les pleurs du misérable,  
 Le sang des nations, follement répandu  
 Pour un droit chimérique, ou trop mal défendu,  
 Les crimes qu'ils ont faits, ceux qu'on fit pour leur plaire,  
 Les imprécations contre un règne arbitraire,  
 L'accablant souvenir de ce qu'ils ont été,  
 Et des méchants entre eux l'affreuse égalité.  
 Epouvantable fin d'une illustre carrière!  
 De quoi leur a servi cette majesté fière,  
 Tant de gardes armés, tant de pompe et d'orgueil?  
 Le sceptre est un fardeau, le trône est un écueil.  
 Il n'est rien qui du peuple écarte les injures.  
 Souvent le meilleur prince a causé des murmures.  
 Que n'exigeons-nous pas, impérieux sujets!  
 Des talents, des vertus, et même des succès?  
 Vous dont le cœur est droit, l'âme tranquille et saine,  
 Parcourez les devoirs de cette vie humaine,  
 Observez bien les rois, et vous direz: Hélas!  
 Trop heureux qui sait l'être: heureux qui ne l'est pas.

LE MÊME, *Disc. philos.*

## AIDONS-NOUS MUTUELLEMENT.

Dans nos jours passagers de peines, de misères,  
 Enfants d'un même Dieu, vivons du moins en frères;  
 Aidons-nous l'un et l'autre à porter nos fardeaux;  
 Nous marchons tous courbés sous le poids de nos maux;  
 Mille ennemis cruels assiègent notre vie,  
 Toujours par nous maudite, et toujours si chérie.  
 Quelquefois, dans nos jours consacrés aux douleurs,  
 Par la main du plaisir nous essayons nos pleurs;  
 Mais le plaisir s'envole, et passe comme une ombre:  
 Nos chagrins, nos regrets, nos pertes sont sans nombre.  
 Notre cœur égaré, sans guide et sans appui,  
 Est brûlé de désirs, ou glacé par l'ennui.  
 Nul de nous n'a vécu sans connaître les larmes.  
 De la société les secourables charmes  
 Consolent nos douleurs au moins quelques instants;  
 Remède encor trop faible à des maux si constants.  
 Ah! n'empoisonnons pas la douceur qui nous reste.  
 Je crois voir des forçats, dans leur cachot funeste,  
 Se pouvant secourir, l'un sur l'autre acharnés,  
 Combattre avec les fers dont ils sont enchaînés.

VOLTAIRE.

## DOUCEURS DE LA VIE CHAMPETRE.

Tircis, il faut songer à faire la retraite;  
 La course de nos jours est plus qu'à demi faite;  
 L'âge insensiblement nous conduit à la mort.  
 Nous avons assez vu sur la mer de ce monde

Errer au gré des vents notre nef vagabonde :  
Il est temps de jouir des délices du port.

Le bien de la fortune est un bien périssable ;  
Quand on bâtit sur elle, on bâtit sur le sable ;  
Plus on est élevé, plus on court de dangers :  
Les grands pins sont en butte aux coups de la tempête,  
Et la rage des vents brise plutôt le faite  
Des maisons de nos rois que les toits des bergers.

O bienheureux celui qui peut de sa mémoire  
Effacer pour jamais ce vain espoir de gloire  
Dont l'inutile soin traverse nos plaisirs,  
Et qui, loin retiré de la foule importune,  
Vivant dans sa maison, content de sa fortune,  
A selon son pouvoir mesuré ses désirs !

Il laboure le champ que labourait son père ;  
Il ne s'informe point de ce qu'on délibère  
Dans ces graves conseils d'affaires accablés.  
Il voit sans intérêt la mer grosse d'orages,  
Et n'observe des vents les sinistres présages  
Que pour le soin qu'il a du salut de ses blés.

Roi de ses passions, il a ce qu'il désire ;  
Son fertile domaine est son petit empire ;  
Sa cabane est son Louvre et son Fontainebleau.  
Ses champs et ses jardins sont autant de provinces ;  
Et sans porter envie à la pompe des princes,  
Il est content chez lui de les voir en tableau.

Il voit de toutes parts combler d'heur sa famille,  
La javelle à plein poing tomber sous sa faucille,  
Le vendangeur plier sous le faix des paniers.  
Il semble qu'à l'envi les fertiles montagnes,  
Les humides vallons et les grasses campagnes  
S'efforcent à remplir sa cave et ses greniers.

Il suit aucunes fois un cerf par les soulées,  
Dans ces vieilles forêts du peuple reculées,  
Et qui même du jour ignorent le flambeau ;  
Aucunes fois des chiens il suit les voix confuses,  
Et voit, enfin, le lièvre, après toutes ses ruses,  
Du lieu de sa retraite en faire son tombeau.

Il soupire en repos l'ennui de sa vieillesse  
Dans ce même foyer où sa tendre jeunesse  
A vu dans le berceau ses bras emmaillotés ;  
Il tient par les moissons registre des années,  
Et voit de temps en temps leurs courses enchaînées  
Faire avec lui vieillir les bois qu'il a plantés.

Il ne va point fouiller aux terres inconnues,  
A la merci des vents et des ondes chenues,  
Ce que nature avare a caché de trésors.  
Il ne recherche point, pour honorer sa vie,  
De plus illustre mort ni plus digne d'envie,  
Que de mourir au lit où ses pères sont morts.

S'il ne possède point ces maisons magnifiques,  
Ces tours, ces chapiteaux, ces superbes portiques  
Où la magnificence étale ses attraits,  
Il jouit des beautés qu'ont les saisons nouvelles,  
Il voit de la verdure et des fleurs naturelles,  
Qu'en ces riches lambris on ne voit qu'en portraits.

Agréables déserts, séjour de l'innocence,  
Où loin des vanités de la magnificence,  
Commence mon repos et finit mon tourment ;  
Vallons, fleuves, rochers, aimable solitude,  
Si vous fûtes témoins de mon inquiétude,  
Soyez-le désormais de mon contentement.



## L'ART DE JOUIR.

O vous, qui ramenez dans les murs de Paris  
 Tous les excès honteux des mœurs de Sybaris,  
 Qui, plongés dans le luxe, énervés de mollesse,  
 Nourrissez dans votre âme une éternelle ivresse,  
 Apprenez, insensés qui cherchez le plaisir,  
 Et l'art de le connaître, et celui d'en jouir.  
 Les plaisirs sont les fleurs que notre divin Maître  
 Dans les ronces du monde autour de nous fait naître.  
 Chacun a sa saison, et par des soins prudents  
 On peut en conserver dans l'hiver de nos ans.  
 Mais s'il faut les cueillir, c'est d'une main légère;  
 On flétrit aisément leur beauté passagère.  
 N'offrez pas à vos sens, de mollesse accablés,  
 Tous les parfums de Flore à la fois exhalés;  
 Il ne faut point tout voir, tout sentir, tout entendre:  
 Quittons les voluptés pour savoir les reprendre.  
 Le travail est souvent le père du plaisir.  
 Je plains l'homme accablé du poids de son loisir.  
 Le bonheur est un bien que nous vend la nature:  
 Il n'est point ici-bas de moissons sans culture;  
 Tout veut des soins, sans doute, et tout est acheté.

VOLTAIRE, *Discours sur la Modération.*

## L'AMITIÉ.

Noble et tendre amitié, je te chante en mes vers:  
 Du poids de tant de maux semés dans l'univers,  
 Par tes soins consolants, c'est toi qui nous soulages.

Trésor de tous les lieux, bonheur de tous les âges,  
 Le ciel te fit pour l'homme, et tes charmes touchants  
 Sont nos derniers plaisirs, sont nos premiers penchants,  
 Qui de nous, lorsque l'âme encor naïve et pure  
 Commence à s'ébranler et s'ouvre à la nature,  
 N'a pas senti d'abord, par un instinct heureux,  
 Le besoin enchanteur, ce besoin d'être deux,  
 De dire à son ami ses plaisirs et ses peines?

D'un zéphyr indulgent si les douces haleines  
 Ont conduit mon vaisseau sur des bords enchantés,  
 Sur ce théâtre heureux de mes prospérités,  
 Brillant d'un vain éclat, et vivant pour moi-même,  
 Sans épancher mon cœur, sans un ami qui m'aime,  
 Porterai-je moi seul, de mon ennui chargé,  
 Tout le poids d'un bonheur qui n'est point partagé?  
 Qu'un ami sur mes bords soit jeté par l'orage,  
 Ciel! avec quel transport je l'embrasse au rivage!  
 Moi-même entre ses bras si le flot m'a jeté,  
 Je ris de mon naufrage et du flot irrité.

Oui, contre deux amis la fortune est sans armes;  
 Ce nom répare tout: sais-je, grâce à ses charmes,  
 Si je donne ou j'accepte? Il efface à jamais  
 Ce mot de bienfaiteur et ce mot de bienfaits.

Si, dans l'été brûlant d'une vive jeunesse,  
 Je saisis du plaisir la coupe enchanteresse,  
 Je veux, le front ouvert, de la feinte ennemi,  
 Voir briller mon bonheur dans les yeux d'un ami.  
 D'un ami! ce nom seul me charme et me rassure.  
 C'est avec mon ami que ma raison s'épure,  
 Que je cherche la paix, des conseils, un appui;  
 Je me soutiens, m'éclaire, et me calme avec lui.  
 Dans des pièges trompeurs si ma vertu sommeille,

J'embrasse, en le suivant, sa vertu qui m'éveille :  
 Dans le champ varié de nos doux entretiens,  
 Son esprit est à moi, ses trésors sont les miens.  
 Je sens, dans mon ardeur, par les siennes pressées,  
 Naître, accourir en foule, et jaillir mes pensées.  
 Mon discours s'attendrit d'un charme intéressant,  
 Et s'anime à sa voix du geste et de l'accent.

Ducs, *Épître sur l'Amitié.*

#### LE DUEL.

Ne verrons-nous jamais délivrer la patrie  
 D'un monstre que jadis vomit la barbarie ?  
 Ne le verrons-nous point à ses pieds abattu ?  
 L'audace est donc sans frein, et la loi sans vertu,  
 Si chaque citoyen, pour venger son injure,  
 Rentre, quand il lui plaît, dans l'état de nature ;  
 Et je dois donc livrer ma vie à l'insensé  
 Qui veut risquer la sienne à titre d'offensé ?  
 Si dans le sang l'offense était toujours lavée,  
 Bientôt la terre entière en serait abreuvée.  
 Que sert d'avoir quitté les antres et les bois,  
 De s'être réunis sous de communes lois,  
 De vivre rassemblés dans l'enceinte des villes,  
 Dès que ces mêmes lois deviennent inutiles ?  
 On dit que la fureur des combats singuliers  
 De tous les citoyens fait autant de guerriers ;  
 Qu'elle entretient, au moins dans l'ordre militaire,  
 Ce mépris de la mort, aux guerriers nécessaire.  
 Quel délire ! en valeur les Francs et les Germains

Ont-ils donc surpassé les Grecs et les Romains ?  
 Chaque jour le Pirée et les rives du Tibre  
 Étaient couverts des flots d'un peuple fier et libre,  
 Sans qu'Athènes ou Rome ait vu ses habitants,  
 Seul à seul, sous ses murs, chaque nuit combattants.  
 Rome n'égala point au brave capitaine  
 Le vil gladiateur triomphant sur l'arène.  
 Et le Français, barbare, au mépris de sa foi,  
 Du ciel de la raison, de l'ordre, de la loi,  
 Du véritable honneur, restera tributaire  
 D'un honneur fantastique, idole sanguinaire,  
 Tyran, fléau sacré, plus terrible cent fois,  
 Que l'affreux Tentatès, adoré des Gaulois !

Ah ! c'est pour le braver qu'il faut un vrai courage,  
 Non pour suivre en aveugle une imbécille rage.  
 Le courage à mes yeux n'est que férocité,  
 S'il ne tend pas au bien de la société.  
 Où règne la justice, il devient inutile.  
 S'il vient, audacieux, en cruauté fertile,  
 Ensanglanter la paix et violer les lois,  
 Brisons leur joug, ou bien qu'il en sente le poids.  
 Aux barbares laissons ces coutumes fatales,  
 Héritage odieux des Goths et des Vandales.  
 De lâcheté Turenne était-il accusé ?  
 Cependant un cartel fut par lui refusé.  
 Détestons, proscrivons ces hommes dont l'épée,  
 Coupant tous les liens, à nos yeux est trempée  
 Du sang de leurs pareils, du sang de leurs amis,  
 Peut-être pour un mot, ou pour une Laïs.

Si quelqu'un ne craint pas de vous faire une injure,  
 Pour vous-même écoutez le cri de la nature ;  
 Épargnez votre sang en épargnant le sien ;

Et songez que comme homme et comme citoyen,  
*Vous n'êtes point à vous.*

DESMARIS, *L'Honnête Homme*, act. IV.

#### LE JOUR DES MORTS.

De ces solennités, par qui sut autrefois  
 L'imagination suppléer à nos lois,  
 Aucune n'est égale à ces pompes funèbres  
 Qu'elle-même embellit chez cent peuples célèbres.  
 Plein de ces grands pensers et de ces grands tableaux,  
 J'ai médité long-temps, assis sur les tombeaux,  
 Non pas pour y chercher dans ma mélancolie  
 Le secret de la mort, mais celui de la vie.

Regardez ces débris dispersés par les vents:  
 Croyez-vous tous ces morts étrangers aux vivants?  
 Non: d'un tendre intérêt sources toujours fécondes,  
 Les tombeaux sont placés aux confins de deux mondes;  
 Rendez-vous triste et cher, où confondant leurs vœux,  
 La vie et le trépas correspondent entre eux.  
 Ceux que vous croyez morts vivent dans vos hommages,  
 Vous conservez leurs noms, vous gardez leurs images.

Eh! qui n'a pas connu ces dogmes révévés?  
 Voyez comme, assemblant ces restes adorés,  
 Le sauvage avec joie en remplit sa cabane,  
 Et change en lieu sacré sa retraite profane  
 L'amour de son pays, c'est l'amour des aïeux.  
 Allez lui commander d'abandonner ces lieux:  
 «Dis donc, vous répond-il, dis aux os de nos pères:  
 Levez-vous, et marchez aux terres étrangères!»  
 Dans ses marques de deuil quel sentiment profond!

Tandis que, sur sa main posant son triste front,  
 L'époux morne et pensif pleure un fils qu'il adore,  
 La mère, en gémissant, vient le nourrir encore,  
 Et, sur la tombe, où gît l'objet de ses douleurs,  
 Elle verse en silence et son lait et ses pleurs.

Un cri religieux, le cri de la nature,  
 Vous dit: «Pleurez, priez sur cette sépulture;  
 Vos parents, vos amis dorment dans ce séjour,  
 Monument vénérable et de deuil et d'amour.  
 Ces êtres consacrés par les devoirs suprêmes,  
 Honorez-les pour eux, pour l'état, pour vous-mêmes.»  
 Ainsi, prêtant sa force au saint nœud qui nous lie,  
 Le respect pour les morts gouverne encor la vie.

Aussi voyez comment l'automne nébuleux  
 Tous les ans, pour gémir, nous amène en ces lieux;  
 Où des siècles humains, que les temps renouvellent,  
 Les générations en foule s'amoncellent;  
 Où l'âge qui n'est plus attend l'âge suivant;  
 Où chaque grain de poudre autrefois fut vivant!  
 Là, des cœurs attendris écoutant le murmure,  
 La foi vient recueillir les pleurs de la nature.  
 Cette religion dont les austères lois  
 Quelquefois du sang même ont étouffé la voix,  
 Aujourd'hui visitant les funèbres enceintes,  
 Entre l'homme vivant et les races éteintes,  
 Réveillant de l'amour les pieuses douleurs,  
 De la mort-elle-même emprunte les couleurs;  
 Ce n'est plus son habit, ses hymnes d'allégresse,  
 C'est sa robe de deuil et ses chants de tristesse.  
 Hélas! quand ses élus, au gré de leurs désirs,  
 S'enivrent à longs traits des célestes plaisirs,  
 Pour leurs frères souffrants mère compatissante,

Elle élève vers Dieu sa voix attendrissante :  
Dieu reçoit de ses mains l'holocauste d'un dieu.

Pour courir au tombeau tous sortent du saint lieu ;  
Aucun ne se méprend, chacun connaît la pierre,  
Où tout ce qu'il aime repose sous la terre,  
Et le tertre modeste où gît l'humble cercueil,  
Et la croix funéraire, et l'if ami du deuil,  
Qui, protégeant les morts de son feuillage sombre,  
A l'ombre des tombeaux aime à mêler son ombre.  
Dieu! sous combien d'aspects, dans ce triste séjour,  
Se montrent le regret, la douleur et l'amour!  
Là, les cheveux épars, la sœur pleure son frère ;  
Hélas! trop tôt ravie aux baisers de sa mère,  
Une vierge a subi son précoce destin ;  
Un jour, par ses accents, précurseurs du matin,  
Pour les travaux du jour le coq l'eût éveillée ;  
Au bruit de la romance et des vieux fabliaux,  
Elle eût tourné la roue et roulé les fuseaux !  
Ailleurs, un faible enfant, d'une mère chérie,  
Sans connaître la mort, redemande la vie.  
Plus loin, chauve et courbé, ce vieillard pleure assis  
Entre le corps d'un père et le tombeau d'un fils ;  
Et, par ses cheveux blancs, averti d'y descendre,  
Déjà choisit sa place à côté de leur cendre.

Approchez, là repose un héros villageois  
Qui laissa ses sillons pour les drapeaux des rois.  
Le trépas, au hasard, peuplant son noir royaume,  
L'oublia dans les camps, et le prit sous le chaume ;  
Tout le hameau le pleure: il ne contera plus  
Les grands coups qu'il porta, les hauts faits qu'il a vus.

Quelle est, sur la hauteur, cette tombe isolée  
Où s'empresse à grands flots la troupe désolée ?

Ah! c'est de leur pasteur le monument pieux,  
Leur espoir sur la terre, il l'est encore aux cieus.

L'ami pleure un ami, l'époux pleure une épouse,  
Hélas! de leur bonheur la fortune jalouse,  
A peine encor formés a brisé leurs doux nœuds ;  
Elle expire, et son fils, ô destin malheureux!  
Ce fils, à qui jamais ne sourira son père,  
Meurt avant d'être né, dans le sein de sa mère.  
Tel le bouton naissant se fane avec la fleur.  
Partout les cris du sang et les larmes du cœur,  
Les cités, les hameaux, les palais, les cabanes,  
Tous ont leurs morts, leurs pleurs, leurs cercueils et leurs  
Durant le jour entier les soupirs, les sanglots, (mânes)  
Roulent de tombe en tombe, et d'échos en échos.  
Souvent on croit ouïr des voûtes sépulcrales  
De lamentables voix sortir par intervalles.

DELLIÈRE, *L'Imagination*, ch. VII.

#### LA MORT.

Mais c'est la mort surtout dont les touchants tableaux  
Placent l'homme au-dessus de tous les animaux ;  
Là, dans tout l'intérêt de sa dernière scène,  
Paraît la dignité de la nature humaine.  
Dans leur stupide oubli les animaux mourants  
Jettent vers le passé des yeux indifférents ;  
Savent-ils s'ils ont eu des enfants, des ancêtres,  
S'ils laissent des regrets, s'ils sont chers à leurs maîtres ?  
Gloire, amour, amitié, tout est fini pour eux :  
L'homme seul, plus instruit, est aussi plus heureux ;

Pour lui, loin d'une vie en orages féconde  
 Quand ce monde finit, commence un autre monde.  
 Et du tombeau, qui s'ouvre à sa fragilité,  
 Part le premier rayon de l'immortalité;  
 Son âme se ranime, et dans sa conscience  
 Auprès de la vertu retrouve l'espérance.  
 De loin il entrevoit le séjour du repos,  
 De ses parents en pleurs il entend les sanglots;  
 Il voit, après sa mort, leur troupe désolée,  
 D'un long rang de douleurs border son mausolée.  
 Au sortir d'une vie, où de maux et de biens  
 La fortune inégale a tissé ses liens,  
 Il reprend fil à fil cette trame si chère  
 Dont la mort va couper la chaîne passagère;  
 Le souvenir lui peint ses travaux, ses succès,  
 La gloire qu'il obtint, les heureux qu'il a faits.  
 Ainsi, sur les confins de la nuit sépulcrale,  
 L'affreuse mort, au fond de la coupe fatale,  
 Laisse encore pour lui quelques gouttes de miel;  
 Il touche encor la terre en montant vers le ciel.  
 Sur sa couche de mort il vit pour sa famille,  
 Sent tomber sur son cœur les larmes de sa fille,  
 Prend son plus jeune enfant, qui, sans prévoir son sort,  
 Essaie encor la vie, et joue avec la mort;  
 Recommande à l'aîné ses domaines champêtres,  
 Ses travaux imparfaits, l'honneur de ses ancêtres;  
 Laisse à tous en mourant le faible à secourir,  
 L'innocent à défendre, et le pauvre à nourrir;  
 De ses vieux serviteurs récompense le zèle;  
 Jouit des pleurs touchants de l'amitié fidèle,  
 Reçoit son dernier vœu, lui fait son dernier don;  
 De ses ennemis même emporte le pardon;

Et, dans l'embrassement d'une épouse chérie,  
 Délie et ne rompt pas les doux nœuds de la vie.

LE MÊME, *Les Trois Règnes*, ch. VIII.

#### LA CHARITÉ.

Dans vos hivers, riches, heureux du monde,  
 Quand le bal tournoyant de ses feux vous inonde,  
 Quand partout à l'entour de vos pas vous voyez  
 Briller et rayonner cristaux, miroirs, balustres,  
 Candélabres ardents, feux éclatants des lustres,  
 Et la joie et la danse au front des conviés;

Tandis qu'un timbre d'or sonnait dans vos demeures,  
 Vous change en joyeux chants la voix grave des heures,  
 Oh! songez-vous parfois que, de faim dévoré,  
 Peut-être un indigent, dans les carrefours sombres,  
 S'arrête et voit danser vos lumineuses ombres  
 Aux vitres du salon doré?

Songez-vous qu'il est là sous le givre et la neige  
 Ce père sans travail et que la faim assiège?  
 Et qu'il se dit tout bas: Pour un seul que de biens!  
 A son large festin que d'amis se récient!  
 Ce riche est bien heureux: ses enfants lui sourient;  
 Rien que dans leurs jouets que de pain pour les miens!

Et puis à votre fête il compare en son âme  
 Son foyer où jamais ne rayonne une flamme,  
 Ses enfants affamés et leur mère en lambeau,

Et, sur un peu de paille, étendue et muette,  
L'aïeule, que l'hiver, hélas! a déjà faite,  
Assez froide pour le tombeau.

Car Dieu mit ces degrés aux fortunes humaines:  
Les uns vont tout courbés, sous le fardeau des peines,  
Au banquet du bonheur bien peu sont conviés:  
Tous n'y sont pas assis également à l'aise:  
Une loi qui d'en bas semble injuste et mauvaise,  
Dit aux uns: "Jouissez," aux autres: "Enviez."

Cette pensée est sombre, amère, inexorable,  
Et fermente en silence au cœur du misérable;  
Riches, heureux du jour, qu'endort la volupté,  
Que ce ne soit pas lui qui des mains vous arrache  
Tous ces biens superflus où son regard s'attache,  
Oh! que ce soit la Charité!

L'ardente Charité que le pauvre idolâtre!  
Mère de ceux pour qui la fortune est marâtre,  
Qui relève et soutient ceux qu'on foule en passant,  
Qui, lorsqu'il le faudra, se sacrifiant toute  
Comme le Dieu martyr dont elle suit la route,  
Dira: "Buvez, mangez; c'est ma chair, c'est mon sang."

Que ce soit elle, oh! oui, riches que ce soit elle  
Qui, bijoux, diamants, rubans, hochets, dentelle,  
Perles, saphirs, joyaux toujours faux, toujours vains,  
Pour nourrir l'indigent et pour sauver vos âmes,  
Des bras de vos enfants et du sein de vos femmes,  
Arrache tout à pleines mains!

Donnez, riches! l'Aumône est sœur de la Prière.  
Hélas! quand un vieillard sur votre seuil de pierre,  
Tout raidi par l'hiver, en vain tombe à genoux;  
Quand les petits enfants, les mains de froid rougies,  
Ramassent sous vos pieds les miettes des orgies,  
La face du Seigneur se détourne de vous.

Donnez, afin que Dieu, qui dote les familles,  
Donne à vos fils la force, et la grâce à vos filles,  
Afin que votre vigne ait toujours un doux fruit,  
Afin qu'un blé plus mûr fasse plier vos granges,  
Afin d'être meilleurs, afin de voir les anges  
Passer dans vos rêves, la nuit!

Donnez! il vient un jour où la terre nous laisse.  
Vos aumônes là-haut vous font une richesse;  
Donnez! afin qu'on dise: "Il a pitié de nous!"  
Afin que l'indigent que glacent les tempêtes,  
Que le pauvre qui souffre à côté de vos fêtes,  
Au seuil de vos palais fixe un œil moins jaloux.

Donnez! pour être aimé du Dieu qui se fit homme,  
Pour que le méchant même en s'inclinant vous nomme,  
Pour que votre foyer soit calme et fraternel;  
Donnez! afin qu'un jour, à votre heure dernière,  
Contre tous vos péchés, vous ayez la prière  
D'un mendiant puissant au ciel!

VICTOR HUGO.

## LE DÉSESPOIR.

Lorsque du Créateur la parole féconde  
 En une heure fatale eut enfanté le monde  
 Des germes du chaos,  
 De son œuvre imparfaite il détourna la face,  
 Et, d'un pied dédaigneux le lançant dans l'espace,  
 Rentra dans son repos.

«Va, dit-il, je te livre à ta propre misère,  
 Trop indigne à mes yeux d'amour ou de colère,  
 Tu n'es rien devant moi:  
 Roule au gré du hasard dans les déserts du vide,  
 Qu'à jamais loin de moi le destin soit ton guide  
 Et le malheur ton roi.»

Il dit. Comme un vautour qui plonge sur sa proie,  
 Le Malheur, à ces mots, pousse, en signe de joie,  
 Un long gémissement;  
 Et pressant l'univers dans sa serre cruelle,  
 Embrasse pour jamais dans sa rage éternelle  
 L'éternel aliment.

Le mal dès lors régna dans son immense empire;  
 Dès lors tout ce qui voit et tout ce qui respire  
 Commença de souffrir;  
 Et la terre et le ciel, et l'âme et la matière:  
 Tout gémit: et la voix de la nature entière  
 Ne fut qu'un long soupir.

Levez donc vos regards vers les célestes plaines,

Cherchez Dieu dans son œuvre, invoquez dans vos peines  
 Ce gran consolateur:  
 Malheureux: sa bonté de son œuvre est absente:  
 Vous cherchez votre appui; l'univers vous présente  
 Votre persécuteur.

De quel nom te nommer, ô fatale puissance?  
 Qu'on t'appelle destin, nature, providence,  
 Inconcevable loi;  
 Qu'on tremble sous ta main, ou bien qu'on la blasphème,  
 Soumis ou révolté, qu'on te craigne ou qu'on t'aime;  
 Toujours, c'est toujours toi.

Hélas! ainsi que vous j'invoquai l'Espérance;  
 Mon esprit abusé but avec complaisance  
 Son philtre empoisonneur:  
 C'est elle qui, poussant nos pas dans les abîmes,  
 De festons et de fleurs couronne les victimes  
 Qu'elle livre au malheur.

Si du moins au hasard il décimait les hommes,  
 Ou si sa main tombait sur tous tant que nous sommes  
 Avec d'égales lois!  
 Mais les siècles ont vu les âmes magnanimes,  
 La beauté, le génie, ou les vertus sublimes  
 Victimes de son choix.

Tel quand des dieux de sang voulaient en sacrifice  
 Des troupeaux innocents les sanglantes prémices  
 Dans leurs temples cruels,  
 De cent taureaux choisis on formait l'hécatombe,  
 Et l'agneau sans souillure, et la blanche colombe  
 Engraissait leurs autels.

Créateur tout puissant, principe de tout être!  
Toi pour qui le possible existe avant de naître!

Roi de l'immensité,

Tu pouvais cependant, au gré de ton envie,  
Puiser pour tes enfants le bonheur et la vie  
Dans ton éternité!

Sans t'épuiser jamais, sur toute la nature  
Tu pouvais à longs flots répandre sans mesure  
Un bonheur absolu:

L'espace, le pouvoir, le temps, rien ne te coûte.  
Ah! ma raison frémit; tu le pouvais sans doute:  
Tu ne l'as pas voulu!

Quel crime avons-nous fait pour mériter de naître?  
L'insensible néant t'a-t-il demandé l'être,  
Ou l'a-t-il accepté?  
Sommes-nous, ô hasard! l'œuvre de tes caprices?  
Ou plutôt, Dieu cruel, fallait-il nos supplices  
Pour ta félicité?

Montez donc vers le ciel, montez, encens qu'il aime,  
Soupirs, gémissements, larmes, sanglots, blasphème,  
Plaisirs, concerts divins;  
Cris du sang, voix des morts, plaintes inextinguibles,  
Montez, allez frapper les voûtes insensibles  
Du palais des Destins!

Terre, élève ta voix; dieux, répondez; abîmes,  
Noirs séjours, où la mort entasse ses victimes,  
Ne formez qu'un soupir!  
Qu'une plainte éternelle accuse la nature,

Et que la douleur donne à toute créature  
Une voix pour gémir!

Du jour où la nature, au néant arrachée,  
S'échappa de tes mains comme une œuvre ébauchée,  
Qu'as-tu vu cependant?  
Au désordre du mal la matière asservie,  
Toute chair gémissant, hélas! et toute vie  
Jalouse du néant!

Des éléments rivaux les luttes intestines,  
Le temps qui flétrit tout, assis sur les ruines  
Qu'entassèrent ses mains,  
Attendant sur le seuil tes œuvres éphémères,  
Et la mort étouffant dès le sein de leurs mères  
Les germes des humains!

La vertu succombant sous l'audace impunie,  
L'imposture en honneur, la vérité bannie;  
L'errante liberté  
Aux dieux vivants du monde offerte en sacrifice;  
Et la force, partout, fondant de l'injustice  
Le règne illimité!

La valeur sans les dieux décidant des batailles!  
Un Caton, libre encor, déchirant ses entrailles,  
Sur la foi de Platon!  
Un Brutus qui, mourant pour la vertu qu'il aime,  
Doute au dernier moment de cette vertu même  
Et dit: «Tu n'es qu'un nom!...»

La fortune toujours du parti des grands crimes!



Les forfaits couronnés, devenus légitimes!

La gloire au prix du sang!

Les enfants héritant l'iniquité des pères!

Et le siècle qui meurt racontant ses misères

Au siècle renaissant!

Hé quoi! Tant de tourments, de forfaits, de supplices,

N'ont-ils pas fait fumer d'assez de sacrifices

Tes lugubres autels?

Ce soleil, vieux témoin des malheurs de la terre,

Ne fera-t-il pas naître un seul jour qui n'éclaire

L'angoisse des mortels?

Héritiers des douleurs, victimes de la vie,

Non, non, n'espérez pas que sa rage assouvie

Endorme le Malheur,

Jusqu'à ce que la Mort, ouvrant son aile immense,

Engloutisse à jamais dans l'éternel silence

L'éternelle douleur!

LAMARTINE.

#### GRANDEUR DE DIEU.

..... Quel est le Roi des rois

Qui précéda les jours et les temps? Quelle voix

Dit au néant: Finis! dit au monde: Commence!

Au soleil: Sois! d'un souffle harmonieux, immense,

Qui féconda les champs, peupla d'êtres divers

Et la terre déserte, et l'abîme des mers;

Qui, dans la fange même appelant la pensée,

Vit cette fange inerte, immobile, glacée,

S'éveiller, se sentir, jeter les yeux sur soi,

Et marcher à ces mots: Sois homme et lève-toi!

En tout temps, en tous lieux, qui frappe nos oreilles,

Nos regards, tous nos sens de constantes merveilles?

Quel frein retient captif ce soleil radieux

Qui nous dévorerait s'il échappait des cieux?

Qui fait rouler les flots et le torrent des âges,

Mugir les aquilons et gronder les orages?

Pour rappeler sa force à l'orgueil des pervers,

Quelle main tout à l'heure a pesé l'univers;

Renversé sous nos yeux tant de cités célèbres,

D'astres inattendus parsemé les ténèbres,

Et trouvé plus léger le globe des vivants

Que la paille qui fuit sur les ailes des vents?

Eh bien! c'est cette main, prodigue de miracles,

Qui même dans les fers me traça ses oracles;

C'est l'appui du malheur, c'est mon Maître et le tien,

L'Arbitre des combats et le Dieu du Chrétien!

HIPPOLYTE BIS, *Attila*.

#### JÉSUS-CHRIST.

.... Dans Jérusalem le Fils de Dieu descend,

Tendre, simple de cœur en prêchant sa doctrine,

Semant par les chemins sa morale divine,

Il allait enseignant la tendre charité,

La dignité de l'âme et son éternité,

La prière, la foi, le pardon des injures;

Comment des affligés on guérit les blessures,

Et comme on doit verser sur le front bien-aimé

Son amour le plus pur et le plus parfumé

Il allait colorant ses douces paraboles;  
 Les foules recueillaient le grain de ses paroles.  
 Il allait en tout lieu, priant et bénissant;  
 Puis sur le mont Thabor, calme, resplendissant,  
 Il recevait de Dieu l'inspiration sainte,  
 Du temple profané purifiait l'enceinte,  
 Et de sa mission parcourant les dangers,  
 Confondait les docteurs, touchait les péagers.  
 S'avavançait pas à pas à travers ses tortures,  
 Patient sous les fouets déchirant ses blessures,  
 Trahi, vendu, raillé, sous sa croix chancelant,  
 Buvant le fiel, frappé par une lance au flanc,  
 Heureux de ses douleurs qui rachetaient la terre,  
 Et sur le Golgotha consommant le mystère.

G. DROUINEAU, *Le Christianisme.*

## MORCEAUX LYRIQUES.

### PRÉCEPTES DU GENRE.

Le grand avantage des poètes *lyriques* de la Grèce fut l'importance de leur emploi, et la vérité de leur enthousiasme.

Le rôle qu'un poète *lyrique*, dans l'ancienne Rome et dans toute l'Europe moderne, n'a jamais été que celui d'un comédien; chez les Grecs, au contraire, c'était une espèce de ministère public, religieux, politique ou moral.

Ce fut d'abord à la religion que la *lyre* fut consacrée, et les vers qu'elle accompagnait furent le langage des dieux; mais elle obtint plus de faveur encore à louer les hommes.

La Grèce était plus idolâtre de ses héros que de ses dieux; et le poète qui les chantait le mieux était sûr de charmer, d'enivrer tout un peuple. Les vivants furent jaloux des morts: l'encens qu'ils leur voyaient offrir ne s'exhalait point en fumée, les vers chantés à leur louange passaient de bouche en bouche et se gravaient dans tous les esprits. On vit donc les rois de la Grèce se disputer la faveur des poètes, et s'attacher à eux pour sauver leur nom de l'oubli.

Et quelle émulation ne devaient pas inspirer des honneurs qui allaient jusqu'au culte? Si l'on en croit Homère, le plus fidèle peintre des mœurs, la *lyre*, dans la cour des rois, faisait les délices des festins; le chantre y était révééré comme l'ami des Muses et le favori d'Apollon: ainsi l'enthousiasme des peuples et des rois allumait celui des poètes, et tout ce qu'il y avait de génie dans la Grèce se dévouait à cet art divin. Mais ce qui acheva de le rendre important et grave, ce fut l'usage qu'en fit la politique, en l'associant avec les lois, pour aider à former les mœurs.

Ce n'était donc pas seulement à louer l'adresse d'un homme obscur, la vitesse de ses chevaux, ou sa vigueur au combat de la lutte, mais à élever l'âme des peuples que l'ode olympique était destinée, et dans l'éloge du vainqueur, étaient rappelés tous les titres de gloire du pays qui l'avait vu naître: puissant moyen pour exciter l'émulation des vertus! Ainsi, née au sein de la joie, ennoblie par la religion, accueillie et honorée par l'orgueil des rois et par la vanité des peuples, employée à former les mœurs, en rappelant de grands exemples, en donnant de grandes leçons, la poésie *lyrique* avait un caractère aussi sérieux que l'éloquence même. Il n'est donc pas étonnant qu'un poète honoré à la cour des rois, dans les temples des dieux, dans les solennités de la Grèce assemblée, fût écouté dans les conseils et à la tête des armées, lorsque, animé lui-même par les sons de sa *lyre*, il faisait passer dans les âmes, aux noms de liberté, de gloire et de patrie, les sentiments dont il était rempli.

On ne veut pas ajouter foi au pouvoir de cette éloquence, secondée par l'harmonie, et aux transports qu'

elle excitait, en remuant l'âme des peuples par les ressorts les plus puissants; on ne veut pas y croire, tandis qu'en Italie on voit encore la musique, par la voix d'un homme affaibli, et dans la fiction la plus vaine, enivrer tout un peuple froidement assemblé.

Supposez, au milieu de Rome, Pergolèse, la *Lyre* à la main, avec la voix de Timothée et l'éloquence de Démosthène, rappelant aux Romains leur ancienne splendeur et les vertus de leurs ancêtres; vous aurez l'idée d'un poète *lyrique* et les grands effets de son art.

Le poète *lyrique* n'avait pas toujours un caractère sérieux; mais il avait toujours un caractère vrai. Anacréon chantait le vin et les plaisirs, parce qu'il était buveur et voluptueux; Sapho chantait l'amour parce qu'elle brûlait d'amour.

Ces deux sortes d'ivresse ont pu, dans tous les temps et dans tous les pays, inspirer les poètes: mais dans quel autre pays que la Grèce la poésie *lyrique* a-t-elle eu son caractère sérieux et sublime, si ce n'est chez les Hébreux, et peut-être aussi dans nos climats du Nord, du temps des druides et des bardes?

Chez les Romains et parmi nous, Horace, Malherbe, Rousseau, feignaient de chanter sur la *lyre*; mais Orphée, Amphion, Therpandre, Tyrtée, Alcée ne feignaient rien; ils chantaient réellement aux accords de la *lyre*; peut-être même au son des instruments analogues au caractère et à l'intention de leur chant. Les Grecs disaient que la déesse Harmonie était fille de Mars et de Vénus, pour dire qu'elle était douée d'une force et d'une grâce irrésistibles.

Les hommes de génie que l'Italie moderne a pu pro-

duire dans ce genre sublime, comme Chiabrera et Cru-  
deli, n'ayant à s'exercer que sur des sujets vagues, n'  
ont été, comme Horace, que de faibles imitateurs de  
ces hommes passionnés qui, dans la Grèce, ajoutaient  
aux mouvements de la plus sublime éloquence, le char-  
me de la poésie, et la magie des accords.

En Espagne, nul encouragement, et aussi nul succès  
pour le *Lyrique* sérieux et sublime, quoique la langue y  
fût disposée. On ne laisse pourtant pas de trouver dans  
les poètes espagnols quelques odes d'un ton élevé: celle  
de Louis de Léon, sur l'invasion de Maures, est remar-  
quable, en ce que la fiction en est la même que l'allégo-  
rie du Camoëns pour le cap de Bonne-Espérance.

L'ode, en Angleterre, a eu plus d'émulation et plus  
de succès; mais ce n'est encore là qu'un enthousiasme  
factice. Si on veut y trouver l'ode antique, il faut la  
chercher dans les poésies des anciens bardes; c'est Ossian  
qu'il faut entendre gémissant sur le tombeau de son père,  
et se rappelant ses exploits.

J'ai dit que l'on trouvait le grand caractère de l'ode  
antique dans les poésies des Hébreux, parce que l'enthousiasme  
en est sincère, et que l'objet en est sérieux et  
sublime. Ce n'est point un jeu de l'imagination que les  
cantiques de Moïse et ceux de David; ils chantaient l'un  
et l'autre avec une verve que l'on appellerait *génie*, si  
ce n'était pas l'inspiration même de l'Esprit divin. C'est  
cette inspiration et des élans rapides qu'elle donnait à  
leur âme, que les poètes allemands ont imités de nos  
jours. Mais le vague de leurs peintures, l'allégorie conti-  
nuelle de leur style, les détails recherchés de leurs des-  
criptions font trop voir que leur enthousiasme est  
simulé.

Le seul de ces poètes qui ait donné à l'ode son carac-  
tère antique, c'est le célèbre Gleim, dans ses chants de  
guerre prussiens. On l'a appelé avec raison le *Tyrtée* de  
son pays; on l'a comparé aux bardes des Germains et  
aux scaldes des anciens Danois.

L'ode française a de la pompe, du coloris, de l'har-  
monie; mais elle est peu rapide, et encore moins pas-  
sionnée: c'est que jamais nos poètes *lyriques* n'ont été  
animés d'un véritable enthousiasme. Quel moment, que  
la mort de Henri IV, si Malherbe avait eu l'âme de  
Sully, et si, frappé comme il devait l'être de ce mons-  
trueux parricide, il avait fait éclater sa douleur, ou  
plutôt celle de la patrie qui voyait massacrer son père  
dans ses bras! Malherbe, Racan, Rousseau lui-même  
ont voulu être élégants, nombreux, fleuris; ils n'ont  
presque jamais parlé à l'âme, leurs odes sont froidement  
belles, et on les lit comme ils les ont faites, c'est-à-dire,  
sans être ému.

MARMONTEL, *Éléments de Littérature*, t. III.

#### HYMNE AU SOLEIL.

Roi du monde et du jour, guerrier aux cheveux d'or,  
Quelle main, te couvrant d'une armure enflammée,  
Abandonna l'espace à ton rapide essor,  
Et traça dans l'azur ta route accoutumée?  
Nul astre à tes côtés ne lève un front rival;  
Les filles de la nuit à ton éclat pâlissent;  
La lune devant toi fuit d'un pas inégal,  
Et ses rayons douteux dans les flots s'engloutissent.  
Sous les coups réunis de l'âge et des autans

Tombe du haut sapin la tête échevelée;  
 Le mont même, le mont, assailli par le Temps,  
 Du poids de ses débris écrase la vallée;  
 Mais les siècles jaloux épargnent ta beauté:  
 Un printemps éternel embellit ta jeunesse,  
 Tu t'empares des cieux en monarque indompté,  
 Et les vœux de l'amour t'accompagnent sans cesse.  
 Quand la tempête éclate et rugit dans les airs,  
 Quand les vents font rouler, au milieu des éclairs,  
 Le char retentissant qui porte le tonnerre,  
 Tu parais, tu souris et consoles la terre.  
 Hélas! depuis long-temps tes rayons glorieux  
 Ne viennent plus frapper ma débile paupière!  
 Je ne te verrai plus, soit que, dans ta carrière,  
 Tu verses sur la plaine un océan de feux,  
 Soit que, vers l'occident, le cortège des ombres  
 Accompane tes pas, ou que les vagues sombres  
 T'enferment dans le sein d'une humide prison!  
 Mais, peut-être, ô soleil, tu n'as qu'une saison;  
 Peut-être, succombant sous le fardeau des âges,  
 Un jour tu subiras notre commun destin;  
 Tu seras insensible à la voix du matin,  
 Et tu t'endormiras au milieu des nuages.

BAOUR-LORMYAN, *Poésies d'Ossian*.

MEME SUJET.

Dieu, que les airs sont doux! que la lumière est pure!  
 Tu règues en vainqueur sur toute la nature,  
 O Soleil! et des cieux, où ton char est porté,  
 Tu lui verses la vie et la fécondité!

Le jour où, séparant la nuit de la lumière,  
 L'Eternel te lança dans ta vaste carrière,  
 L'univers tout entier te reconnut pour roi;  
 Et l'homme, en t'adorant, s'inclina devant toi.  
 Dès ce jour, poursuivant ta carrière enflammée,  
 Tu décrias sans repos ta route accoutumée;  
 L'éclat de tes rayons ne s'est point affaibli,  
 Et sous la main des temps ton front n'a point pâli!  
 Quand la voix du matin vient réveiller l'aurore,  
 L'Indien prosterné te bénit et t'adore!  
 Et moi, quand le midi de ses feux bienfaisants  
 Ranime par degrés mes membres languissants,  
 Il me semble qu'un dieu, dans tes rayons de flamme,  
 En échauffant mon sein, pénètre dans mon âme!  
 Et je sens de ses fers mon esprit détaché,  
 Comme si du Très-Haut le bras m'avait touché!  
 Mais ton sublime auteur défend-il de le croire?  
 N'es-tu point, ô Soleil, un rayon de sa gloire?  
 Quand tu vas mesurant l'immensité des cieux,  
 O Soleil! n'es-tu point un regard de ses yeux?

DE LAMARTINE, *Méditations poétiques*.

PROPHÉTIE DE JOAD.

Mais d'où vient que mon cœur frémit d'un saint effroi?  
 Est-ce l'esprit divin qui s'empare de moi?  
 C'est lui-même. Il m'échauffe; il parle; mes yeux s'ou-  
 Et les siècles obscurs devant moi se découvrent. (vrent,  
 Lévites, de vos sons prêtez-moi les accords,  
 Et de ses mouvements seconde les transports.

Cieux, écoutez ma voix; terre: prête l'oreille;  
 Ne dis plus, ô Jacob, que ton Seigneur sommeille.  
 Pécheurs, disparaîsez, le Seigneur se réveille.  
 Comment en un plomb vil l'or pur s'est-il changé?  
 Quel est dans le lieu saint ce pontife égorgé?  
 Pleure, Jérusalem; pleure, cité perfide,  
 Des prophètes divins malheureuse homicide;  
 De son amour pour toi ton Dieu s'est dépouillé;  
 Ton encens, à ses yeux, est un encens souillé.

Où menez-vous ces enfants et ces femmes?  
 Le Seigneur a détruit la reine des cités.  
 Ses prêtres sont captifs, ses rois sont rejetés;  
 Dieu ne veut plus qu'on vienne à ses solennités.  
 Temple, renverse-toi! cèdres, jetez des flammes,

Jérusalem, objet de ma douleur,  
 Quelle main, en un jour, t'a ravi tous les charmes?  
 Qui changera mes yeux en deux sources de larmes,  
 Pour pleurer ton malheur?

Quelle Jérusalem nouvelle  
 Sort du fond du désert brillante de clartés,  
 Et porte sur le front une marque immortelle?  
 Peuples de la terre, chantez!

Jérusalem renaît plus charmante et plus belle.  
 D'où lui viennent de tous côtés  
 Ces enfants qu'en son sein elle n'a point portés?  
 Lève, Jérusalem, lève ta tête altière;  
 Regarde tous ces rois de ta gloire étonnés!  
 Les rois des nations, devant toi prosternés,

De tes pieds baisent la poussière.  
 Les peuples à l'envi marchent à ta lumière.  
 Heureux qui pour Sion, d'une sainte ferveur  
 Sentira son âme embrasée!

Cieux, répandez votre rosée  
 Et que la terre enfante son Sauveur!

RACINE, *Athalie*.

### LE GÉNIE DES TEMPÊTES.

Ce hardi Portugais, Gama, dont le courage  
 D'un nouvel océan nous ouvrit le passage,  
 De l'Afrique déjà voyait fuir les rochers;  
 Un fantôme, du sein de ces mers inconnues  
 S'élevant jusqu'aux nues,  
 D'un prodige sinistre effraya les nochers.

Il étendait son bras sur l'élément terrible;  
 Des nuages épais chargeaient son front horrible,  
 Autour de lui grondaient le tonnerre et les vents;  
 Il ébranla d'un cri les demeures profondes,  
 Et sa voix sur les ondes  
 Fit retentir au loin ces funestes accents:

«Arrête, disait-il, arrête, peuple impie;  
 Reconnais de ces bords le souverain génie,  
 Le dieu de l'Océan dont tu foules les flots!  
 Crois-tu qu'impunément, ô race sacrilège,  
 Ta fureur qui m'assiège  
 Ait sillonné ces mers qu'ignoraient tes vaisseaux?

Tremble, tu vas porter ton audace profane,  
 Aux rives de Mélinde, aux bords de Taprobane,  
 Qu'en vain si loin de toi placèrent les destins.  
 Vingt peuples t'y suivront; mais ce nouvel empire

Où tu vas les conduire  
N'est qu'un tombeau de plus creusé pour les humains.

J'entends des cris de guerre au milieu des naufrages,  
Et le son de l'airain se mêlant aux orages,  
Et les foudres de l'homme au tonnerre des cieus,  
Les vainqueurs, les vaincus, deviendront mes victimes;

Au fond de mes abîmes  
Leurs coupables trésors descendront avec eux."

Il dit, et se courbant sur les eaux écumantes,  
Il se plonge soudain dans ces roches bruyantes  
Où le flot va se perdre, et mugit renfermé.  
L'air parut s'embraser, et le roc se dissoudre,  
Et les traits de la foudre  
Eclatèrent trois fois sur l'écueil enflammé.

LA HARPE, *Ode sur la navigation*;

FONTENAY.

Désert, aimable solitude,  
Séjour du calme et de la paix,  
Asile où n'entrèrent jamais  
Le tumulte et l'inquiétude.

Quoi! j'aurai tant de fois chanté  
Aux tendres accords de ma lyre  
Tout ce qu'on souffre sous l'empire  
De l'amour et de la beauté;

Et plein de la reconnaissance  
De tous les biens que tu m'as faits,

Je laisserais dans le silence  
Tes agréments et tes bienfaits!

C'est toi qui me rends à moi même  
Tu calmes mon cœur agité,  
Et de ma seule oisiveté  
Tu me fais un bonheur extrême.

Parmi ces bois et ces hameaux,  
C'est là que je commence à vivre,  
Et j'empêcherai de m'y suivre  
Le souvenir de tous mes maux.

Emplois, grandeurs tant désirées,  
J'ai connu vos illusions;  
Je vis loin des préventions  
Que forgent vos chaînes dorées.

La cour ne peut plus m'éblouir;  
Libre de son joug le plus rude,  
J'ignore ici la servitude  
De louer qui je dois haïr.

Fils des dieux, qui de flatteries  
Repaissez votre vanité,  
Apprenez que la vérité,  
Ne s'entend que dans nos prairies.

Grotte, d'où sort ce clair ruisseau,  
De mousse et de fleurs tapissée,  
N'entretiens jamais ma pensée  
Que du murmure de ton eau.

Ah! quelle riante peinture  
Chaque jour se pare à mes yeux  
Des trésors dont la main des dieux  
Se plaît d'enrichir la nature!

Quel plaisir de voir les troupeaux,  
Quand le midi brûle l'herbette,  
Rangés autour de la houlette,  
Chercher l'ombre sous ces ormeaux!

Puis sur le soir, à nos musettes  
Oùir répondre les coteaux,  
Et retentir tous nos hameaux  
De hautbois et de chansonnettes!

Mais hélas! ces paisibles jours  
Coulent avec trop de vitesse;  
Mon indolence et ma paresse  
N'en peuvent arrêter le cours.

Déjà la vieillesse s'avance,  
Et je verrai dans peu la mort  
Exécuter l'arrêt du sort  
Qui m'y livre sans espérance.

Fontenay, lieu délicieux,  
Où je vis d'abord la lumière,  
Bientôt au bout de ma carrière,  
Chez toi je joindrai mes aïeux.

Muses, qui dans ce lieu champêtre  
Avec soin me fites nourrir;

Beaux arbres, qui m'avez vu naître,  
Bientôt vous me verrez mourir.

Cependant du frais de votre ombre  
Il faut sagement profiter,  
Sans regret prêt à vous quitter  
Pour le manoir terrible et sombre,

Où des arbres dont tout exprès,  
Pour un plus doux et long usage,  
Mes mains ornèrent ce bocage,  
Nul ne me suivra qu'un cyprès,

CHAULIEU.

#### CHOEUR DE MOÏSE.

#### ARZANE AU CHOEUR.

Captives, suspendez ces pleurs inépuisables;  
Voici l'instant prédit où les filles d'Edom  
Vont sauver d'Amaléc et la race et le nom.  
Nos guerriers ne sont plus, mais vous restez encore;  
Formez les chœurs brillants des peuples de l'aurore;  
Des femmes de Byblos répétez les soupirs,  
Du farouche Israël enflammez les désirs.  
Loin d'ici la pudeur et la froide innocence,  
Chantez la volupté qu'inspire leur absence,  
Chantez l'amour; c'est lui qui du Dieu d'Israël  
Doit corrompre l'encens et renverser l'autel.



## LE CHOEUR.

Amour, tout chérit tes mystères;  
 Tout suit tes gracieuses lois:  
 L'hirondelle au palais des rois,  
 L'aigle sur les monts solitaires,  
 Et le passereau sous nos toits.

## UNE AMALÉCITE.

Ton vieux temple, entouré des peuples de la terre,  
 S'élève, révérend de chaque âge nouveau,  
 Comme au milieu d'un champ la borne héréditaire,  
 Où la tour du pasteur au milieu du troupeau.

## LE CHOEUR.

Amour, tout chérit tes mystères;  
 Tout suit tes gracieuses lois:  
 L'hirondelle au palais des rois,  
 L'aigle sur les monts solitaires,  
 Et le passereau sous nos toits.

## UNE AMALÉCITE.

Invoquons du Liban la déesse charmante;  
 De nos longs cheveux d'or que la tresse élégante  
 Tombe en sacrifice à l'amour.  
 Soulevons les enfers: répétons tour à tour  
 Du berger chaldéen la parole puissante.

## UNE AUTRE AMALÉCITE.

Qui méprise l'amour, dans ses fers gémitra.

## DEUX AMALÉCITES.

De prodiges divers l'amour remplit l'Asie;  
 Il embaume l'Arabie  
 Des pleurs de la tendre Myrrha.  
 Du pur sang d'Adonis il peignit l'anémone:  
 Fleur des regrets, symbole du plaisir,  
 Elle vit peu de temps; et le même Zéphyr  
 La fait éclore et la moissonne.

CHATEAUBRIAND, *Moïse.*

## LE CONVOI D'UN ENFANT.

Un jour que j'étais en voyage  
 Près de ces lots qu'un mur défend,  
 Je vis deux hommes du village  
 Qui portaient un cercueil d'enfant.

Une femme marchait derrière  
 Qui pleurait et disait tout bas  
 Une lente et triste prière,  
 Celle qu'on dit lors d'un trépas.

Point de parents, point de famille:  
 Je ne vis le long du chemin  
 Qu'une pauvre petite fille  
 Cachant ses larmes dans sa main.

Elle suivait la longue allée  
 Qui conduit au champ du repos,  
 Et paraissait bien désolée,  
 Et dévorait bien des sanglots.

Ainsi marchant, quand ils passèrent  
 Au pied de ce grand peuplier,  
 Ceux qui travaillaient s'arrêtèrent,  
 Et je les vis s'agenouiller;

Prier le ciel pour la jeune âme,  
 Faire le signe de la croix;  
 Et, quand passa la pauvre femme,  
 Se détourner tous à la fois!

Cependant inclinant la tête,  
 Au cimetière on arriva;  
 Une fosse ouverte était prête;  
 Alors un homme dit: «C'est là!»

Et la fosse n'étant plus vide  
 On y poussa la terre... et puis  
 Je ne vis qu'une fosse humide  
 Avec une branche de buis.

Et comme la petite fille  
 S'en allant passa près de moi,  
 Je l'arrêtai par sa mantille:  
 «Tu pleures, mon enfant, pourquoi?»

«Monsieur, c'est que Julien, dit-elle,  
 Mon petit camarade, est mort!»  
 Et voilant sa noire prunelle,  
 La pauvrete pleura plus fort.

DOVILLE.

### UNE LARME, OU CONSOLATION.

Tombez, larmes silencieuses,  
 Sur une terre sans pitié;  
 Non plus entre ces mains pieuses,  
 Ni sur le sein de l'amitié!

Tombez comme une aride pluie  
 Qui rejaillit sur le rocher,  
 Que nul rayon du ciel n'essuie,  
 Que nul souffle ne vient sécher.

Qu'importe à ces hommes, mes frères,  
 Le cœur brisé d'un malheureux?  
 Trop au-dessus de mes misères,  
 Mon infortune est si loin d'eux!

Jamais sans doute aucunes larmes  
 N'obscurciront pour eux le ciel;  
 Leur avenir n'a point d'alarmes,  
 Leur coupe n'aura pas de fiel.

Jamais cette foule frivole,  
 Qui passe en riant devant moi,  
 N'aura besoin qu'une parole  
 Lui dise: Je pleure avec toi!

Hé bien! ne cherchons plus sans cesse  
 La vaine pitié des humains;  
 Nourrissons-nous de ma tristesse,  
 Et cachons mon front dans mes mains.

A l'heure où l'âme solitaire  
S'enveloppe d'un crêpe noir,  
Et n'attend plus rien de la terre,  
Veuve de son dernier espoir;

Lorsque l'amitié qui l'oublie  
Se détourne de son chemin,  
Que son dernier bâton, qui plie,  
Se brise et déchire sa main;

Quand l'homme faible, et qui redoute  
La contagion du malheur,  
Nous laisse seuls sur notre route  
Face à face avec la douleur;

Quand l'avenir n'a plus de charmes  
Qui fassent désirer demain,  
Et que l'amertume des larmes  
Est le seul goût de notre pain;

C'est alors que ta voix s'élève  
Dans le silence de mon cœur,  
Et que ta main, mon Dieu! soulève  
Le poids glacé de ma douleur.

On sent que ta tendre parole  
A d'autres ne peut se mêler,  
Seigneur! et qu'elle ne console  
Que ceux qu'on n'a pu consoler.

Ton bras céleste nous attire  
Comme un ami contre son cœur,

Le monde qui nous voit sourire,  
Se dit: D'où leur vient ce bonheur?

Et l'âme se fond en prière  
Et s'entretient avec les cieux,  
Et les larmes de la paupière  
Sèchent d'elles-même à nos yeux,

Comme un rayon d'hiver essuie,  
Sur la branche ou sur le rocher,  
La dernière goutte de pluie  
Qu'aucune ombre n'a pu sécher.

DE LAMARTINE, *Harmonies poétiq. et relig.*

#### LE GOLFE DE BAYA.

Vois tu, comme le flot paisible  
Sur le rivage vient mourir?  
Vois-tu le volage Zéphyr  
Rider, d'une haleine insensible,  
L'onde qu'il aime à parcourir?  
Montons sur la barque légère  
Que ma main guide sans efforts,  
Et de ce golfe solitaire  
Rasons timidement les bords.

Loin de nous déjà fuit la rive:  
Tandis que d'une main craintive  
Tu tiens le docile aviron,  
Courbé sur la rame bruyante,  
Au sein de l'onde frémissante  
Je trace un rapide sillon.

Dieu! quelle fraîcheur on respire!  
 Plongé dans le sein de Téthys  
 Le soleil a cédé l'empire  
 A la pâle reine des nuits.  
 Le sein des fleurs demi fermées  
 S'ouvre, et de vapeurs embaumées  
 En ce moment remplit les airs;  
 Et du soir la brise légère  
 Des plus doux parfums de la terre  
 A son tour embaume les mers.

Quels chants sur ces flots retentissent!  
 Quels chants éclatent sur ces bords!  
 De ces deux concerts qui s'unissent  
 L'écho prolonge les accords.  
 N'osant se fier aux étoiles,  
 Le pêcheur, repliant ses voiles,  
 Salue, en chantant, son séjour;  
 Tandis qu'une folle jeunesse  
 Pousse au ciel des cris d'allégresse,  
 Et fête son heureux retour.

Mais déjà l'ombre plus épaisse  
 Tombe, et brunit les vastes mers,  
 Le bord s'efface, le bruit cesse,  
 Le silence occupe les airs.  
 C'est l'heure où la Mélancolie  
 S'assied, pensive et recueillie,  
 Aux bords silencieux des mers,  
 Et, méditant sur les ruines,  
 Contemple au penchant des collines  
 Ces palais, ces temples déserts.

Oh! de la liberté vicille et sainte patrie,  
 Terre autrefois féconde en sublimes vertus,  
 Sous d'indignes Césars maintenant asservie,  
 Ton empire est tombé, tes héros ne sont plus!

Mais dans ton sein l'âme agrandie  
 Croit sur leurs monuments respirer leur génie,  
 Comme on respire encor dans un temple aboli  
 La majesté du dieu dont il était rempli.  
 Mais n'interrogeons pas vos cendres généreuses,  
 Vieux Romains, fiers Catons, mânes des deux Brutus;  
 Allons redemander à ces murs abattus  
 Des souvenirs plus doux, des ombres plus heureuses.

Horace dans ce frais séjour,  
 Dans une retraite embellie  
 Par les plaisirs et le génie,  
 Fuyait les pompes de la cour;  
 Properce y visitait Cynthie,  
 Et sous les regards de Délie  
 Tibulle y modulait les soupirs de l'amour;  
 Plus loin; voici l'asile où vint chanter le Tasse,  
 Quand, victime à la fois du génie et du sort,  
 Errant dans l'univers, sans refuge et sans port,  
 La pitié recueillit son illustre disgrâce.  
 Non loin des mêmes bords, plus tard il vint mourir;  
 La gloire l'appelait, il succomba;  
 La palme qui l'attend devant lui semble fuir,  
 Et son laurier tardif n'ombrage que sa tombe.

Colline de Baya, poétique séjour,  
 Voluptueux vallon qu'habita tour à tour

Tout ce qui fut grand dans le monde,  
 Tu ne retentis plus de gloire ni d'amour,  
 Pas une voix qui me réponde,  
 Que le cri plaintif de cette onde,  
 Où l'écho réveillé des débris d'alentour!

Ainsi tout change, ainsi tout passe;  
 Ainsi nous-mêmes nous passons,  
 Hélas! sans laisser plus de trace  
 Que cette glace où nous glissons  
 Sur cette mer où tout s'efface!

DE LAMARTINE, *Nouvelles Médit. poétiq.*

## DISCOURS

ET

## MORCEAUX ORATOIRES.

Que, dans tous vos discours, la passion émue  
 Aille chercher le cœur, l'échauffe, le remue.

BOILEAU, *Art. poét.*, chant. III.

## ÉLOQUENCE POÉTIQUE.

### PRÉCEPTES DU GENRE.

C'est en poésie que l'éloquence est une enchanteresse, et l'enchantement qu'elle opère, c'est l'illusion et l'intérêt. Ailleurs elle ne cherche à plaire, à émouvoir, que pour persuader; ici, le plus souvent elle ne persuade qu'afin de plaire et d'émouvoir. A cela près, ses moyens sont les mêmes et du côté de l'illusion, et du côté de l'intérêt. La poésie n'est que l'éloquence dans toute sa force et avec tous ses charmes. Voyez, dans l'*Iliade*, la harangue de Priam aux pieds d'Achille; dans l'*Énéide*, celle de Sinon; dans Ovide, celle d'Ajax et d'Ulysse; dans Milton, celle de Satan; dans Corneille, les scènes d'Auguste et de Cinna; dans Racine, les discours de Burrhus et de Narcisse au jeune Néron; dans la *Henriade*,

la harangue de Potier aux Etats, etc. C'est tour à tour le langage de Démosthène, de Cicéron, de Massillon, de Bossuet, à quelques hardiesses près, que la poésie autorise, et que l'éloquence elle-même se permet quelquefois.

L'éloquence du poète est l'éloquence exquise de l'orateur appliquée à des sujets intéressants, féconds, sublimes, et les divers genres d'éloquence que les rhéteurs ont distingués, le délibératif, le démonstratif, le judiciaire, sont du ressort de l'art poétique comme de l'art oratoire; mais les poètes ont soin de choisir de grandes causes à discuter, de grands intérêts à débattre. Auguste doit-il abdiquer ou garder l'empire du monde? Ptolémée doit-il accorder ou refuser un asile à Pompée; et, s'il le reçoit, doit-il le défendre, doit-il le livrer à César vivant ou mort? Voilà de quoi il s'agit dans les délibérations de Corneille. Il n'est point de spectateur dont l'âme ne reste comme suspendue, tandis que de tels intérêts sont balancés et discutés avec chaleur. Ce qui rend encore plus théâtrales ces sortes de délibérations, c'est lorsque la cause publique se joint à l'intérêt capital d'un personnage intéressant, dont le sort dépend de ce qu'on va résoudre; car il faut bien se souvenir que l'intérêt individuel d'homme à homme est le seul qui nous touche vivement. Les termes collectifs de peuple, d'armée, de république, ne nous présentent que des idées vagues; Rome, Carthage, la Grèce, la Phrygie, ne nous intéressent que par l'entremise des personnages dont le destin dépend du leur.

Quelquefois aussi celui qui parle ne veut que répandre et soulager son cœur. Par exemple, lorsqu'Andromaque fait à Céphise le tableau du massacre de Troie, ou qu'elle lui retrace les adieux d'Hector, son dessein n'est

pas de l'instruire, de la persuader, de l'émouvoir: elle n'attend, ne veut rien d'elle. C'est un cœur déchiré qui gémit, et qui, trop plein de sa douleur, ne demande qu'à l'épancher. Rien de plus naturel, rien de plus favorable au développement des passions.

Plus la passion tient de la faiblesse, plus il lui est nécessaire de se répandre au dehors: l'amour a plus de confidants que la haine et que l'ambition; celles-ci supposent dans l'âme une force qui lui sert à les renfermer. Achille, indigné contre Agamemnon, se retire seul sur le rivage de la mer; s'il avait aimé Briséis, il aurait eu besoin de Patrocle.

On a reproché à notre scène tragique d'avoir trop de discours et trop peu d'action: ce reproche bien entendu peut être juste. Nos poètes se sont engagés quelquefois dans des analyses de sentiments aussi froides que superflues; mais si le cœur ne s'épanche que parce qu'il est trop plein de sa passion, et lorsque la violence de ses mouvements ne lui permet pas de les retenir, l'effusion n'en sera jamais ni froide, ni languissante. La passion porte avec elle, dans ses mouvements tumultueux, de quoi varier ceux du style; et si le poète est bien pénétré de ses situations, s'il se laisse guider par la nature, au lieu de vouloir la conduire à son gré, il placera ces mouvements où la nature les sollicite; et, laissant couler les sentiments à pleine source, il en saura prévenir à propos l'épuisement et la langueur.

La douleur est de toutes les passions la plus éloquente; ou plutôt c'est elle qui rend éloquantes toutes les autres passions, et qui attendrit et rend pathétique toute espèce de caractère: douce et tendre, sombre et terrible, plaintive et déchirante, furieuse et atroce, elle prend

toutes les couleurs. Du haut de la tribune et du haut de la chaire, elle remue tout un peuple; du théâtre, où elle domine, elle trouble tous les esprits, elle transperce tous les cœurs. Celui qui sait la mettre en scène et faire entendre ses accents, n'a pas besoin d'autre langage. Ce n'est pourtant pas ce que j'appelle l'éloquence de la douleur. Cette éloquence pure et sublime est celle que Sophocle, Euripide, Virgile, Ovide, Racine et Voltaire ont possédée à un si haut point. Je nomme Ovide, parce qu'il est souvent aussi naturel et aussi pénétrant que tous ces grands poètes. Voyez dans ses *Métamorphoses* (fable de *Polyxène*) avec quelles gradations ces trois grands caractères de douleur sont exprimés.

*Polixène, au moment d'être immolée aux mânes d'Achille:*

*Utque Neoptolemum stantem, ferrumque tenentem,  
Utque suo vidit figentem lumina vultu:  
Utere jam dudum generoso sanguine, dixit;  
Nulla mora est, etc.*

Tel est le langage de la douleur noble et tranquille d'autant plus touchante qu'elle est plus douce; et c'est le caractère que Cicéron lui donne dans la bouche de Milon.

*Hécube, en se précipitant sur le corps sanglant de sa fille:*

*Nata, tuæ (quid enim superest?) dolor ultime matris,  
Nata, jaces, etc.*

Il semble impossible de réunir dans la douleur plus de traits déchirants; et cette image du malheur le plus accablant n'est rien encore en comparaison de ce qui va suivre.

*Hécube, après avoir reconnu le corps de son fils Polydore percé de coups et flottant sur les eaux.*

*Troades exclamant: Obmutuit illa dolore;  
Et pariter vocem lacrymasque introrsus abortas,  
Devorat ipse dolor, etc.*

L'antiquité n'a rien, à mon avis, de plus éloquent que ces trois scènes de douleur; et j'ai cru devoir les donner pour modèles d'éloquence poétique.

MARMONTEL, *Éléments de littérature*, t. II.

#### IMPRÉCATIONS DE CAMILLE.

Rome, l'unique objet de mon ressentiment!  
Rome à qui vient ton bras d'immoler mon amant!  
Rome qui t'a vu naître, et que ton cœur adore!  
Rome en fin que je hais, parce qu'elle t'honore!  
Puissent tous ses voisins, ensemble conjurés,  
Saper ses fondements encor mal assurés!  
Et, si ce n'est assez de toute l'Italie,  
Que l'Orient contre elle à l'Occident s'allie;  
Que cent peuples, unis des bouts de l'univers,  
Passent, pour la détruire, et les monts et les mers;  
Qu'elle-même sur soi renverse ses murailles,  
Et de ses propres mains déchire ses entrailles:  
Que le courroux du ciel, allumé par mes vœux,  
Fasse pleuvoir sur elle un déluge de feux!  
Puissé-je de mes yeux y voir tomber la foudre,  
Voir ses maisons en cendre, et ses lauriers en poudre,  
Voir le dernier Romain à son dernier soupir,  
Moi seule en être cause, et mourir de plaisir!

CORNÉILLE, *Les Horaces*, act. IV, sc. V.

DÉSÉSPoir DE DIDON, ET SES IMPRÉCATIONS CONTRE  
ÉNÉE.

..... Ah! barbare! ah! perfide!  
Le voilà ce héros dont le ciel est le guide,  
Ce guerrier magnanime, et ce mortel pieux  
Qui sauve de la flamme et son père et ses dieux!  
Le parjure abusait de ma faiblesse extrême;  
Et la gloire n'est point à trahir ce qu'on aime.  
Du sang dont il naquit j'ai dû me défier,  
Et de Laomédon connaître l'héritier.  
Cruel, tu t'applaudis de ce triomphe insigne;  
De tes lâches aïeux, va, tu n'es que trop digne.  
Mais tu me fuis en vain, mon ombre te suivra.  
Tremble, ingrat; je mourrai, mais ma haine vivra.  
Tu vas fonder le trône où le destin t'appelle;  
Et moi je te déclare une guerre immortelle.  
Mon peuple héritera de ma haine pour toi:  
Le tien doit hériter de ton horreur pour moi.  
Que ces peuples rivaux, sur la terre et sur l'onde,  
De leurs divisions épouvantent le monde!  
Que pour mieux se détruire ils franchissent les mers;  
Qu'ils ne puissent ensemble habiter l'univers;  
Qu'une égale fureur sans cesse les dévore,  
Qu'après s'être assouvie elle renaisse encore;  
Qu'ils violent entre eux et la foi des traités,  
Et les droits les plus saints et les plus respectés!  
Qu'excités par mes cris, les enfants de Carthage  
Jurent dès le berceau de venger mon outrage;  
Et puissent en mourant mes derniers successeurs  
Sur tes derniers neveux être encore mes vengeurs!

LE FRANC DE ROMÉIENNAÏT, *Didon*, sc. dernière.

DÉSÉSPoir DE MÉDÉE.

Où suis-je, malheureuse? où porté-je mes pas?  
Qu'ai-je vu? qu'ai-je ouï? je ne me connais pas.  
Furieuse, je cours, et doute si je veille.  
Quel bruit, quels chants d'hymen ont frappé mon oreille?  
Corinthe retentit de cris et de concerts,  
Ses autels sont parés, ses temples sont ouverts;  
Tout à l'envi prépare une odieuse pompe,  
Tout vante ma rivale et l'ingrat qui me trompe.  
Jason, honteusement me chasse de son lit!  
Jason, il est donc vrai, jusque-là me trahit,  
Il m'ôte tout espoir! épouse infortunée!  
Que dis-je, épouse? hélas! pour nous plus d'hyménée!  
L'ingrat en rompt les nœuds.... Dieux justes, dieux ven-  
De la foi conjugale augustes protecteurs, (geurs,  
Garants de ses serments, témoins de ses parjures,  
Punissez son forfait, et vengez nos injures!  
Toi surtout, ô Soleil! j'implore ton secours!  
Toi qui donnas naissance à l'auteur de mes jours;  
Tu vois, du haut des cieux, l'affront qu'on me destine,  
Et Corinthe jouit de ta clarté divine!  
Retourne sur tes pas, et dans l'obscurité  
Plonge tout l'univers privé de ta clarté;  
Ou plutôt donne-moi tes chevaux à conduire,  
En poudre dans ces lieux je saurai tout réduire;  
Je tomberai sur l'isthme avec ton char brûlant;  
J'abîmerai Corinthe et son peuple insolent;  
J'écraserai ses rois, et ma fureur barbare  
Unira les deux mers que Corinthe sépare.



Mais où vont mes transports! est-ce donc dans les cieux  
 Que j'espère trouver du secours et des dieux!  
 Dêités de Médée, affreuses Euménides,  
 Venez laver ma honte et me servir de guides,  
 Armons-nous, de notre art déployons la noirceur,  
 Que toute pitié meure et s'éteigne en mon cœur.  
 Que de sang altéré, que de meurtres avide,  
 A l'isthme il fasse voir ce qu'a vu la Colchide.  
 Que dis-je! de bien loin surpassons ces forfaits;  
 De ma tendre jeunesse ils furent les essais.  
 J'étais et faible et simple, et de plus innocente;  
 L'amour seul animait ma main encor tremblante.  
 La haine avec l'amour, le courroux, la douleur,  
 M'embrasent à présent d'une juste fureur.  
 Que n'enfantera point cette fureur barbare?  
 Le crime nous unit, il faut qu'il nous sépare.

LONGEPIERRE, *Médée*, act. II.

MÉDÉE INVOQUE LES FURIES ET LES DIVINITÉS  
 INFERNALES.

Ministres rigoureux de mon courroux fatal,  
 Redoutables tyrans de l'empire infernal,  
 Dieux, ô terribles dieux du trépas et des ombres;  
 Et vous, peuple cruel de ces royaumes sombres,  
 Noirs enfants de la nuit, mânes infortunés,  
 Criminels sans relâche à souffrir condamnés,  
 Barbare Tisiphone, implacable Mégère,  
 Nuit, Discorde, Fureur, Parques, Monstres, Cerbère,  
 Reconnaissez ma voix, et servez mon courroux!  
 Dieux cruels! dieux vengeurs! je vous évoque tous.

Venez semer ici l'horreur et les alarmes;  
 Venez remplir ces lieux et de sang et de larmes.  
 Rassemblez, déchainez tous vos tourments divers;  
 Et, s'il se peut, ici transportez les enfers....  
 On m'exauce: le ciel se couvre de ténèbres,  
 L'air retentit au loin de hurlements funèbres.  
 Tout redouble en ces lieux le silence et l'horreur;  
 Tout répand dans mon âme une affreuse terreur.  
 Ce palais va tomber, la terre mugit, s'ouvre:  
 Son sein vomit des feux, et l'enfer se découvre.  
 Quel est ce criminel qui cherche à se cacher?  
 Je reconnais Sisyphe à ce fatal rocher.  
 Témoin des maux cruels qu'on prépare à sa race,  
 Il se cache de honte, et pleure sa disgrâce:  
 Son désespoir commence à soulager le mien.  
 Le crime de ta race est plus noir que le tien,  
 Audacieux Sisyphe, et le roi du Tartare  
 Ne saurait vous trouver de peine assez barbare.

Mais quels fantômes vains sortent de toutes parts?  
 Que de spectres affreux s'offrent à mes regards?  
 Quelle ombre vient à moi? que vois-je? c'est mon père!  
 Quel coup a pu sitôt lui ravir la lumière?  
 Chère ombre, apprends-le-moi. Ma fuite et ma fureur,  
 Hélas! l'ont fait sans doute expirer de douleur:  
 Tends-moi les bras du moins.... Mais quelle ombre san-  
 Se jette entre nous deux, terrible et menaçante? (glante  
 De blessures, de sang, couvert, défiguré,  
 Ce spectre furieux paraît tout déchiré.  
 C'est mon frère; oui, c'est lui, je le connais à peine.  
 Ah! pardonne, chère ombre, à ma rage inhumaine;  
 Pardonne, l'amour seul a causé ma fureur:  
 Il fut ton assassin, il sera ton vengeur,

Et saura t'immoler de si grandes victimes,  
 Qu'il obtiendra de toi le pardon de ses crimes.  
 Le sang... tout disparaît; tout fuit devant mes yeux;  
 Tisiphone avec moi reste seule en ces lieux...  
 Noire fille du Styx, furie impitoyable,  
 Ah! cesse d'attiser mon courroux effroyable;  
 Calme de tes serpents les affreux sifflements;  
 Tu ne peux ajouter à mes ressentiments;  
 Ne songe qu'à servir une fureur si grande:  
 Hécate le désire, et je te le commande.  
 Nuit, Styx, Hécate, Enfers, terribles déités;  
 J'ordonne. Obéissez, sourdes divinités!  
 Le charme a réussi, poursuivons ma vengeance.

LE MÊME, *Ibid.*

LE GRAND-PRETRÉ JOAD AU JEUNE ROI JOAS, CONTRE  
 LES DANGERS DE LA FLATTERIE.

O mon fils, de ce nom j'ose encor vous nommer,  
 Souffrez cette tendresse et pardonnez aux larmes  
 Que m'arrachent pour vous de trop justes alarmes.  
 Loin du trône nourri, de ce fatal honneur,  
 Hélas! vous ignorez le charme empoisonneur;  
 De l'absolu pouvoir vous ignorez l'ivresse,  
 Et des lâches flatteurs la voix enchanteresse;  
 Bientôt ils vous diront que les plus saintes lois,  
 Maîtresses d'un vil peuple, obéissent aux rois;  
 Qu'un roi n'a d'autre frein que sa volonté même,  
 Qu'il doit immoler tout à sa grandeur suprême;  
 Qu'aux larmes, au travail le peuple est condamné,  
 Et d'un sceptre de fer veut être gouverné;

Que, s'il n'est opprimé, tôt ou tard il opprime.  
 Ainsi, de piège en piège, et d'abîme en abîme,  
 Corrompant de vos mœurs l'aimable pureté  
 Ils vous feront enfin haïr la vérité;  
 Vous peindront la vertu sous une affreuse image;  
 Hélas! ils ont des rois égaré le plus sage!  
 Promettez sur ce livre, et devant ces témoins,  
 Que Dieu sera toujours le premier de vos soins;  
 Que, sévère aux méchants, et des bons le refuge,  
 Entre le pauvre et vous, vous prendrez Dieu pour juge  
 Vous souvenant, mon fils, que, caché sous le lin,  
 Comme eux vous fûtes pauvre, et comme eux orphelin.

RACINE, *Athalie*, acte IV, sc. III.

LUSIGNAN A SA FILLE, POUR LA RAMENER A LA RELI-  
 GION DE SES PERES.

Mon Dieu, j'ai combattu soixante ans pour ta gloire,  
 J'ai vu tomber ton temple, et périr ta mémoire;  
 Dans un cachot affreux abandonné vingt ans,  
 Mes larmes t'imploreraient pour mes tristes enfants;  
 Et, lorsque ma famille est par toi réunie,  
 Quand je trouve une fille, elle est ton ennemie.  
 Je suis bien malheureux!.... C'est ton père, c'est moi,  
 C'est ma seule prison qui t'a ravi ta foi.  
 Ma fille, tendre objet de mes dernières peines,  
 Songe au moins, songe au sang qui coule dans tes veines,  
 C'est le sang de vingt rois, tous chrétiens comme moi,  
 C'est le sang des héros, défenseurs de ma loi;  
 C'est le sang des martyrs. O fille encor trop chère!

Connais-tu ton destin? Sais-tu quelle est ta mère?  
 Sais-tu bien qu'à l'instant que son flanc mit au jour  
 Ce triste et dernier fruit d'un malheureux amour,  
 Je la vis massacrer par la main forcenée,  
 Par la main des brigands à qui tu t'es donnée?  
 Tes frères, ces martyrs égorgés à mes yeux,  
 T'ouvrent leurs bras sanglants tendus du haut des cieux.  
 Ton Dieu que tu trahis, ton Dieu que tu blasphèmes,  
 Pour toi, pour l'univers, est mort en ces lieux mêmes;  
 En ces lieux où mon bras le servit tant de fois,  
 En ces lieux où son sang te parle par ma voix.  
 Vois ces murs, vois ce temple, envahis par tes maîtres;  
 Tout annonce le Dieu qu'ont vengé tes ancêtres.  
 Tourne les yeux: sa tombe est près de ce palais;  
 C'est ici la montagne où, lavant nos forfaits,  
 Il voulut expirer sous les coups de l'impie;  
 C'est là que de la tombe il rappela sa vie.  
 Tu ne saurais marcher dans cet auguste lieu,  
 Tu n'y peux faire un pas sans y trouver ton Dieu;  
 Et tu n'y peux rester sans renier ton père,  
 Ton honneur qui te parle et ton Dieu qui t'éclaire.  
 Je te vois dans mes bras et pleurer et gémir,  
 Sur ton front pâissant Dieu met le repentir;  
 Je vois la vérité dans ton cœur descendue,  
 Je retrouve ma fille après l'avoir perdue;  
 Et je reprends ma gloire et ma félicité,  
 En déroband mon sang à l'infidélité.

VOLTAIRE, *Zaïre*, acte II, sc. III.

ACHILLE BRAVE L'ORACLE QUI MENACE SA TÊTE ET  
 PRÉFÈRE LA GLOIRE A LA VIE.

Moi, je m'arrêterais à de vaines menaces,  
 Et je fuirais l'honneur qui m'attend sur vos traces?  
 Les Parques, à ma mère, il est vrai, l'ont prédit,  
 Lorsqu'un époux mortel fut reçu dans son lit:  
 Je puis choisir, dit-on, ou beaucoup d'ans sans gloire,  
 Ou peu de jours suivis d'une longue mémoire.

Mais puisqu'il faut enfin que j'arrive au tombeau,  
 Voudrais-je, de la terre inutile fardeau,  
 Trop avare d'un sang reçu d'une déesse,  
 Attendre chez mon père une obscure vieillesse;  
 Et, toujours de la gloire évitant le sentier,  
 Ne laisser aucun nom et mourir tout entier?  
 Ah! ne nous formons point ces indignes obstacles;  
 L'honneur parle, il suffit; ce sont là nos oracles.  
 Les dieux sont de nos jours les maîtres souverains;  
 Mais, seigneur, notre gloire est dans nos propres mains,  
 Pourquoi nous tourmenter de leurs ordres suprêmes?  
 Ne songeons qu'à nous rendre immortels comme eux—  
 Et, laissant faire au sort courons où la valeur (mêmes,  
 Nous promet un destin aussi grand que le leur;  
 C'est à Troie, et j'y cours; et, quoi qu'on me prédise,  
 Je ne demande aux dieux qu'un vent qui m'y conduise;  
 Et, quand moi seul enfin il faudrait l'assiéger,  
 Patrocle et moi, seigneur, nous irons vous venger.

LE MÊME, *Iphigénie*, act. I, sc. II.

## TROUBLE ET REMORDS DE CLYTEMNESTRE.

..... L'aspect de mes enfants  
 Dans mon cœur éperdu redouble mes tourments.  
 Hymen, fatal hymen, crime long-temps prospère,  
 Nœuds sanglants qu'ont formés le meurtre et l'adultère,  
 Pompe jadis trop chère à mes vœux égarés,  
 Quel est donc cet effroi dont vous me pénétrez ?  
 Mon bonheur est détruit, l'ivresse est dissipée ;  
 Une horrible lumière en ces lieux m'a frappée.  
 Qu'Egisthe est avenglé, puisqu'il se croit heureux,  
 Tranquille il me conduit à ces funèbres yeux ;  
 Il triomphe, et je sens succomber mon courage.  
 Pour la première fois je redoute un présage :  
 Je crains Argos, Electre, et ses lugubres cris,  
 La Grèce, mes sujets, mon fils, mon propre fils.  
 Ah ! quelle destinée, et quel affreux supplice  
 De former de son sang ce qu'il faut qu'on hâisse ;  
 De n'oser prononcer, sans des troubles cruels,  
 Les noms les plus sacrés, les plus chers aux mortels !  
 Je chassai de mon cœur la nature outragée ;  
 Je tremble au nom d'un fils : la nature est vengée.

VOLTAIRE, *Oreste*, act. I, sc. IV.

## REMORDS DE PHÈDRE.

Misérable ! et je vis, et je soutiens la vue  
 De ce sacré Soleil dont je suis descendue !  
 J'ai pour aïeul le père et le maître des dieux ;  
 Le ciel, tout l'univers est plein de mes aïeux.

Où me cacher ? fuyons dans la nuit infernale.  
 Mais, que dis-je ? mon père y tient l'urne fatale.  
 Le sort, dit-on, l'a mise en ses sévères mains ;  
 Minos juge aux enfers tous les pâles humains.  
 Ah ! combien frémissa son ombre épouvantée,  
 Contrainte d'avouer tant de forfaits divers,  
 Et des crimes peut-être inconnus aux enfers !  
 Que diras-tu, mon père, à ce spectacle horrible ?  
 Je crois voir de tes mains tomber l'urne terrible :  
 Je crois te voir, cherchant un supplice nouveau,  
 Toi-même de ton sang devenir le bourreau.  
 Pardonne ! un dieu cruel a perdu ta famille ;  
 Reconnais sa vengeance aux fureurs de ta fille.  
 Hélas ! du crime affreux dont la honte me suit,  
 Jamais mon triste cœur n'a recueilli le fruit.  
 Jusqu'au dernier soupir de malheurs poursuivie,  
 Je rends dans les tourments une inutile vie.

RACINE, *Phèdre*, act. IV, sc. VI.

ORESTE A PYLADE, RÉSOLU DE DONNER SA VIE POUR  
SON AMI.

..... Et c'est là me chérir !  
 Dis-moi, qui de nous deux doit en ces lieux périr ?  
 Consulte l'amitié par mes crimes flétrie.  
 Ai-je quitté pour toi le trône et ma patrie ?  
 L'horreur de tes forfaits, ta rage et tes remords  
 T'ont-ils ici conduit à travers mille morts ?  
 Parricide vengeur du meurtre de ton père,  
 Ton bras dégoutte-t-il du meurtre de ta mère ?  
 Vois-tu des traits de sang, et des spectres dans l'air,

Au jour que font éclore et la foudre et l'éclair?  
 Vois-tu fuir devant toi la terre épouvantée,  
 Marcher à tes côtés ta mère ensanglantée?  
 Vois-tu d'affreux serpents de ton front s'élançer,  
 Et de leurs longs replis te ceindre et te presser?...  
 Le seul trépas est-il ta dernière ressource?  
 Lui seul de tant d'horreurs peut-il combler la source?  
 Tu m'aimes! et tu veux qu'en cet horrible état,  
 Qu'écrasé sous le poids de mon noir attentat,  
 Fuyant le coup fatal que ma fureur implore,  
 Je recherche le jour que je souille et j'abhorre!  
 Proscrit, désespéré, sans asile, sans dieux,  
 Misérable partout, et partout odieux,  
 Tu m'aimes! et tu veux, ô comble de l'outrage!  
 Tu veux dans ton ardeur, ou plutôt dans ta rage,  
 Que je me souille encor du plus noir des forfaits,  
 Pour racheter mes maux et payer tes bienfaits!  
 Tu veux que, redoublant l'excès de mes alarmes,  
 Afin de t'épargner quelques frivoles larmes,  
 Déjà de la nature exécration bourreau,  
 Au sein de l'amitié je plonge le couteau!  
 Ah! barbare, peux-tu jusque-là méconnaître  
 L'âme de ton ami, le sang qui l'a fait naître?  
 Avec quels traits affreux dans ton cœur me peins-tu?  
 Pour être criminel, me crois-tu sans vertu?

LA TOUCHE, *Iphigénie en Tauride*, act. III, sc. v.

#### LE PAYSAN DU DANUBE AU SÉNAT ROMAIN.

Romains, et vous, sénat assis pour m'écouter,  
 Je supplie, avant tout, les dieux de m'assister:

Veillent les Immortels, conducteurs de ma langue,  
 Que je ne dise rien qui doive être repris!  
 Sans leur aide, il ne peut entrer dans les esprits  
 Que tout mal et toute injustice;  
 Faute d'y recourir, on viole leurs lois.  
 Témoin nous, que punit la romaine avarice:  
 Rome est, par nos forfaits plus que par ses exploits,  
 L'instrument de notre supplice.  
 Craignez, Romains, craignez que le ciel quelque jour  
 Ne transporte chez vous les pleurs et la misère;  
 Et, mettant en nos mains, par un juste retour,  
 Les armes dont se sert sa vengeance sévère,  
 Il ne vous fasse en sa colère  
 Nos esclaves à votre tour.  
 Et pourquoi sommes-nous les vôtres? qu'on me die  
 En quoi vous valez mieux que cent peuples divers?  
 Quel droit vous a rendus maîtres de l'univers?  
 Pourquoi venir troubler une innocente vie?  
 Nous cultivions en paix d'heureux champs, et nos mains  
 Étaient propres aux arts ainsi qu'au labourage.  
 Qu'avez-vous appris aux Germains?  
 Ils ont l'adresse et le courage:  
 S'ils avaient eu l'avidité,  
 Comme vous, et la violence,  
 Peut-être en votre place ils auraient la puissance,  
 Et sauraient en user sans inhumanité.  
 Celle que vos prêteurs ont sur nous exercée,  
 N'entre qu'à peine en la pensée.  
 La majesté de vos autels  
 Elle-même en est offensée:  
 Car sachez que les Immortels  
 Ont les regards sur nous. Grâce à vos exemples,

Ils n'ont devant les yeux que des objets d'horreur,  
 De mépris d'eux et de leurs temples,  
 D'avarice qui va jusques à la fureur.  
 Rien ne suffit aux gens qui nous viennent de Rome;  
 La terre et le travail de l'homme  
 Font, pour les assouvir, des efforts superflus.  
 Retirez-les: on ne veut plus  
 Cultiver pour eux les campagnes.  
 Nous quittons les cités, nous fuions aux montagnes:  
 Nous laissons nos chères compagnes.  
 Nous ne conversons plus qu'avec des ours affreux,  
 Découragés de mettre au jour des malheureux,  
 Et de peupler pour Rome un pays qu'elle opprime;  
 Quant à nos enfants déjà nés,  
 Nous souhaitons de voir leurs jours bientôt bornés:  
 Vos préteurs au malheur nous font joindre le crime:  
 Retirez-les; ils ne nous apprendront  
 Que la mollesse et que le vice:  
 Les Germains comme eux deviendront  
 Gens de rapine et d'avarice.  
 C'est tout ce que j'ai vu dans Rome à mon abord.  
 N'a-t-on point de présents à faire,  
 Point de pourpre à donner, c'est en vain qu'on espère  
 Quelque refuge aux lois; encor leur ministère  
 A-t-il mille longueurs: Ce discours un peu fort  
 Doit commencer à vous déplaire:  
 Je finis; punissez de mort  
 Une plainte un peu trop sincère.

LA FONTAINE, *Fable VII, liv. XI.*

## FUREURS D'ORESTE.

Effroyable ascendant d'un pouvoir ennemi!  
 J'ai donc assassiné ma mère et mon ami!  
 Ciel exterminateur, anéantis mon être,  
 Anéantis le jour, le lieu qui m'a vu naître....  
 Mais quel vide effrayant se forme sous mes pas!....  
 Grâce au ciel, je vois les gouffres du trépas....  
 Dans leur profonde nuit couvrons mon crime!  
 Mais quel spectre se ment au fond de cet abîme!....  
 C'est ma mère, grands dieux!... Fuyons.... Mais la voici...  
 Égisthe l'accompagne.... Et toi, Pylade, aussi?  
 Comme eux tu me poursuis! toi, mon dieu tutélaire,  
 Tu sers de mes bourreaux l'implacable colère!  
 L'ami qui me restait devient mon assassin!  
 Il s'arme de serpents, il les jette en mon sein!  
 Ciel! où fuirai-je? Arrête, ombre chère et terrible....  
 Vois mes remords, mes pleurs, mon désespoir horrible....  
 Ah! je succombe....

(*Il tombe dans les bras de Pylade.*)

LA TOUCHE, *Iphigénie en Tauride, sc. dern.*

SÉMIRAMIS FAIT CONNAÎTRE AUX GRANDS ET AU PEUPLE  
LE HÉROS QU'ELLE CHOISIT POUR ÉPOUX.

Si la terre, quinze ans de ma gloire occupée,  
 Révéra dans ma main le sceptre avec l'épée,  
 Dans cette même main, qu'un usage jaloux  
 Destinait au fuseau sous les lois d'un époux;  
 Si j'ai, de mes sujets surpassant l'espérance,  
 De cet empire heureux porté le poids immense,  
 Je vais le partager, pour mieux le maintenir,

Pour étendre sa gloire aux siècles à venir,  
 Pour obéir aux dieux, dont l'ordre irrévocable  
 Fléchit ce cœur altier si long-temps indomptable.

Ils m'ont ôté mon fils: puissent-ils m'en donner  
 Qui, dignes de me suivre et de vous gouverner,  
 Marchant dans les sentiers que fraya mon courage,  
 Des grandeurs de mon règne éternisent l'ouvrage!  
 J'ai pu choisir, sans doute, entre des souverains;  
 Mais ceux dont les États entourent mes confins,  
 Ou sont mes ennemis, ou sont mes tributaires.  
 Mon sceptre n'est point fait pour des mains étrangères,  
 Et mes premiers sujets sont plus grands à mes yeux  
 Que tous ces rois vaincus, par moi-même, ou par eux.

Bélus naquit sujet; s'il eut le diadème,  
 Il le dut à ce peuple, il le dut à lui-même.  
 J'ai par les mêmes droits le sceptre que je tiens.  
 Maîtresse d'un État plus vaste que les siens,  
 J'ai rangé sous vos lois vingt peuples de l'aurore,  
 Qu'au siècle de Bélus on ignorait encore.  
 Tout ce qu'il entreprit, je le sus achever:  
 Ce qui fonde un État le peut seul conserver.  
 Il vous faut un héros digne d'un tel empire,  
 Digne de tels sujets, et, si j'ose le dire,  
 Digne de cette main qui va le couronner,  
 Et du cœur indompté que je vais lui donner.  
 J'ai consulté les lois, les maîtres du tonnerre,  
 L'intérêt de l'État, l'intérêt de la terre;  
 Je fais le bien du monde en nommant un époux.  
 Adorez le héros qui va régner sur vous;  
 Voyez revivre en lui les princes de ma race:  
 Ce héros, cet époux, ce monarque, est Arsace.

VOLTAIRE, *Sémiramis*, act. III. sc. IV.

MELVILLE A LA REINE ÉLISABETH, POUR LA DÉTOURNER  
 DU MEURTRE DE MARIE STUART.

Madame, on vous abuse alors que de Marie  
 On vous fait redouter les complots et la vie;  
 C'est dans sa seule mort qu'est tout votre danger.  
 Vivante, on l'oubliait; morte, on va la venger.  
 Les peuples désormais ne vont plus voir en elle  
 Celle qui menaçait leur croyance nouvelle,  
 Mais une reine esclave au mépris de ses droits,  
 Mais le sang de Henri, la fille de leurs rois.  
 Demain entrez dans Londres, où naguère adorée,  
 Vous traversiez les flots d'une foule enivrée,  
 Au lieu de ces longs cris, de ces regards joyeux,  
 Qui frappaient votre oreille et qui suivaient vos yeux,  
 Vous trouverez partout cette crainte muette,  
 D'un peuple mécontent menaçante interprète,  
 Ce silence glacé, dont, terrible à son tour,  
 Il avertit les rois qu'ils n'ont plus son amour.  
 Vous n'achèverez pas, D'une tache éternelle  
 Vous ne souillerez point une vie aussi belle,  
 Madame; vous craindrez que l'équitable voix,  
 Qui dicte après leur mort le jugement des rois,  
 Rangeant Stuart parmi les injustes victimes,  
 Ne place son trépas sur la liste des crimes.  
 Vous craindrez que la voix de vos accusateurs,  
 Couverte maintenant par le bruit des flatteurs,  
 N'aille un jour, soulevant l'inexorable histoire,  
 Devant son tribunal citer votre mémoire.  
 Vous frémissiez, Je tombe à vos sacrés genoux:  
 Si ce n'est pour Stuart, grâce, grâce pour vous!

P. LE BRUN, *Marie Stuart*, act. IV, sc. II.

MATHAN AVOUE A NABAL SON AMBITION, SES CRIMES  
ET SES REMORDS.

Ami, peux-tu penser que d'un zèle frivole,  
Je me laisse aveugler pour une vaine idole,  
Pour un fragile bois que, malgré mon secours,  
Les vers, sur son autel, consomment tous les jours?  
Né ministre du Dieu qu'en ce temple on adore,  
Peut-être que Mathan le servirait encore,  
Si l'amour des grandeurs, la soif de commander  
Avec son joug étroit pouvaient s'accommoder.

Qu'est-il besoin, Nabal, qu'à tes yeux je rappelle  
De Joad et de moi la fameuse querelle,  
Quand j'osai contre lui disputer l'encensoir,  
Mes brigues, mes combats, mes pleurs, mon désespoir?  
Vaincu par lui, j'entrai dans une autre carrière,  
Et mon âme à la cour s'attacha tout entière.  
J'approchai par degrés de l'oreille des rois,  
Et bientôt en oracle on érigea ma voix.  
J'étudiai leur cœur, je flattai leurs caprices,  
Je leur semai de fleurs le bords des précipices;  
Près de leurs passions rien ne me fut sacré:  
De mesure et de poids je changeais à leur gré.  
Autant que de Joad l'inflexible rudesse  
De leur superbe oreille offensait la mollesse,  
Autant je les charmais par ma dextérité,  
Dérôbant à leurs yeux la triste vérité,  
Prêtant à leurs fureurs des couleurs favorables,  
Et prodigue surtout du sang des misérables.  
Enfin, au dieu nouveau qu'elle avait introduit,  
Par les mains d'Athalie un temple fut construit.

Jérusalem pleura de se voir profanée.  
Des enfants de Lévi la troupe consternée  
En poussa vers le ciel des hurlements affreux.  
Moi seul, donnant l'exemple aux timides Hébreux,  
Déserteur de leur loi, j'approuvai l'entreprise,  
Et par là de Baal méritai la prêtrise.  
Par là je me rendis terrible à mon rival,  
Je ceignis la tiare et marchai son égal.  
Toutefois, je l'avoue, en ce comble de gloire,  
Du Dieu que j'ai quitté l'importune mémoire  
Jette encore en mon âme un reste de terreur;  
Et c'est ce qui redouble et nourrit ma fureur.  
Heureux si, sur son temple achevant ma vengeance,  
Je puis convaincre enfin sa haine d'impuissance;  
Et, parmi les débris, le ravage et les morts,  
A force d'attentats perdre tous mes remords!

RACINE, *Athalie*, act. III, sc. II.

PLAINTES ET RETROCHES DE MARIE STUART A ÉLISABETH.

Par où commencerai-je? Et comment à ma bouche  
Prêterai-je un discours qui vous plaise et vous touche?  
Accorde-moi, mon Dieu, de ne point l'offenser!  
Emousse tous les traits qui pourraient la blesser!  
Toutefois, quand d'un mot mon destin peut dépendre,  
Sans me plaindre de vous, je ne puis me défendre.  
Oui, vous fûtes injuste et cruelle envers moi.  
Seule, sans défiance, en vous mettant ma foi,  
Comme une suppliante enfin, j'étais venue;  
Et vous entre vos mains vous m'avez retenue.  
De tous les souverains blessant la majesté,



Malgré les saintes lois de l'hospitalité,  
 Malgré le droit des gens et la foi réclamée,  
 Dans les murs d'un cachot vous m'avez enfermée.  
 Dépouillée à la fois de toutes mes grandeurs,  
 Sans secours, sans amis, presque sans serviteurs,  
 Au plus vil dénûment dans ma prison réduite,  
 Devant un tribunal, moi reine, on m'a conduite!  
 Enfin, n'en parlons plus: qu'en un profond oubli  
 Tout ce que j'ai souffert demeure enseveli.  
 Je veux en accuser la seule destinée.  
 Contre moi, malgré vous, vous fûtes entraînée;  
 Vous n'êtes pas coupable, et je ne le suis pas;  
 Un esprit de l'abîme, envoyé sur nos pas,  
 A jeté dans nos cœurs cette haine funeste,  
 Et des hommes méchants ont achevé le reste.  
 La démence a du glaive armé contre vos jours  
 Ceux dont on n'avait point invoqué le secours.  
 Tel est le sort des rois: leur haine en maux féconde  
 Enfante la discorde et divise le monde.

J'ai tout dit. C'est à vous, ma sœur, de nous juger.  
 Entre nous maintenant il n'est point d'étranger.  
 Nous nous voyons enfin. Si j'ai pu vous déplaire,  
 Parlez; dites mes torts; je veux vous satisfaire.  
 Ah! que ne m'avez-vous dès l'abord accordé  
 L'entretien par mes vœux si long-temps demandé!  
 Nous n'aurions pas, ma sœur, en ce jour déplorable,  
 Une telle entrevue et dans un lieu semblable.

P. LE BRÛN, *Marie Stuart*, act. II. sc. IV. }

---



---

## DIALOGUES.

---

### DIALOGUE POÉTIQUE.

---

#### PRÉCEPTES DU GENRE.

Le *dialogue* épique ou dramatique a pour objet une action; le *dialogue* philosophique a pour objet une vérité. Ceux des *dialogues* de Platon qui ne font que développer la doctrine de Socrate, sont des *dialogues* philosophiques; ceux qui contiennent son histoire, depuis son apologie jusqu'à sa mort, sont mêlés d'épique et de dramatique.

Il y a une sorte de *dialogue* dramatique où l'on imite une situation plutôt qu'une action de la vie: il commence où l'on veut, dure tant qu'on veut, finit quand on veut; c'est du mouvement sans progression, et par conséquent le moins intéressant de tous les *dialogues*. Telles sont les églogues en général, et particulièrement celles de Virgile, admirables d'ailleurs par la naïveté du sentiment et le coloris des images.

Mais c'est surtout dans la poésie dramatique que le *dialogue* doit tendre à son but. Un personnage qui, dans une situation intéressante, s'arrête à dire de belles choses qui ne vont point au fait, ressemble à une mère qui,

cherchant son fils dans les campagnes, s'amuserait à cueillir des fleurs.

Cette règle, qui n'a point d'exception réelle, en a quelques-unes en apparence; il est des scènes où ce que dit l'un des personnages n'est pas ce qui occupe l'autre. Celui-ci, plein de son objet, ou ne répond point, ou ne répond qu'à son idée. On flatte Armide sur sa beauté, sur sa jeunesse, sur le pouvoir de ses enchantements; rien de tout cela ne dissipe la rêverie où elle est plongée. On lui parle de ses triomphes et des captifs qu'elle a faits: ce mot seul touche à l'endroit sensible de son âme; sa passion se réveille; et rompt le silence:

Je ne triomphe pas du plus vaillant de tous.

Mérope entend, sans l'écouter, tout ce qu'on lui dit de ses prospérités et de sa gloire. Elle avait un fils, elle l'a perdu, elle l'attend; ce sentiment seul l'intéresse:

Quoi, Narbal ne vient point! reverrai-je mon fils?

Il est des situations où l'un des personnages détourne exprès le cours du *dialogue*, soit crainte, ménagement, ou dissimulation: mais alors même le *dialogue* tend à son but, quoiqu'il semble s'en écarter. Toutefois il ne prend ces détours que dans des situations modérées. Quand la passion devient impétueuse et rapide, les replis du *dialogue* ne sont plus dans la nature. Un ruisseau serpente, un torrent se précipite: aussi voit-on quelquefois la passion retenue, comme dans la déclaration de Phèdre, s'efforcer de prendre un détour; mais, tout à coup, rompant sa digue, s'abandonner à son emportement:

Ah! cruel, tu m'as trop entendue;  
Je t'en ai dit assez pour te tirer d'erreur!  
Eh bien! connais donc Phèdre et toute sa fureur.

Une des qualités essentielles du *dialogue*, c'est d'être coupé à propos; hors des situations dont je viens de parler, où le respect, la crainte, la pudeur, retiennent la passion, et lui imposent silence; hors de là, dis-je, le *dialogue* est vicieux, dès que la réplique se fait attendre; défaut que les plus grands maîtres n'ont pas toujours évité. Corneille a donné en même temps l'exemple et la leçon de l'attention qu'on doit à la vérité du *dialogue*. Dans la scène d'Auguste avec Cinna, Auguste va convaincre de trahison et d'ingratitude un jeune homme fier et bouillant, que le seul respect ne saurait contraindre: il a donc fallu préparer le silence de Cinna par l'ordre le plus imposant. Cependant, malgré la loi que lui fait Auguste de tenir sa langue captive, dès qu'il arrive à ce vers:

Cinna, tu t'en souviens, et veux m'assassiner,

Cinna s'échappe, et va répondre: mouvement naturel et vrai, que le grand peintre des passions n'a pas manqué de saisir. C'est ainsi que la réplique doit partir sur le trait qui la sollicite. Les récapitulations ne sont placées que dans les délibérations et les conférences politiques, c'est-à-dire, dans les moments où l'âme doit se posséder.

On peut distinguer, par rapport au *dialogue*, quatre formes de scènes. Dans la première, les interlocuteurs s'abandonnent aux mouvements de leur âme, sans autre motif que de l'épancher; ces scènes-là ne conviennent qu'à la violence de la passion: dans tout autre cas, elles doivent être bannies du théâtre, comme froides et superflues. Dans la seconde, les interlocuteurs ont un dessein commun qu'ils concertent ensemble, ou des secrets intéressants qu'ils se communiquent: telle est la belle scè-

ne d'exposition entre Emilie et Cinna. Cette forme de *dialogue* est froide et lente, à moins qu'elle ne porte sur un intérêt très-pressant. La troisième est celle où l'un des interlocuteurs a un projet ou des sentiments qu'il veut inspirer à l'autre : telle est la scène de Nérestan avec Zaïre. Comme l'un des personnages n'y est que passif, le *dialogue* ne saurait être ni rapide ni varié ; et ces sortes de scènes ont besoin de beaucoup d'éloquence. Dans la quatrième, les interlocuteurs ont des vues, des sentiments ou des passions qui se combattent, et c'est la forme la plus favorable au théâtre. Mais il arrive souvent que tous les personnages ne se livrent pas, quoiqu'ils soient tous en action, et alors la scène demande d'autant plus de force et de chaleur dans le style, qu'elle est moins animée par le *dialogue*. Telle est, dans le sentiment, la scène de Burrhus avec Néron ; dans la véhémence, celle de Palamède avec Oreste et Electre ; dans la politique, celle de Cléopâtre avec ses deux fils ; dans la passion, celle de Phèdre avec Hippolyte. Quelquefois aussi tous les interlocuteurs se livrent au mouvement de leur âme, et combattent à découvert. Voilà, ce semble, la forme de scènes qui doit le plus échauffer l'imagination du poète, et produire le *dialogue* le plus rapide et le plus animé. Cependant, on en voit peu d'exemples, même dans nos meilleurs tragiques, si l'on excepte Corneille, qui a poussé la vivacité, la force et la justesse du *dialogue* au plus haut degré de perfection. L'extrême difficulté de ces belles scènes vient de ce qu'elles supposent à la fois un sujet très-important, des caractères bien contrastés, des sentiments qui se combattent, des intérêts qui se balancent, et assez de ressources dans le poète pour que l'âme des spectateurs soit tour à tour entraî-

née vers l'un et l'autre parti par l'éloquence des répliques. On peut citer pour modèle en ce genre la scène entre Horace et Curiace, celle entre Félix et Pauline ; la conférence de Pompée avec Sertorius ; enfin, plusieurs scènes d'*Héraclius* et du *Cid*, et surtout celle entre Chimène et Rodrigue ; une des plus belles et des plus pathétiques du théâtre.

En général, le désir de briller a beaucoup nui au *dialogue* de nos tragédies ; on ne peut se résoudre à faire interrompre un personnage auquel il reste encore de belles choses à dire.

Dans le comique, Molière est un modèle accompli dans l'art de *dialoguer* comme la nature. On ne voit pas dans toutes ses pièces un seul exemple d'une réplique hors de propos. Mais autant ce maître des comiques s'attachait à la vérité, autant ses successeurs s'en éloignent. La facilité du public à applaudir les tirades et les portraits, a fait de nos scènes de comédie des galeries d'enseignes.

La repartie sur le mot est quelquefois plaisante, mais ce n'est qu'autant qu'elle va au fait. Qu'un valet, pour apaiser son maître qui menace un homme de lui couper le nez, lui dise :

Que feriez-vous, monsieur, du nez d'un marguillier ?

le mot est lui-même une raison. *La lune tout entier* de Jodelet est encore plus comique.

Les écarts du *dialogue* viennent communément de la stérilité du fond de la scène, et d'un vice de constitution dans le sujet. Si la disposition en était telle qu'à chaque scène on partît d'un point pour arriver à un point déterminé, chaque réplique serait à la scène ce que la scè-

ne est à l'acte, un nouveau moyen de nouer ou de dénouer ; mais, dans la distribution primitive, on laisse des intervalles vides d'action : ce sont ces vides qu'on veut remplir ; et de là les excursions et les lenteurs du dialogue.

MARMONTEL, *Éléments de Littérature*, t. II.

ANNE DE BOULEN ET ÉLISABETH SA FILLE.

BOULEN.

Je vais goûter encor quelques moments bien doux :  
Embrasse-moi, ma fille, et viens sur mes genoux.

ELISABETH.

Ma mère, ce matin comme tu m'as laissée !

BOULEN.

Quel souvenir amer revient à ma pensée !

ELISABETH.

Autrefois tu m'aimais, tu ne me quittais pas ;  
Souvent, durant les nuits, je dormais dans tes bras.

BOULEN.

Elle n'aura donc plus une mère auprès d'elle !

ELISABETH.

Pendant toute la nuit vainement je t'appelle.

BOULEN.

Ma fille, à chaque mot, veux-tu me déchirer ?

ELISABETH.

Comme toi, maintenant, je ne fais que pleurer.

BOULEN.

Combien tous tes discours ont de grâce et de charmes !

ELISABETH.

Ma mère....

BOULEN.

Quoi ! sa main veut essuyer mes larmes !

ELISABETH.

Mais d'où vient ta douleur ?

BOULEN.

Tu le sauras un jour....

ELISABETH.

Ne quitteras-tu point ce triste et noir séjour ?

BOULEN.

J'en sortirai ce soir.

ELISABETH.

Ah ! j'en suis bien contente !

BOULEN.

La mort qu'on me prépare est loin de son attente !

(ELISABETH, regardant les chaînes de sa mère.)  
Ce fer est trop pesant ; il doit blesser tes mains.

BOULEN.

Je subirai bientôt de plus cruels destins.

ELISABETH.

Quel est donc le méchant qui peut causer ta peine ?

BOULEN.

Un puissant ennemi m'accable de sa haine ;  
Pour prix de ma tendresse, il a proscrit mes jours.

ELISABETH.

Eh ! que n'appelles-tu mon père à ton secours ?

BOULEN.

Ton père !

ELISABETH.

Il te chérit, il viendra te défendre.

BOULEN.

Lui, tu le crois ?

ELISABETH.

Mon père ! ah ! s'il pouvait m'entendre !  
On fait tout ce qu'il veut.

BOULEN.

Oui ! je le sais trop bien.

ELISABETH.

Allons auprès de lui..... Tu ne me réponds rien !

BOULEN.

Enfant, n'hérite pas du malheur de ta mère :  
Surtout dans ses rigueurs crains d'imiter ton père.

CHÉNIE, *Henri VIII*, act. IV, sc. IV.

## AGAMEMNON ET IPHIGÉNIE.

IPHIGÉNIE.

Quel bonheur de me voir la fille d'un tel père !

AGAMEMNON.

Vous méritiez, ma fille, un père plus heureux.

IPHIGÉNIE.

Quelle félicité peut manquer à vos vœux ?  
A de plus grands honneurs un roi peut-il prétendre ?  
J'ai cru n'avoir au ciel que des grâces à rendre.

AGAMEMNON (*à part*).

Grands dieux ! à son malheur dois-je la préparer ?  
.....

IPHIGÉNIE.

N'éclaircirez-vous point ce front chargé d'ennuis ?

AGAMEMNON.

Ah ! ma fille....

IPHIGÉNIE.

Seigneur, poursuivez.

AGAMEMNON.

Je ne puis.

IPHIGENIE.

Périsset le Troyen auteur de nos alarmes !

AGAMEMNON.

Sa perte à ses vainqueurs coûtera bien des larmes.

IPHIGENIE.

Les dieux daignent surtout prendre soin de vos jours !

AGAMEMNON.

Les dieux depuis un temps me sont cruels et sourds.

IPHIGENIE.

Calchas, dit-on, prépare un pompeux sacrifice.

AGAMEMNON.

Puisse-je auparavant fléchir leur injustice !

IPHIGENIE.

L'offrira-t-on bientôt ?

AGAMEMNON.

Plus tôt que je ne veux.

IPHIGENIE.

Me sera-t-il permis de me joindre à vos vœux ?

Verra-t-on à l'autel votre heureuse famille ?

AGAMEMNON.

Hélas !

IPHIGENIE.

Vous vous taisez ?

AGAMEMNON.

Vous y serez, ma fille,

Adieu.

*RAGINE, Iphigénie, act. II, sc. II.*

ATHALIE ET JOAS.

ATHALIE.

Comment vous nommez-vous ?

JOAS.

J'ai nom Eliacin.

ATHALIE.

Votre père ?

JOAS.

Je suis, dit-on, un orphelin,  
Entre les bras de Dieu jeté dès ma naissance,  
Et qui de mes parents n'eus jamais connaissance.

ATHALIE.

Vous êtes sans parents !

JOAS.

Ils m'ont abandonné.

ATHALIE.

Comment ! et depuis quand ?

JOAS.

Depuis que je suis né.

ATHALIE.

Ne sait-on pas au moins quel pays est le vôtre ?

JOAS.

Ce temple est mon pays, je n'en connais point d'autre.

ATHALIE.

Où dit-on que le sort vous a fait rencontrer ?

JOAS.

Parmi des loups cruels prêts à me dévorer.

ATHALIE.

Qui vous mit dans ce temple ?

JOAS.

Une femme inconnue,  
Qui ne dit point son nom, et qu'on n'a point revue.

ATHALIE.

Mais de vos premiers ans quelles mains ont pris soin ?

JOAS.

Dieu laissa-t-il jamais ses enfants au besoin ?  
Aux petits des oiseaux il donne leur pâture,

Et sa bonté s'étend sur toute la nature.  
Tous les jours je l'invoque, et d'un soin paternel,  
Il me nourrit des dons offerts sur son autel.

.....

ATHALIE.

..... Quel est tous les jours votre emploi ?

JOAS.

J'adore le Seigneur ; on m'explique sa loi.  
Dans son livre divin on m'apprend à la lire,  
Et déjà de ma main je commence à l'écrire.

ATHALIE.

Que vous dit cette loi ?

JOAS.

Que Dieu veut être aimé ;  
Qu'il venge tôt ou tard son saint nom blasphémé ;  
Qu'il est le défenseur de l'orphelin timide ;  
Qu'il résiste au superbe, et punit l'homicide.

ATHALIE.

J'entends. Mais tout ce peuple, enfermé dans ce lieu,  
A quoi s'occupe-t-il ?

JOAS.

Il loue, il bénit Dieu.

ATHALIE.

Dieu veut-il qu'à toute heure on prie, on le contemple ?

JOAS.

Tout profane exercice est banni de son temple.

ATHALIE.

Quels sont vos plaisirs ?

JOAS.

Quelquefois à l'autel

Je présente au grand prêtre ou l'encens ou le sel ;  
J'entends chanter de Dieu les grandeurs infinies ,  
Je vois l'ordre pompeux de ses cérémonies.

ATHALIE.

Et quoi ? vous n'avez point de passe-temps plus doux ?  
Je plains le triste sort d'un enfant tel que vous.  
Venez dans mon palais , vous y verrez ma gloire.

JOAS.

Moi , des bienfaits de Dieu je perdrais la mémoire !

ATHALIE.

Non ; je ne vous veux pas contraindre à l'oublier.

JOAS.

Vous ne le priez point.

ATHALIE.

Vous pourrez le prier.

JOAS.

Je verrais cependant en invoquer un autre.

ATHALIE.

J'ai mon Dieu que je sers ; vous servirez le vôtre ,  
Ce sont deux puissants Dieux.

JOAS.

Il faut craindre le mien ;  
Lui seul est Dieu, Madame, et le vôtre n'est rien.

ATHALIE.

Les plaisirs près de moi vous chercheront en foule.

JOAS.

Le bonheur des méchants comme un torrent s'écoule.

ATHALIE.

Ces méchants qui sont-ils ? . . . . .

(A Josabet.)

. . . . . J'aime à voir comme vous l'instruisez.

(A Joas.)

Enfin, Eliacin, vous avez su me plaire ;  
Vous n'êtes point sans doute un enfant ordinaire.  
Vous voyez, je suis reine, et n'ai point d'héritier ;  
Laissez là cet habit , quittez ce vil métier ;  
Je veux vous faire part de toutes mes richesses ,  
Essayez dès ce jour l'effet de mes promesses :  
A ma table, partout à mes côtés assis ,  
Je prétends vous traiter comme mon propre fils.

JOAS.

Comme votre fils ?



ATHALIE.

Oui ; vous taisez ?

JOAS.

Quel père

Je quitterais, et pour. . . .

ATHALIE.

Eh bien ?

JOAS.

Pour quelle mère !

RACINE, *Athalie*, act. II, sc. VII.

FIN.



*Antoine Calvocat*